

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

345832

LUCIEN,

DE LA

TRADUCTION

DE N. PERROT,
SR D'ABLANCOURT.

PREMIERE PARTIE.

Nouvelle Edition revue & corrigée.



A PARIS,
Chez PIERRE TRABOUILLET, au Palais, dans
la Galerie des Prisonniers, à l'Image
Saint Hubert.

M. DC. LXXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



342225

THE UNITED STATES OF AMERICA

DEPARTMENT OF THE ARMY

OFFICE OF THE CHIEF OF STAFF

WASHINGTON, D. C.

1950

MEMORANDUM FOR THE CHIEF OF STAFF

FROM: [Illegible]

SUBJECT: [Illegible]

1. [Illegible]

2. [Illegible]

3. [Illegible]

4. [Illegible]

5. [Illegible]

6. [Illegible]

7. [Illegible]

8. [Illegible]

9. [Illegible]

10. [Illegible]

11. [Illegible]

12. [Illegible]



A MONSIEUR
CONRART,
CONSEILLER
ET SECRETAIRE DU ROY.

MONSIEUR,

*Comme les choses retournent à leur
principe, & finissent ordinairement par
où elles ont commencé, il estoit juste de
consacrer la fin de mes Traductions, à
celuy qui en avoit eu les prémices; &*

à ij

EPISTRE.

*Minucius Felix ayant donné naissance à nostre amitié, Lucien en devoit faire l'accomplissement. D'ailleurs, il fa-
loit mettre au frontispice de cét Ouvra-
ge, un nom qui bannist toute la mau-
vaise opinion que l'on en pourroit avoir;
& que le libertinage de cet Auteur,
fust éfacé par la vertu de Monsieur
Conrart. Ajoutez à cela, que ce Livre
ne pouvoit honestement paroistre en pu-
blic sous d'autres auspices que les vô-
tres, puis que vous avez tant contribué
à le mettre au monde, & que vos bons
avis sont cause qu'il voit le jour en un
estat plus parfait. Ce n'est donc pas
tant icy un present, qu'un acte de re-
connoissance; encore est-ce une recon-
noissance interessée, puis qu'elle mendie
la protection de celuy qu'elle reconnoist
pour son bien-facteur. Et veritable-
ment, MONSIEUR, puis que c'est
vous principalement qui m'avez fait
entreprendre cette Version, vous devez
avoir part au blâme ou à la louange*

EPISTRE.

qui en pourra revenir ; outre qu'elle trouvera assez de monstres à combattre à sa naissance , pour chercher un Protecteur. Mais afin que vous ne me puissiez reprocher de vous avoir engagé temerairement dans une querelle dont vous vous fussiez fort bien passé, je vous veux donner des armes pour vous défendre , & pour nous mettre tous deux à couvert de la Calomnie.

Tout ce qu'on peut dire contre moy , se peut rapporter à deux Chefs, au Dessein & à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne falloit pas traduire cét Auteur, les autres , qu'il le falloit traduire autrement. Je veux donc répondre à ces deux objections , après avoir dit quelque chose de LUCIEN , qui servira à ma justification , & qui fera mieux voir les raisons que j'ay eues de le traduire.

LUCIEN estoit de Samosate capitale Provin-
de la Comagène , & n'estoit pas de ce de Sy-
rie.
grande naissance ; Car son pere n'ayant

EPISTRE.

pas le moyen de l'entretenir, resolut de luy faire apprendre un métier ; mais les commencemens ne luy en ayant pas esté favorables, il se jetta dans les Lettres, sur un sojge qui est rapporté au commencement de cét Ouvrage. Il dit luy-mesme qu'il embrassa la profession d'Avocat; mais qu'ayät en horreur les criaileries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philosophie, comme à un azile. Il paroît par ses Ecrits, que c'estoit un Rhéteur, qui faisoit profession d'Eloquence, & qui composoit des Déclamations & des Harangues sur divers sujets, & mesme des Plaidoyers; quoy qu'il ne nous en reste point de sa façon. Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie & en Grèce, puis en Gaule & en Italie, & revint après en son país par la Macedoine. Mais on voit bien qu'il a vescu une partie du temps à Athènes, aussi en a-t-il pris les vices & les vertus. A la fin il se retira des exercices dont j'ay parlé, pour s'a-

EPISTRE.

donner à la Philosophie; c'est pourquoy il se plaint en quelque endroit, de ce qu'on l'y veut rembarquer en sa vieillesse. Il a vescu quatre-vingt-dix ans, depuis le regne de Trajan, & au dessus, jusques par-delà Marc-Aurèle, sous qui il fut en grande estime, & devint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait esté déchiré par les chiens: mais c'est aparemment une calomnie, pour se venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ses railleries les premiers Chrétiens, non plus que les autres. Toutefois, ce qu'il en dit se peut rapporter, à mon avis, à leur charité & à leur simplicité, qui est plutôt une loüange qu'une injure; joint qu'on ne doit pas attendre d'un Payen, l'éloge du Christianisme. Quelques-uns ont crü qu'il avoit esté Chrétien; mais cela ne paroist point dans ce Livre: Il est vray qu'il sçait beaucoup de nos mystères pour un Etranger, quoy que le voisinage de la Judée & le commerce des Chré-

EPISTRE.

Bourde-
lot en sa
Preface.

tiens, joint à sa curiosité naturelle, luy-
ayent pû acquerir toute cette connois-
sance. D'autres le veulent faire passer
pour un parangon de sagesse & de do-
ctrine; Mais outre l'amour des Garcôs,
où il a esté sujet, & le peu de sentiment
qu'il a eu de la Divinité, il ne luy est
pas pardonnable d'avoir déchiré la re-
putation des plus grans Hommes, sur
le raport de la Renommée, ou plûtost
sur celuy de leurs ennemis. Car encore
qu'on le puisse excuser, en disant que ce
n'est pas à eux qu'il en veut, mais à
ceux qui abusent de leur nom, pour cou-
vrir leurs vices; on voit bien qu'il ne
laisse échaper aucune occasion d'en mé-
dire; & qu'il leur donne toujours quel-
que coup de dent en passant. Du reste, la
façon dont il traite les matieres les plus
importantes, fait assez voir qu'il n'é-
toit pas fort profond dans la Philoso-
phie, & qu'il n'en avoit appris que ce
qui servoit à sa profession de Rhéteur,
qui estoit de parler pour & contre, sur

EPISTRE.

toutes sortes de sujets. Mais on ne peut nier que ce ne soit un des plus beaux Esprits de son siècle, qui a par tout de la mignardise & de l'agrément, avec une humeur gaye & enjouée, & cet air galant que les anciens nommoient urbanité, sans parler de la netteté & de la pureté de son stile, jointe à son élégance & à sa politesse. Je le trouve seulement un peu grossier dans les choses de l'Amour, soit que cela se doive imputer au génie de son temps, ou au sien; mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honesteté, & tombe incontinent dans le sale; ce qui est plutôt la marque d'un esprit débauché que galant. Il a cela aussi des Déclamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas toujours où il faut; qui est un vice qui vient de trop d'esprit. & de sçavoir. Mais c'est une grande preuve du mérite & de l'excellence de ses

Faute de jugement.

Ouvrages, qu'ils se soient conservez jusqu'à nous, veu le peu d'affection

EPISTRE.

qu'on avoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres pieces de l'Antiquité, qui se sont perduës soit par mal-heur ou par negligence. Et il faut bien que les Chrétiens ayent trouvé qu'ils pouvoient beaucoup plus profiter que nuire. Aussi jamais homme n'a mieux découvert la vanité & l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philosophes, avec la foiblesse & l'inconstance des choses humaines; & je doute qu'il y ait de meilleurs Livres pour ce regard. Car il s'insinüe doucement dans les esprits par la raillerie; & sa Morale est d'autät plus utile, qu'elle est agreable. D'ailleurs, on peut aprendre icy mille choses tres-surieuses; & c'est comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Je laisse à part, que les Fables y sont traitées d'une façon ingenieuse, qui est tres-propre à les faire retenir, & qui ne contribuë pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc

EPISTRE.

pas trouver étrange que je l'aye traduit, à l'exemple de plusieurs Personnes doctes qui ont fait des Versions Latines, les uns d'un Dialogue, les autres d'un autre; & je suis d'autant moins blâmable, que j'ay retranché ce qu'il y avoit de plus sale, & adoucy en quelques endroits, ce qui estoit trop libre; par où j'entre en la justification de ma conduite, puisque voilà mon dessein assez bien justifié par tant d'avantages qui peuvent revenir au public, de la lecture de cét Auteur. Je diray seulement que je luy ay laissé ses opinions toutes entieres, parce qu'autrement ce ne seroit pas une Traduction, mais je répons dans l'Argument ou dans les Remarques, à ce qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la pluspart des choses qui sont icy, ne sont que des gentilleses & des railleries, qui sont diverses dans toutes les Langues, on n'en pouvoit faire de Traduction reguliere. Il

EPISTRE

y a mesme des Pieces qui n'ont pû se traduire du tout, comme celle du Jugement des voyelles, & deux ou trois autres, qui consistent dans la propriété des termes Grecs, & qui ne seroient pas entendues hors delà. Toutes les comparaisons tirées de l'Amour, parlent de celuy des Garçons, qui n'estoit pas étrange aux mœurs de la Grece, & qui font horreur aux nôtres. L'Auteur alegue à tous propos des vers d'Homère, qui seroient maintenant des pédanteries, sans parler de vieilles Fables trop rebatuës, de Proverbes, d'Exemples & de Comparaisons surannées qui feroient à present un effet tout contraire à son dessein; car il s'agit icy de Galanterie, & non pas d'érudition. Il a donc falu changer tout cela, pour faire quelque chose d'agréable; autrement, ce ne seroit pas Lucien; & ce qui plaist en sa Langue, ne seroit pas suportable en la nostre. D'ailleurs, comme dans les beaux vi-

EPISTRE.

Juges il y a toujours quelque chose qu'on voudroit qu'il n'y fust pas ; aussi dans les meilleurs Auteurs, il y a des endroits qu'il faut toucher ou éclaircir, particulièrement quand les choses ne sont faites que pour plaire : car alors on ne peut souffrir le moindre défaut ; & pour peu qu'on manque de délicatesse, au lieu de divertir on ennuye. Je ne m'atache donc pas toujours aux paroles ni aux pensées de cet Auteur ; & demeurant dans son but, j'agence les choses à nostre air & à nostre façon. Les divers temps veulent non seulement des paroles, mais des pensées différentes ; & les Ambassadeurs ont coutume de s'habiller à la mode du païs où l'on les envoie, de peur d'estre ridicules à ceux à qui ils tâchent de plaire. Cependant, cela n'est pas proprement de la Traduction, mais cela vaut mieux que la Traduction ; & les Anciens ne traduisoient point autrement. C'est ainsi que Terence en a

EPISTRE.

Sumptus
ac verfas
de Græ-
cis, lib. 1.
c. 25.

Pro co-
rona.

Partim
reliquit,
alia ex-
pressit,
&c.
Quod
Græcum

use dans les Comedies qu'il a prises de Ménandre, quoy qu'Aulugelle ne laisse pas de les nommer des Traductions; mais il n'importe du nom, pourveu que nous ayons la chose. Ciceron en a fait autant dans ses Offices, qui ne sont presque qu'une Version de Pannétius; Et dans celles qu'il avoit faites des Oraisons de Demosthène & d'Esquinés, il dit qu'il a travaillé non pas en interprete, mais en Orateur; qui est la mesme chose que j'ay à dire des Dialogues de Lucien, quoy que je ne me sois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que j'ay traduits de mot à mot, pour le moins autant qu'on le peut faire dans une Traduction élégantes; Ily en a aussi où j'ay considéré plutôt ce qu'il falloit dire, ou ce que je pouvois dire, que ce qu'il avoit dit, à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homère & de Théocrite. Mais je me suis resserré presque partout, sans descendre dans

EPISTRE.

le particulier, qui n'est plus de ce temps-cy. Je sçay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui sont idolâtres de toutes les paroles & de toutes les pensées des Anciens, & qui ne croient pas qu'un Ouvrage soit bon, dont l'Auteur est encore en vie. Car ces sortes de gens-là crieront comme ils faisoient du temps de Terence,

Contaminari non decere Fabulas, Qu'il ne faut point corrompre son Auteur, ni rien alterer de son sujet; mais je leur réponderay avec luy,

Faciuntne intelligendo, ut nihil intelligant

Qui cum hunc accusant, Nævium, Plautum, Ennium

Accusant, quos hic noster authores habet,

Quorum æmulari exoptat negligentiam

Potius, quàm istorum obscuram diligentiam.

quidam
mirè quâ
suave est,
verti au-
tem ne-
que po-
tuit ne-
que de-
bit,
Aulu-
gell. l. 9.
cap. 9.

*Ils per-
dent la
raison à
force de
raison-
ner. Car
en l'acu-
sant ils
acusent
les An-
ciens,
qu'ils ont
pour ga-
rens & &
dont ils
aiment
mieux*

EPISTRE.

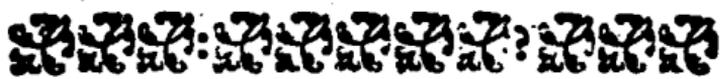
Imiter la
négligen-
ce, que
l'obscure
exaltu-
de des
autres.

Que cét. obscuram diligentiam dit bien le défaut de ces Traductions scrupuleuses, dont il faut lire l'Original pour entendre la Version!

Voilà, MONSIEUR, ce que j'avois à dire pour ma défense. Je laisse à vostre courage. & à vostre adresse, sans parler de vostre zele & de vostre affection, d'employer ces armes qui sont plus fortes que luisantes; si ce n'est assez de vostre nom pour écarter les ennemis, & les empêcher de se déclarer. Quoy qu'il en arrive, j'en attribuëray tout le succès à la gloire de mon défenseur, & demeureray toute ma vie,

MONSIEUR,

Vostre tres-humbles & tres-
obeissant serviteur,
PERROT d'ABLANCOURT.



QUELQUES LIEUX MAL TRADUITS DANS LA VERSION LATINE DE LUCIEN, reveuë par Monsieur Benoist, & imprimée à Saumur l'an 1619.

Je n'ay point épluché par tout cette Traduction; mais quelquefois en jettant les yeux dessus, soit pour m'éclaircir, ou bien pour me soulager, j'y ay remarqué quelques fautes, sans examiner si elles estoient de luy, ou des Traducteurs; quoy qu'il luy faille rendre cét honneur qu'il leur en a corrigé beaucoup; mais il est vray aussi qu'il en a mis quelque-unes de sa façon, comme Monsieur le Févre l'a remarqué dans son *Peregrinus*. Du reste, je ne toucheray point celles dont celuy-cy a parlé.

Cette Table est commune pour les trois Tomes.

COrpori aequaliter permixta, il faut également partagé, & non pas meslé, *μικτερο ποιοι*, c'est tout le contraire

Tome premier, pag. 17. ligne 4

Nam furti est aliquis Deus. Il faut oster *aliquis*, car cela se raporte à Promethée dont il s'agit, & corrompt tout le sens; aussi n'est-il pas au Grec.

Nunquam desinunt obvios & presentes amasios a spernari. Il y a au Grec, *ἐν τοῖς ἐν ποσὶ ἀντιᾶ δὲ αὐτῶν*, se fâcher des choses qui sont à leurs pieds. Et quoy que le raisonnement n'en soit pas bien juste, & qu'il falût plutôt dire, ne prendre pas garde aux choses qui sont à leurs pieds, ce qui peut faire croire qu'il y a faute au Grec; cela ne va nullement au sens de la Version.

Page 20. l. 8. Page 26. ligne 8.

- P. 28. *Si prolixior fueris, il faut si cuncteris, λω' ὀλιμέ-*
 Sur le λης, si tu tardes, & non pas si tu es trop long; quoy
 milieu. qu'il se prenne en François pour cela.
- P. 29. *Omnibus quidem Atheniensibus in admiratione*
 ligne erat, & tanquam beatus suspiciebatur. C'est tout
 dernie- le contraire, il ne l'estoit pas, mais il le croyoit
 re. estre.
- P. 52. l. *Talem Civitatem mihi describebat.* Cela fait
 penult. une obscurité qu'il falloit ôter, car πόλις signifie
 ie y Rome.
- P. 41. l. *Quin etiam multos qui pro gravibus haberi vo-*
 10. lunt, reprehendebat. Il y a au Grec ἡ πολλῶν ἡδὲ
 αὐθροῦν αἰα δούκωτων ἐπιληπία. Il parle de la
 fureur pour les spectacles du Cirque, qui en avoit
 déjà gagné plusieurs de ceux qui sembloient
 vertueux: si bien que ἐπιληπία, se rapporte à
 cette passion, & non pas au Philosophe dont il
 parle.
- P. 113. *In hac forma humana renovatione.* Prométhée
 l. 4. n'avoit pas refait les hommes, car ils n'estoient
 pas faits auparavant. Aussi le Grec ne le dit-il pas;
 mais simplement qu'il avoit changé quelque cho-
 se pour ce qui regarde les hommes, c'est à dire
 qu'il avoit fait les hommes lors qu'il n'y en avoit
 point, μετακομισίς καὶ μεταρρίσις τῶν πρὸς τοῖς
 ἀνθρώποις, mais non pas τῶν ἀνθρώπων.
- P. 113. *At quanta sit multa vides, eo quod ex luto ani-*
 l. 5. mantia fabricavi. Cela fait de l'obscurité, il
 falloit traduire *damnum*. Quel dommage ay-je
 fait? &c.
- P. 126. *Avium omnium miserissime perituram.* Il y a au
 sur la Grec, ἡ χαλίστα ὄρεται ἀπολύμωρον Comme quidi-
 fin. roit en nostre longue, ce miserable oiseau, car
 l'Auteur ne veut pas dire qu'il perira miserable-
 ment, mais c'est une phrase Grecque pour expri-
 mer ce que j'ay dit.

Penem ense refecat, il y a au Grec, τέμνεται P. 146.
 ξίφει ἢ πύχον, il se fait une incision au coude, qui l. 1.
 estoit la coustume de ces Prestres, comme il se
 voit dans l'Asne de Lucien. Car s'il entendoit
 par-là qu'ils se châtroient, il ne le diroit pas
 de quelques-uns, mais de tous; car tous l'é-
 toient.

*Ipsa autem lyra similis erat cervi cranio, cornua
 autem tamquam cubiti prominebant.* Il y a deux P. 188.
 fautes en cela, car la lyre n'estoit pas semblable sur la
 à la carcasse d'une teste de Cerf, mais c'estoit fin.
 une teste de Cerf en effet, & au lieu de *coudées*, il
 falloit traduire *manche*, parce que le mot Grec si-
 gnifie l'un & l'autre, τὰ ἄρ' κέρατα πύχον ὡς ὄφ-
 ἴσαι, les cornes estoient comme le manche, ou ser-
 voient de manche, c'est à dire que les cornes y
 estoient attachées.

Verborum contradictionem, il y a au Grec, P. 241.
 ἀπειρολογία des discours qui n'ont point de sur la
 fin.

Interficiētibus opem tulit. Il y a au Grec P. 248.
 συλαμείαι ἐπὶ πιατόν, parlant d'Alexandre vers le
 qui a envoyé quelques-uns de ses amis au su- milieu.
 plice. Là mes-

Pariter patria dominatus sum. Il faut *aquo jure;*
 ὁρίων, c'est la louange que se donne Annibal, de me.
 n'avoir point entr'epris sur sa patrie.

Stagno imminens, ἐπὶ τῇ λιμνῇ ἐς ὄψ. Tantale, 265. l. 2.
 non imminebat stagno; sed erat in stagno.

A puero. Il faut à *filio*, pour oster la difficulté; 288. sur
 car c'estoit son fils, & non pas son valet. le mi-

Eosque pene omnes, qui voluptatem accusabant. licu.

Il faut *peneque omnes voluptatem accusare*, car il 303. l. 6.
 veut dire que les Philosophes crient presque tous
 contre la volupté, & qu'ils ne laissent pas de
 l'aymer.

306. sur le milieu. *Et foveam sanguine conspergimus.* Il y a au Grec, *Ἐὶ τὸ βόθρυ ἐκράσσαμεν*, nous l'épanchâmes autour de la fosse.
351. par delà le milieu. *Neptuno, il faut Vulcano,* ἰφαιρου *Montes dedicarunt,* Le Traducteur a oublié les *Oyseaux,* ὄρνα κατ' ἰσασαί.
355. sur le milieu. *Mento abrajo.* Il n'est point parlé du menton au Grec, & cela se raporte plutôt à la teste, *Ἐμφητῶν ἐξυγνῶσαι*, Prophetes tonsurez.
- Là mesme sur la fin. *Jamque mortua membra circumfusi laniant, eamque soli sepeliunt qui occiderunt.* Il y a au Grec, *πλὴν ὅτι πένθει τὸ ἱερον καὶ κόπτεται ἑξοσίτες ἢ δὲ κρηνοῦσιν, εἰ δὲ καὶ ἰάπτεται μύρον δάμοφαιζατες.* Sinon qu'ils pleurent la victime, & l'environnent en se frapant l'estomach, après l'avoir égorgée. Mais il y en a qui ne font que l'égorger, & puis l'enterrent.
402. l. 1. p. 2. *Plures volo vincere.* Il faut *pluribus*, *supple, calculis;* l'emporter de plus de voix, *πλεονεξῆσαι.*
437. sur la fin. *Quum primum vidit me extinctum,* ἐπὶ τῷ χεῖμα δὸν δόριτα ἦ δὲ, *comme il vit que j'allois mourir bien-tost.*
501. sur le milieu. *Divinatione potius aut judicio.* Il faut *quam judicio.*
654. l. 4. *Conscripta de illis historia,* συγγραμμάτους ἑσάτας, *les prenant pour patrons.*
689. l. 6. *Altero elevato, alterum contra deprimi ἢ τὰ ἰεγου δόσις τὸ ἐτερον τῶν ἑσάτων ἰσῆσαι* qui oste l'un, pose l'autre.
702. sur le milieu. *Virtutibus orationis:* Il faut *narrationis:* Ce pouroit bien estre une faute d'impression; car il n'est pas question là de celles de l'oraison en general, mais de celles de la narration, *διηγήσεως.*
- Socioque meretricum veneficiis mutatos.* Il y a au Grec, *τὸς ἰσὸφ φασμαχοῖ τῶν ἐταίρων μεταβολῶν.*

Les changemens de ses compagnons par des sortilèges. Ou ajouter *meretricis*, parlant de Circé.

Ibi. Il faut inde, αὐτῶν. C'est que de là on ne voyoit rien de rude, à cause que la lumière empeschoit de voir les étoiles.

A Septentrione. Il falloit mettre l'étoile de l'ourse; car il n'est pas question là du Septentrion; quoy qu'elle en soit la marque.

Ut pote qui essent expediti. Il falloit traduire le mot Grec en cet endroit, *nuds sans armes*; car c'estoit à cause de cela qu'ils estoient aisez à défaire; au lieu que le mot d'*expediti*, y nuit plutôt.

Hoc enim unoquoque anni tempore semel faciebat. Il falloit traduire à chaque heure. Car αὐτῶν signifie là heure, & non pas saison; & en suite encore *hora*, au lieu de *anni tempore*. Car il dit deux lignes plus haut le cinquième jour, environ le second bâillement du nostre; comme qui diroit, la seconde heure du jour. Et si-tost qu'ils furent engloutis, il dit, *comme il commença à bâiller*, pour montrer qu'il bâilloit souvent, & plus bas: *Et le lendemain lors qu'il venoit à bâiller*, le voilà qui bâille deux jours de suite.

Horum aliqui. Tous ceux dont il fait mentiou là, estoient rameurs; il y en avoit d'autres pour la défense: l'expression Grecque n'est pas bien juste, mais le sens l'est.

Incessendo & cadendo in nubibus & a vapores, en sautant dedans, & tuant, & plus bas *ferreis nostris*, il faut *manibus*, car il n'est pas question là des pointes d'airain de la prouë, mais d'instrumens à accrocher.

Nec pauciores quam octoginta insulas submerserunt, il faut *insula submersa sunt*, car il n'est pas question là de celles qu'ils coulerent à fond, mais de celles qu'ils perdirent.

Mortuus est, ἀπελευθέρωτο, il se montroit, comme la suite le fait voir, car il ajoute plus bas, τῆ δ' ἐβύσση ἠδὲ τέρηκε.

Là mesme. *Post tradui moram, quarto die quia placidum erat mare, diceffimus.* Il y a au Grec, ἡμέρας τρᾶς ἕκαστο. λιπαί ροι ἰνεμία γὰρ ἡ, τῆ πταίετη ἀππαλεύσαι μιν. *Après avoir demeuré-là trois jours à cause du calme, nous fîmes voile le quatrième.*

754. *Omnium arborum fructus.* Il ne faut point d'omnium, car tous les arbres de l'Isle ne portoient pas des verres, ὁ καρπὸς δ' ἐπίκει τῷ δίδυμοι. Or le fruit de ces arbres.

756. sur la fin. *Omissa simulatione,* il est question là de l'Ironie, qui est une figure qui luy estoit si familiere, & non pas de feinte en general.

760. *Instituit,* il faut prafuit, car il n'est pas question là de leur institution, mais de celui qui donnoit le prix, ou qui présidoit, ἡγωνοῦστέι.

775. au milieu. *Prora cheniscus,* il y a au Grec *puppis*, c'est une béveüe.

779. *Manibus pedem tenentes,* c'est le bas du voile qu'ils tenoient, & l'on diroit qu'ils tiennent leur pied avec les mains, ποδιῶνας au Grec, ne signifie pas le pied de l'homme.

Là mesme plus bas. *Alii precedentes,* il faut illi, car cela se raporte aux dauphins.

815. *Ubi iudices sorte ferunt sententiam.* Il y a au Grec, ἀπὸ μὲν τῶν κληρολαχίται διαζῶν, *des Juges élus par le sort.* Il n'est pas question là de l'avis que donnent les Juges, mais de leur élection, cela devoit estre au moins plus clairement expliqué.

840. sur la fin. *Cum in eodem metu cogitatione versati sitis.* Ce n'est pas cela, il ne dit pas qu'ils ayent esté dans la mesme crainte, mais il les prie de se mettre en sa place, & de considerer ce qu'ils feroient s'ils

estoit en la mesme crainte : ἔτι τῷ ἀπὸ θεοῦ τῷ
τῷ λιγισμῷ γινεσθῆναι. Et en suite , *quid factu opus*
esset dixistis , il faut dicite.

Similem esse materia oportet , ἴμοιον χεὶ τῇ 844. l.
ἴσοῦσι εἶναι , estre semblable à son dessein , suivre 3.
la façon d'agir.

In eleganti delubro. Il ya au Grec ὁ καλῶ τῷ 848. au
ἱέρου , au plus bel endroit du Temple. milieu.

Modestos reddere queant auditores. Il n'est pas 876. sur
question là de modestie , mais de prudence , la fin.
comme signifie quelquefois le mot Grec σωφρο-
σύνη.

Perfecto ad inundationem usque navigio , il ya 893. l.
au Grec ἀχρὶ τῷ κλύσματος , jusqu'aux cataractes 11,
du Nil , κλύζω , signifie quelquefois les eaux qui
roulent avec bruit.

Proprias Epicuri opiniones , il faut , *precipuas* , 894.
χρυσῆς δόξαι. vers le

Quod si saltatio non sit ad certamen composita , milieu.

ἢ μὴ ἐπαγωνίως ἢ ἑρπῆσι , s'il n'y a point de jeux 902. l.
publics de la danse , c'est à dire , si la danse n'est 5.
point entre les spectacles publics de la Grece ,
comme la lute , le pugilat , &c.

Qui etiamnum ruri redundat ἐπιπολάζοντα , qui 928. l.
est en vogue. 2.

Veneris partus , ἀφροδίτης γοιᾶς , la naissance de
Venus , & non pas son fruit , comme plus bas
δουλοῦ ἀφροδίτης τὰς γοιᾶς , les deux naissances
de Bacchus , qu'il a traduit *utramque stirpem* ,
mal.

Decem millia nummum , Il faloit mettre *drach-* 930. l.
marum , comme il a mis luy-mesme plus bas , qui 10.
est quatre fois davantage.

Peregrino protei filio , il ya au Grec τῷ προθείας , 1006.
qui signifie là , dit *Prothée* , comme il se voit dans sur la
le traité qui porte ce nom. fin.

Là mes- Nonne *Cynicum agis* ? Il faut simplement , non
me. cela oste le sens, *Tu ne fais pas le Cynique*, dit l'un,
ny toy l'homme, répond l'autre.

1007. *Exhiberet quacum vellet*, il faut *σίμῳ*, παρῆχαι
αὐτῷ.

1008. *Nunc te intorrogavi*, τῷ ἡγέτῳ, c'est à dire
sur le là, en langue d'aujourd'hui, Il est trop obscur de
milieu. la sorte pour estre ainsi exprimé.

1009. *Quod solus Dialecticorum esset primus*, il faut, &
l. 1. *primus*; c'est peut-estre une faute d'impression.

Là mes- *Regis esset praeceptor*, il faloit traduire *Impera-*
me. *toris*. Car c'est ce que signifie là Βασιλεύς, comme
en plusieurs autres lieux, & l'Empereur Romain
ne s'apelloit point *Rex* en Latin. Voy la remarque
sur la page 64. du Tome second.

1011. l. *Inepto*, il faloit *Barbaro*, σολόικου.

10. *Num pro patria idipsum passurus eram* ? cela est
Là mes- obscur, il veut dire qu'il ne s'agit pas icy de mou-
me vers rir pour sa patrie.

la fin. *Et in sacris Eleusiniis inter potandum voces*
1042. *mysteria produunt*. Cela est mis trop obscurément,
vers le pour dire qu'il decouvroit les mystères d'Eleusi-
milieu. ne dans la débauche.

1059. *Et diversorum corporum somnos*, l'endroit est
sur la obscur, mais il y a au Grec *εἰτερόχρους ὑπνός*,
fin. *de diverse couleur*, ce qui pourroit se raporter au
fard des femmes qui les rend en quelque sorte
d'autre couleur de jour que de nuit.

TOME SECOND.

P. 18. l. *Præterquam quod illa quamvis colossæa esset ma-*
7. *gnitudine, parva in tabella depicta erat*. Il y a au

Grec, πῶς ὁ σοὶ ἐκείνη μὲν ἐν μεγάλῳ πίνακι ἐγράφα-
πις αὐτῇ δὲ κολεστικὰ τὸ μέγεθος, il veut dire
qu'Aspasie n'étoit qu'un portrait en petit, parce
qu'elle n'avoit jamais été dās un haute condition,
& que celle dont il parle, estoit de figure de Co-
losse,

losse, comme estant femme d'Empereur.

Minus vitio verteretur, quod per impietatem hoc fecisset., ἢ τίονα αὖ ὁ τοιοῦτος αἴτιας εἶναι ὑπο-
αἰσθησάμενος αὐτῷ ὄνθ' αἴτιον. Il seroit moins accusé de l'a-
voir fait par impieté, ou, on luy imputeroit moins
de, &c.

Non dixit Pollucem manus adversarias cum ipso conservasse, il ya au Grec ἔδε πολυδύκαις χεῖρας φι-
σοῦς ἀνατεινοῦσαι αὐτῷ ἐναντίας τῆς χεῖρας. Il dit
que Pollux tout fort qu'il estoit, n'eust pas eu la
hardiesses de se prendre à luy, ny mesme Hercule
avec ses bras de fer.

Hic vero ad Persarum Regem eum mittit. ὁ δὲ βασιλῆ τῷ μεγάλῳ ἀναπέμπει αὐτόν. Sous ombre
quele Roy de Perse est appllé par les Grecs, le
grand Roy, comme nous disons maintenant le
grand Seigneur, le Traducteur a crü que c'estoit
de luy qu'il parloit, sans considerer qu'il est dit
quele Prisonnier fut envoyé en Italie pour y estre
jugé, & qu'il fut relegué dans l'Isle de Gyare,
qui estoit une petite Isle où les Empereurs Ro-
mains confinoient les criminels: *Brevibus Gyaris
& carcere dignum.* C'est donc l'Empereur qu'il de-
signe sous ce nom, & en beaucoup d'autres lieux
sous le nom seul de Βάσιλευς qui signifie en ces
endroits Empereur, & non pas Roy, car le
mot Grec ne se rapporte pas au Latin, & il faut
imiter Lucien qui a esté au sens plütoft qu'aux
paroles.

*Et filiam non ita pridem datis quinque talen-
tis elocavit,* ἢ τὴν θυγατέρα ἔπειτα πέντε ἑκατόμω-
πι δρόμῳ παλαιῶν πέντε ἑκατόμω δρόμῳ, &c. δρόμῳ πα-
λαιῶν est détaché du reste: il donna sa fille en
mariage, de cinq talens qu'il avoit, il en don-
na deux.

Aliquando etiam Demetrius in Ægyptum est 74. au

milieu. *profectus*, il falloit dire *se promenoit ou voyagroit* par l'Egypte, car on voyoit dix lignes plus haut qu'il y estoit déjà.

100. I. *Ad plenum instructos*, αὐτισουλᾶς, faits à ses dernie- dépens.

re. *Non igitur, ubi res quasdam importatas in por-*

104. I. *tuspectassemus; in eumque è navi subduxissemus,*
2. *emitimus:* ἡμεῖς μὲν εἰς καταγωγὴν πῖνα ἔπι τῷ λιμένι ἀσκεύαζομεθα, καὶ τῷ πλοίῳ αἱ ἀπὸ τῆς μετασκευασθέντες ἀνδρα, ἡ γοργόζουρο: Voyant une Hostellerie sur le port, & y ayant fait transporter nos hardes, nous nous promenons sur la place. Car c'est ainsi qu'il faut traduire ἡ γοργόζουρο, en cet endroit, parce qu'il ne regit rien, & qu'on voit sur l'heure qu'ayant appris qu'on les avoit volez dans l'Hostellerie, l'un se voulut tuer, parce qu'ils n'avoient pas dequoy vivre ce jour-là, & l'autre fut contraint de porter du bois pour avoir du pain. Or s'ils eussent voulu acheter quelque chose sur le port ou au marché, ils eussent eu la marchandise ou l'argent, & partant ils n'eussent pas esté reduits à une si grande extrémité.

123. I. *Domum pulcherrimum*, καλλιῶτον οἰκίαν, un
10. bel appartement, ou une belle chambre, car il n'est pas question là de la maison.

Plus *Cæna splendida.* La Negative est au Grec, ce
bas. qui se raporte à ce qu'on a dit plus haut de son avarice, & de sa table qui estoit si mal couverte. Il est vray qu'il dit en suite qu'il l'avoit fort bien traité, mais c'est une raillerie, c'est pourquoy la personne à qui il parle, s'en prend à rire.

133. vers *Sic ut se habebant arma, surrexerunt,* οἷδ' ἄρτις ὡς ἔχον ἀναστάντες καὶ ὀπλισάμενοι. Ils se le-
le mi- verent comme ils estoient, & s'armerent.
lieu.

xj

In ignem sponte insiliisse, & prater spem stupis subduxisse, εγω αυτου εσπεισαμε τη βσια, & τισι αυτῳ εν τη τυπιῳ μηδ' ελπίζωι υπ'ελλθοι.
Je me jettay volontairement dans le feu. Il faut là un point, puis, voilà comme j'échappay alors des étoupes contre mon esperance. 145. l.

Quo vitiato, muliebria pro more & consuetudine nefarii cinadi illi perpeffi sunt, il ne faut point par deff de quo vitiato, car ce sont des Eunuques qui le mine luy pouvoient rien faire, aussi n'est-il pas au lieu. 170.
 Grec.

LECTUM MEUM INGRESSUM, ενῳ signifie là giste, non pas lect, il faloit traduire cubile, qui se dit des bestes. Là mesme sur la fin.

Ultra Oceanum & inculpato Aethiopus, il faut ad inculpato, c'est peut-estre une faute d'impression, μετ' αμύμωτας αιδιωπιας. 218. sur le milieu.

Verum auricome, moderate te gerebas, qui cum Panthi esses filius, aurum in pretio habebas, ενῳ μηδ' εν αμωτεια, il n'y a point de faute de ta part, ou, on ne doit pas trouver étrange si estant fils de Panthus tu aimois l'or. Pour s'attacher trop aux paroles, on perd le sens. 247. l.

Et horis, il faut la tempestatibus, les saisons, le mot Grec signifie l'un & l'autre. 297. Par de-

Pro me, il faut de me, c'est à dire, contra me, en cet endroit. là le milieu.

Voluptas convenit Epicure, il faut non convenit. 340. sur le

Itaque parum gratia arti tua conciliare videris contra viros hosce mentiendo, ως εἰδεν τιμωιδουεῖς 353. Au

χαριζομενος τη σαρτυ τυχην καταψυσιται ηυ αδεν, de sorte qu'il me semble que tu ne dis pas de mensonge de ces gens-là pour gratifier à ton

art. 371. l.

Si quidem certis diebus, ut ceteri milices, non 10.

471. par *inuitabatur*, ἀλλ' οὐκ ὡς τοῖς λοιποῖς ἑξατάταις
 delà le οὐκ ὡς ἡμῶν πρὸς ἑξατάταις. Il n'estoit pas
 milien. comme les autres soldats qu'on invitoit qu'à de
 certains jours.

479. *Altero pede paulum inflexo*, il y a au Grec.
 sur la ἡμίονα ὀχλαζοῦσα ὡς ἐπέω; se baissant douce-
 fin. ment, ou courbant un peu le genouil vers l'au-
 tre.

483 sur *Cum esset ferme vindemia tempus*, ἀμφὶ τευ-
 la fin. γωτὸν τὸ ἔτος ἐν, c'est à dire là, en temps de ven-
 491. l. 2. dange, comme la suite le fait voir.

106. l. 1. *Assurgente ipsi Cleodemo*; ὑπ' ἑκτατος αὐτῶ
 515. sur τῷ κλεοδήμου. Cleodemeluy faisant place.

la fin. *Ex utraque parte*, καὶ ἑκάτερα, ex altera.

488. sur *Juvenes*, il faut pueri, τὰ μαιεῖα, car cela est
 le mi- important icy.

lieu. *Inepus ad actionem & gestum corporis*, πᾶν
 526. l. 6. ἀπίθατος ἐπὶ τῷ ἔργῳ, il ne pouvoit nullement
 persuader cette feinte.

Ipsè etiam orationis author; ὁ τὸν λόγον τὸν δε-
 σιγενεῖας, celui qui a écrit ce discours, c'est à dire
 Lucien, & non pas celui qui faisoit la haran-
 gue. Voyla page 590. sur la fin.

Là mes- *In valde suavem cachinum solutus dixit poeta*
 me vers *iste meus*. Celui qui me faisoit parler, c'est à
 le mi- dire Lucien qu'il apelle Poëte, à cause qu'il le
 lieu. fait parler en qualité de Prologue, comme dans
 une Comedie. Car c'est le Prologue qui parle
 alors, & non pas Lucien. *Celuy*, dis-je, qui
 me fait parler, ou qui m'a introduit icy se prit à
 rire, &c.

636. l. 1. *Dryforum Rex*, il faut *Odriforum*, ἰδρυσοῦν,
 n'est qu'un mot, comme ensuite οὐμανῶν, dont
 il a fait un Roy Mano, au lieu de dire, des
 Omeniens.

638. par *Annos non aginta*, ὀγδοήκοντα, quatre-vingt.

Est interpretatus: ἐμύλευεν, signifie là *décrire*; delà se
comme il se voit dix lignes plus bas, & non pas milieu
interpreter.

675. l.

12.

Neque scrupulose cum diis rationem inibo? & *μικρολογησομαι* πρὸς τὸ θεῶν, Je ne leur deman-
deray pas des bagatelles.

684. l.

10.

Idem ego lena inquit, nec eo admodum opus. 716. l. 3.

Cela est tronqué, & il faut qu'il y ait faute à
l'Impression, *ἐκείνη μὲν ἔφη ὅτι λίαντα ἔχει ἔχει δὲ
μοι δευδέναν αἰτῶ. Je n'ay pas cela; c'est à dire
le membre viril comme ont les hommes, mais je
n'en ay pas besoin.*

Sophocle & Æschylo major, ἴσθ' τὸν Σοφοκλέα 758. l.
καὶ τὸν Αἰσχύλον, plus que n'en ont fait *Sophocle &* 10.

Euripide, c'est à dire de Tragedies.

Iussu Regis, il faloit Imperatoris. Car le Latin 766 par
ne se raporte pas au Grec. Lucien apelle l'Em-
pereur *Βασιλεὺς*, & *μέγα βασιλεὺς*, mais on ne
l'apelle point en Latin *Rex*. Voy cy-dessus la
remarque sur la page 64. du tome second, c'est
une faute qu'il fait par tout.

delà le

milieu,

*Ille enim non insiluit in ignem, ut Onesicritus
Alexandri gubernator, il faut dixit, comme il y
a au Grec. Car ce n'est pas Onesicrite, qui sau-
ta dans le feu, mais c'est luy qui est l'historien
qui le raconte de Calanus: Cependant au lieu
de traduire dixit, il a esté traduire ut aiunt,
comme si c'estoit un bruit qui courust d'Onesi-
crite.*

772.

sur le

fin.

*Aristaneti Zenonis filii, il faut Zenonis Arista-
neti filii, comme il paroist par la suite: il y a
au Grec, τῷ ἀριστανίτῳ υἱὸς τῷ ζηνῶντι, il faut
mettre la virgule après υἱὸς, car στῷ ζηνῶντι, est
mis là par l'explication.*

847.

sur le

milieu.

Cum una adesset Ion ille admirandus. Cela fait 848.
de l'obscurité, car c'est d'Ion dont il parle, & sur le

milieu. il semble qu'on parle d'un autre avec qui il estoit.

849. *Pone hunc Ion, ἄρα ὁ Ion. deinde Ion.*

sur le *Alia vero à Sacerdotibus edoctus sum. Quacum-*
milieu. *que antiquiora me sunt, ab iis narrationem inci-*

877. l. *pio: τὰ δὲ ἄλλα ἢ ἐγὼ ἴσθαι ἰδίω, ἕκαστα ἕτερα ἰσθῶ*
I. *προσβύπτεα ἐγὼ ἴσθαι* Les autres choses dont il parle, qui sont plus anciennes que moy, je les ay aprises des Prestres.

881. sur *Et quacumque in argentum aurumque sunt con-*
la fin. *versa, ἔα ἄλλα ἐκόσασιν ἀργύρῳ ἢ ἐς χεῦρόν δόπτε-
τέχεται, les autres choses qui répondent à l'or
& l'argent en valeur.*

933. l. *Est autem nostrarum partium commentarius: ἴσθαι*
1011. l. *δὲ ἄλλ' ὑπομνημαῖοι τὸ πρὸς ἡμῖν ὑμᾶτος,*
10. *c'est ce qui nous regarde de ces memoires.*

*Et verbis adulterinis illam affamini. λόγους κερ-
δίλους ἑπιφομιζει, luy attribuer de faux discours,
ou publier des faussetez.*





TABLE

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES
DE LA I. PARTIE DE LUCIEN.

L E Songe de Lucien ,	Page 1
C ontre un qui l'avoit apellé Promethée ,	p. 6
N igrinus , ou les mœurs d'un Philosophe ,	p. 10.
T imon , ou le Misanthrope ,	p. 22
<i>Le supplément du jugement des voyelles est à la fin du troisième Volume.</i>	
L' Alcyon , ou la Metamorphose ,	p. 41
P romethée , ou le Caucase ,	p. 44

DIALOGUES DES DIEUX. p. 52.

Dialogue de Promethée & de Jupiter.
là-mesme.

Dialogue de Jupiter & de Cupidon , p. 53

Dialogue de Mercure & de Jupiter , p. 54

T A B L E

Dialogue de Jupiter & de Ganymède ,	
P. 55	
Dialogue de Junon & de Jupiter ,	57
Autre ,	P. 59
Dialogue de Vulcain & d'Apollon ,	p. 61
Dialogue de Vulcain & de Jupiter ,	p. 63
Dialogue de Neptune & de Mercure ,	
p. 64	
Dialogue de Mercure & du Soleil ,	p. 66
Dialogue de Vénus & de la Lune ,	p. 67
Dialogue de Vénus & de Cupidon ,	p. 68
Dialogue d'Hercule , & d'Esculape , & de Jupiter ,	p. 69
Dialogue de Mercure & d'Apollon ,	p. 70
Dialogue d'Apollon & de Mercure ,	p. 71
Dialogue de Junon & de Latone ,	p. 72
Dialogue d'Apollon & de Mercure ,	p. 74
Dialogue de Junon & de Jupiter ,	p. 75
Dialogue de Vénus & de Cupidon ,	<i>là- mesme.</i>
Le Jugement de Pâris ,	p. 77
Dialogue de Mars & de Mercure ,	p. 78
Dialogue de Pan & de Mercure ,	p. 86
Dialogue d'Apollon & de Bacchus ,	p. 87
Dialogue de Mercure & de sa mere ,	
p. 89	
Dialogue de Jupiter & du Soleil ,	p. 90
Dialogue d'Apollon & de Mercure ,	
p. 91	

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES.

DIALOGUES DES DIEUX MARINS, p. 92

Dialogue de Doris & de Galatée, *la-
mesme.*

Dialogue de Neptune & de Polyphème,

p. 94

Dialogue de Neptune & d'Alphée, p. 95

Dialogue de Protée & de Menelaüs,

p. 96

Dialogue de Panope & de Galéné, p. 97

Dialogue de Neptune, d'un Triton, &

d'Anymone,

p. 98.

Dialogue de Zéphire & de Notus, p. 100.

Dialogue de Neptune & des Dauphins,

p. 101

Dialogue de Neptune & d'Amphitrite,

p. 102

Dialogue d'Iris & de Neptune, p. 103

Dialogue du fleuve de Xanthe & de la

Mer,

Dialogue de Doris & de Thétis, *la-mes-*

me.

Dialogue du fleuve Enipée & de Neptu-

ne.

p. 105

Dialogue d'un Triton & des Néréïdes,

p. 106

Dialogue de Notus & de Zéphyre, p. 108

T A B L E

DIALOGUES DES MORTS. p. 110.

Dialogue de Diogène & de Pollux , *lâ-
mesme.*

Dialogue de Crésus , &c. p. 112

Dialogue de Ménipe & de Trophonius ,
p. 113

Dialogue de Mercure & de Caron ,
p. 114

Dialogue de Pluton & de Mercure , p. 116

Dialogue de Terpsion & de Pluton ,
p. 117

Dialogue de Xénophante & de Callidé-
midés , p. 119

Dialogue de Cnémon & de Damnipe ,
p. 120

Dialogue de Simyle & de Polystrate , *lâ-
mesme.*

Dialogue de Craton & de Mercure , p. 122

Dialogue de Cratés & de Diogène ,
p. 127

Dialogue d'Alexandre & d'Annibal ,
p. 128

Dialogue de Diogène & d'Alexandre ,
p. 132

Dialogue d'Alexandre & de Philippe ,
p. 134

BES TRAITÉZ OU DIALOGUES.

Dialogue d'Achille & d'Antiloque ,

p. 136.

Dialogue d'Hercule & de Diogène , p. 137

Dialogue de Ménipe & de Tantale , p. 139

Dialogue de Ménipe & de Mercure ,

p. 140

Dialogue d'Eaque , de Protésilas , &c.

p. 141

Dialogue de Ménipe & d'Eaque , p. 143

Dialogue de Ménipe & de Cerbère ,

p. 146

Dialogue de Caron , de Ménipe , & de

Mercure ,

p. 147

Dialogue de Pluton , de Protésilas , &

de Proserpine ,

p. 148

Dialogue de Mausole & de Diogène ,

p. 150

Dialogue de Thersite , de Nixée , & de

Ménipe ,

p. 151

Dialogue de Ménipe & de Chiron ,

p. 152

Dialogue de Diogène , d'Antisthène &

de Cratés ,

p. 153

Dialogue de Ménipe & de Tirésias , p. 156

Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon ,

p. 157

Dialogue de Minos de Sostrate , p. 158

TABLE DES TRAITÉZ OU DIAL.

La Nécromancie,	p. 160
Caron, ou le Contempleteur,	p. 173
Des Sacrifices ;	p. 188
Les Sectes des Philosophes à l'encan,	p. 195
Le Pescheur, ou la Vengeance,	p. 212
Le Tyran, ou le passage de la Barque,	p. 233
De ceux qui entrent au service des Grands,	p. 248
Défence du discours précédent,	p. 269
Hermotime, ou des Sectes,	p. 275
Herodote ; ou Aëtion,	p. 305
Zeuxis, ou Antiochus,	p. 307
Harmonide,	p. 312
Le Scythe, ou l'Etranger,	p. 313

E I N.

LUCIEN;



LUCIEN.
DE LA TRADUCTION
DE N. PERROT,
SR D'ABLANCOURT.

LE SONGE DE LUCIEN.

Ce discours est fait par l'Auteur dans une Assemblée, quoy que cela ne paroisse pas d'abord ; & contient comme une Idée de sa vie.

J'AVOIS près de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lorsque mon pere delibera avec ses amis, ce qu'il devoit faire de moy. Plusieurs n'aprouvoient pas qu'on me jettast dans les Lettres, à cause que pour y réussir il faut beaucoup de temps & de dépense, pour ne rien dire de la fortune, sans laquelle on ne sçauroit rien faire, quelque habile que l'on soit. Ils confideroient que je n'estois pas riche, & qu'en aprenant quelque métier il me fourniroit en moins de rien de quoy vivre, sans estre à charge à mon pere, ny à ma famille. Cette opinion fut donc suivie, & il ne resta plus

Tome I.

A



que d'en trouver un qui fust honneste & utile tout-ensemble, & qui me donnast de quoy subsister. Apres en avoir proposé plusieurs qui furent diversement condamnez ou approuvez selon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere jettant l'œil sur mon oncle qui estoit excellent Sculpteur; Que ne luy apprens-tu, dit-il, le tien, où il a déjà quelque disposition? il jugeoit cela à me voir faire de petits ouvrages decire, où je ne reüssissois pas mal, quoy que cela fust cause assez souvent de me faire donner le foïet. Cette proposition ne me déplaisoit pas; parce qu'il me sembloit que la Sculpture n'estoit pas tant un métier qu'un honneste divertissement, qui me rendroit illustre parmy mes Camarades, lorsque je leur ferois present de quelque piece de ma façon. Cela fut donc résolu avec quelque esperance de succès, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant un ciseau; Trace légèrement, dit-il, quelque figure sur cette pierre, pour voir comme tu t'y prendras; Car, comme dit un Poëte, c'est à demy fait que de bien commencer. Mais j'appuyé si lourdement le ciseau sur cette pierre qui estoit assez delicate, qu'elle se rompit: ce qui le mit si fort en colere, qu'il ne pût empêcher de me donner quelques coups de foïet; tellement que mon apprentissage commença par les larmes. Je cours au logis tout pleurant, & criant qu'il l'avoit fait par envie, de peur que je ne le surpassasse un jour en son Art. Ma mere encore plus irritée, se met à luy dire des injures; cependant, le soir venu je me couche, & ne fis que resver toute la nuit, & me tourner de tous costez. Il n'y a rien jusqu'icy, Messieurs, qui soit digne de vostre attention, aussi n'est-

ce pas pour cela que je l'ay alegué ; mais pour vous faire part d'un songe que j'eus ensuite, si clair qu'il pourroit passer pour une verité, de sorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. Il me sembla que je voyois deux Dames , l'une grossiere & mal peignée, qui avoit les mains crasseuses , les bras retroussez , le visage tout couvert de sueur & de poussiere : Enfin, telle qu'estoit mon oncle, lors qu'il travailloit de son métier. L'autre, d'une façon honneste & plus delicate, avec un visage doux & riant. Après m'avoir bien traité, pour m'attirer chacune à son party ; à la fin elles remirent à mon choix la décision de leur différend, & la premiere commença ainsi : Mon fils, je suis la Sculpture que tu viens d'embrasser, & qui t'est connue dès ton enfance ; car ton ayeul maternel & tes deux oncles s'y sont rendus celebres. Si tu me veux suivre, sans t'arrester aux cajoleries de ma rivale, je te rendray illustre; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deviendras robuste & vigoureux comme moy, tu remporteras une estime qui ne sera point sujette à l'envie, ny cause un jour de ta perte, comme les charmes de celles qui te veut suborner. Du reste, que mon habit ne te fasse point peur ; c'est celuy de Phidias & de Polyclete, & des autres grans Sculpteurs qui se sont fait adorer dans leurs Ouvrages, & qu'on révère encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Considere combien en suivant leurs traces tu acquerras de gloire & de louange, & de quelle joye tu combleras ton pere & ta famille. Voila à peu près ce que me dit cette Dame : mais grossièrement, comme parlent les Artisans, quoy qu'avec beaucoup de

vigueur ; après quoy l'autre parla ainsi. Je suis l'Eloquence qui ne t'est pas inconnuë , encore que tu ne sois pas en estar de la posseder. La Sculpture t'a dit les avantages que tu aurois avec elle ; mais si tu l'écoutes , tu ne seras jamais qu'un miserable Artisan , exposé au mépris & aux injures de tout le monde , & contraint de faire la cour aux Grands pour subsister , sans pouvoir jamais obliger ni desobliger personne ; en un mot esclave de ceux sur qui je te feray dominer. Quand tu deviendrois des plus excellens en ton Art , on se contentera de t'admirer sans envier ta condition ; Mais si tu me veux suivre , je t'apprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'Univers , & d'illustre dans toute l'Antiquité. J'orneray ton ame de vertu & de sçavoir , qui sont ses plus beaux ornemens , & par la connoissance du passé je te donneray celle de l'avenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as , je t'en bailleray un magnifique , comme celui que tu me vois ; & de pauvre & inconnu , je te rendray illustre & opulent , digne des plus grands emplois , & en état d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dans les Pais étrangers , je feray marcher ta renommée devant toy ; On te viendra consulter comme un Oracle , & si tost que tu auras ouvert la bouche , chacun sera attentif à ouïr tes sentimens pour les suivre. Enfin , tu seras adoré & respecté de tout le monde , & toutes tes paroles & tes actions serviront d'exemple & de regle à la posterité. Je te donneray même l'immortalité tant vantée , & te feray vivre à jamais dans la memoire des hommes. Considere ce qu'estoit Demosthene , & ce qu'il est devenu par mon moyen ; Esquinés de pauvre garçon a esté recherché &

DE LUCIEN.

considéré de Philippe ; Socrate mesme qui avoit suivy du commencement ma rivale , ne m'eut pas plütoft connuë qu'il l'abandonna pour moy. Tu sçais que je luy ay acquis une estime , qui durera autant que les Siecles. Quitteras-tu tant d'honneur , de richesses & de credit , pour suivre une pauvre inconnuë , qui est contrainte de travailler de ses mains pour vivre , & de songer plütoft à polir un marbre qu'à se polir soy-mesme ? Elle n'eut pas plütoft dit cela , que touché de ses promesses , & n'ayant pas encore oublié les coups que j'avois receus , je cours l'embrasser , sans attendre qu'elle eust achevé sa harangue ; dequoy l'autre irritée , fut transformée en statuë par la rage & le dépit , comme il arrive assez d'autres merveilles en songe. Alors l'Eloquence pour me récompenser de mon choix , me fit monter avec elle sur son Char ; & touchant ses chevaux aislez , me promena d'Orient en Occident , me faisant répandre par tout je ne sçay quoy de celeste & de divin , qui faisoit regarder les hommes en haut avec étonnement , & me combler de benedictions & de loüanges. Elle me ramena en suite dans mon país couronné d'honneur & de gloire ; & me rendant à mon pere , qui m'attendoit avec grande impatience ; Tien , luy dit-elle , ton fils , & voy de quelle felicité tu l'eusses privé sans moy. Voilà la fin de mon songe. Mais il me semble que j'entends dire à quelqu'un , qu'il est bien long , & qu'il falloit que ce fust une nuit d'Hiver , ou celle que vantent les Poëtes qui donna la naissance à Hercule. Un autre ajoutera , peut-estre que je me fusse bien passé de vous entretenir d'un songe , & que c'est abuser de vostre audience , & de l'honneur que vous me faites.

*Cela
montre
les voya-
ges de
l'Au-
theur, qui
de la Sy-
rie vint
en Grece,
& de là
en Italie
& en
Gaula.*

En la Re-
vraie des
dix Mille-
les.

CONTRE UN HOMME QUI

de m'entendre si favorablement. Mais Mel-
sieurs, Xenophon ne fit point de difficulté de
conter le sien en pleine Assemblée, lors qu'en-
vironné d'ennemis & privé de tout secours, il
n'atendoit que la mort ou la captivité. D'ail-
leurs, mon dessein n'est pas de vous entretenir
de Fables, mais de porter la jeunesse à l'amour
de la Vertu, par cét exemple, & del'encoura-
ger à surmonter les dificultez qui se rencon-
trent dans cette carrière. Que personne donc
ne s'excuse sur sa pauvreté, s'il a le cœur grand
& genereux, & pour redoubler son courage,
qu'il jette les yeux sur moy, & qu'il voye ce
que j'estois, quand je suis party, & en quel
estat je suis revenu; Tel, que je ne le cede
point à la gloire de ces anciens Sculpteurs,
pour ne rien dire davantage.



CONTRE UN HOMME QUI l'avoit apellé Promethée.

C'est comme une Apologie de sa façon d'écrire.

SI tu m'apelles Promethée pour me repro-
cher que mes ouvrages ne sont que de ter-
re, je tombe d'accord que tu as raison, & qu'ils
sont mesme d'une terre plus grossiere & moins
pure que la sienne. Mais si tu veux dire que je
suis ingénieux comme luy, j'ay peur que ce ne
soit une raillerie. Car les productions de mon
esprit n'ont garde d'arriver à la perfection du
sien; & c'est beaucoup qu'elles ne soient pas
tout à fait terrestres, & si tu veux, dignes du
Caucase. C'est vous autres, Grands Orateurs,

L'AVOIT APËLLE' PROMETHEE'. 7

qui estes en ce point des Promethées ; Vous qui animez vos ouvrages de ce feu celeste & divin qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque difference , c'est que les vostres sont d'or , & que les siens n'estoient que de bouë. Pour les miens , ce sont des statues de plâtre qu'on fait voir en un jour de spectacle , pour donner du plaisir au peuple , & non pas pour durer eternellement. Peut-estre aussi , que tu m'as apellé Promethée au sens que ce Poëte Comique a dit , que Cleon estoit un Promethée , mais que ce n'estoit qu'après coup , pour dire , Qu'il manquoit de prévoyance , & qu'il ne s'avisoit de ses fautes qu'après les avoir faites , quoy qu'il luy ressembloit du reste. Que si c'est comme les Atheniens apellent tous les Potiers de terre des Promethées , je trouve la raillerie délicate , & digne de ton país , parce que mes ouvrages sont fragiles comme les leurs. Mais quelqu'un dira , peut-estre pour me flatter , que c'est à cause que mon invention est nouvelle , & que je n'ay point eu de modèle , non plus que luy , sur lequel je me pusse former. Mais outre que Minerve n'a point animé mes ouvrages , comme elle a fait le sien , ce n'est pas assez pour moy qu'on en louë la nouveauté , si l'on n'y trouve les autres graces avec celle de l'invention. Car sans cela , je les abandonne de bon cœur , & permets qu'on les mette en pieces. Si j'estois d'autre sentiment je meriterois d'estre déchiré comme Promethée , mais par une douzaine de Vautours au lieu d'un , pour ne pas sçavoir qu'une chose qui ne vaut rien , est d'autant plus blâmable qu'elle est plus nouvelle. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer , ni abandonner

Les Atheniens estoient grands railleurs

3 CONTRE UN HOMME QUI

les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir un jour deux merveilles dans le Theatre d'Alexandrie, un Chameau tout noir, & un Homme moitié noir & moitié blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la louange qu'il en attendoit, ce spectacle fit rire les uns, & épouvanta les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne fit plus voir ces deux Monstres; de sorte que l'un mourut faute d'en avoir du soin, & il donna l'autre pour récompense à un joueur de flute. Je crains de mesmes que mes caprices n'estonnent les uns, & ne fassent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont composez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien meslées ensemble, parce que l'union des deux contraires est plûstot un monstre qu'un miracle; & personne n'admira jamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes on n'en puisse faire une troisieme qui le soit encore plus, mais je ne voudrois pas assurer que j'en aye fait; & je crains plûstot d'avoir corrompu deux bonnes choses par leur mélange. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de discours graves & serieux, & la Comedie se plaist à bouffonner sur un theatre; si bien qu'il semble que l'union n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoûtez à cela, Que la Comedie se raille quelquefois du Dialogue & de ses vaines speculations, dépeignant tantost les Philosophes marchant sur les nuës, tantost ocupez à mesurer le saut d'une puce, pour se

L'AVOIT APPELLE' PROMETHE'E. 9

moquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches sotes & curieuses. Cependant, j'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis; & je laisse aux autres à juger si j'y ay bien reüssi, & si je n'ay point tout gasté, comme Promethée, en confondant les deux sexes; ou trompé, comme luy les conviez, en ne leur servant que des os couverts de graisse. Car pour ce qui concerne le larcin, je ne crains pas qu'on m'en accuse? Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hypogriphes, qui n'ont aucun estre que dans mon imagination, & que chacun peut former à sa fantaisie sans avoir besoin de les contre-faire? Mais quelques extravagans qu'ils soient, j'y suis trop engagé pour m'en dédire; outre que ce n'est pas à Promethée de changer d'avis, mais à Epiméthée.

C'est une espece de Satyre contre les vices de Rome, auxquels il oppose la douceur de la Philosophie; & mesle parmy cela des invectives contre ceux qui abusent de ce nom.

LUCIEN A NIGRINUS. Ce seroit porter des Choïettes à Athenes, comme dit le proverbe, que de parler de science & de doctrine devant Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas, en luy adressant ce Dialogue, de faire montre de mon sçavoir, mais de découvrir le sien. Qu'on ne me reproche donc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le sçavoir plus retenus: car c'est l'admiration de ton Eloquence

C'est qu'il y en avoit beaucoup

10 NIGRINUS, OÙ LES
qui me fait parler, & non pas l'opinion que
j'ay de la mienne.

NIGRINUS, ou les mœurs d'un Philosophe.

LYCINUS. **Q**U E tu es devenu grave & sé-
vere depuis quelque temps !
Au lieu de nous entretenir familièrement com-
me tu faisois, tu ne daignes pas seulement nous re-
garder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dédaigneux &
si méprisant.

L'AMI. C'est que de pauvre je suis devenu ri-
che, d'esclave libre, de fou sage.

LYCINUS. En si peu de temps ?

L'AMI. Encore moins que tu ne pense.

LYCINUS. Dy-m'en la cause, afin de redou-
bler ma joye.

L'AMI. J'estois allé à Rome pour trouver
quelque remede à mon mal d'yeux, qui au-
gmente tous les jours.

LYCINUS. Je le sçay, & souhaite que tu en
ayes trouvé un bon.

L'AMI. Si-tost que je fus arrivé, j'allay
voir de grand matin le Philosophe Platonicien
Nigrinus, que je desirois entretenir il y avoit
long-temps, & le trouvoy dans son cabinet un
livre à la main, environné de tous costez de
portraits d'hommes illustres, avec une Sphere
devant luy, & diverses figures de Mathemati-
que. Il m'embrassa avec beaucoup de tendres-
se & d'affection; & après nous estre enquis l'un
de l'autre, selon la coûtume, tant de nostre
santé que de nos occupations, je luy deman-
day s'il ne vouloit point retourner en Grèce;

Mais il n'eust pas plûtost ouvert la bouche pour me répondre , que je me sentis comme charmé de la douceur de son Eloquence. Car il se mit à louer la Philosophie , & la liberté qu'elle donne , & à se rire des choses que les hommes adorent , comme la Gloire , les Honneurs , les Richesses , & dit , que c'estoit à grand tort qu'on les nommoit Biens , puis qu'ils causoient tant de maux. Comme je prestois l'oreille attentivement à ce discours , je me trouvai agité de diverses passions. D'un costé j'estois honteux de l'affection que j'avois eue pour ces choses : & de l'autre , je me réjouissois de me voir desabusé , comme si j'eusse passé des tenebres à la lumiere ; si bien que j'en oubliai mon mal d'yeux , pour songer à celui de mon ame , & à un plus dangereux aveuglement. J'estois dans cette pensée lors que tu m'as abordé , & comme transporté dans le Ciel à la suite de ce Heros , je méprisois toutes les choses du monde comme si c'eust esté de la boue. Car comme on dit , que les Indiens , d'une nature chaude & bouillante , n'eurent pas plûtost gousté du vin , qu'ils en devinrent tout furieux ; je me suis senty enyvré de ce divin Nectar , mais cette yvrognerie vaut mieux que la sobriété.

LYCINUS. Que je serois heureux de pouvoir guster avec toy d'un si celeste breuvage ! Il me semble que tu ne peux refuser honnestement d'en faire part à ton Ami , qui a le mesme desir & la mesme passion que toy pour la verité.

L'AMI. Il n'est pas besoin de me presser davantage ; car j'ay plus d'envie de te dire ce que j'ay ouï , que tu n'en as de l'entendre : Et si tu ne m'avois importuné pour le sçavoir , je t'aurois

prié de le vouloir écouter. Car outre le plaisir que j'auray à le raconter, je veux que cela me tienne lieu de justification, pour faire voir que ce n'est pas sans cause que je suis transporté d'une si sainte fureur. En effet, je suis si touché des choses que j'ay ouïes, que lors que je n'ay personne à les conter je m'en entretiens moy-mesme; Semblable à ces Amoureux, qui en l'absence de leurs Maîtresses s'entretiennent des faveurs qu'ils en ont receuës, & se plaisent à repasser dans leur esprit leurs paroles & leurs actions, comme si elles estoient presentes; quelquefois avec tant d'attention qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyent, tant ils sont attachés à ce qu'ils ne voyent point. Je me console de mesme en l'absence de Nigrinus, que je regarde comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres; Et il n'est pas seulement present à ma memoire, mais il me semble que j'entens sa voix; car, comme Periclès, il laisse un éguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

LYCINUS. Cesse ce long préambule, qui ne fait que retarder ma joye, & me raporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMI. Je crains de faire comme ces mauvais Comediens, qui representent mal de bonnes choses, & de corrompre l'excellence de son discours, par la foiblesse du mien. Mais si je manque; souvien-toy que le Poëte n'est pas coupable de la faute des Acteurs, & que j'ay oublié ou alteré, ce qu'il avoit peut-estre dit autrement. Du reste n'attend de moy, non plus que d'un messager de Comedie, qu'un simple recit, & souhaite seulement que ma memoire soit fidelle; afin que je n'oublie rien qui soit

important ; car je vais faire un effort pour te contenter.

LYCINUS. Que tu as fait là un bel exorde, & selon les regles de l'Art ! Tu devois ajoûter, Que vostre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'es point préparé ; & autres excuses semblables que les Orateurs ont accoustumé de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il faloit, & que j'ay répondu de mesme, sans suspendre davantage mon attente, ny m'ennuyer d'un long discours, si tu ne veux estre sifflé comme un mauvais Comedien.

L'AM I. Je suis bien aisé que tu m'ayes prévenu, & que tu ayes dit par avance ce que j'avois à dire. Je voudrois que tu eusses ajoûté aussi, Que je ne garderay ni son ordre ni ses paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros; en joüant son personnage foiblement.

LYCINUS. Ne finiras-tu point ton Prelude ?

L'AM I. Pour commeneer donc, jete diray, Qu'il entra en discours par les louanges des Grecs, & particulièrement des Atheniens, qui nourris dans la pauvreté de la Philosophie, sont si ennemis du luxe, qu'ils réforment jusqu'aux Etrangers qui viennent chez eux, bien loin de s'en laisser corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'un jour il en vint un à Athenes tout couvert d'or & de pourpre, avec un équipage magnifique ; mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & sa magnificence, comme il se l'imaginoit, on avoit pitié de luy, quoy qu'on ne s'en voulust pas moquer tout publiquement, pour ne point choquer sa liberté. Cependant, on es-loyoit de l'instruire ; Car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule

24. NIGRINUS, OU LES

de ses valets, il y en eut un qui dit assez plaisamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suivre par une Armée ? Un autre se jouant sur le luxe de ses habits ; Le Printemps, dit-il, n'a pas encore paru, d'où nous viennent tant de fleurs ? Ils reprirent délicatement aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de pierreries dont ses doigts estoient plutôt chargés que parez : si bien qu'en se moquant tantost d'une chose, & tantost d'une autre, non pas toutefois si haut, ni si aigrement qu'il s'en pût fâcher, ils firent si bien qu'il retourna tout changé en son pays. Il alleguoit un autre exemple pour montrer qu'on n'y avoit point de honte de la pauvreté, mais plutôt qu'on en faisoit gloire, Qu'en des jeux publics, les Sergens ayans pris un Bourgeois vêtu d'une étoffe teinte, contre l'Ordonnance qui défendoit de se trouver aux Spectacles en cet habit ; le peuple cria que l'on eust pitié de luy, & qu'il ne l'avoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en avoit point d'autre. Il louoit encore la liberté & la tranquillité du pays, où l'on vivoit modestement, & sans envie, & soutenoit que cela estoit conforme à la doctrine des Philosophes, & convenables à celui qui vouloit conserver la pureté de ses mœurs, & suivre les loix de la nature. Mais ceux qui mesurent leur félicité aux grandeurs & aux richesses, & qui sont nourris dans la flatterie & la servitude, esclaves des voluptez ; Ceux-là, dit-il, doivent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la débauche, dont l'esprit une fois imbu, fait banqueroute à l'honneur, & lors que ce divin hôte en est dehors, l'ame n'est plus qu'un desert rempli de bestes farouches.

C'est-là, dit-il, qu'est le séjour du mensonge & de l'imposture ; C'est là qu'on n'oit que des chansons lascives, & qu'on ne voit que des actions deshonestes. C'est là que la volupté entre par toutes les portes, dont il se fait comme un fleuve de delices, qui noye les vertus, & qui traîne avec luy l'orgueil, l'ambition, l'avarice, & cent autres vices semblables. Voilà quelle est la vie de Rome ; c'est pourquoy lors que j'eus quitté la Grece pour y venir, je me repentis bien-tost de cette resolution, & crûs avoir quitté la lumiere du Soleil, comme dit Homere, pour venir habiter parmy les ténèbres. Pourquoy, disois-je en moy-mesme, renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Grece, pour vivre icy dans le tracas & le tumulte ? pour ne voir que des flatteurs, des empoisonneurs, des assassins, des corrupteurs & autres scelerats ? Que veux-tu faire en un lieu où tu ne peux vivre, comme on y vit ? Après avoir donc resvé quelque temps là-dessus, je délibéré de me retirer de la foule comme Jupiter enleva Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Philosophie, quoy que plusieurs tiennent cette vie lâche & oisive. De là, comme de dessus un théâtre, je contemple tout ce qui se passe dans Rome, dont une partie me fait rire, & l'autre me fait pitié ; mais l'une & l'autre me sert d'instruction. Car s'il faut louer le mal par le profit qui nous en revient, je ne trouve tant de sujet nulle part d'exercer sa vertu, pour résister à tous les plaisirs deshonestes, à toutes les passions déreglées, à tous les alchemens de voluptez, non pas en ce faisant lier comme Ulyse au mast du Navire, ni en se bouchant les oreilles, comme luy au chant des Si-

rénes, mais en marchant la teste haute & le courage élevé. D'ailleurs, comme les choses paroissent davantage par l'oposition de leurs contraires, le Vice donne lustre à la Vertu, & l'on méprise davantage les biens perissables, lors qu'on en reconnoist les defauts; Lors qu'on voit tout à coup comme dans une Comedie, le riche devenir pauvre, le maistre esclave, & l'amitié des hommes se changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'encore qu'on voye l'instabilité des choses du monde, & que la Fortune se jouë de tout ce qui est icy bas, on ne laisse pas de l'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, & de trompeuses richesses, au lieu de s'en rire comme on devoit. Car qui ne riroit de voir les Grands étaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence? Les uns ne vous saluent que par la bouche d'autruy, & veulent qu'on se contente de les voir sans leur parler, comme on assiste à des spectacles. D'autres, encore plus glorieux, souffrent que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des Perses, mais en leur baisant la main, & embrassant leurs genoux, le dos tout courbé, & les yeux baissés contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur félicité en ces fadaïses, aussi bien que le peuple qui les regarde, quoy qu'il sçache bien que tout cela n'est que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monsieur qui se tient debout souffre ces fausses adorations, & se trompant luy-mesme, il vous donne sa main à baiser, que j'aime encore mieux que sa bouche. Ceux-là, pourtant, me semblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui se levent dès minuit pour estre de plus grand matin à se morfondre

morfondre à leur porte , & à souffrir la mauvaife humeur de leurs valets , qui leur difent leurs veritez , & les appellent fouvent par leur nom. Mais quelle eft , après tout , la recompense de tant de peines & de veilles ? ce n'est fouvent qu'un miserable repas où l'on endure mille afrons : & où l'on eft contraint de faire & de dire mille chofes contre fon sentiment ; Enfin , d'où l'on fe retire toûjours ou mal-content , ou malade , de forte qu'il faut aller décharger fon cœur à un amy , ou rendre gorge en quelque coin , & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que jетrouve de plus plaifant , c'est que quelques-uns n'ont pas feulement le loifir d'estre malades , & font contraints de courir toute la Ville , lors qu'il fe faudroit mettre aulit. Mais je n'ay garde de les plaindre ; Car les flateurs , à mon avis , font pires que ceux qu'ils flatent , & font caufé par leur lâcheté , de l'orgueil & de l'infolence des autres. Ce font eux qui corrompent leur modestie par l'admiration de leur grandeur , & par la louange de leurs richesses ; aulieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette fervitude volontaire , les Grands leur viendroient faire la cour eux-mefmes , & les prieroit de contempler leur felicité de peur qu'elle ne leur fust inutile. A quoy ferviroient tant de mets fuperflus fur leurs tables , s'il n'y avoit perfonne pour en goûter , veu que fouvent ils n'en goûtent pas eux-mefmes , & que l'abondance engendre le dégoût ? A quoy ferviroient leurs beaux meubles , & leurs grands Palais , fi perfonne ne les venoit voir ? Car ces chofes ne font pas fi confiderables par elles-mefmes , que par l'estime qu'on en fait , & par l'opinion qu'on a d'estre heureux en les poffédant. Il faudroit donc , pour rabais-

ser leur orgueil, opposer le mépris à leur vanité; au lieu de les enorgueillir comme on fait, par de fausses louanges. Encore seroient-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtisans qui n'ont rien de meilleur à dire: mais que ceux qui font profession de Sagesse soient les plus lâches flatteurs, c'est ce qui est insupportable; Car de quel œil pensez-vous que je voye un Philosophe déjà sur l'âge parmy la foule des Courtisans, à la suite d'un Grand, ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes grâces du maître? Ils devroient pour le moins quitter leur habit & leur mine austere quand ils veulent faire des choses qui en sont indignes, & ne pas pratiquer le Vice avec l'équipage de la Vertu; Car ils ne different qu'en cela des autres, & sont les plus insolens dans la débauche, sans parler de leur gourmandise & de leur yvrognerie. Il blâmoit particulièrement ceux qui enseignent pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils mettoient la Sagesse à l'encan dans un marché; Il appelloit leurs Ecoles des boutiques & des tavernes, & ne pouvoit souffrir qu'un homme qui fait profession de mépriser les richesses, & qui les veut rendre odieuses, mène une vie si contraire à sa doctrine. Aussi ne tiroit-il point tribut de son sçavoir, & ceux qui en avoient besoin le pouvoient consulter à toute heure, & y venir puiser comme dans une source publique. Car il songeoit si peu à s'enrichir, qu'il negligeoit même son bien, & aidoit les pauvres tous les ans du reste de son revenu. Il croioit que la jouissance des choses ne nous appartenoit qu'à proportion du besoin que nous en avons, & que c'estoit une espece d'injustice de retenir le reste. C'estoit un exemple

vivant de sobriété & de tempérance, sans excès dans son boire & dans son manger, réglé dans ses exercices, modeste tant en ses habits qu'en sa contenance, quoy que d'un port vénérable pour ne point parler de la douceur de ses mœurs & de son esprit. Il avertissoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de jour à autre l'amendement de leur vie, parce qu'on ne devoit point diférer à bien vivre. Mais il n'approuvoit pas ce que quelques-uns prennent pour un grand exercice de vertu de se fouetter ou déchiqueter la peau pour s'accoutumer à la douleur, & disoit, que c'estoit dans l'ame qu'il falloit planter l'indolence, & qu'en matiere d'instruction on devoit avoir égard à l'âge, à la complexion & aux habitudes, pour ne point acabler la nature en la surchargeant; ny rompre un baston que l'on vouloit redresser. J'ay veu un jeune homme qui après avoir passé par cette épreuve, eut recours à luy comme à un azile, & parut depuis plus réglé & plus modeste. Il passoit de là à la reprehension d'autres vices, & à la fureur des spectacles dont la passion a gagné jusques aux plus sages, & touchoit le défaut de ceux qui ont trop de soin de leurs funerailles, ajoutant que les Romains prononçoient une parole véritable en toute leur vie, lors qu'ils mettoient dans leur testament, que ce qu'ils diroient ne leur pust nuire, ni préjudicier. Mais je ne pouvois m'empescher de rire de l'impertinence de ceux qui après avoir esté sots toute leur vie, pour l'estre encore après leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux, ou que leurs esclaves se tiendront près de leur sepulchre, & les couronneront de fleurs. Ce sont ceux-là mes-

mes qui se traitent trop magnifiquement durant leur vie , qui répandent du vin dans les festins parmi les odeurs , boivent des parfums , se couronnent de fleurs , veulent avoir des roses en Hyver ; Enfin , qui n'aiment les choses que hors de leur saison , & contre l'ordre de la Nature. Il appelloit cela faire un solécisme dans la Volupté , & comme Momus trouvoit à redire que le Taureau eust les cornes au dessus des yeux ; & disoit qu'il les devoit avoir au dessous , afin qu'il vist mieux où il frapoit ; Il trouvoit mauvais qu'aimant les senteurs , ils ne les missent pas plutôt sous leur nez que sur leur teste. Il se moquoit aussi de ceux qui sont trop délicats dans leur boire & dans leur manger ; & disoit , Qu'ils se donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaisir , qui est à peu près l'étendue de nostre gosier , car devant ni après ils n'en sentoient rien. Il ajoütoient , Qu'ils achetoient bien chèrement ce petit passage par tant de chagrins & de maladies : Et qu'ils avoient bien mérité ce supplice , en méprisant les solides voluptez que l'on tire de la Philosophie , pour des bagatelles. De là il venoit aux desordres de ceux qui importunent tout le monde dans les bains publics par une foule de valets , & qui s'appuyent sur leurs esclaves , comme s'ils n'avoient point de jambes ; ou qui par la ruë , & dans les bains même , ont des gens qui marchent devant eux pour les avertir où il faut mettre le pied , comme s'ils avoient oublié qu'ils marchent , qui est une chose qu'on voit arriver tous les jours aux plus Grands de Rome. Il disoit , qu'il estoit ridicule de se servir de ses oreilles pour ouïr , & de ses mains pour manger , & d'avoir besoin des yeux & des jambes d'autrui , pour se

*Ou, se
font por-
ter en
chaise cō-
me dans
une Bier-
re,*

conduire, comme si l'on estoit boiteux & aveugle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choses, & autres semblables, avec beaucoup d'eloquence, je demourois ataché à son discours, sans en perdre une parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut achevé, je le regardois comme immobile, sans pouvoir prononcer une parole, & j'estois tout en sueur & tout interdit. Car, s'il m'est permis de philosopher à mon tour, il me semble que le cœur de l'homme est comme un but où chacun vise, mais peu y donnent; & des coups que l'on y tire, les uns pour estre trop violens, passent à travers, sans s'y arrester; les autres, pour estre trop foibles, n'y font point d'impression: Mais ceux qui sont mesurez à sa portée, & frotez, non pas de venin ou de résine, comme ceux des Scythes & des Curetes, mais d'une grace invisible, comme d'une huile douce & penetrante; ceux-là, dis-je, font des blessures qui ne se guérissent jamais, & qui sont si agreables qu'elles font couler des larmes de joye, comme il m'arriva en cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs invulnerables; car comme le ton Phrygien de la flûte, ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Deesse Cibéle, les discours de la Philosophie n'émeuvent que les esprits qui sont disposez à les recevoir.

LYCINUS. Que tu me contes-là des choses divines & agreables! & que tu as fait en mon absence un grand festin de Nectar & d'Ambrosie! Si le plaisir que tu as receu peut estre comparé à une blessure, à cause de l'impression qu'il a faite sur toy, je puis dire, que je suis blessé d'un mesme trait; & qu'en me racontant ton

22 TIMON, OU LE MISANTHROPE.

mal tu me l'as communiqué : c'est pourquoy songe à trouver un remede pour tous deux.

L'AMI. Il faut avoir recours pour cela à celui qui en est l'Autheur , comme Téléphe à Achille.

Il y a icy un Traité, intitulé LE JUGEMENT DES VOYELLES, qui est une plainte de l'S, contre le T, sur quelques mots qu'il luy dérobe comme par exemple, on dit Thalatta, pour Thalassa, par un caprice de l'Usage, ainsi que chaise en François, pour chaire. L'Autheur prend de là occasion de jouer sur la rencontre des mots ; mais comme cela n'a aucun raport à nostre langue, il ne se peut traduire ; aussi laisse-t'on ces mots en Grec dans la version Latine. Mais un de mes Neveux a composé un Dialogue à cet exemple, qui se trouvera à la fin du Livre.

TIMON, OU LE MISANTHROPE,
DIALOGUE.

Où TIMON, JUPITER, MERCURE,
& plusieurs autres parlent.

C'est la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, sans estre assisté de personne, quoy qu'il eust fait du bien à plusieurs dans sa fortune. Il s'en prend donc à Jupiter, qui touché de compassion, luy envoie le Dieu des Richesses, pour le tirer de la nécessité où il estoit.

TIMON. **O** Jupiter, Protecteur de l'Hospitalité, de la Societé, del'Amitié; & s'il ya quelqu'autre Epithete que les Poëtes

TIMON, OÙ LE MISANTHROPE. 27

te donnent en leur fureur, ou pour remplir la mesure de leurs Vers, lorsqu'ils ne savent plus que dire. O toy, qui gresles, qui tonnes & qui foudroyes sur les impies; Qu'est devenu ton foudre & tes carreaux de feu autrefois si redoutables? Sont-ils maintenant éteints, & s'en sont-ils allez en fumée? Salmonée te brave à cette heure impunément avec son faux tonnerre; Le tien n'est plus qu'un bruit vain, & un tison fumant quine fait rien que noircir. Pourquoi, Grand Dieu, es-tu devenu si froid & si lent à punir les crimes, comme si tu estois sourd & aveugle de vieillesse, & que tu ne visses & n'entendisses plus les forfaits qui se commettent tous les jours? Car lors que tu estois jeune & bouillant, tu ne faisois ni paix ni trêve avec les coupables, & en abismois les uns par des tremblemens de terre, & les autres par des déluges, comme tu fis du temps de Deucalion, que tu sauvas dans une petite nacelle du naufrage de l'Univers, pour reparer les ruines du Monde, & conserver quelque étincelle du genre humain. Les hommes sont devenus plus cruels & plus méchans qu'ils n'estoient alors, on ne te fait tantost plus d'offrandes ni de sacrifices, si ce n'est quelqu'un en passant aux jeux Olympiques; encore est-ce plutôt par coûtume, que par zèle ou par devoir. Enfin, on t'a presque dépossédé, comme tu as fait ton prédécesseur. Les voleurs te pillent tous les jours impunément, jusqu'à mettre sur toy leurs mains sacrilèges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la solemnité des jeux, ils ont coupé l'or de ta chevelure. Cependant, Vainqueur des Tirans, tu fus si lâche que de souffrir cet affront sans crier seulement à l'aide, pour réveiller les

24 **TIMON, OU LE MISANTHROPE.**
chiens , ou le voisinage endormy. Qu'il faisoit beau voir alors Jupiter , avec un foudre de quinze pieds à la main , qui se laissoit tondre par des brigans ! Quand te réveilleras-tu d'un si long assoupissement illustre usurpateur , pour châtier de plus grands crimes que ceux des fables ? Car pour ne point parler des autres , puisque ce ne seroit jamais fait , comment laisses-tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné , après avoir mangé tout mon bien , & qui ne me regardent pas dans ma misère , après m'avoir adoré dans ma fortune ? Ils se détournent de moy lors qu'ils me rencontrent , & me fuyent comme un oiseau de mauvais augure. Maintenant donc , privé de tous biens & accablé de tous maux , je suis contraint de philosopher icy avec la besche. Tout l'avantage que je tire de ma retraite , c'est que je ne vois point la prospérité des méchans , qui n'est pas une petite félicité. Réveille-toy donc encore un coup , fils de Saturne & de Rhée , d'un sommeil plus long que celui d'Epiménide , & r'alumant ton foudre sur le mont Éta , écrases-en les impies , si tu ne veux qu'on croye que tu sois mort , comme on le publie en Crète , & que tout ce qu'on dit de toy ne soit que fable & que fiction poétique.

JUPITER. Qui est ce blasphémateur , qui crie si haut du mont Hymette ? Il faut que ce soit quelque Philosophe ; car un autre ne seroit pas si insolent.

MERCURE. Ne connois-tu pas Timon , qui t'a fait tant d'offrandes & de sacrifices , & qui nous traitoit si magnifiquement le jour de ta feste ?

JUPITER. Quoy c'est luy ! Dieux quel changement !

TIMON, OU LE MISANTHROPE. 25.

changement ! Comment un homme si riche , & qui avoit tant d'amis , a-t'il pû tomber tout à coup dans une si honteuse pauvreté ?

MERCURE. En faisant du bien à des ingrats , qui l'ont abandonné , comme les Corbeaux font les charognes , lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

JUPITER. Veritablement , il a quelque sujet de se plaindre ; & nous ne pouvons , sans estre plus ingrats que ses faux amis , l'abandonner ainsi dans son mal-heur , après le soin qu'il a eu de nous dans sa fortune. Mais accablé d'affaires de tous costez , & dépité contre les méchans , dont le nombre croist tous les jours , jusqu'à me donner de l'épouvante , je ne regarde tantost plus la Terre ; outre que j'ay la teste rompuë des disputes des Philosophes , qui m'empeschent d'entendre les cris des autres , si bien que celuy-cy a esté égaré parmy la foule. Mais pour ne le pas laisser languir plus longtemps dans sa misere , pren avec toy le Dieu des Richesses , & le meine chez luy , avec ordre de n'en point partir , quand il le voudroit chasser. Pour ceux qui l'ont abandonné , je ne manqueray pas de les foudroyer , si-tost qu'on aura racommodé mon foudre , dont je rompis l'autre jour deux pointes en le lançant trop brusquement contre le Philosophe Anaxagoras , qui vouloit persuader à ses Disciples que nous n'estions que des chansons. Mais il se mit à couvert sous l'autorité de Periclès , & cependant j'allay mettre en poudre le Temple de Castor & de Pollux , quine m'avoit fait aucun mal. En atendant ce sera un assez grand suplice pour des ingrats , de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont méprisé.

26 TIMON, OU LE MISANTHROPE.

MERCURE. Qu'il est important de crier haut, non seulement dans un Bateau, pour gagner sa cause, mais encor en faisant des vœux & des prières! Si le bon-homme Timon fût demeuré les bras croisez sans rien dire, il eût esté gueux toute sa vie; maintenant par ses cris & ses importunités, il a araché mesme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, je croy que cela ne luy servira de rien; car voilà le Dieu des Richesses qui ne veut pas obeïr.

JUPITER. Pourquoi?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-mesme.

PLUTUS. Voulez-vous que je retourne en un lieu où l'on ne me sauroit souffrir? Envoyez-moy chez ces gens qui savent ce que je vaux, & combien je couste à acquerir, & que les fous qui l'ignorent, croupissent toute leur vie dans la pauvreté.

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, il est assez instruit par sa disgrâce. Mais je m'étonne que tu te mettes en colère de ce qu'on te laisse libre, veu que tu te plaignois autrefois des usuriers, qui t'enfermoient sous la clef, sans te laisser seulement voir la lumière, & te faisoient souffrir mille gesnes. Tu disois que c'estoit ce qui te rendoit pale & défiguré, & ce qui estoit cause que tu ne songeois qu'à t'évader. Tu meriterois donc, pour une si injuste plainte, d'estre mis en prison perpetuelle, dans quelque tour d'airain, comme une autre Danaë, pour n'y vivre que d'intérêt & d'usure, qui est un fort mauvais aliment. Tu blâmois aussi les avares qui meurent d'amour pour toy, & cependant n'en osent jouir; Semblables à ce chien des Fables, qui ataché au ratelier ne pouvoit manger du foin, ni souffrir que le cheval en

TIMON, OU LE MISANTHROPE. 27
mangeast. Tu disois qu'ils estoient jaloux d'eux-mesmes, & se retranchoient leurs propres plaisirs sans considerer que ce qu'il aimoient seroit un jour la proye d'un voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as-tu point de honte de te dedire ainsi de tes anciennes maximes ?

PLUTUS. Si tu me veut écouter, tu trouveras que j'ay raison. Car les uns me laissent aller par negligence, & les autres m'épargnent par stupidité, faute de sçavoir que s'ils ne m'employent, je leur seray inutile, & qu'ils seront contrainsts de me quitter, avant que de s'estre servis de moy. Diroit-on qu'un homme aime sa maistresse, qui l'abandonneroit à tout le monde ? Je croy que non, & que quand tu estois amoureux, tu n'en ufois pas de la sorte. D'autre costé, de l'avoir en sa puissance sans en jouir, cela est encore plus ridicule; cependant, c'est ce que font les uns & les autres.

JUPITER. Ils sont assez punis par leur vice, sans que tu te mettes en peine de les punir; puis-que les uns, comme des Tantales, meurent de soif au milieu des eaux; & les autres, comme des Phinées voyent emporter leur bien par des Harpyes, avant que d'en avoir goûté. Mais va trouver Timon, tu le trouveras tout autre qu'auparavant.

PLUTUS. C'est comme si tu m'envoyois verser de l'eau dans un muid percé.

JUPITER. Si cela est, il sera bien-tost à sec, & contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va viste, & que Mercure se souvienne de m'amener au retour quelque Cyclope du mont Ethna, pour racommoder mon foudre; car je voy bien que j'en auray grand besoin.

28 TIMON, OU LEMISANTHROPE.

MERCURE. Partons ; Qu'as-tu à clocher ? Es-tu boiteux aussi bien qu'aveugle ?

PLUTUS. Je vay toujours de la sorte quand on m'envoye chez quelqu'un ; c'est pourquoy je n'arrive que fort tard , & souvent quand on n'en a plus que faire. Mais lors qu'il est question de retourner , je vay viste comme le vent , & l'on est tout estonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'est pas toujours veritable ; car il y a des gens à qui les biens viennent en dormant.

PLUTUS. Je ne marche pas alors sur mes jambes , mais on me porte sur des crochets , & ce n'est pas Jupiter qui m'envoye , mais Pluton , qui est aussi Dieu des Richesses , comme son nom le témoigne. Car il fait passer en un moment de grands biens d'une main à l'autre ; Et tandis qu'un pauvre mort est jetté en quelque coin couvert d'un linge , de peur que les chars ne le mangent , son heritier se creve de rire en me voyant , & laisse pleurer les autres qui bâilloient apres moy comme de petites hirondelles , & n'ont avalé que du vent. Car lors qu'on a ouvert le testament , on trouve pour heritier quelque lâche flateur , ou quelque infame valet qui servoit aux plaisirs de son maistre , & qui change aussi-tost de nom , pour en prendre un magnifique , laissant ses compagnons étonnez de sa fortune , qui portent le deuil pour luy. Cependant , il ne metient pas plütoft , qu'il en devient glorieux & insolent , frappe l'un , injurie l'autre , tant qu'il tombe dans les pieges de l'amour , ou de quelque autre passion , qui consume en peu d'heures ce que le défunt avoit amassé avec beaucoup de temps & de peine , & triomphe du fruit de mille crimes.

TIMON, OU LE MISANTHROPE. 29

MERCURE. Cela arrive d'ordinaire ; mais quand tu marches tout seul, comment peux-tu trouver le chemin, veu que tu es aveugle ?

PLUTUS. Aussi m'égaré-je quelquefois, & pren-je souvent l'un pour l'autre.

MERCURE. Je le croy ; car tu n'aurois pas laissé, par exemple, Phocion ou Aristide, pour enrichir Hipponique & Callias ; mais encore, comment fais-tu ?

PLUTUS. Je tourne tant, haut & bas, à droit & à gauche, que je rencontre quelqu'un qui me saisit au collet, & qui te va remercier de sa fortune, ou quelque autre Dieu qui n'y aura pas songé.

MERCURE. Jupiter se trompe donc, lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien ?

PLUTUS. Comment voudroit-il qu'un aveugle comme moy pust trouver un homme de bien, qui est une chose si rare ? mais comme les méchans sont en grand nombre, j'en rencontre bien plus que d'autres.

MERCURE. Mais d'où vient que tu cours si viste au retour, veu que tu ne sçais pas le chemin ?

PLUTUS. On diroit que je ne vois clair qu'alors, & que le destin ne m'a donné des jambes que pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore, pourquoy estant aveugle, pâle, défait & boiteux, tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy, & qui mettent toute leur felicité à te posséder ?

PLUTUS. C'est que la passion les empesche de voir mes défauts, & qu'ils sont éblouis de l'éclat qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur puissance, ne reconnoissent-ils pas aussi-tost les maux que tu traînes après toy ? Cependant,

30 TIMON, OU LE MISANTHROPE.
ils ne s'en peuvent défaire, & on leur arracherait plutôt les entrailles que leur or.

PLUTUS. L'orgueil, la folie & la vanité les arrestent, & autres vices semblables qui marchent toujours à ma suite, & qui ne se font pas plutôt emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouve admirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de mal-heur, est presté à souffrir mille tourmens, pour ne point quitter la cause de sa ruine.

MERCURE. Que tu es léger & glissant ! Tu coules comme une anguille, quand on te presse ; au lieu que la pauvreté est si gluante, qu'on ne s'en scauroit dépe'trer. Mais tout en riant, nous voicy arrivez près du mont Hymette. Descendons, & me prens par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTUS. Tu as raison ; car comme je suis étourdy, j'irois peut-estre me jeter entre les bras de quelque sot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit est-ce que j'entends comme du fer qui frappe contre une pierre ?

MERCURE. C'est Timon qui cultive un champ pierreux. Dieux ! comme il est fait, au prix de ce qu'il estoit autrefois ! Le voila tout crasseux, & tout couvert de haillons ! Mais quelles gens voy-je autour de luy ? La Force, la Santé, la Sagesse, la Vertu, conduites par la Pauvreté, & par le Travail. Voilà bien d'autres gens que tes Satellittes.

PLUTUS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur présence.

MERCURE. Ne crain rien, sous la conduite de Mercure, & les auspices de Jupiter.

LA PAUVRETÉ. Où mènes-tu celui-cy, Mercure ?

TIMON; OU LE MISANTHROPE. 32

MERCURE. Vers Timon, de la part du Maître des Dieux.

LA PAUVRETE'. Quoy ! il me méprise si fort, luy qui me devoit maintenir, qu'il me veut ravir celuy que je possedois, pour le livrer à mon ennemy, afin qu'après l'avoir corrompu par les délices, il me le rende en suite pour le guerir ? Est-ce là la recompense des services que j'ay rendus à Timon, en luy ostant ses vices, & en l'instruisant à la Vertu ?

MERCURE. Jupiter le veut ainsi, & ses ordres sont inviolables.

LA PAUVRETE'. Suivez-moy, mes compagnes, Timon verra bien-tost ce qu'il pert en nous perdant. Qu'il se souviene que je ne luy ay rien appris que de bon, & que mon rival n'en fera pas de mesme. Tien, Mercure, je te le rens sain de corps & d'esprit, sage, laborieux, vigilant, méprisant le luxe & la vanité, comme des choses pernicieuses ou inutiles.

MERCURE. Les voila partis; avançons.

TIMON. Qui estes-vous qui venez ainsi troubler ma solitude, & me détourner de mon ouvrage ? Retirez-vous, que je ne vous en fasse repentir.

MERCURE. Tout beau, je suis Mercure qui t'amene le Dieu des Richesses, de la part de Jupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il merite.

TIMON. Je ne me soucie, ni des Dieux, ni des hommes, trompé par les uns & abandonné des autres; & je vais de ce pas rompre la teste à cet aveugle, s'il ne se retire.

PLUTUS. Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cause quelque malencontre.

MERCURE. Arreste-toy, sans te dépitier con-

32 TIMON, OU LE MISANTHROPE.

tre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teste de ces folles promesses, & de ces vaines esperances. Il ne me faut pour vivre que ce hoyau, & je seray assez heureux, pourveu que je ne vous voye point.

MERCURE. Cela seroit bon, si nous estions hommes, mais nous sommes des Dieux qui venons pour te soulager. Reçoy la bonne fortune que le Ciel t'envoie.

TIMON. J'ay beaucoup d'obligation à Jupiter, del'honneur qu'il me fait de se souvenir de moy; mais je ne veux point recevoir celuy-cy, qui est la cause de tous mes maux. Car c'est luy qui m'a livré aux flateurs; qui m'a fait dresser des embüches; qui m'a rendu odieux & exposé à l'envie, qui m'a rompu par les delices; & lors que je ne me pouvois plus passer de luy, il m'a abandonné comme un traistre; Au lieu que la pauvreté m'a receu à bras ouverts, & m'exerçant dans le travail & la peine, m'a fourni les choses necessaires, & m'a appris à mépriser les superflües. C'est elle qui m'a rendu maistre de moy-mesme, qui m'a afranchy du pouvoir de la Fortune, qui m'a enseigné quelles estoient les veritables richesses; qui m'a mis en un estat tranquile, où je ne crains ni une populace émuë, ni un Orateur corrompu, ni un Courtisan flateur, ni un Tyran irrité; & où je cultive ce champ en paix, sans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t'en donc comme tu es venu, Mercure, & remène cétaveugle à Jupiter; je seray assez satisfais, quand il aura rendu les autres aussi mal-heureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes, mon amy. Tout

TIMON, OU LE MISANTHROPE. 35

le monde ne sçait pas supporter la pauvreté comme tu fais, ni crier si à propos pour estre délivré. Ne t'opiniâtre point contre Jupiter, & reçois les biens qu'il t'envoie; il ne faut pas refuser les presents des Dieux. Assez de gens ont fait des prières qui n'ont pas esté si bien exaucées que tes injures.

PLURUS. Veux-tu me permettre de me défendre, sans me mettre en colère?

TIMON. Ouy, pourveu que ce soit en peu de mots, & sans préambule, car je suis ennemy des longs discours.

PLURUS. Mais j'en aurois besoin pour répondre à tous les chefs de ton accusation. Dymoy, je te prie, en quoy puis-je t'avoir ofencé? Est-ce en te comblant d'honneur & de biens, & en te donnant à souhait tout ce que les autres desiroient? Si tes flatteurs t'ont fait quelque déplaisir, je n'en suis pas cause, & leur mépris n'est venu que de mon absence. J'aurois bien plus de sujet de me plaindre, de ce que tu m'as livré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dressoient continuellement des pièges. D'ailleurs, ce n'est pas moy proprement qui t'ay quitte; mais tu m'as chassé de chez-toy, ce qui m'a mis en une telle colère que je ne voulois pas revenir, quelque ordre que j'en eusse de Jupiter, comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crain point qu'il y retourne jamais, & demeure icy puisque Jupiter te le commande; Continuë de fouir, Timon, & tu trouveras un trésor.

TIMON. Il faut obeïr aux Dieux; mais considère, Mercure, que tu me vas rejeter en de nouveaux maux.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'a-

34 TIMON, OU LE MISANTHROPE:
mour de moy, quand ce ne seroit que pour faire enrager tes ingrats & tes envieux. Cependant je vais gagner le Ciel par le mont Ethna pour m'acquitter de la commission de Jupiter.

PLUTUS. Vien Tresor, sous le hoyau de Timon. Continuë à creuser, mon amy.

TIMON. Grans Dieux ! qu'est-ce que je voy ? Veillé-je, ou si je dors ? d'où peut venir tant d'or en des lieux si reculez ? Ne sont-ce point aussi des charbons ardents ? Non, c'est de l'or tres-pur & tres-fin, qui étincelle comme du feu. Vien, cher amy, que je t'embrasse apres une si longue absence. Je croy maintenant tout ce que les Poëtes on dit de Jupiter & de Danaë ; car je ne voy point de pucelle qui n'ouvrift son sein à une chose si aimable, & si precieuse. O Midas & Cræsus, vous n'avez esté que des coquins au prix de moy ! C'est tout ce que peut faire le grand Roy de Perse que de m'égalier, & le tresor de Delphes ne vaut pas le mien. Consacrons icy mon hoyau, & mes haillons à la Pauvreté : car je voy bien que je n'en auray plus que faire, & que je vivray desormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons-nous plutost en quelque petit coin du monde pour y vivre tout-seul à nostre aise, & y bastir une tour pour enfermer nostre tresor. Car je ne veux plus vivre que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'est que chimere. La Patrie mesme me passera pour un fantôme. Je ne veux plus avoir de consideration pour personne, ni aymer d'autre que moy-mesme. Tous les hommes seront desormais mes ennemis ; leur rencontre me sera funeste ; je mettray un grand desert entre eux & moy, & ne seray jamais ni paix ni trêve

avec eux. Quand je sacrifieray , je ne traiteray personne ; Autant que j'ay esté liberal & complaisant , je deviendray cruel & barbare. Sile feu se prend quelque-part , bien loind'y porter de l'eau, j'y jetteray de l'huile ; Si quelqu'un crie à l'aide en se noyant , je l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voilà maintenant, mes Dogmes , & les maximes de ma politique. Qu'on m'apelle Lycanthrope ou Misanthrope , c'est dequoy je ne me soucie point, bien loind' m'en offenser j'en feray gloire. Je seray bien-aise, pourtant, avant que de me retirer, qu'on sçache que je suis riche, afin qu'on en crève de dépit. Mais qui l'a déjà dit à tout le monde ? On acourt icy de tous costez. Retirons-nous sur cette montagne pour y estre plus en seureté. Toutefois, j'ayme mieux encor me communiquer pour ce coup, quand ce ne seroit que pour faire enrager davantage ceux que je voy, par le mépris que j'en feray. Qui est celuy-cy qui s'avance le premier ? C'est le Parasite Gnathon, qui me tendit n'aguere une corde, comme je luy demandois du pain, sans se souvenir des grans repas qu'il a faits autre-fois chez moy. Je suis bien-aise qu'il soit venu le premier, pour estre le premier puny.

*Loup-
garou &
ennemy
de son genre
humain.*

GNATHON. Bon-jour, le beau, l'agreable, & le fortuné Timon ; J'avois bien dit que les Dieux ne rejetteroient pas toujourns les prieres d'un homme de bien.

TIMON. Bon-jour, le plus méchant & le plus scelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha ! tu veux rire ; Car tu as toujourns aymé la raillerie. Quand veux-tu que nous beuvions ensemble ? Je sçay une chanson à boire toute nouvelle.

36 TIMON, OU LE MISANTHROPE.

TIMON. J'ay envie auparavant de te faire chanter une complainte.

GNATHON. Pourquoi me frapes-tu ? Vien devant le Juge.

TIMON. Attens un peu , je te feray bien crier d'une autre façon.

GNATHON. Donne-moy plütoft quelque chose pour me guerir ; car l'argent est un remede à tous maux.

TIMON. Quoy ! tu n'es pas encore party.

GNATHON. Je me retire ; mais tu te repentiras de m'avoir traité si mal.

TIMON. Qui est cét autre tout pelé ? c'est Philiadre le plus cruel de tous mes vautours , qui après avoir receu de moy jusqu'au mariage de sa fille , me frappa l'autre jour que j'estois malade , au lieu de me soulager. Cependant , il ne se pouvoit lasser de me loïer durant ma fortune , & de dire que j'estois plus beau que Narcisse , & que je chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADRE. Ha ! l'impudent coquin que Gnathon , il te traite maintenant d'amy & de camarade , luy qui ne te vouloit pas regarder auparavant. Tu as eu raison de chastier son ingratitude. Pour moy , tu sçais l'estime que j'ay toujours fait de ta vertu , & je n'eusse pas manqué de te visiter dans ta disgrâce , si je n'eusse sceu que les mal-heureux n'aprehendent rien tant que le visage de leurs amis , dans leur infortune ; mais je t'aportoïs dequoy adoucir l'amertume de ta condition , lors que j'ay appris que tu n'en avois plus de besoin. Je n'ay pas laissé pourtant d'avancer , pour t'avertir de songer mieux à l'avenir aux amitez que tu voudras faire , & de te garder des flatteurs , qui

TIMON, OULEMISANTHROPE. 37
ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront
halené une fois ton tresor. Il ne se faut point fier
aux hommes de ce temps-cy; l'Ingratitude re-
gne par tout. Mais tu n'as pas besoin qu'on te
fassé des leçons, toy qui pourrois instruire les
autres, & dont la vie peut servir d'exemple à
toute la Posterité.

TIMON. Jete remercie, Philiade, de tes bons
avertissemens; Mais approche un peu que je te
testonne.

PHILIADÉ. Dieux! il m'a rompu la teste avec
son hoyau. Qui nous a amené ce fou? Est-ce là
la récompense de mes bons avis?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea,
qui s'approche avec un Decret à la main, qu'ila
fait sans doute à ma faveur. Car il se dit tout haut
mon parent, quoy que n'aguere ayant à faire
quelque distribution au pauvre de ma Tribu, il
ne faisoit pas semblant de me connoistre. Ce-
pendant j'ay payé autrefois une grosse amen-
de pour luy, sans quoy il seroit pourry en
prison.

DEMEA. Bon-jour, la gloire de ton païs, l'a-
puy & le soustient de ta famille, le rempart de
toute la Grece. Le Peuple & le Senat assemblez,
t'atendent pour passer le Decret que voicy. *At-
tendu que Timon fils d'Equécratides, du Bourg de
Calyte, surpasse tous les autres tant en sçavoir
qu'en probité, & ne cesse de rendre service à l'Estat,
& de veiller pour le bien public. D'ailleurs, qu'il a
remporté le prix aux jeux olympiques tant à la
lutte, qu'à la course, & autres exercices.*

TIMON. Quel imposteur! je ne me suis ja-
mais trouvé à ces jeux.

DEMEA. N'importe on ne sçauroit mettre
trop de choses favorables en un Decret. Ne

38 TIMON, OU LE MISANTHROPE.

m'interromps point. *Attendu*, dis-je, qu'il a remporté en un mesme jour le prix de tous ces jeux, & qu'il s'est porté vaillamment en la journée contre les Acarnaniens, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.

TIMON. Comment-cela ? je n'ay jamais esté à la guerre.

DEMEA. Je louë ta modestie, mais je n'ay pû dissimuler la verité, *Attendu*, enfin, qu'il est homme de conseil & d'execution, il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statue d'or dans le Château, près de celle de Minerve, qui soit couronnée de rayons, & qui tienne un foudre à la main, pour symbole de son éloquence & de sa valeur ; & de le couronner aussi de sept couronnes d'or, qui seront proclamées aujourd'huysur le theatre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & un jour de réjouissance pour luy. C'est l'avis de l'Orateur Demea, son Amy, son Parent, & son Disciple. Mais je suis fâché de n'avoir pas amené avec moy mon fils qui porte ton nom.

TIMON. Et tu n'és pas marié ?

DEMEA. Non ; mais je le feray l'année qui vient, & appelleray de ton nom le premier fi's qui me naistra.

TIMON. J'en doute ; Car auparavant je te casseray la teste, pour récompense de ta lâche & de ton infame flaterie.

DEMEA. Au secours mes Amis, souffrirez-vous qu'un maraut frape les Citoyens, luy qui n'est pas Citoyen ? Mais je te feray bien-tost porter la peine de ton insolence, Boutefeu, qui as brûlé le Château pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouve de meilleures couleurs à ta

TIMON, OU LE MISANTHROPE. 39
calomnie , car on n'a point brûlé le Château ,
ni pillé le Trésor.

DEMEA. Mais tu n'es riche que de larcin.

TIMON. Reçois un second coup de baston
pour ton imposture , mais sans crier , que je ne
t'en donne un troisième. Car il seroit honteux ,
après avoir défait deux bataillons de Spartiates ,
que je ne puisse mettre à la raison un coquin.
À quoy me serviroit-il d'avoir remporté tant
de prix en un jour aux jeux Olympiques ? Qui
est cet autre qui s'avance , c'est le Philosophe
Thrasyclés ; Je le reconnois à sa barbe de bouc ;
& à la hauteur de ses sourcils. Il marche à
grands pas , & grommele entre ses dents ; sans
doute qu'il medite quelque harangue , car il
retrousse ses cheveux sur son front. Qu'il res-
semble bien , en cet estat , au Triton , ou au Bo-
rée de Zeuxis ! C'est une chose étrange qu'un
homme si modeste en apparence , & d'une mine
si grave & si austere , après avoir philosophé
tout le jour avec ses Disciples , n'ait pas plû-
tost bû sur le soir un grand hanap que son va-
let luy apporte , que tous ses beaux discours s'en
vont en fumée , & il ne s'en souvient non plus
que s'il avoit bû de l'eau du fleuve d'Oubly.
Car alors se courbant sur son assiette , comme
s'il y devoit trouver la vertu qu'il cherche tou-
jours , & qu'il ne trouve jamais , il donne es-
chet & mar à tous ses plats , quoy qu'il se plai-
gne toujours que l'on mange tout sans luy ; &
s'emplissant de vin & de viande , coudoye ceux
qui sont assis près de luy à table ; répand de la
fausse sur sa barbe & sur ses habits ; querelle la
compagnie , tant qu'il le faut emporter yvre du
festin , où il ne laisse pas en begayant de louer la
sobriété & la continence , entre les bras de quel-

40 **TIMON, OU LE MISANTHROPE.**

que Chanteuse. Mais de jour il ne le cede à personne en mensonge & en impudence, sans parler de ses usures, & de cent autres vertus semblables; car c'est un parangon de sagesse & de doctrine. Mais je m'en vais l'accommoder de toutes pièces.

THASYCLES. Je ne viens pas au bruit de tes trésors, comme les autres, ni au souvenir de tes festins : Car je ne fais pas plus d'estat de l'or que des cailloux du rivage, & n'ay besoin pour vivre que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand je me veux traiter plus splendidement. Ce méchant manteau sert pour me couvrir, & avec cela je dispute de la félicité avec Jupiter. Mais je veux empêcher que tu ne te laisses corrompre à ta fortune, & si tu m'en crois, tu jetteras ton argent dans la rivière comme une chose superflue, pour ne point dire pernicieuse; si tu n'aymes mieux en faire part à ceux qui en ont besoin, & particulièrement aux Philosophes, qui le méritent mieux que les autres. Mais pour moy, je ne te demande rien; car cette besace me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois mettre quelque chose pour t'aquiter d'une partie de ce que tu dois à la Philosophie, ce ne fust pour en ayder quelque Ami incommodé. Du reste, elle n'est pas fort grande, & ne tient que deux boisseaux à la grand' mesure; car il faut qu'un Philosophe se contente de peu.

TIMON. C'est bien dit; mais approche auparavant, que je te donne quelques coups de poin, pour exercer ta patience; & de surcroist un coup de baïon.

THASYCLES. Au secours, mes Amis, souffrez-vous qu'on m'assassine dans un pais libre?

TIMON.

L'ALCYON, OU LA METAMORPH. 41

TIMON. Qu'as-tu à crier ? est-ce qu'on ne t'en donne pas assez ? Tien , en voila encore une douzaine par dessus le marché. Mais qu'est cecy ? toute la Ville accourt en foule : Grimpons sur cette montagne pour nous défendre plus facilement d'enhaut , à coups de pierre.

PLUSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas pour le moins sans coup-fcir.



L'ALCYON, OU LA METAMORPHOSE.

DIALOGUE.

DE CHEREPHON , ET DE SOCRATE.

Il prend sujet de parler de la puissance divine, sur la fable des Alcyons, mais c'est plustost, à mon avis, selon l'opinion de Socrate, que selon la sienne ; ce qui fait douter à quelques-uns, si ce Dialogue est de luy.

CHEREPHON. **Q**UEL son a frapé mon oreille ? Qu'il est agreable ! Il vient du costé du rivage, & de la pointe de ce rocher qui s'avance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce estre ? car les poissons sont muets, & les oyseaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'est l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable, Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Ceïx son mary, fils de l'estoile du

jour , se consumoit en des regrets superflus , lors que les Dieux touchez de compassion , la changerent en oyseau , qui cherche encore sur les eaux , celuy qu'elle n'a pü rencontrer sur la terre.

CHEREPHON. Quoy ! c'est l'Alcyon ? Je ne l'avois jamais ouï ; mais sa voix a veritablement quelque chose de lugubre. Comment est-il fait ? car je n'en ay jamais veu , quoy que j'en aye souvent ouï parler.

SOCRATE. Il est fort petit ; mais sa gloire n'est pas petite ; car pour recompense de son amour , lors qu'il fait son nid & qu'il courve ses petits , les vents retiennent leur haleine , & la mer est tranquile dans la plus grande rigueur de l'Hyver. C'est aujourd'huy un de ses beaux jours qu'on nomme de son nom Alcyoniens. Voy comme le Ciel est serein , & la face de la Mer unie comme la glace d'un miroir.

CHEREPHON. Je le remarquay dés hier. Mais dy-moy , Socrate , que vouloient dire les Anciens , de nous debiter ces Fables , qui ne sont pas seulement impossibles , mais ridicules ?

SOCRATE. Il est bien difficile , Cherephon , de juger de la possibilité , & de l'impossibilité des choses , & de mesurer l'étendue de la puissance divine à nostre foiblesse , puis que l'homme le plus âgé n'est qu'un enfant à l'égard de Dieu , & sa vie un point à comparaison de l'éternité. Tu sçais quelle tempeste il faisoit il y a trois jours , telle qu'il sembloit que le monde düt abysser. Crois-tu qu'il soit plus facile de produire le calme après un si grand orage , que de changer une femme en oyseau ! Combien d'une petite boule de cire , les enfans font-ils de figures différentes ? & tu t'estonnes que Dieu

de cette masse terrestre , fasse des choses qui nous soient inconnuës ? Ne sçais-tu pas qu'il est plus haut au dessus de nous , que le Ciel ne l'est au dessus de la terre ? Combien un homme surpasse-t-il un enfant tant en force qu'en adresse , jusques-là qu'un seul en batteroit des millions ? Si nous avons donc tant d'avantage sur nos semblables , quel sera celuy du Createur sur sa creature ? Ceux qui n'ont pas appris à écrire , ny à jouïer des instrumens , ne sçau-roient faire ny l'un , ni l'autre sans miracle ; & il n'y a rien de si facile à ceux qui le savent. On peut dire icy la mesme chose. La Nature d'une matiere informe produit un abeille , d'une adresse & d'un savoir admirable , & d'un œuf , qui n'est point diferent d'un autre , en fait deux oyseaux tous diferens. Il y a cent autres merveilles qui nous obligent à estre fort retenus lors que nous parlons de la puissance divine. Je laisseray donc cette histoire ou cette fable à mes enfans , comme je l'ay receuë de mes peres & meres , & conteray à mes deux femmes Xantype & Myrtho , l'amour que tu as euë pour ton mary , divine Alcyone , & la recompense que tu en as receuë du Ciel. Ne veux-tu pas faire le semblable , Chéréphon ?

CHEREPHON. Ouy , certes , à l'exemple de Socrate , puisque cela sert aussi à entretenir l'amitié conjugale.



~~ACTE CINQUIÈME. SCÈNE PREMIÈRE. PROMETHE'E, MERCURE.~~

PROMETHE'E, OU CAUCASE,
DIALOGUE.

DE VULCAIN, DE MERCURE,
ET DE PROMETHE'E.

C'est un jeu de l'Auteur, pour montrer que tout ce qu'on a feint de Prométhée est ridicule, ce qu'il fait pour ôter l'autorité aux Fables, & par conséquent à la Religion des Payens qui estoit fondée dessus. Et c'est là le sujet des Dialogues des Dieux, dont celui-cy est comme la teste.

MERCURE. VOICY le Caucaſe où il nous faut attacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'enfoncer plus fort les cloux, & qui ſoit découvert de tous coſtez pour rendre ſon ſuplice plus exemplaire.

VULCAIN. Je le veux, mais il ne le faut pas mettre ſi bas, que les hommes qu'il a faits le puiſſe venir détacher; ny ſi haut qu'on ne le puiſſe voir. Il ſera bien à mon avis, ſur le penchant de cette montagne, au deſſus de cét abyſme. Nous attacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celui qui eſt tout contre.

MERCURE. Tu as raiſon; car ils ſont tous deux eſcarpez, & inaccessibles. Viença, Prométhée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte viſtement que l'on t'atache.

PROMETHE'E. Ayez pitié d'un mal-heureux, que l'on fait ſouffrir injuſtement.

MERCURE. J'en ſuis d'avis pour nous faire

mettre en ta place ? Est-ce que tu crois que le Caucase n'est pas assez grand, pour nous y attacher tous trois, ou que tu es bien aise d'avoir des compagnons de ta misere, qui est la consolation des mal-heureux ? ça, la main droite ; coigne, Vulcain, de toute ta force : ça, la gauche, qu'on l'attache aussi. Voilà qui va bien. Le Vautour descendra tantost pour te ronger les entrailles, en recompense de ta belle invention.

PROMETE'E. O terre qui m'as engendré ! & toy Saturne & Japet, faut-il tant souffrir pour n'avoir rien fait ?

*Son pere
& son
ayculs*

MERCURE. Rien fait, miserable ! & n'est-ce rien faire que de tromper Jupiter en un Festin, & ne luy donner que des os couverts de graisse, pour se réserver la meilleure part ? D'ailleurs quit'obligeoit à faire l'homme, cét animal fin & cauteleux, & particulièrement les femmes, & à voler en suite le feu du Ciel, qui estoit le partage des Dieux, & leur plus précieux tresor ? Après cela, tu viendras nous prescher ton innocence, & de dire qu'on a grand tort de te punir.

PROMETE'E. As-tu bien le courage, Mercure, de me persecuter en cét estat, & de me reprocher des choses, pour lesquelles je meritois, je le jure par les Dieux, d'estre nourry aux dépens du public dans le Prytanée ? Que si tu estois de loisir, je serois bien aise de disputer contre toy, pour confondre Jupiter en ta personne. Pren-la défense, toy qui est si grand Orateur, & fait voir qu'il a eu raison de m'attacher icy, près des portes Gaspiennes, pour estre un spectacle d'horreur aux Scythes.

*Rail'erie
contre
Socrates*

MERCURE. Tu t'avises un peu tard de te défendre. Mais dy ce que tu voudras, aussi bien

46 PROMETHE'E,
nous faut-il attendre la descente de l'oyseau qui
doit commencer ton supplice. Cependant, je se-
ray ravy d'entendre ta Rhetorique, car on dit
que tu es un grand Sophiste.

PROMETHE'E. Parle le premier, puisque tu
es l'accusateur, & prend garde de ne pas trahir la
cause de Jupiter, Vulcain sera nostre Juge.

VULCAIN. Non pas cela, meschant, mais
plustost ton accusateur & ton bourreau, pour
avoir fait refroidir ma forge en déroband le feu
du Ciel.

PROMETHE'E. Separons donc l'accusation
en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des
autres crimes; Aussi-bien le Dieu des larrons
n'auroit-il point de grace à parler contre-eux.

VULCAIN. Que Mercure parle pour nous
deux; car je n'entens rien à la chicane, & n'ay
pas esté nourry comme luy dans un barreau,
mais on fait que c'est un de ses mestiers, aussi-
bien que le larcin.

MERCURE. Il faudroit beaucoup de temps,
pour se préparer à une si grande accusation, car
ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous
les chefs; mais puisque tu en tombe d'accord,
& mesme que tu en fais gloire, il n'est point ne-
cessaire de plus longs discours, & ce seroit une
grande folie de se mettre en peine de prouver des
crimes que l'on avouë: Je diray seulement que
c'est bien abuser de la clemence de Jupiter, que
de retomber si souvent.

PROMETHE'E. Nous verrons tantost, si ce
que tu dis est folie ou non. Mais puisque tu
crois que cela suffit, je vais entrer en ma défen-
se. Premièrement, j'ateste les Dieux, que j'ay
pitié de voir Jupiter si chagrin & de si mauvai-
se humeur, que pour n'avoir pas eu la meilleu-

se part dans un festin , il veuille crucifier non pas un homme, mais un Dieu , & de ses anciens camarades , qui l'a servy dans l'occasion. Tu fais quelle est la liberté des festins , & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent ; car les honnestes gens , au lieu de s'en offenser , la tournent en raillerie. Mais de garder cela sur le cœur pour s'en venger après si cruellement , cela est indigne, je ne dis pas d'un Dieu , ni du souverain des Dieux , mais mesme d'un galant Homme. Car si l'on bannit de la table ces honnestes libertez , que restera-t'il que de se souler comme des bestes ? ce qui est tout-à-fait indigne de la table de Jupiter. Je ne croyois donc pas qu'il s'en dût souvenir le lendemain , bien loin de m'en punir comme il a fait , & de s'imaginer qu'il ait reçu une grande injure , de ce qu'on a fait une des parts meilleure que l'autre , pour voir s'il sauroit bien choisir. Mais prenons la chose au pis , & posons , non pas qu'il ait eu la moindre part , mais qu'il n'en ait point eu du tout , faloit-il pour cela mesler , comme on dit , le Ciel & la Terre , & ne parler que de croix , de vautours , de rochers & de précipices ? Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foiblesse & à lâcheté : Que ne feroit-il point pour de grandes choses , puis qu'il en vient à ces extremités pour un morceau de viande ? Combien les hommes sont-ils plus justes & plus raisonnables ? Où en a-t-on veu qui ayent fait mourir leur cuisinier pour avoir friponné quelque chose ? On ne prend pas garde à ces bagatelles , ou si l'on les châtie , c'est seulement d'un soufflet , ou de quelque coup de poing ; mais d'envoyer pour cela un homme au gibet , c'est une action barbare , & une cruauté

inouïe. Voilà pour le premier point , où sans mentir j'ay eu quelque honte de me défendre , mais on en devoit avoir davantage de m'accuser. Parlons maintenant du second , qui concerne la création de l'homme , où je doute ce qu'on veut reprendre , & si l'on veut dire qu'il n'en falloit point faire du tout , ou qu'il le falloit faire d'autre façon. J'examineray donc l'un & l'autre , & pour le premier , je diray , que tant s'en faut que les Dieux y aient perdu quelque chose , qu'ils y ont gagné beaucoup , & qu'il leur est plus avantageux qu'il y ait des hommes , quelque méchans qu'ils puissent estre , que s'il n'y en avoit point du tout. Pour reprendre la chose de plus haut , il faut savoir qu'il n'y avoit du commencement que les Dieux au monde , & que la Terre n'estoit qu'un grand & vaste desert , couvert de forests épaisses. Car d'où viennent à votre avis , ces Champs & ces Jardins si bien cultivez , ces Temples , ces Autels & ces Statuës qu'on adore , que de l'invention humaine ? Comme je songe donc toujourns à quelque chose d'utile & d'avantageux pour le public , je détrempay de la terre avec de l'eau , comme dit le Poëte , & les paistrissant ensemble , j'en fis un homme à nostre image , avec l'aide de Minerve. Voilà tout mon crime. Mais dequoy les Dieux se plaignent-ils ? en sont-ils moins Dieux qu'ils n'estoient auparavant ? Car à voir comme Jupiter se tourmente , on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne se revoltent contre luy , comme ont fait autrefois les Geans ? & n'est-il pas assez puissant pour les défaire , luy qui a rangé les Titans à la raison ? Les Dieux donc n'ont reçu aucun dommage de mon invention , mais pour montrer qu'ils y ont

ont beaucoup profité, on n'a qu'à regarder la Terre qui estoit alors en friche, & qui maintenant est cultivée & fournie de mille choses utiles à la vie; car elle ne produit rien d'elle-même que de sauvage. La Mer mesme est en quelque sorte adoucie par la Navigation, les Isles habitées, les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Festes, & de Sacrifices. Enfin pour parler avec le Poëte, toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Jupiter. Encore, si l'on me pouvoit reprocher d'avoir travaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouverez-vous un de Prométhée? ce qui fait assez voir que j'ay négligé mon interest particulier, pour celui du public. Considérez encore qu'une felicité sans témoins n'est qu'une felicité imparfaite, & que s'il n'y avoit point d'hommes, la beauté du monde seroit comme morte, & nos avantages beaucoup moindres, n'y ayant personne pour les admirer. D'ailleurs comme nous ne connoissons les choses que par comparaison, la grandeur de nostre fortune nous seroit inconnüe s'il n'y avoit point de mal-heureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de si grands biens, on me crucifie, & je reçois des peines d'où je devois attendre des recompenses. Mais quoy! il y a parmy les hommes des meurtriers, des incestueux, & des adultaires. Et n'y en a-t'il point parmy nous? & pour cela on ne condamne point le Ciel & la Terre, qui nous ont produits! Vous direz, peut-estre, que nous avons plus de soin qu'auparavant, & qu'il faut pourvoir à toutes leurs necessitez. Et qui a jamais veu un Pasteur se plaindre de la fécondité de son troupeau, à cause de la peine qu'elle

*Où en
trouverez
vous
beau-
coup.*

lui donne : Car si cela est penible , cela est aussi utile & honorable ; outre que cela nous sert d'occupation , & qu'autrement nous demeurerions les bras croisez sans rien faire, que nous souler de Nectar & d'Ambroisie. Mais ce qui me fâche le plus , c'est de voir que ceux qui se plaignent davantage des hommes , sont ceux qui ne s'en fauroient passer , & particulièrement des femmes , qu'ils aiment le plus , quoy qu'ils en disent le plus de mal. Ils se déguisent tous les jours en cent façons pour en jouir , & non contents de les caresser , en font des Déeses. Quelqu'un pourra dire que j'ay eu raison d'avoir fait l'homme , mais que je le devois faire d'une autre sorte , & non pas semblable à nous. Et pouvois-je choisir un plus beau modèle que celui que je savois tout parfait ? Eussiez-vous voulu que j'eusse fait un animal sans intelligence , qui n'eust pû nous rendre aucun service ? Que vous estes injustes ! Vous prenez bien de la peine , pour goûter d'une Hécatombe , d'aller jusques chez les Ethiopiens irréprehensibles , & vous crueifiez celui qui est cause que vous avez des Autels & des Hécatombes. Mais c'est assez de cela ; parlons maintenant du larcin du feu. Et premièrement , vous l'ay-je dérobé , pour l'avoir donné aux hommes ? n'est-ce pas la nature de cet élément de se communiquer sans se perdre ? C'est donc une jalousie toute pure , indigne de ceux que les Poëtes appellent des Bienfaïcteurs. D'ailleurs , quand j'aurois dérobé tout le feu du Ciel , je ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait rostir ni bouillir l'ambroisie ; au lieu que les hommes en ont besoin tous les jours pour leurs petites necessitez , quand ce ne seroit que pour vous faire des Sacrifices. N'est-il pas vray que

*C'est une
Epi. ere
qu'Ho-
n. ere leur
donna.*

vous n'êtes jamais plus aisé, que quand vous pouvez aller humer la fumée de quelque holocauste ? de sorte que vos plaintes sont contraires à vos desirs. Je m'estonne que vous n'avez défendu au Soleil de leur envoyer sa lumière, qui est un feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'accusez de prodiguer vos trésors, & de dissiper votre bien. Voilà tout ce que j'avois à dire pour ma défense. C'est à vous d'y répondre si vous pouvez; mais je demande la réplique.

MERCURE. Il n'est pas aisé de répondre à un si impudent Sophiste, tu es bien-heureux que Jupiter ne t'a point ouï, car je suis assuré qu'il t'envoyeroit une douzaine de Vautours au lieu d'un, tant tu l'as vilainement outragé sous prétexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoi étant Prophete, n'as-tu point su ce qui te devoit arriver ?

PROMETHE'E. Je l'ay bien su Mercure : mais j'ay su aussi que je serois délivré par un Heros de tes amis, qui viendra de Thebes, & qui tuera mon Vautour.

MERCURE. Je voudrois qu'il fust déjà arrivé, & que nous fussions à table ensemble comme auparavant, pourveu que tu ne fisses point les parts.

PROMETHE'E. Patience, tu m'y reverras encore ; car Jupiter me délivrera pour un service important que je luy rendray.

MERCURE. Qu'est-il ?

PROMETHE'E. Tu connois Thetis : mais je ne veux point divulguer un secret qui doit faire ma délivrance.

MERCURE. Si cela est, tu as raison de n'en rien dire. Allons Vulcain, je vois déjà l'oysseau

qui vient fondre sur la proye, & voudrois que le liberateur fust auffi proche que le danger.

DIALOGUES DES DIEUX.

Le sujet est touché dans l'argument du Dialogue précédent: du reste, une partie des Fables est expliquée icy d'une façon gaye qui ayde beaucoup à les retenir.

DIALOGUE

DE PROMETHE'E ET DE JUPITER.

PROMETHE'E. **D**Elivré-moy, Jupiter, je n'en puis plus.

JUPITER. **Q**ue je te délivre méchant? Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre qui nous cause tant de mal, & pour avoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton Maître dans un festin?

PROMETHE'E. N'ay-je pas assez souffert, attaché depuis si long-temps au Caucase, & nourrissant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours!

JUPITER. Ce n'est pas la centième partie de ce que tu as mérité. Tu devrois estre écrasé du Caucase, & non pas y estre attaché; & n'avoir pas seulement le foy rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETHE'E. Tu ne te repentiras point de m'avoir fait cette grace.

JUPITER. C'est que tu as envie de me tromper encore une fois.

PROMETHE'E. A quoy cela serviroit-il? as-tu oublié où est le Caucase? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te manqueroit.

JUPITER. Mais encore que me veux-tu dire?

PROMETHE'E. Si je te dis où tu vas, me croiras-tu?

JUPITER. Pourquoi non?

PROMETHE'E. Tu vas coucher avec une Nereïde.

JUPITER. Et puis qu'en arrivera-t'il?

PROMETHE'E. Il naîtra de vous un enfant qui te dépossédera comme tu as fait ton pere; pour le moins les Destins t'en menacent, c'est pourquoy tu feras bien de n'y point aller.

JUPITER. Je te croiray pour cette fois, puis que tu as si bien deviné. Que Vulcain te détache pour récompense.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE CUPIDON.

CUPIDON. **P**ardonne-moy, Jupiter, si j'ay failly, je n'y retourneray plus; faut-il tenir sa colere contre un enfant?

JUPITER. Un enfant? petit fripon, plus vieux que Japet, & plus subtile que Prométhée.

CUPIDON. Je m'en raporte aux Peintres & aux Poëtes qui me represente toujors de la sorte; mais encore que t'ay-je fait pour me mal-traiter.

JUPITER. Tu le demande, meschant, qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes sans qu'une seule soit amoureuse de moy; si bien qu'il me faut tous les jours trouver mille inventions pour en jouir.

CUPIDON. C'est qu'elle teredoutent, & qu'elles craignent par respect de t'aprocher.

JUPITER. Mais on aime bien les autres Dieux.

Apollon n'a-t'il pas esté chery de Brancus & d'Hyacinthe ?

CUPIDON. C'est qu'il est beau & galant , & avec tout cela , Daphné ne s'est jamais pû résoudre à l'aimer , tant l'amour est une chose libre. Que si tu voulois te parer & adoucir un peu la fierté de tes regards , je ne doute point que tu ne leur donnasse dans la veuë ; mais il faudroit pour cela quitter ta foudre & ton Egide.

JUPITER. Voudrois-tu que je fisse des choses indignes de Jupiter ?

CUPIDON. Ne soit donc point amoureux.

JUPITER. Je le veux estre , mais sans toutes ces foibleffes ; toutefois je te pardonne.

*** : *** : *** : *** : *** : *** : *** : ***

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE JUPITER.

JUPITER. Connois-tu Io ?

MERCURE. Qui , la fille d'Inaque ?

JUPITER. Elle-mesme ; Junon par jalousie l'a transformée en jennisse , pour m'empescher de l'aimer , & l'a donnée en garde à un monstre qui ne dort jamais ; car comme il a cent yeux , il y en a toujours quelqu'un qui veille. Mais tu es assez adroit pour m'en défaire ; Va le tuer en la forest de Nemée , où il garde cette belle ; & après sa mort , tu ameneras Io par mer en Egypte , où elle sera adorée sous le nom d'Isis. Je veux qu'elle préside aux vents & aux flots , & qu'elle soit la Patrone des Nautonniers.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE GANYMEDE.

JUPITER. **B**Aise-moy, mon petit mignon, maintenant que nous sommes hors de danger, & que je n'ay plus ni bec, ni ongle.

GANYMEDE. Et que sont-ils devenus ? N'es-tu pas venu fondre sur moy en forme d'Aigle, & m'enlever du milieu de mon troupeau ? Comment es-tu devenu homme ?

JUPITER. Je ne suis ni homme, ni aigle, mais le souverain des Dieux, qui me suis ainsi transformé pour te posséder.

GANYMEDE. Es-tu Pan ? mais tu n'as ni corne, ni jambes veluës ; ni flûtes, qui sont les marques de ce Dieu.

JUPITER. N'en connois-tu point d'autres ?

GANYMEDE. Non ; mais nous sacrifions tous les ans à celuy-cy, un bouc à l'entrée de sa caverne ; & pour toy, je croy que tu es quelque maquignons d'enfans, & de ceux qui les enlèvent pour les vendre.

JUPITER. N'as-tu jamais ouï parler de Jupiter, & n'as-tu pas veu un Autel consacré sur le Mont-Ida, à celuy qui fait le tonnerre & les éclairs ?

GANYMEDE. Quoy ! c'est toy qui fait tout ce bruit qu'on entend là haut, à qui mon pere sacrifie tous les ans un bellier ? & que t'aurois-je fait pour m'enlever ? peut-estre qu'à cette heure mes brebis sont mangez du loup.

JUPITER. Tu songes encore à tes brebis,

maintenant que tu-és Immortel & le Compagnon des Dieux ?

GANYMEDE. Comment ! tu ne me remettras pas aujourd'huy où tu m'as pris ?

JUPITER. Non ; car toute ma peine seroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere se mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le fouët pour avoir abandonné mon troupeau.

JUPITER. Ne crain point, tu demeureras toujours icy.

GANYMEDE. Je ne le veux pas, laisse-moy aller, & je te promets pour récompense de te sacrifier l'honneur de nostre troupeau.

JUPITER. Que tu-és simple, & que tu-és enfant ! Il faut oublier tout cela maintenant que tu-és dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere & à ton païs, sans te soucier de leur colere ; Car tu ne seras plus homme, mais Dieu ; & au lieu de lait & de fromage, tu vivras de Nectar & d'Ambroisie, & verra reluire ton Astre dans le Ciel, plus que les autres.

GANYMEDE. Mais si je veux jouïer, qui me tiendra compagnie ? car j'avois plusieurs petits camarades sur le Mont-Ida.

JUPITER. Cupidon jouïra avec toy aux osselets ; console-toy seulement, & ne songe plus aux choses de la Terre.

GANYMEDE. Mais à quoy serviray-je icy ? y a-t'il des troupeaux à garder ?

JUPITER. Tu seras l'Echanson des Dieux, & leur verseras le Nectar.

GANYMEDE. Est-il meilleur que le lait ?

JUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre chose lors que tu en auras gousté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit, sera-

ce avec mon petit camarade Cupidon ?

JUPITER. Non, mais avec moy ; car c'est pour cela que je t'ay pris.

GANYMEDE. Ne sçaurois-tu coucher seul ?

JUPITER. C'est qu'il y a du plaisir de coucher avec un bel enfant.

GANYMEDE. A quoy sert la beauté quand il faut dormir.

JUPITER. Cela rend le sommeil plus agreable.

GANYMEDE. Mais mon pere se fâchoit toujours quand je couchois avec luy, il disoit que je ne faisois que remüer & parler toute la nuit, & que je luy donnois des coups de pied ; de sorte qu'il m'envoyoit le matin coucher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enlevé que pour cela, tu peux bien me remettre où tu m'as pris.

JUPITER. Je t'aime bien de la sorte ; car je te baiseraï alors tout mon soul.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira, mais pour moy je dormiray cependant.

JUPITER. Nous en parlerons un autre fois ; Maintenant Mercure qu'on l'amméne, & qu'on luy fasse boire l'Immortalité, afin qu'il nous serve d'Echanson : mais apren luy auparavant à presenter le gobelet.

~~~~~

## DIALOGUE.

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. **D**epuis que tu as amené icy Ganymede, tu ne me caresse plus comme auparavant.

JUPITER. Es-tu jalouse d'un si simple & si innocent garçon ? Je croyois qu'il n'y eust que les femmes qui te pussent mettre en mauvaise humeur.

**JUNON.** Tu ne gouverne pas mieux pour ce regard, ni d'une façon plus honneste. Car je vous prie, est-ce une chose bien-seante au Maître des Dieux de se methamorphoser tous les jours, tantost en or, tantost en taureau, tantost en Cygne, pour aller commettre sur terres des adulterres? Mais encore ne transportes-tu pas des Maistresses dans le Ciel, comme tu as fait ce petit mignon de couchette, que tu tiens toujours près de toy, sous pretexte d'en faire son Eschanson; comme s'il n'y en avoit point icy, & qu'Hébé & Vulcain fussent las de faire leur charge, & qu'on ne pust prendre à un besoin, le Verseur d'eau? d'ailleurs, tu ne prens jamais de sa main le verre, que tu ne le baisses luy-mesme en presence de tout le monde, & l'on diroit que ce baiser t'est plus doux que le Nectar. Car souvent tu demandes à boire sans avoir soif, & seulement pour avoir un pretexte de le baiser; quelquefois tu le fais boire le premier, pour boire apres luy, & le baiser en quelque sorte en beuvant. Il te faisoit beau voir l'autre jour jouïer avec luy aux osselets sans ta foudre ni ton Egide! Je sçay tout, ne pense pas m'en faire acroire.

**JUPITER.** Quel mal y a-t'il à baiser un bel enfant, & à joindre ce plaisir à celuy du Nectar? Si tu en avois gousté, tu ne me ferois plus ces reproches.

**JUNON.** Ce sont-là des discours de Pédérasté, il faudroit que j'eusse bien perdu l'esprit pour aprocher ma bouche de celle d'un petit efeminé.

**JUPITER.** Tout efeminé qu'il est, il m'est plus agreable que..... Ne m'en fais pas dire davantage, & cesse de contrôler mes actions.

**JUNON.** Je te conseille de l'épouser pour me fâcher encore plus; souviens-toy comme tu me traites pour luy.

**JUPITER.** C'est que tu voudrois que ton boiteux nous servist à table, lors qu'il sort de sa forge, tout couvert de crasse & de sueur, & que je le baisasse en cet estat, où il te fait horreur à toy-mesme qui est sa mere. Pensez qu'il feroit beau voir de renvoyer pour luy Ganymede, qui jest si beau & si mignon, & ce qui te fâche le plus, de qui les baisers sont plus doux que le Nectar.

**JUNON.** Maintenant que ce beau fils est icy, le mien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plainois pas auparavant, & toute sa crasse & sa sueur n'empeschoient pas qu'avec plaisir tu ne prisses le verre de sa main.

**JUPITER.** Ta jalousie ne fait qu'acroistre ta douleur, & mon amour. Fay-toy servir par Vulcain, si tu n'és pas bien aise de voir Ganymede; mais pour moy je veux qu'il me presente à boire, & qu'il me donne à chaque fois dix baisers. Ne pleure point, mon mignon, je feray repentir tous ceux qui s'ataqueront à toy.

AUTRE DIALOGUE.

DE JUNON ET DE JUPITER.

**JUNON.** **Q**ui penses-tu que soit Ixion!

**JUPITER.** **Q**Un fort galand homme, & de bonne compagnie; car sans cela, je ne l'aurois pas admis à ma table.

**JUNON.** C'est un insolent qui n'est pas digne de cét honneur.

**JUPITER.** Qu'a-t-il fait? Je le veux sçavoir.

JUNON. J'ay honte de le dire, tant son impudence est grande.

JUPITER. A-t'il voulu caresser quelque Déesse ? car il semble que c'est ce que tu veux dire.

JUNON. Il s'est adressé à moy-mesme. Je ne prenois pas garde du commencement à son amour ; mais à la fin voyant qu'il avoit toujours l'œil sur moy, & qu'il soupiroit de temps en temps, & laissoit couler des larmes, qu'il beuvoit apres moy lors que j'avois bû, & en buvant me regardoit, & baisoit le verre, je m'aperçus de sa folie, mais j'eus honte de te le dire, & crûs que cela ce passeroit. A la fin il a esté si insolent que de m'en parler ; Alors bouchant les oreilles, pour n'en rien entendre, je suis venu tout courant pour t'en instruire, afin que tu en fissent un châtiment exemplaire.

JUPITER. Voi!à un hardy maraut, de vouloir planter des cornes à Jupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyvré ; mais c'est moy qui en suis cause, pour trop aimer les Mortels, & les faire manger à ma table. Car il ne se faut pas étonner si usant des mesmes viandes, ils ont les mesmes desirs, & conçoivent de l'amour pour les beautez immortelles ? Tu sçais quel Tiran c'est que l'Amour.

JUNON. Il est vrai qu'il est bien ton Maistre & te méne bien, comme l'on dit, par le nez. Mais je voy bien pourquoy tu as pitié d'Ixion : C'est qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as presté ; Car tu as couché autrefois avec sa femme, & en as eu Pirithoüs.

JUPITER. T'en souvient-il encore ? Sçais-tu quel est mon dessein ? Ce seroit un trop grand suplice de le bannir pour jamais de nostre presence ; mais puisqu'il pleure & qu'il soupire, je suis d'avis.....

**JUNON.** Quoy? que je couche avec luy?

**JUPITER.** Non pas cela; mais quelque fantosme qui te ressemble, pour contenter en quelque sorte sa passion.

**JUNON.** Ce seroit le recompenser, au lieu de le punir.

**JUPITER.** Mais quel mal cela te feroit-il?

**JUNON.** Il croiroit m'embrasser, & l'afront en retomberoit sur moy.

**JUPITER.** Mais il n'y auroit que luy de trompé; car quand nous formerions une nuë à ta ressemblance, ce ne seroit pas Junon.

**JUNON.** Comme les hommes ont souvent plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'avoir couché avec moy, & me perdroit de reputation.

**JUPITER.** Si cela arrive, je le precipiteray dans les enfers, où attaché à une rouë, il ne fera que tourner, sans prendre jamais aucun repos.

**JUNON.** Ce supplice ne seroit pas trop grand pour son crime.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE VULCAIN ET D'APOLLON.

**VULCAIN.** **A** Pollon, as-tu veu le petit Mercure, comme il est beau & soürit à tout le monde? Il fait assez voir ce qu'il fera un jour, quoy que ce ne soit encore qu'un enfant.

**APOLLON.** L'appelles-tu enfant? luy qui est plus vieux que Japet en malice.

**VULCAIN.** Quel mal peut-il avoir fait, qu'il ne fait encore que de naistre?

**APOLLON.** Demande-le à Neptune donc

il a emporté le trident , & à Mars de qui il a pris l'épée sans parler de moy , dont il a dérobé l'arc & les flèches.

VULCAIN. Quoy ? un enfant encore au maillot ?

APOLLON. Tu verras ce qu'il sçait faire s'il t'aproche.

VULCAIN. Il est déjà venu chez moy.

APOLLON. Et ne t'a-t'il rien pris ?

VULCAIN. Non , que je sçache.

APOLLON. Regarde bien partout.

VULCAIN. Je ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Je gage qu'on les trouvera dans ses langes.

VULCAIN. Quoy , il est déjà si adroit ce petit voleur ! Je croy qu'il a appris à dérober dans le ventre de sa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez ; Tu vois comme il cause , il sera un jour grand Orateur , & mesme bon luteur , si je ne me trompe ; car il a déjà donné le croc-en-jambe à Cupidon ; Et comme les Dieux en rioient , & que Venus le prit pour le baiser , il luy déroba son Ceste , & se eût emporté le foudre de Jupiter , s'il n'eust esté trop chau , & trop pesant ; mais il luy enleva son sceptre.

VULCAIN. Voilà un hardy petit galand.

APOLLON. Il est aussi Musicien.

VULCAIN. Comment cela ?

APOLLON. Il a fait un instrument de la coquille d'une tortuë , dont il jouë en perfection jusqu'à me rendre jaloux , moy qui suis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit , qu'il ne dort pas mesme la nuit , & qu'il va jusqu'aux enfers , pour faire toujourns quelque butin ; car il a une verge de grande vertu , dont il r'apelle les

morts à la vie , & conduire les vivans au tombeau.

VULCAIN. C'est moy qui la luy ay donnée pour luy servir de jouët.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour récompense.

VULCAIN. Je suis bien aisé que tu m'en fasses souvenir , je les vais chercher dans son berceau.

## DIALOGUE.

## DE VULCAIN ET DE JUPITER.

VULCAIN. VOIEY une coignée bien tranchante que je t'apporte ; Que veux-tu que nous en fassions ?

JUPITER. Fend-moy la teste en deux tout d'un coup.

VULCAIN. Tu veux voir si je seray assez fort pour l'entreprendre ; Dy tout de bon , à quoy tu la veux employer.

JUPITER. A me fendre la teste par la moitié. Je ne ris point , & si tu ne m'obeis , tu verras comme il t'en prendra ; Frappe seulement de toute ta force ; car la teste me fend de douleur , & je souffre les mesmes maux , que si j'estois en travail d'enfant.

VULCAIN. Prend garde que nous n'allions faire quelque sottise ; Car je ne t'acoucheray pas si doucement qu'une Sage-femme.

JUPITER. Frappe seulement sans rien craindre , & me laisse faire le reste.

VULCAIN. C'est bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obeïr.. Grands Dieux ! Je ne

m'étonne pas si tu avois mal à la teste , y ayant une femme enfermée , & encore une Amazone avec la lance & le bouclier ; C'est ce qui te rendoit si colere. Mais qu'elle est belle ! Donne-là moy pour récompense de t'avoir délivré si heureusement , puisqu'elle est déjà en âge d'estre mariée.

JUPITER. Je le veux ; mais tu auras bien de la peine à la résoudre à t'épouser ; car elle veut demeurer vierge toute sa vie.

VULCAIN. Laisse-moy faire , j'en viendray bien à bout , pourveu que j'aye ton consentement.

JUPITER. Ne t'y frotte pas si tu es sage.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE MERCURE.

NEPTUNE. NE sçauroit-on parler à Jupiter ?

MERCURE. Non , il est empesché.

NEPTUNE. Dy-luy que c'est moy.

MERCURE. Ne l'importune point, on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTUNE. Est-ce qu'il est avec Junon ?

MERCURE. Cen'est pas cela.

NEPTUNE. Quoy donc ? avec Ganymede ?

MERCURE. Encor moins.

NEPTUNE. Qu'a-t-il ; je le veux sçavoir.

MERCURE. Il se trouve mal.

NEPTUNE. Dequoy ?

MERCURE. J'ay honte de le dire.

NEPTUNE. A moy qui suis son frere ?

MERCURE.

**MERCURE.** Il vient d'accoucher.

**NEPTUNE.** Comment ? estoit-il hermaphrodite ? Je ne m'en estois pas apperçeu , ni qu'il eust le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

**MERCURE.** Aussi n'est-ce pas là qu'il avoit mal.

**NEPTUNE.** Où donc , à la teste ? comme quand il accoucha de Minerve ? Il a le chef bien fécond.

**MERCURE.** Non , à la cuisse.

**NEPTUNE.** Comment cela ? accouche-il par tous les endroits du corps ?

**MERCURE.** Junon , par jalousie , a persuadé à Semele , qu'il aymoit de coucher avec luy dans toute sa gloire ; si bien que le feu de son foudre s'est pris au lambris de la chambre , & l'a consumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre , ç'a esté de sauver l'enfant ; car elle estoit grosse , & de le mettre tout chaud , du ventre de la mère dans la cuisse de Jupiter , où il a achevé son terme. Il vient presentement de s'en délivrer , & est encore tout debile du travail.

**NEPTUNE.** Et qu'a-t'on fait de l'enfant ?

**MERCURE.** Je l'ay porté à Nyffe ; pour estre nourry par les Nymphes du pais ; qui l'ont nommé Dyonisius , du nom de son pere , & de celui de leur Patrie.

**NEPTUNE.** Ainsi Jupiter est le pere & la mere de cet enfant ?

**MERCURE.** Il est vray ; mais je n'ay pas le loisir de t'en dire davantage ; car je vas de ce pas querir de l'eau , & le reste dont les accouchées ont besoin.

~~DE MERCURE ET DU SOLEIL~~

## DIALOGUE.

DE MERCURE ET DU SOLEIL.

MERCURE. **A** Reste, Soleil, par l'espace de trois jours, & qu'il n'y ait, cependant, qu'une longue nuit; Que les heures détellent tes chevaux, esteins ton flambeau, & te repose.

LE SOLEIL. Voilà des commandemens bien étranges. Est-ce que j'ay manqué à mon devoir, que Jupiter, pour me punir, veut que la nuit triomphe du jour?

MERCURE. Non, c'est qu'il en a besoin pour une chose d'importance.

LE SOLEIL. Où est-il maintenant?

MERCURE. Chez Alcmene en Beocie.

LE SOLEIL. Et une nuit ne suffit pas pour contenter ses desirs.

MERCURE. Non pas cela; mais pour achever le Heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheve à la bonne heure; mais cela ne se faisoit pas du temps de Saturne. Il ne découchoit point d'avec Rhéa, pour aller caresser la femme de son voisin: Maintenant pour une putain il faut bouleverser tout le monde. Cependant, mes chevaux deviendront rétifs faute d'exercice, & il naîtra des épines dans la carrière du Soleil. Les hommes languiront dans les tenebres: & tout cela pour bâtir ce beau Heros.

MERCURE. Tay-toy qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant, je vais achever ma commission, & dire à la Lune qu'elle ne se haste

pas non plus, & au sommeil qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'il ne s'aperçoivent de ce changement.

## D I A L O G U E

DE VENUS ET DE LA LUNE.

VENUS. **D**Equoy t'accuse-t-on, belle Courriere? d'arrester quelquefois ton char au milieu de ta course, pour aller visiter un Chasseur, & pour le contempler à ton aise lors qu'il est endormy sur les Montagnes de la Carie.

LA LUNE. C'est ton fils qui en est cause.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent, qui n'épargne pas mesme sa mere, & qui m'a souvent contrainte de descendre sur le mont Ida, pour y caresser Anchise, ou sur le Liban en faveur d'Adonis, avant que Proserpine me l'eust ravy pour le posséder; quoy que depuis, touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié. Je l'ay cent fois menacé de briser son arc & son carquois, & de luy couper les ailes, & le fessay bien l'autre jour avec un de mes patins; mais quoy il ne s'en souvient plus, si-tôt qu'il est échapé. Cependant, ce Chasseur est-il beau? car cela serviroit de quelque consolation.

*C'est  
qu'il  
estoit la  
moitié de  
l'année  
aux en-  
fers.*

LA LUNE. Tu sçais qu'il n'y a point de laides amours; mais il est vray que je ne me puis lasser de le regarder, lors qu'au retour de la chasse, il étend son manteau sur l'herbe, & s'endort, apuyé d'une main sur son coude, & de l'autre laissant negligemment tomber ses

traits. Alors descendant sans faire bruit , & marchant sur la pointe des pieds , de peur de l'éveiller , je goûte , en approchant , le doux parfum de son haleine. Tu devines assez le reste , car tu sçais ce que c'est que d'aimer , mais il est vray que je meurs d'amour.



## DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **R**EGARDE ce que tu fais , petit fripon , je ne parle point des desordres que tu causes dans le monde ; mais que ne fais-tu point dans le Ciel ? Tu changes Jupiter en cent façons ; Tu fais descendre la Lune en terre ; Tu arrête le Soleil dans les prisons de Climene ; sans parler des afronts que tu me fais à moy-mesme qui suis ta mere. Mais tout cela seroit peu , si tu ne t'estois aussi attaqué à celle des Dieux , que tu fais courir toute forcennée sur le mont Ida , transportée d'amour pour son Athys , & s'enquerant de luy aux forests & aux rochers ; montée sur un char qui est traîné par des Lions , & suivy de ses Corybantes , qui ne sont pas plus sages qu'elle. Car les uns se font des incisions au coude ; les autres courent tout échevelez par des précipices ; Ceux-cy sonnent du cor , ces autres du tambour & des cymbales ; si bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Déesse , si elle retourne quelque jour en son bon sens , ne venge sur toy cet afront , ou qu'elle ne te tuë en sa fureur , & ne te fasse déchirer par ses lions , ou bien par ses prestres , qui sont encore plus furieux.

CUPIDON. Je ne crains ni les uns ni les autres; car ses Prestres sont trop effeminez, & j'ay apprivoisé ses lions, & en fais ce que je veux. D'ailleurs, elle est trop empeschée à l'amour pour songer à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aimable ce qui est beau? Voudrois-tu que j'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy?

VENUS. Que tu es malin! mais qui te souviennede ce que j'ay dit.

~~~~~

D I A L O G U E

D'HERCULE, L'ESCULAPE, ET DE JUPITER.

JUPITER. N'avez-vous point de honte de vous entrebattre comme des coquins, & de vous quereller jusqu'à la table de Jupiter.

HERCULE. Est-il juste, mon pere, que ce Charlatan passe devant moy?

ESCULAPE. Non pas Charlatan; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & tous tes semblables.

HERCULE. En quoy est-ce, imposteur, que tu vaudrois mieux que moy? Est-ce pour avoir esté frapé de la foudre pour ton beau sçavoir: car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCULAPE. Il te sied bien de me reprocher ma mort, après avoir esté brûlé tout vif sur le mont Eta comme un criminel!

HERCULE. C'a esté volontairement lors que j'eus purgé l'Univers de monstres. Mais pour toy, qu'as-tu jamais fait que l'empirique, comme ces afronteurs qui ventent de vains secrets par où ils se font admirer;

ESCU LAP E. Tu-as raison ; car c'est moy qui te donnay de l'onguent pour la bruslure lors que tu montas icy tout grillé. Mais je n'ay jamais esté comme toy, esclave d'une Impudique , qui te faisoit, filer , & te souffletoit lors que tu manquois à ton devoir. D'ailleurs , je n'ay point tué ma femme , ni mes enfans comme tu as fait.

HERCULES. Si tu ne te tais , tu porteras la peine de ton insolence , & je te feray faire une culebute du ciel en terre , dont tu auras bien de la peine à guerir , quelque habile que tu sois dans la Medecine.

JUPITER. Et moy , si vous ne vous arestez , je vous mettray tous deux dehors par les épaules , Qu'Esculape passe le premier , puis qu'il est le plus ancien.

DIALOGUE

DE MERCURE ET D'APOLLON.

MERCURE. **Q**U'as-tu, Apollon , d'estre ainsi triste ?

APOLLON. **Q**uine le seroit , estant si mal-heureux en amour ?

MERCURE. **Q**uel mal-heur t'est-il arrivé depuis la perte de Daphné ?

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCURE. **Q**uil'a tué ?

APOLLON. Moy-mesme.

MERCURE. **E**stois-tu en fureur comme tu y és quelquefois ?

APOLLON. Non , mais comme je joiiois au palet avec luy , Zephyre jaloux de nostre ami-

vié, a emporté le palet & luy en a cassé la teste. Je l'ay poursuivy vainement jusqu'aux Montagnes ; car qui pourroit atteindre le vent ? Mais au retour j'ay esté contraint de faire les funeraillies de mes amours avec celles d'Hyacinthe ; Toutesfois, pour me consoler, j'ay fait naistre une fleur de son sang, qui est illustre pour son odeur & pour sa beauté, & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes ; mais je ne laisseray pas de le regretter toute ma vie.

MERCURE. Tu as tort, Apollon ; Car ceux qui aiment les choses mortelles, se doivent résoudre à les perdre.

AUTRE DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

MERCURE. **C'**EST une chose étrange, Apollon, que Vulcain ait épousé les plus belles de toutes les Déeses, & je ne sçay comme elles ont le courage de l'embrasser, lors qu'au retour de sa forge il est tout couvert de crasse & de sueur.

APOLLON. Il y a de quoy s'étonner, & principalement à un Amant infortuné comme moy, qui suis un peu mieux fait que luy, pour ne rien dire davantage.

MERCURE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie, & moy ma force & mon adresse ; lors qu'il se faudra coucher, nous nous trouverons tout seuls ; tandis qu'un misérable courtant de boutique tout estropié, caressera Venus & les Graces.

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie, ce qui peut servir à te conso-

ler ; car tu n'a pas autrefois déplû à Venus , & en as eul'hermaphrodite : Mais moy de deux personnes que j'ay servies , l'une a mieux aimé estre changée en arbre , que de me souffrir ; & j'ay tué l'autre , par mal-heur , en me jouant. Mais , dymoy ; comment ces Déeses ne sont-elles point jalouses les unes des autres ?

*Où la
Grace.*

MERCURE. C'est que Venus passe son temps dans le Ciel , tandis que les Graces sont dans l'Isle de Lemnos avec Vulcain.

APOLLON. Penses-tu qu'il sçache les débauches de sa femme ?

MERCURE. S'il les sçait ? il n'en faut point douter ; mais il n'en oseroit rien dire , car il craint la colere de Mars : Tu sçais comme les gens de guerre sont insolens , & particulièrement envers les Artisans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant qu'il leur dresse quelque piege.

MERCURE. Jene sçay ; mais je voudrois y estre pris.

DIALOGUE

DE JUNON , ET DE LATONE.

JUNON. **V**eritablement , Latone , tu as fait de beaux enfans à Jupiter.

LATONE. Nous ne pouvons pas toutes estre meres de Vulcain.

JUNON. Il est vray qu'il est estropié ; mais en cét estat Venus l'a bien voulu pour mary ; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mille feux , il s'est rendu illustre par l'excellence de son Art.
Mais

Mais ta fille, d'un courage mâle, contre la bien-
 teance de son sexe, va jusqu'en Scythie égor-
 ger ses hostes, plus cruelle mille fois que les
 Scythes; & ton fils est de tous mestiers, Archer,
 Violon, Poëte, Medecin, a étably des Bureaux
 de propheties à Delphes, à Claros, & à Didyme,
 où il se meste de prédire l'avenir, & surprend
 les simples par des Oracles trompeurs, qui ont
 toujours quelque porte de derriere pour évader.
 Cependant, comme le nombre des sots est in-
 finy, il s'enrichit de ses impostures; mais les
 plus sages reconnoissent bien la fourbe, &
 sçavent que ce grand Prophete n'a pas sçeu
 qu'il tueroit son Hyacinthe, & que Daphné le
 fuïroit, malgré toute sa beauté & sa perruque
 d'or. Je m'étonne donc qu'on t'ait preferée à
 Niobe, & que tes enfans ayent esté jugez plus
 beaux que les siens.

LATONE. Ta jalousie ne peut souffrir qu'ils
 triomphent dans le Ciel, & soient celebres, l'une
 par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

JUNON. Tu me fais rire, de prendre ton fils
 pour un excellent Musicien, luy qui eust esté
 écorché en la place de Marsyas, si les Muses luy
 eussent fait justice. Pour ta fille elle est si belle
 avec son visage de pleine-lune, qu'Actéon fut
 devoré par ses chiens, pour l'avoir veü toute
 nuë; de peur qu'il ne fust le trompette, aussi
 bien que le témoin de sa laideur. Car pour sa
 pretenduë virginité, je n'en fais que rire, veu
 qu'elle ne pourroit faire le mestier de Sage-
 femme, comme elle fait, sans quelque expe-
 rience.

LATONE. Il te sied bien, Junon, d'estre al-
 tière, estant compagne du lit & du trône de
 Jupiter; mais nous te verrons bien honteuse,

lors qu'épris de l'amour de quelque mortelle, il te quittera pour la posséder.

~~LES DIEUX : LE DIEU DU CIEL : LE DIEU DE LA TERRE : LE DIEU DE LA MER : LE DIEU DE L'AIR~~

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. Q'as-tu à rire, Mercure ?

MERCURE. Qui ne riroit, Apollon, d'une chose si plaisante ?

APOLLON. Conte-la moy, afin que j'en rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'estre pris, couché avec Venus.

APOLLON. Comment cela ? fay-moy le recit de cette aventure.

MERCURE. Il y a long-temps que Vulcain se doutoit de leur amour, & épioit l'heure de les surprendre. Il avoit donc mis autour de son lit des filets comme invisibles, & estoit allé travailler à sa forge. Le galand prenant son temps en l'absence du mary, est allé coucher avec sa maistresse ; mais le Soleil les a découverts, & en a averty Vulcain ; de sorte qu'il les a pris tous deux sur le fait, & les a enveloppez dans ses rets. Venus toute confuse, tâchoit à couvrir sa nudité ; Mars cherchoit à se dépestrer ; mais comme il a veu qu'il n'en pouvoit venir à bout, il a eu recours aux prieres & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcain l'a laissé échaper.

MERCURE. Bien loin de cela, il a appelé tous les Dieux pour estre témoins de son des-honneur. Cependant, ces pauvres Amans se voyant pris comme au trébuchet, baïssoient la veuë & se couvroient d'un voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce sot ne rougit-il point de publier son infamie.

MERCURE. Il est le premier à en rire ; Mais pour te dire la verité , j'enviois la bonne fortune de Mars , d'estre surpris couché avec la plus belle de toutes les Déeses , & lié avec elle par des chaines qui ne se pouvoient rompre.

APOLLON. Quoy ! tu voudrois estre pris de la sorte ?

MERCURE. Qui en doute ? Vien les voir en cét estat , & si tu n'es de mon avis , je blâmeray ta froideur , ou loueray ta continence.

DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. J'Aurois honte , Jupiter , d'avoir un fils yvrogne & éfeminé comme le tien , toujours en la compagnie de certaines femmes furieuses , & qui sont plus mâles que luy ; Enfin il ressemble mieux à tout autre qu'à son pere.

JUPITER. Mais cét éfeminé a conquis la Thrace & la Lydie , & assujetty les Indes ; après en avoir fait le Roy prisonnier , avec tous ses Eléphants. Et ce qui est de plus étrange , c'est qu'il a fait tout cela en sautant & en dansant avec des femmes , au son du tambour & de la flûte , & le plus souvent yvre ; Que si quelqu'un a osé parler de ses mysteres , il l'a pris dans ses ceps , & la mere mesme a déchiré son enfant. Cela n'est-il pas grand & digne de Jupiter. D'ailleurs , s'il est voluptueux & débauché , cela ne fait tort à personne ; Que ne feroit-il point estant sobre ,

Agave
et Pen-
ihé.

puisqu'il fait de si grandes choses estant yvre.

Jcare. JUNON. Ne viendras-tu point louer aussi l'invention de la vigne, après avoir veu les maux qu'elle cause, & qu'elle coûta la vie au premier, à qui il fit ce beau present ?

JUPITER. Ce n'est pas le vin qui fait ces desordres, mais l'excès ; car en le prenant modérément, il rend les hommes plus gais & plus vigoureux. Mais c'est la jalousie qui te fait parler, & le souvenir de Seméle ; puisque tu blâmes indifferemment ce que son fils a de plus beau.

DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **D**'Où vient, petit Amour, que tu domptes tous les Dieux, & moy-mesme qui suis ta mere, & que tu ne peux rien sur Pallas, comme si pour elle ton carquois estoit sans flèche, & ton flambeau sans chaleur ?

CUPIDON. C'est que je l'aprehende.

VENUS. Mais Mars est bien plus furieux, & tu ne l'aprehendes point ?

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'appelle à son secours ; au lieu que Pallas me regarde de travers ; & un jour qu'il m'arriva de l'approcher, Situ me touches, dit-elle, je te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied je te précipiteray dans les enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & est éfroyable avec son casque & son bouclier, où l'on voit briller la teste de Meduse, coiffée de serpent.

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'aprehendes ni Jupiter, ni ses foudres, les Muses mesmes qui n'ont ni foudre ni Gorgone, sont à couvert de tes traits.

CUPIDON. C'est que je les respecte, & qu'elles ont quelque chose de venerable, outre qu'elles me divertissent par leurs chansons, & qu'il n'y auroit point d'apparence de rendre le mal pour le bien.

VENUS. Et Diane que t'a-t'elle fait ?

CUPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la teste.

VENUS. Quel ?

CUPIDON. Celuy de la Chasse, qui la fait broffer par les forests, où je ne la saurois suivre: Mais pour son frere, quoy qu'il soit excellent Archer.....

VENUS. Je say bien ce que tu veux dire; Que tu l'as souvent blessé de tes traits.

LE JUGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

DE JUPITER, MERCURE, PARIS,
& les trois Déeses.

JUPITER. **P**REN cette pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau pasteur de Troye, qui garde ses troupeaux sur le mont Ida; Tu luy diras que j'ay fait Juge de la Beauté, parce qu'il est beau & amoureux. Les Belles, il est temps de partir; car je ne veux point estre Juge entre ma femme & mes filles,

puisqu'on ne peut prononcer en faveur de l'une, sans offenser les deux autres; & je voudrois, s'il se pouvoit, que toutes trois remportassent la victoire. Mais vous n'avez rien à craindre; car outre que Pâris est fils de Roy, & parent de Ganymede, il est si simple & si peu malicieux, que vous n'avez point à appréhender de paroître devant luy.

VENUS. Pour moy, mon pere, je ne refuserois pas mesme Momus pour Juge, & accepte celuy-cy, quel qu'il puisse estre; car que pourroit-il reprendre à la Déesse de la Beauté? Mais il faut qu'il agrée aussi à mes rivales.

JUNON. Nous prendrions à un besoin Mars pour Arbitre, quoy que ce soit ton galand.

JUPITER. Es-tu de mesme sentiment, Minerve? Quoy! tu rougis, & baisses la veüe? mais la pudeur sied b'en aux filles, & je vois bien que tu en est contente aussi. Partez donc à la bonne heure, & que les mal-heureuses ne s'en prennent point à leur Juge; car vous savez que vous estes trois, & qu'il n'y a qu'une pomme.

MERCURE. Allons & prenons le chemin de la Phrygie, je passeray le premier pour vous conduire, & vous me suivrez sans vous arrester. Du reste, ne craignez rien, Je connois Pâris, il est honneste homme, & ne vous fera point d'injustice.

VENUS. Que tu me plais de dire cela; mais dy-moy, est-il marié?

MERCURE. Non; mais je croy qu'il a une maistresse sur le mont Ida; & je m'imagine que c'est quelque fille grossiere & mal-aprise, qu'il n'aime pas trop, mais pourquoy fais-tu cette question?

VENUS. Je révois à autre chose.

PALLAS. Tut'acquittes mal de ta commission, Mercure, d'entretenir celle-cy separément.

MERCURE. Ce n'est rien; Elle me demandoit seulement si Pâris estoit marié.

PALLAS. Pourquoi cela?

MERCURE. Je ne sçay; Elle dit qu'elle la fait sans dessein.

PALLAS. Est-il marié en éfet?

MERCURE. Je croy que non.

PALLAS. Est-ce un simple vilageois, ou s'il aime la gloire & l'honneur?

MERCURE. Je pense qu'estant jeune, & fils du Roy, il seroit bien-aïse de se signaler dans ses batailles.

VENUS. Voy-tu que je ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute seule? Venus n'est pas de ces grondeuses, & qui se fâchent de tout.

MERCURE. Il n'y a pas aussi de sujet de s'en fâcher; car elle me demandoit la mesme chose que vous; & je luy répondois de mesme. Mais tout en devisant, nous voicy en Phrygie. Voila le mont Ida que je découvre, & vostre Juge aussi, si je ne me trompe.

JUNON. En quel endroit; je ne le voy pas.

MERCURE. A main gauche, sur la pente de ce costeau. Voila son troupeau & sa cabane.

JUNON. Je ne voy pas le troupeau.

MERCURE. Regardez vis-à-vis de mon doigt. Ne voyez-vous pas sortir des brebis du milieu de ces rochers, & quelqu'un avec sa houlette qui les rassemble, de peur qu'elles ne s'écartent trop?

JUNON. Je le voy, si c'est luy.

MERCURE. C'est luy-même. Mais puisque nous sommes si près, descendons de peur de

l'éfrayer en venant tout à coup fondre devant luy.

JUNON. Je le veux. Maintenant que nous sommes descenduës , que Venus marche devant ; car elle doit sçavoir le chemin , estant venuë icy souvent chercher son Archife.

VENUS. Je ne me pique point de ces reproches.

MERCURE. C'est moy qui vous conduiray ; Car il me souvient , quand Jupiter estoit amoureux de Ganymede , que je venois souvent icy voir ce que faisoit ce petit mignon , & lors qu'il l'enleva, je volois autour de luy pour le soulever , & ce ne doit pas estre loin de ce lieu , veu que s'il m'en souvient bien , il jouïoit de la flûte sur ce roc , près de son troupeau , lors que Jupiter , changé en Aiglé , le vint ravir , & mordant de son bec sa Tiare , pour le tenir plus ferme , l'emporta dans les nuës tout étonné , tournant la teste pour le regarder. Alors j'amassay sa flûte qui estoit tombée dans la frayeur ; Mais salüons vostre Juge que voicy. Bon-jour, le beau Pasteur.

PARIS. Et à vous le beau fils. Qui sont ces Dames que vous menez dans ces deserts ? Elles sont trop belles & trop délicates pour brosser parmy ces haliers.

MERCURE. Ce ne sont pas des Dames, Paris, ce sont des Déesses. Tu vois devant toy, Venus, Pallas & Junon. Pour moy, je suis Mercure. Quoy ! tu changes de couleur , & t'étonnes ? Ne crains rien , nous ne sommes pas venus icy pour te troubler , mais pour te faire juge d'un diferent qu'ont ces Déesses pour la beauté , parce que tu es sçavant dans les choses de l'amour. Du reste , le prix de la victoire

est écrit autour de cette pomme.

PARIS. *Que je voye ? C'est pour la plus belle.* Grands Dieux ! comment pourroit un mortel juger de trois beautez immortelles ! cela surpasse la capacité d'un berger , & si quelqu'un le pouvoit faire , ce seroit plutôt un courtisan , qu'un berger. S'il falloit dire qu'elle est la plus belle de ces brebis ou de ces chèvres , je m'en acquitterois peut-être bien ; mais voicy des beautez divines , & si accomplies , que l'œil a de la peine à se retirer de dessus l'une , pour contempler les deux autres , tant la veüe demeure attachée au premier objet , & le juge toujours le plus beau. D'ailleurs , je suis tellement ébloui de tant de clartez , qu'il me semble que je n'ay pas assez de deux yeux , & je voudrois estre tout œil , comme Argus , pour les pouvoir mieux contempler , outre que l'une estant femme de Jupiter , & les deux autres ses filles , il ne fait pas seur de se mesler de leur diferent.

MERCURE. Mais Jupiter le commande , & ses ordres sont inviolables.

PARIS. *Que les mal-heureuses donc n'en accusent que leur mal-heur ; & qu'elles ne s'en prennent point à moy.*

MERCURE. Elles l'ont promis ; il ne reste plus qu'à juger.

PARIS. Il le faut faire , puisqu'on ne s'en peut défendre ; Mais je voudrois bien sçavoir si on les peut voir toutes nuës , car il est difficile d'en bien juger autrement.

MERCURE. C'est à toy quiés le Juge , d'en ordonner.

PARIS. Si cela est , je les veux voir toutes nuës.

MERCURE. Deshabiliez-vous , vostre Juge

le commande , & tandis qu'il vous regardera , je tourneray la teste de l'autre costé.

*Il fait
allusion
aux épi-
sôtes
qu'il o-
mère leur
donne.*

VENUS. Tu-as raison, Pâris, de nous vouloir voir toutes nuës, je te vais montrer que je n'ay pas seulement quelque partie du corps agreable, comme mes rivales, mais que je suis également belle par tout.

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris, qu'elle n'ait défait sa ceinture ; car c'est une magicienne qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne devoit pas aussi venir parée & ajustée en Courtisane, mais se laisser voir toute nuë & sans artifice.

PARIS. Elle a raison ; ostez vostre ceinture.

VENUS. Que Pallas oste donc son casque, dont l'horrible creste est capable d'épouvanter un berger ; Craint-elle que ses yeux bleus ne soient pas assez forts sans armes !

PALLAS. Tien, voilà mon casque.

VENUS. Tien, voilà ma ceinture.

JUNON. Hastons-nous de nous deshabiller.

PARIS. Dieux ! Que de beautez & de merveilles ! Que celle-cya d'éclat, & cette autre de majesté ; & qu'il paroist bien que l'une est fille & l'autre femme de Jupiter ! Mais que la dernière a d'apas, & qu'elle a les façons aimables & attrayantes ! Ah c'est trop de felicité pour un mortel. Toutefois, je les veux voir encore séparément ; car en les voyant toutes ensemble, on est si confus, que l'on ne sçait que choisir.

VENUS. Je le veux.

PARIS. Que Junon demeure, & que les deux autres se retirent.

JUNON. Quand tu m'auras bien regardée, Pâris, il reste encore quelque chose à considérer, C'est le prix de la victoire ; car si tu me l'a-

Juges, je te feray Roy de toute l'Asie.

PARIS. Je ne suis point ambitieux ; mais je ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous ; Que Pallas s'approche.

PALLAS. Si tu prononce en ma faveur, je te rendray invincible.

PARIS. Je ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere est en paix ; ma's vous n'avez rien à craindre, je ne me laisse corrompre ni par promesses, ni par presens, reprenez vos habits & vos armes ; Que Venus s'avance.

VENUS. Me voilà. Regarde-moy bien depuis les pieds jusqu'à la teste ; car je n'ay pas le moindre défaut. Il y a long-temps que te voyant jeune & beau comme tu es, j'ay pitié de te voir confiné dans ces rochers, sans venir aux Villes ni aux Assemblées, & passer la fleur de ton âge parmy les bestes dans un desert. Car à quoy te peuvent servir ces arbres & ces deserts, & quel avantage tirent tes troupeaux de ta beauté ? Ne devrois-tu pas avoir déjà une maîtresse, non pas quelque païsane mal-faite ; mais quelque belle Grecque d'Argos, de Sparte, ou de Corinthe, telle qu'est maintenant Heléne, l'honneur de son sexe, comme Paris l'est du sien, & qui est comme luy, capable d'aimer. Si elle t'avoit veu une fois, je sçay qu'elle quitteroit tout pour te suivre. N'en as-tu jamais oui parler ?

PARIS. Non ; mais je serois bien-aïse d'en apprendre quelque chose.

VENUS. Elle est fille de cette Belle, pour qui Jupiter se changea en Cygne, afin de la posséder.

PARIS. Et comment est-elle faite ?

VENUS. Tu peux croire qu'elle n'est pas noire

estant née d'un Cygne , ni grossiere , estant éclose de la coquille d'un œuf. Si tu l'avois veüe luter toute nuë , à la façon de son país , tu serois épris de sa gentillesse & de sa grace. On a déjà entrepris des guerres pour l'amour d'elle ; car Thésée la ravit qu'elle n'avoit encore que dix ans. Depuis elle est cruë en beauté avec l'âge , & a attiré sur elle les yeux de toute la Grece. Mille Amans l'ont recherchée ; mais Menelaüs a esté préférée à tous ses rivaux ; toutefois je te la donneray si tu veux.

PARIS. Comment cela , si elle est mariée ?

VENUS. Ne t'en mets point en peine , ce sont-là des tours de mon mestier ; mais tu n'es encore qu'un innocent.

PARIS. Comment feras-tu ; Je te prie de me le dire.

VENUS. Tu iras en Grece sous prétexte de voir le país , & si-tost que tu seras arrivé à Lacédémone , Heléne te voudra voir ; laisse-moy faire le reste.

PARIS. Cela me semble incroyable , qu'elle veuille quitter son mary & sa patrie , pour suivre un étrange & un inconnu.

VENUS. J'ay deux fils , dont l'un rend aimable & l'autre amoureux , J'en mettray l'un dans tes yeux , & l'autre en son cœur. Après cela , nous en viendrons à bout aisément ; car je te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

PARIS. Je ne say ce qui en arrivera ; mais je brûle déjà de la voir , & il me semble que je voyage en Grece , que j'arrive à Sparte , que je l'enleve & l'emmeine à Troye ; & j'enrage que tout cela n'est déjà fait.

VENUS. Ne te haste point que tu ne m'ayes

donné la pomme ; car il faut que je sois gaye en ta compagnie ; autrement nous ne ferons rien qui vaille : Mais après cela, nous célébrerons ensemble tes noces, & ma victoire.

PARIS. Mais si tu me trompois aussi ?

VENUS. Veux-tu que je t'en jure ?

PARIS. Non ; mais promets-le encore un coup.

VENUS. Hé bien, je promets de te donner cette belle pour maistresse ; d'estre moy-mesme ta guide, & de conduire toute l'entreprise.

PARIS. Et tu ameneras aussi les deux Amours & les Graces ?

VENUS. Et le desir mesme & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme, & te souvien de tes promesses.

~~~~~

## DIALOGUE

DE MARS ET DE MERCURE.

MARS. **A**S-tu ouï la rodomontade de Jupiter, Que si nous le fâchions il jetteroit une chaisne du Ciel en terre, avec laquelle il attireroit à soy les hommes & les éléments par un si violent effort ; que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne seroient pas si forts que luy ? Veritablement, il n'y a pas un de nous qui ne luy cede en particulier ; mais de s'imaginer que tous ensemble nous ne le vailions pas bien, il me semble qu'il y a de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. Car on sçait qu'il eut bien de la peine à se retirer des mains de Neptune, de Junon & de Minerve,

qui le vouloient enchaîner, & qu'il fut contraindre pour se sauver, de faire mille tours de souplesse. Encore si Tetis ne luy eust amené Briarée, qui le délivra avec ses cent bras, je ne sçay ce qui en fust arrivé, & s'il n'eust point esté pris avec toute sa force & son adresse.

MERCURE. Tout beau, n'en dy pas davantage; car il n'est seur ni à toy de dire ces choses, ni à moy de les entendre.

MARS. Je sçay bien à qui je m'adresse, & que c'est à une personne qui sçait aussi bien se taire que parler.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE PAN ET DE MERCURE.

PAN. **B**ON-jour, mon pere,  
MERCURE. **B**ON-jour mon fils : mais qui és-tu qui m'appelles ainsi ? car à voir comme tu és fait, tu ressembles mieux à un Bouc, qu'à un Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la sorte. Ne te souvient-il plus de cette belle fille, que tu forças en Arcadie ? Qu'as-tu à te mordre les doigts ? c'est Penelope la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainsi cornu, avec une barbe, une queue, & des pieds de Chèvre ?

PAN. C'est que tu t'estois métamorphosé en Bouc, pour la surprendre.

MERCURE. Il m'en souvient ; mais j'ay honte de l'avouer.

PAN. Je ne te feray point de deshonneur; car outre qu'on m'adore en Arcadie où je possède mille troupeaux; Je suis illustre dans la Musique, & j'ay fait paroître ma valeur en la Bataille de Marathon; si bien que les Athéniens m'ont donné pour recompense une grotte sous leur forteresse, où si tu viens jamais, tu verras comme j'y suis honoré.

MERCURE. N'és-tu point marié?

PAN. Non.

MERCURE. Je ne m'en étonne pas; car qui voudroit d'un animal fait comme toy.

PAN. C'est qu'estant d'une complexion fort amoureuse; je ne me pourrois passer d'une seule femme.

MERCURE. Tu caresses donc les Chèvres?

PAN. Ne me dis point d'injures, Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes sont amoureuses de moy.

MERCURE. Sçais-tu ce que je desire, pour recompense de t'avoir donné la vie? C'est que tu ne m'appelles jamais ton pere; mais pour cette fois ne laisse pas de m'embrasser. Adieu.

\*\*\*

## DIALOGUE.

D'APOLLON ET DE BACCHUS.

APOLLON. **Q**ui croiroit jamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fussent freres, estant si differens & d'humeur & de visage? Car l'un est le plus petit & le plus puissant des Dieux; & des deux autres, le dernier n'est ni mâle ni femelle; & le premier est un vergalan.

BACCHUS. Cette diversité vient de celles de leurs peres, quoy que tous les jours on en voye d'aussi grande entre ceux qui sont nés de mesme pere & de mesme mere.

APOLLON. Ce n'est pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les mesmes plaisirs & les mesmes exercices.

BACCHUS. Mais elle égorge ses hostes en Scythie, & tu fais le Medecin en Grece; cela ne s'accorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle se plaise à ces cruantez? C'est pour s'accommoder aux mœurs des Barbares, d'où elle ne cherche que l'occasion de s'évader.

BACCHUS. Elle fait bien. Mais pour te dire la verité, ce Priape est un étrange masle, car comme je passois chez luy à Lampsaque, il me voulut carresser la nuit, apres m'avoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu?

BACCHUS. Je tournay la chose en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien; car il n'y avoit point d'aparence de rendre des injures pour des carresses. Et puis, tu en vaux bien la peine, car tu-és assez beau garçon.

BACCHUS. Et toy aussi; c'est pourquoy tu n'as qu'à te tenir sur tes gardes, s'il t'approche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y frotter; car avec ma perruque blonde je porte un arc & des flèches; & comme je vois fort clair, il est difficile de me prendre par derriere.

## DIALOGUE

DE MERCURE ET DE SA MERE.

MERCURE. **Y** A-t-il un Dieu dans le Ciel, qui soit plus mal-heureux que moy.

MAYA. Ha! mon fils, ne parles point ainsi.

MERCURE. Pourquoi non? puisque j'ay tout seul plus d'affaires, que tous les autres Dieux ensemble. Premièrement, il me faut lever dès le point du jour, pour netoyer la sale du festin, & celles des assemblées. Après cela il me faut trouver au lever de Jupiter pour prendre ses ordres, & les porter deçà & delà. Au retour je sers de Maître-d'Hostel, & quelquefois d'Eschanson; au moins, faisois-je ce métier, avant la venue de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus, c'est que la nuit même, lors que tout le monde se repose, il me faut aller mener un convoi de morts aux enfers, & assister à leur jugement, comme si tout le jour, je n'estois pas assez occupé à faire le métier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & plusieurs autres semblables. Castor & Pollux se reposent tour à tour, mais moy je ne repose jamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne sont pas fils de Déesse comme moy, mais nés de chetives & misérable mortelles, se donnent du bon temps à la table de Jupiter. Je viens de quitter tout presentement la fille d'Agenor à Sidon, & voilà qu'on me renvoye à Argos vers Danaë; encore m'a-t-on dit que je visse, en passant, Antiope, & en Béocie, mais je l'ay refusé tout à plat, & quelquefois je voudrois estre vendu

pour esclave ; afin de changer de Maître.

MAYA Quite cette pensée, mon fils, il faut obeir à son Pere, & travailler tandis qu'on est jeune. Haste-toy d'executer les commandemens ; car tu sçais qu'il est colere, & que les Amoureux sont impatiens.



## DIALOGUE

DE JUPITER ET DU SOLEIL.

JUPITER. **Q**U'as-tu fait, mal-heureux, d'avoir donné ton char à conduire à un jeune étourdy, qui a brulé la moitié du monde, & gelé l'autre ; de forte que si je ne l'eusse terrassé d'un coup de foudre, c'estoit fait du genre humain ?

LE SOLEIL. J'ay failly, Jupiter, je l'avoué, pour n'avoir pû éconduire un fils ni souffrir les larmes d'une maistresse, mais je ne croyois pas qu'il en dult arriver tant de mal.

JUPITER. Ne sçavois-tu pas bien qu'elle estoit la fougue de tes chevaux, & que pour peu qu'ils vinssent à quitter leur route, tout estoit perdu ?

LE SOLEIL. Je le sçavois bien ; c'est pourquoy je mis moy-mesme Phaëton sur mon char, & luy donnay toutes les instructions necessaires ; mais les chevaux n'ayans pas senty leur conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a esté ébloüi de la splendeur de la lumiere, & épouventé de l'abyssime qu'il voyoit sous ses pieds. Mais il est assez puny, & moy aussi, par son suplice.

JUPITER. Ouy bien luy ; mais non pas toy, Je pardonne, toutefois, à la tendresse d'un pere,

mais c'est à la charge que tu n'y retourneras plus; autrement; je te feray sentir que le feu de mon tonnerre est bien plus chaud que le tien. Cependant, donne ordre que les sœurs de Phaëton l'enfvelissent sur les bors de l'Eridan où il est tombé; & pour recompense, je les changeray en peupliers d'où découlera l'ambre, pour symbole de leurs larmes. Du reste, r'habille ton char, dont le timon est rompu, & l'une des rouës fracassée, puis repren ta route, que tu auras assez de peine à garder après un si funeste accident; mais souvien-toy de ce que j'ay dit.

\*\*\* :: \*\*\*

## DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. **N**E me scaurois-tu apprendre à connoistre Castor & Pollux? car je m'y trompe toüjours, à cause de leur ressemblance.

MERCURE. Celuy qui estoit hier avec nous, c'est Castor.

APOLLON. Comment les peux-tu discerner, estant si semblables?

MERCURE. Pollux a le visage meurtry des coups qu'il a receu à la lute, & particulièrement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaisir de m'apprendre cette particularité; car voyant à chacun sa coque d'œuf, son cheval blanc, son javelot & son estoile, je les confondois toüjours; mais dy-moy, pourquoy ne sont-ils pas tous deux à mesme-temps dans le ciel?

MERCURE. C'est qu'ayant esté ordonné que

des deux fils de Léda, l'un seroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainsi meurent & vivent tour à tour.

APOLLON. C'est un grand obstacle à leur amitié, car ainsi ils ne peuvent jamais ni se parler ni se voir. Mais encore, quel métier font-ils? car chacun de nous à le sien. Je suis Prophetes, mon fils Medecin, ma sœur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger?

MERCURE. Ils aident aux Matelots, pendant la tempeste.

APOLLON. C'est un métier bien necessaire, pourveu qu'on s'en aquitte bien.

\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*

## DIALOGUES

### DES DIEUX MARINS.

*Le sujet de ces Dialogues est le mesme que celuy des précédens, qui est de se rive de l'opinion qu'on avoit des Dieux, & de tourner en ridicule toute la Theologie Payenne.*

## DIALOGUE

### DE DORIS ET DE GALATÉE.

DORIS. **O**N dit que Polyphème est amoureux de toy, Galatée, tu as-là un beau galant?

GALATÉE. Ne t'en moque point, Doris, tel qu'il est, il est fils de Neptune.

DORIS. Quand il seroit fils de Jupiter; la

naissance ne fait rien à la beauté. Il est velu comme un Ours, & n'a qu'un œil.

GALATÉE. Le poil est signe de force, & son œil ne luy sied pas mal au milieu du front; outre qu'il en voit aussi bien que s'il en avoit deux.

DORIS. Il semble à t'ouïr parler, que tu sois l'Amante plutôt que la maîtresse.

GALATÉE. Non pas cela; mais je ne puis souffrir ta jalousie ni celle de tes compagnes. Car sous ombre que paissant ses troupeaux sur le mont Etna, comme nous folâtrions sur le rivage, il me trouva plus belle que vous, cela vous fait crever de dépit.

DORIS. Tu as bien de la vanité de croire qu'on puisse estre jalouse de toy non plus que de luy; Qu'as-tu de considerable que ta blancheur, qui t'a fait nommer Galatée? Il t'a trouvé belle parce que tu ressemblois à son beurre & à son fromage, mais on ne fait cas de la blancheur que quand elle est meslée de rouge. Si tu t'es jamais veüe dans la mer quand elle estoit calme, tu as pû reconnoître tes defauts.

GALATÉE. Avec tout cela j'ay trouvé un fils de Neptune pour Amant; mais pour vous, il n'y a ni berger ni matelot qui en voulust. D'ailleurs, cét Amant est excellent Musicien.

DORIS. Ne parle point de sa musique, Galatée, nous l'ouïmes l'autre jour, qu'il t'aborda en chantant. Bon Dieu l'étrange Musicien! & la plaisante lyre qu'il avoit fait d'un crane de cerf, où les cornes servoient de chevilles! L'Éco toute babillarde qu'elle est, avoit honte de luy répondre; car sa voix & son instrument n'estoient jamais d'accord. Et ce beau galant portoit en son sein, par mignardise, un petit

*Comme  
qui diroit  
de lait.*

Ours velu comme luy; Qui t'envieroit un Amant si parfait ?

GALATÉE. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyons s'il est plus accompli.

DORIS. Je n'en ay point Galatée, & ne me pique point d'en avoir, mais je ne t'envie point ton Cyclope puant & borgne, qui pour combler de perfection, dévore ses hostes. Puissiez-vous vivre long-temps en bonne amitié, & faire des enfans qui vous ressemblent.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE POLYPHEME.

POLYPHEME. **A**H! mon Pere, vengez-moy de cet estranger qui est venu loger chez-moy, & m'a crevé l'œil en dormant.

NEPTUNE. Qui a esté si hardy, mon fils ?

POLYPHEME. *Personne*; car c'est ainsi qu'il se nomma. Il est vray qu'en partant, il dit qu'il s'appelloit Ulysse, lors qu'il vit qu'on ne le pouvoit plus atteindre.

NEPTUNE. Je le connois; c'est le Prince d'I-taque, qui retourne du siege de Troye. Mais comment a-t-il osé se prendre à toy; car il ne passe pas pour vaillant!

POLYPHEME. Comme je ramenois le soir mon troupeau, je trouvay des voleurs dans ma caverne, & j'en fermay l'entrée avec une roche; puis en apercevant quelques-uns à la lueur du feu, qui se catinoient, Je les devoray; car des voleurs ne meritoient pas un plus favorable traitement. Alors, ce fourbe me donna d'une liqueur traitresse; dont je n'eus pas

plûtost bû, qu'il me sembla que ma grote tournoit c'en-deffus-deffous; & dans cét étourdissement, le perfide prenant son temps, me creva l'œil, avec un baston brûlé par le bout.

NEPTUNE. Il falloit que tu fusses bien yvre, pour ne te pas éveiller du coup! Mais comment le put-il sauver, & détourner la pierre qui feroit l'entrée de ta caverne?

POLYPHEME. Je l'ôtay moy-mesme, pour l'arraper au passage, tant j'estois transporté de fureur; mais il échapa je ne sçay comment sous le ventre de quelque beste, comme elles passoient l'une apres l'autre, car je ne les pouvois pas tenir toujours renfermées.

NEPTUNE. Que n'appellois-tu à ton secours les autres Cyclopes?

POLYPHEME. Je le fis: mais comme ils m'eurent demandé qui m'avoit si mal-traité, & que j'eus répondu *Personne*, ils crurent que j'estois fou, & s'en allerent; ainsi ce méchant évada, & ce qui me fâche le plus, c'est qu'il croioit en se retirant, que Neptune mesme ne me pourroit guérir.

NEPTUNE. Console-toy, le traître n'échappera pas; car il est encor en mon pouvoir, estant dans l'estenduë de mon Empire. Mais je te trouve bien mal-adroit de t'estre laissé ainsi éborgner.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE NEPTUNE ET D'ALPHEE.

NEPTUNE. **D'**Où vient, beau fleuve, que tu passes dans la mer, sans mesler tes eaux avec les siennes, non plus que

si tu estois de glaces semblable à ses oyseaux, qui se plongent en un endroit, pour reparoistre en un autre ?

ALPHE'E. C'est un mystere d'amour, Neptune, que tu ne condamneras pas ; car tu as autrefois aimé.

NEPTUNE. Et de qui és-tu amoureux ? Est-ce d'une Dame, ou d'une Nymphé, ou de quelqu'une des Nereïdes ?

ALPHE'E. Non ; d'une fontaine.

NEPTUNE. D'une fontaine ! Et quelle ?

ALPHE'E. D'Arctuse.

NEPTUNE. C'est une belle & claire source, qui roule ses petits flots argentez parmy les cailloux du rivage, avec un murmure tres-agreable.

ALPHE'E. Que tu la dépeins bien ! c'est elle que je vay chercher.

NEPTUNE. Vas ; & fois heureux en tes amours. Mais dy moy, où l'as-tu pû voir, estant d'Arcadie, & elle de Sicile ?

ALPHE'E. Tu és trop curieux, & moy trop pressé pour te répondre.

NEPTUNE. Tu as raison, j'ay tort de retarder un Aman, qui va trouver sa Maïtresse. Haste-toy, & lors que tu l'auras rencontrée, mesle-toy si bien avec elle, que vous n'ayez plus toutes deux qu'un mesme lit.

\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*

## DIALOGUE

DE PROTE'E ET DE MENELAUS.

MENELAUS. J E ne trouve pas étrange, Protée, qu'un Dieu marin comme toy se change en eau, ni mesme en plante ; mais de de-  
venir

venir feu, cela me paroist incomprehensible; car encore pour lion, cela se pourroit mieux souffrir.

PROTE'E. Il ne laisse par d'estre tres-veritable, Menelaüs.

MENELAÜS. Je le sçay bien; car j'en suis témoin moy-mesme; mais pour ne t'en point mentir, je croy qu'il y avoit de la tromperie, & que tu-és un Charlatan, qui fait des tours de passe-passe.

PROTE'E. Quelle tromperie y peut-il avoir en des choses si évidentes? Que si tu en doutes tu n'a qu'à y mettre la main, tu sentiras bien-tost la chaleur.

MENELAÜS. L'experience en seroit un peu dangereuse.

PROTE'E. Ne sçais-tu pas ce qui arrive au Polype, de prendre la couleur des choses auxquelles il s'attache; de sorte que les pescheurs mesmes ont de la peine à le discerner.

MENELAÜS. Je l'ay ouï dire; mais je trouve ce que tu fais bien plus incroyable.

PROTE'E. A qui croiras-tu, si tu ne crois à tes yeux?

MENELAÜS. Je l'ay veu, & demeure encore incredule; car je ne puis concevoir comment une mesme chose peut estre le feu & l'eau.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE PANOPE ET DE GALE'NE'.

PANOPE. **V**Is-tu hier ce que fit la discorde en Thessalie, aux nopces de Thetis & de Pelée.

GALE'NE'. Je n'y estois pas ; Car Neptune m'avoit commandé de tenir la mer calme ; mais encore que fit cette queréleuse ?

PANOPE. Comme Neptune & Amphitrite estoient aller coucher la mariée , & que les uns buvoient & les autres dansoient aux chansons d'Apollon & des Muses , la Discorde indignée de ce qu'elle n'avoit pas esté priée au festin , jetta dans la sale une pomme d'or , qui alla tomber , comme à dessein , aux pieds de Venus , de Pallas , & de Junon. Mercure l'ayant amassée vit qu'elle y avoit écrit autour , *C'est pour la plus belle*. Les Nymphes , comme nous , se turent ; car qu'eussent-elles fait en la présence de trois grandes Divinitez ? Mais ces Déeses commencerent aussi-tost à s'entrequereller pour l'avoir ; & si Jupiter qui estoit present , ne leur eut imposé silence , je croy qu'elles en fussent venuës aux mains. Il ne voulut pas neantmoins décider leur diferent , & les renvoya à Pâris pour les juger.

GALE'NE'. Et qu'en est-il arrivé ?

PANOPE. Je ne sçay rien ; mais il est aisé à juger que nul ne remportera le prix de la beauté , que celle qui en est la Déesse.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE NEPTUNE, D'UN TRITON,  
ET D'AMYMONE.

LE TRITON. **U**N belle fille vient tous les jours puiser de l'eau dans le lac de Lerne.

NEPTUNE. Est-ce quelque esclave , ou quelque personne de condition ?

LE TRITON. C'est une des cinquante filles de Danaüs ; car il les traite fort rudement, & les contraint de travailler de leurs mains.

NEPTUNE. Mais vient-elle seule ? il y a bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule ; si bien qu'il faut qu'elle ait toujours la cruche à la main ; car tu sçais que la Ville est fort alterée.

NEPTUNE. Tu me donne envie de la voir ; Atelle mes chevaux à mon char ; ou plutôt ameine un des Dauphins de mon écurie , ce sera plutôt fait. Cà que je monte , n'abandonne point l'étrier , & lors que nous serons arrivés , je me mettray en embuscade tandis que tu feras le guet ; mais ne manques pas de m'avertir lors que tu la verras passer.

LE TRITON. La voilà qui vient.

NEPTUNE. Dieux ! qu'elle est belle , & en la fleur de son âge ! Donnons.

AMYMON. Aux voleurs , c'est , sans doute , quelque Pirate que mon oncle a envoyé pour nous trahir , ou quelqu'un de ceux qui enlèvent des filles pour les vendre. Au secours. Laissez-moy , ou j'appelleray mon pere.

LE TRITON. Taisez-vous belle Amymon , c'est Neptune.

AMYMON. Que me veut faire ce méchant ? Et pourquoy me traîne-t-il dans la mer ?

NEPTUNE. Ne craignez rien , je ne vous feray point de mal , & de toutes vos sœurs vous serez la seule qui ne puiserez point d'eau après vôtre mort , dans une cruche percée ; mais frappant de mon trident ce rocher , je feray naître une fontaine en vôtre place.



~~NOTUS ZEPHIRE NOTUS ZEPHIRE NOTUS ZEPHIRE NOTUS ZEPHIRE NOTUS ZEPHIRE NOTUS ZEPHIRE NOTUS ZEPHIRE~~

## DIALOGUE

DE ZEPHIRE ET DE NOTUS.

NOTUS. **C**ETTE genisse que tu vois , qui passe en Egypte , sous la conduite de Mercure , est une des maistresses de Jupiter.

ZEPHIRE. Il est vray , mais c'estoit alors une belle fille , que la jalousie de Junon a depuis transformée de la sorte.

NOTUS. Et Jupiter l'aime-t'il encore en cét état ?

ZEPHIRE. Ouy , & nous a défendu de fouffler qu'elle ne fût arrivée ; car elle doit acoucher en Egypte , & son fils sera Dieu , & elle Déesse.

NOTUS. Une genisse , Déesse.

ZEPHIRE. Ouy , & la Déesse des Nautonniers , Nous ne foufflerons plus que par son ordre.

NOTUS. Allons doncluy faire la cour de bonne heure , pour gagner ses bonnes graces.

ZEPHIRE. La voilà passée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds , & qu'elle a repris sa premiere forme ?

NOTUS. C'est un miracle , Zephire ; ellen'a plus rien de genisse , & Mercure qui l'a changée , a changé aussi de figure , & a pris celle d'un chien.

ZEPHIRE. Retenons nostre curiosité ; cela ne se fait pas sans mystere , & Mercure sçait mieux que nous pourquoy il le fait.



## DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DES DAUPHINS.

NEPTUNE. **J**E vous aime , Dauphins , de continuer vostre amour & vostre fidelité , vers le genre humain.

UN DAUPHIN. Il ne faut pas s'étonner , Neptune , si ayant esté hommes , nous avons de l'amour pour les hommes.

NEPTUNE. Sans mentir , je veux mal à Bacchus , de vous avoir ainsi metamorphosé après sa victoire ; il se devoit contenter , à mon avis , de vous assujettir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy un peu l'avanture d'Arion : car pour Melicerte , je sçay que vous le passastes à Coriacte , lors qu'il fut précipité , avec sa mere , en bas des rochers Scironides.

UN DAUPHIN. Comme Arion estoit fort aimé de Periande pour l'excellence de son Art , il demeuroid d'ordinaire avec luy ; mais lors qu'il fut devenu riche , il luy prit envie de retourner en son país , pour y faire montre de ses richesses. Après s'estre donc embarqué dans un navire , les matelots , gens sans foy & sans *Merisimé* <sup>ne.</sup> humanité , le jetterent dans la mer pour avoir son bien ; mais il les pria auparavant de luy permettre de faire son oraison funebre , & de chanter quelque elegie sur sa lyre , puis , s'estant lancé dans la Mer , avec ce qu'il avoit de meilleur , les Dauphins , qui estoient accourus à la douceur de son harmonie , le sauverent , & je le portay moy-mesme sur mon dos , jufqu'à Tenare.

NEPTUNE. Je le trouve bien payé de ses chansons ; & vous loué de l'amour que vous avez pour la Musique.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE NEPTUNE ET D'AMPHITRITE.

*Hellé.*

NEPTUNE. **Q**UE la mer où est tombé cette belle , s'appelle de son nom l'*Hellepont*, & que les Nereïdes emportent le corps dans la Troade , où ceux du país auront soin de luy dresser un tombeau.

AMPHITRITE. Il me semble que nous ferions mieux de l'enseveliricy ; car son mal-heur & les cruantez de sa marastre , me fendent le cœur de pitié.

*Ino.*

NEPTUNE. Mais elle ne peut demeurer dans le sein des flots , & il ne seroit pas honneste de l'enterter dans le sable. C'est assez qu'elle ait cette consolation dans son infortune , que sa marastre aura le mesme destin qu'elle , & poursuivie par Athamas , se jettra dans la mer , en bas du mont Cithéron , avec son fils Melicerte.

AMPHITRITE. Elle meriteroit bien d'estre conservée en faveur de Bacchus , dont elle a esté la Nourrice.

NEPTUNE. Il est vray que Bacchus a merité cette grace ; mais elle ne la merite pas.

*Phyxus*

AMPHITRITE. Mais comment cette belle s'e-stelle laissé tomber en bas du Belier qui la portoit , veu que son frere s'y est bien tenu ?

NEPTUNE. Il n'est pas étrange qu'un homme se tienne mieux à cheval qu'une fille ; outre

DES DIEUX MARINS. 107

qu'elle a esté épouventée de l'abyfme qu'elle voyoit fous fes pieds.

AMPHITRITE. Que la Nuë qui estoit fa mere, ne l'aydoit-elle en cette rencontre.

NEPTUNE. On ne peut éviter fon destin.

\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*

DIALOGUE

D'IRIS ET DE NEPTUNE.

IRIS. JUPITER te commande d'arrefter cette Isle qui flote fur la mer Egée, après avoir esté détachée de la Sicile par la tempefte.

NEPTUNE. Pourquoi cela ?

IRIS. Pour servir aux couches de Latone, qui est en travail d'enfant.

NEPTUNE. Quoy ! le Ciel & la terre ne font pas fuffifans pour luy rendre ce service ?

IRIS. La colere de Junon luy ferme le Ciel, & la Terre a juré de ne la point recevoir ; Si bien qu'il ne reste que cette Isle, qui n'estant pas alors au monde, n'est point obligée au serment.

NEPTUNE. Arreste à ma voix, Isle flotante, pour servir à la naissance de deux jumeaux qui seront l'honneur du Ciel, & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les Tritons feront passer l'acouchée. Pour le serpent qui la poursuit, il servira de trophée à ces jeunes Dieux, dès le point de leur naissance. Va dire à Jupiter que tout est prest, & qu'elle vienne quand il luy plaira.

\*\*\*

## DIALOGUE

DU FLEUVE XANTHE ET DE LA MER.

XANTHE. **R** Eçoy-moy dans ton sein, mere des Fleuves, pour éteindre le feu qui me devore.

LA MER. **Q**ui t'a ainsi mal-traité, pauvre Xanthe.

XANTHE. Vulcain pour avoir défendu les miserables Troyens contre la fureur d'Achile, qui les moissonnoit sur mes bords; car me débordant par la multitude des corps morts, je faillis à l'engloutir, dequoy Vulcain irrité vomit contre moy tant de flâmes, qu'il secha toutes les plantes de mon rivage, & fit mourir tous mes poissons; & j'eus bien de la peine à me sauver en l'estat où tu me vois.

LA MER. Pourquoi te prenois-tu aussi à Achile?

XANTHE. Voudrois-tu que j'eusse ttahy des peuples qui me révèrent?

LA MER. Et voudrois-tu aussi que Vulcain eut abandonné le fils d'une Déesse qu'il aime?

\*\*\*

## DIALOGUE

DE DORIS ET DE THETIS.

DORIS. **D** Equoy pleures-tu, Thetis?

THETIS. **D**e l'horreur du spectacle que je viens de voir. Acrise ayant enfermé sa fille, *Danaé.* avec son enfant dans un coffre, a commandé *de Persée.*

qu'on les jettast tous deux dans la mer.

DORIS. D'où vient un commandement si cruel ?

THETIS. De sa virginité violée. Il avoit mis cette Belle dans une tour d'airain, pour empêcher qu'on ne la vift ; lors que Jupiter changé en pluye d'or s'est coulé je ne fçay comment à travers des tuiles, & luy a fait un beau garçon, dont elle vient d'acoucher.

DORIS. Et que dit cette pauvre Dame ?

THETIS. Elle ne refuse pas de mourir, pourveu qu'on pardonne à l'enfant qui n'a point failly ; Mais Acrife impitoyable, sans écouter prieres ni larmes, a repouffé cette petite creature qui luy tendoit ses bras innocens, comme si elle eust imploré son assistance, & qui fouir maintenant aux vagues, qui font prestes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche aussi bien que toy ; mais sont-ils encore en vie ?

THETIS. Le petit cofret nage sur l'eau, près de l'Isle de Seriphe.

DORIS. Jettons-le dans les filets de quelque pêcheurs pour le sauver du naufrage.

THETIS. Je le veux, car je n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

## DIALOGUE

DU FLEUVE ENIPH'E ET DE NEPTUNE.

ENIPH'E. **E** Stoit-il juste, Neptune, d'emprunter mon nom & ma ressemblance pour abuser de ma maistresse ?

NEPTUNE. Tres-juste Enipée ; car pourquoy mépriser les larmes de cette Belle qui venoit tous les jours pleurer sur tes bords , contrainte par la violence de son amour ?

ENIPE'E. Et faloit-il pour cela luy faire cette supercherie ?

NEPTUNE. Je l'ay fait par compassion ; & elle a témoigné d'en estre contente.

ENIPE'E. Ouy tant qu'elle a crû que c'estoit moy ; mais lors que tu t'es nommé , elle a pensé se desesperer , & j'enrage qu'un autre ait eu le plaisir , qui n'appartenoit qu'à moy.

NEPTUNE. Tu-as tort de faire le jaloux , après avoir fait le cruel. Une autrefois fois moins dédaigneux , & ne laisse pas perdre les momens qui sont si précieux en amour.

\*\*\*

## DIALOGUE

D'UN TRITON ET DES NEREIDES.

TRITON. **C**E monstre marin que vous aviez envoyé pour dévorer Andromède , est mort , sans luy avoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela ? Cephée s'est-il servy de sa fille , comme d'un apast pour le surprendre ?

TRITON. Non ; mais Persée l'a tué.

IPHIANASSE. C'est mal reconnoître le service que nous luy avons rendu en le sauvant des flots avec sa mere ; mais encore ; comment cela s'est-il fait ?

TRITON. Acrise l'avoit envoyé en Lybie contre les Gorgones.

IPHIANASSE. Quoy ? tout seul & sans compagnie, à une aventure si perilleuse, & par un chemin si dangereux ?

TRITON. Il estoit allé par l'air avec des ailles que Minerve luy avoit prestées.

IPHIANASSE. Mais comment s'est-il pü garantir de leur veuë qui estoit mortelle ?

TRITON. A la faveur du bouclier de cette Déesse, où voyant comme dans un miroir l'image de Méduse qui dormoit avec ses sœurs, il l'a empoignée par les cheveux, & luy a coupé la teste ; puis s'est sauvé. Mais comme il passoit au retour sur les costes d'Ethiophie, il a veu Andromède sur le point d'estre devorée par le monstre, & touché d'amour & de pitié pour cette belle infortunée, il a petrifié le monstre d'un des regards de Meduse, après l'avoir étourdy d'un coup de sabre. En suite, délivrant la pucelle, qui estoit attachée sur un roc à demy-nuë, il l'a aidée à descendre par ces précipices, & l'a ramenée à son pere, qui pour récompense la luy a donnée en mariage.

IPHIANASSE. J'en ay une extreme joye ; car après tous, qu'avoit fait cette pauvre fille, pour souffrir un suplice si cruel ? Estoit-elle coupable de la vanité de sa mere ?

TRITON. Non ; mais la mere eût esté punie par le suplice de sa fille,

THETIS. Je n'aime pas ces injustes compensations ; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'une Barbare, qui est maintenant assez punie, par l'aprehension qu'elle a eüe de perdre ce qu'elle aimoit.

*Cassiope  
mere  
d'Andro-  
mède,  
s'estoit  
estimée  
plus belle  
que les  
Néerides*

## DIALOGUE

DE NOTUS ET DE ZEPHIRE.

NOTUS. **J**E n'ay jamais veu sur mer un si beau spectacle, que celuy que je viens de voir, l'as-tu veu, Zephire ?

ZEPHIRE. Non, je souffois du costé des Indes, où je n'ay veu que des Elephans, des Grifons, & des Negres.

NOTUS. Tu ne recouvreras jamais une si belle occasion ; Connois-tu le Roy Agenor.

ZEPHIRE. Qui ? le pere d'Europe.

NOTUS. C'est d'elle que je veux parler. Tu sçais le commencement de ses amours avec Jupiter, mais tu n'en sçais pas la suite. Comme elle estoit descenduë avec ses compagnes, pour s'ébattre sur le rivage, il est venu bondir autour d'elle, sous la figure d'un taureau, qui estoit si beau & si bien fait, qu'il luy a pris envie de monter dessus, car il paroïssoit fort doux, & se laissoit manier. Mais il n'a pas eu plütoست une si douce charge, qu'il s'est lancé dans la mer, & a tiré vers la Grece. La pauvre fille toute honteuse, empoignant d'une main l'une des cornes, pour se tenir plus ferme, & de l'autre arrestant son voile qui flotoit au gré du vent, a tourné la teste vers ses compagnes éplorées, qui luy tendoient les bras du rivage.

ZEPHIRE. Est-ce là tout ce beau spectacle ? Jupiter changé en taureau, qui porte sur son dos une fille qu'il a enlevée par surprise.

NORUS. C'est que tu n'entens pas le reste. Aussi-tost la mer est devenuë calme ; les vents ont retenu leur haleine ; mille petits amours sont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau , sans mouiller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient en leurs mains la torche nuptiale , les autres chantoient l'Hymenée , suivis de la troupe des Dieux Marins , & des Nereïdes à demy-nuës , assises sur des Dauphins , & accompagnées des Tritons qui folastroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchoient devant , qui representoient le pere & la mere de la mariée. Venus portée sur deux Tritons dans une conque Marine , répandoit des fleurs sur cette Belle. Ce spectacle a duré depuis la coste de Phénicie jusqu'en Crete ; où Jupiter n'a pas plütoist mis le pied , qu'il a repris sa ptemiere forme , & tenant par la main sa maistresse , l'a menée dans l'ancre Dictéen , toute honteuse ; Tu devinés assez le reste. Cependant la troupe des Dieux Marins s'est dissipée , & les vents ont recommencé à souffler comme auparavant , l'un deçà , l'autre delà.

ZEPHIRE. Que je t'envie un si beau spectacle , dont le recit me ravit en admiration.



\*\*\* : \*\*\* : \*\*\* : \*\*\* : \*\*\*

## DIALOGUES DES MORTS.

*Quoy qu'il entre icy quelque chose au sujet des Dialogues précédens, & que l'Auteur se veuille moquer de l'opinion des Payens touchant l'état des morts après cette vie, il prend de-là occasion de se railler de la vanité des choses du monde, pour en faire mieux connoître la foiblesse.*

### DIALOGUE

DE DIOGENE ET DE POLLUX.

DIOGENE. JE te prie, Pollux, puisque c'est demain ton tour de voir la lumière, de dire au Philosophe Menique, qu'il vienne icy rire tout son soul, s'il n'a assez ry là haut. Car encore y a-t-il quelque doute au lieu où il est, de ce qu'on devient après cette vie; mais icy il n'y en a point, & il s'étonnera comme moy, de voir les Roys & les Princes si petits, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à leurs plaintes. Mais dy luy qu'il apporte toutes ses bribes; parce qu'il en aura bien afaire, & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLUX. Mais comment le connoistray-je?

DIOGENE. C'est un vieux pelé qui porté un méchant manteau tout rompu, & repetassé. Tu le trouveras à Athènes ou à Corinthe, qui se mocque de tout, & particulièrement de l'orgueil des Philosophes, qui pensent tout sçavoir & ne sçavent rien.

POLLUX. S'il est fait comme tu dis, il n'est pas difficile à reconnoître. Mais veux-tu que

je die aussi quelque chose de ta part aux Philosophes?

DIOGENE. Dy-leur qu'ils quittent leurs vaines disputes, & leurs argumens sophistiques, & qu'ils cessent de s'enquerir de la nature des choses, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que je suis un ignorant, & que je n'entens pas la Philosophie.

DIOGENE. Dy-leur que je leur annonce, qu'ils ayent à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

DIOGENE. Pour les grands, mon petit Amy, tu leur diras; Pourquoi, fous que vous estes, vous tourmentez-vous après de vaines grandeurs, & amassez-vous talens sur talens, comme si vous ne deviez jamais mourir, puis quand il les faudra quitter, vous serez inconsolables. Ne manque pas aussi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'Athlete Damoxène; Qu'il n'y a icy ni force, ni beauté, ni adresse, ni cheveux blons, ni yeux doux, ni incarnat aux jouës & aux lèvres; En un mot, rien que cendre & que poussiere.

POLLUX. Il n'est pas fort difficile de faire aussi ce message.

DIOGENE. Mais dy aux pauvres, dont tu verras un grand nombre s'affliger & se tourmenter, Qu'ils cessent de formais leurs plaintes, parce qu'icy-bas tout est égal, & que les riches n'y sont pas plus considerez que les autres. Pour les Lacedémoniens, fay leur reproche de ma part, de leur lâcheté, & leur dy qu'ils ne sont plus ce qu'ils estoient autrefois, & qu'ils ont bien dégénéré de la gloire de leurs Ancêtres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene, car je ne le souffrirois pas ; mais je m'aquiteray des autres commissions.

DIOGENE. Laissons-les là, puisque tu le veux ; mais qu'il te souvienne du reste.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE CRE'SUS, DE MENIPE ET DE PLUTON.  
Où d'autres parlent aussi.

CRE'SUS. **N**ous ne pouvons plus souffrir ce Philosophe Cynique, que tu nous a donné pour voisin, & si tu ne le veux mettre ailleurs, nous serons contraints de déloger.

PLUTON. Quel mal vous peut-il faire étant mort.

CRE'SUS. Lors qu'il nous entend regretter nostre félicité, à l'un ses trésors, ou ses grandeurs, & à l'autre ses délices, il se moque de nous, & nous vient dire des injures. Quelquefois il se met à chanter pour nous interrompre ; enfin il nous est à charge partout.

PLUTON. Que disent-ils là de toy, Menipe ?

MENIPE. La vérité, Pluton ; Car j'ay en horreur leur infamie ; comme s'il ne leur suffisoit pas d'avoir mal vécu là-haut, sans transporter encore leurs vices dans les enfers, & étaler icy leur mollesse & leur lâcheté.

PLUTON. Leur félicité estoit assez considérable, pour la regretter.

MENIPE. Tu resves, Pluton, de les vouloir flater dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'est pas mon dessein, mais je ne puis souffrir de division dans mon Empire.

MENIPE.

**MENIPE.** Quand je me tairois, le souvenir de leur félicité passée les tourmenteroit assez, aussi bien que l'image de leurs crimes.

**CRE'SUS.** N'as-tu point de honte de nous venir ofenser, jusqu'en la présence de Pluton ?

**MENIPE.** C'est vous qui en devriez avoir, de vous estre fait adorer comme des Dieux, sans considerer que vous estiez hommes & mortels comme les autres, & que toute vostre félicité devoit passer comme un songe. C'est donc avec raison que vous pleurez maintenant ce que vous ne croyiez jamais perdre.

**MIDAS.** Ah mes tresors !

**CRE'SUS.** Ah mes grandeurs !

**SARDANAPALE.** Ah mes délices !

**MENIPE.** Courage, voilà une agreable musique pour un Philosophe. Mais afin de rendre plus complete l'harmonie, je vous réponderay de temps en temps ce beau mot d'Apollon, *Connois-toy toy-mesme* ; Car si vous eussiez bien connu votre foiblesse, & la vanité de choses du monde, vous ne seriez pas maintenant en peine de les regretter.

## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TROPHONIUS,  
en présence d'Amphiloque.

**MENIPE.** **P**OURQUOY est-ce qu'après vostre mort on vous a basti des Temples, & mis au nombre des Dieux ?

**TROPHONIUS.** Sommes-nous responsables des sottises que fait le peuple ?

**MENIPE.** Mais le peuple ne l'auroit pas fait, si vous ne luy aviez imposé pendant vostre vie, & fait croire que vous estiez Prophètes.

**TROPHONIUS.** C'est à Amphiloque à répondre; car pour moy je suis un Heros, qui ay droit de prédire l'avenir; On diroit que tu n'as jamais esté à Lébadie, autrement tu ne douterois pas d'une verité si authentique.

*Converti  
d'un lin-  
ge, & re-  
nant un  
gastean à  
la main.*

**MENIPE.** Il n'est pas nécessaire d'y avoir esté, ni d'avoir fait toutes les fangeries que l'on fait en entrant dans ta caverne, pour sçavoir que tu es mort, & que tu n'as rien par dessus les autres que ton imposture: Mais je te conjure par ta prophétie, de me dire ce que c'est qu'un Heros, car j'en sçay rien.

**TROPHONIUS.** C'est comme un milieu entre Dieu & l'homme, où plütoft un composé de tous les deux.

**MENIPE.** Si cela est, où est ta partie divine?

**TROPHONIUS.** En Béocie, où elle rend des Oracles.

**MENIPE.** Je n'entens pas ces mysteres; car il me semble que je te vois icy tout entier.

\*\*\* : \*\* : \*\* : \*\* : \*\* : \*\* : \*\* : \*\* : \*\* : \*\*

## DIALOGUE

DE MERCURE ET DE CARON.

**MERCURE.** **C**ONTONS ensemble, Maître Bâtelier, que nous n'ayons quelque différent, lors que nous aurons oublié tous deux ce que j'ay fourny pour toy.

**CARON.** Contons, je le veux.

**MERCURE.** Premièrement, une petite ancre de vingt-cinq sols pour ta barque.

CARON. Vingt-cinq sols ! c'est beaucoup.

MERCURE. Elle en couste autant , sur ma foy , & la courroye où est attachée la rame , deux carolus.

CARON. Jette ; Vingt-cinq sols , & deux carolus.

MERCURE. Plus , une éguille à r'acommoder les voiles , quatre sols & un double.

CARON. Ajouste-les.

MERCURE. Pour de la poix & du goudron , pour calfeutrer ta nacelle , avec des clous & une corde pour gouverner les voiles , le tout ensemble dix sols.

CARON. C'est bon marché.

MERCURE. Voilà tout , si je ne me trompe ; mais quand est-ce que tu me payeras.

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heure ; mais s'il arrivoit quelque bon temps , comme peste , guerre ou famine , on gagneroit davantage , & pour peu qu'on voulust frauder la Gabelle , il seroit aisé de te payer.

MERCURE. Et cependant je demeureray les bras croisez à souhaiter qu'il arrive des maux au monde , afin de r'avoir mon argent.

CARON. Je ne puis m'aquiter autrement ; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'aime mieux encore n'estre pas payé , que de voir arriver ces malheurs. Mais à propos , as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'à-present , aux anciens ? C'estoit autrefois des gens forts & vigoureux , la pluspart du temps blessez , & ce ne sont maintenant que de petits foireux passés & défaits , dont les uns sont mort de poison , les autres de leurs débauches , & la pluspart ont esté envoyez icy par leurs heritiers , pour avoir leur bien.

CARON. Jenem'en étonne pas; car on a assez de peine d'en avoir.

MERCURE. Ne t'étonne donc pas aussi que je redemande ce que t'ay presté.

\*\*\* :: \*\*\*

## DIALOGUE

DE PLUTON ET DE MERCURE.

PLUTON. **C**onnois-tu ce vieux bon homme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent après sa succession ?

MERCURE. Qui ? ce Sicyonien ?

PLUTON. Luy-mesme. Je te prie de le laisser encore en vie, jusqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui luy font la cour pour avoir son bien.

MERCURE. Cela seroit injuste de le voir vivre si long-temps, & les autres mourir si jeunes.

PLUTON. Nullement, mais tres-juste; car pourquoy veulent-ils estre les heritiers sans estre les parens ny les amis ? n'est-ce pas une honte de leur voir faire des vœux en public pour sa santé, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fut déjà mort ? Je te prie qu'il soit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce seroit les châtier comme ils méritent; mais il est vray qu'il les joue admirablement bien de son costé, faisant à toute heure semblant de mourir, quoy qu'il se porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs presens & leurs caresses; de sorte qu'à la fin je crains qu'ils ne deviennent pauvres par trop d'envie des enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de son âge, comme Jolas, & pour eux qu'ils ces-

sent de partager les tresors en songe, ou qu'ils quittent toutes leurs vaines esperances.

MERCURE. Laisse-moy faire, je te les ameneray tous l'un après l'autre dans peu de temps; Je pense qu'ils sont sept en tout.

PLUTON. Courage, Mercure, Que le bonhomme survive à tous les heritiers imaginaires.

\*\*\* : \*\*\* : \*\*\* : \*\*\* : \*\*\* : \*\*\* : \*\*\*

## DIALOGUE

DE TERPSION ET DE PLUTON.

TERPSION. **E**ST-IL juste, Pluton, que je meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Theorite, qui en a plus de quatre-vingt-dix, soit encore en vie ?

PLUTON. Tres-juste, Terpsion; car celuy-là est digne de vivre qui ne souhaite la mort de personne : & ceux-là sont dignes de mourir, qui tendent des pièges à leur amy, pour avoir la succession.

TERPSION. Mais n'est-il pas juste que celuy qui ne peut plus jouir de ses biens, les laisse à celuy qui en peut user ?

PLUTON. Tu fais de nouvelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuvent plus employer leurs tresors dans les voluptez; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'est leur ordre aussi que je condamne; car les plus vieux, ce me semble, devroient mourir les premiers, & les autres en suite, sans laisser vivre, par exemple, un vieux gouteux qui a perdu l'usage de tous les sens, & n'est plus qu'un sepulcre animé, pour faire mourir un jeune homme robuste & vigoureux

comme moy. C'est mettre, comme on dit, la charruë devant les bœufs, ou, si tu veux que je m'exprime plus noblement, faire remonter les fleuves vers leur source. Si l'on sçavoit, au moins, combien chacun d'eux doit vivre, on ne leur feroit pas la cour en vain.

**PLUTON.** Pourquoi estes-vous si ardens aussi à desirer le bien des autres; & pourquoy vous donnez-vous en adoption aux vieillards, pour nous faire rire après quand ils viennent à vous mettre en terre? Car c'est un plaisir de voir de jeunes gens comme vous devenir amoureux de vieillards & de vieilles décrépites, & leur faire mille caresses; sur tout, lors qu'ils n'ont point d'enfans; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'est pourquoy lors qu'ils en ont, ils font semblant de les haïr, pour se faire rechercher, & puis à la mort les rapelle à leur succession, selon l'ordre de la Raison & de la Nature; sans vous laisser pour fruit de toutes vos veilles, & de toutes vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

**TERPSION.** C'est ce qui me fait encore enragger après ma mort; Car combien ay-je employé de temps & de bien à courtoiser Theocrite, qui faisoit semblant à toute heure de mourir, avec son raslement & sa courte haleine? ce qui m'obligeoit à redoubler mes presens, pour débusquer mes rivaux, & je croyen verité que cela est cause de ma mort; car je ne dormois ni nuit ni jour, & je m'aperçeus bien que ce souvenir le faisoit rire l'autre jour à mon enterrement.

**PLUTON.** Courage, Theocrite, V y joyeux jusqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

**TERPSION,** Plût-à-Dieu que Cariclès mourut aussi devant luy.

PLUTON. Et Philon mesme, & Mélante ; Ils mourront tous l'un après l'autre de rage & de desespoir.

TERPSION. Cela me console, V y long-temps, Theocrite.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE ZENOPHANTE ET DE CALLIDE'MIDE'S.

ZENOPHANTE. COMMENT és-tu mort, Callidémidés ? car pour moy tu sçais que je me crévay en un festin chez Dinias, qui est une belle fin pour un Parasite.

CALLIDE'MIDE'S. Je le sçay, mais mon aventure est bien plus tragique ; tu connois le vieux Preodore.

ZENOPHANTE. Qui ? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faisois la cour ?

CALLIDE'MIDE'S. Luy-mesme. Il m'avoit promis de me faire son heritier ; mais ennuyé de l'attente, je voulus l'empoisonner, & gagnay son Echançon, qui par mal-heur fit un *qui pro quo*, & m'empoisonna pour luy. Cela fit bien rire ce bon-homme lorsqu'il eust découvert la fourbe, & qu'il me vit tomber tout-à-coup à la renverse.

ZENOPHANTE. Il en avoit bien du sujet, car je ne me puis tenir d'en rire jusqu'en l'autre monde, quoy que je n'yaye point d'interest. Tu t'es égaré, mon amy, en voulant prendre le plus court, au lieu que tu fusles arrivé plus sûrement par le droit chemin, quoy que peut-estre un peu plus tard.

\*\*\* : : : \*\*\*

## DIALOGUE

DE CNEMON ET DE DAMNIPE.

CNEMON. **V**OILA le proverbe arrivé de la chèvre qui prit le loup.

DAMNIPE. Qu'as-tu d'estre ainsi ému ?

CNEMON. **Q**ui ne le seroit, ayant esté si misérablement pris au piège que j'avois tendu moy-mesme, & laissant pour successeur un homme que je n'aimois point, au préjudice de mes héritiers légitimes ?

DAMNIPE. Comment cela ?

CNEMON. Je cajolois Hermolaüs, pour avoir sa succession ; & pour l'engager, je luy montray mon testament, où je le faisois mon héritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais par malheur, je suis mort le premier, quoy qu'il eür déjà un pied dans la fosse, & il jouit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poissons qui devorent la proye avec l'ameçon.

DAMNIPE. Non seulement la proye & l'ameçon, mais le pêcheur mesme, qui s'est laissé prendre dans ses filets.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de regret, mesme après ma mort.

\*\*\* : : : \*\*\*

## DIALOGUE

DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. **E**NFIN, tu nous est venu trouver, Polystrate, à l'âge de cent ans.

POLYSTRATE. Du moins à quatre-vingt dix-huit, Simyle.

SIMYLE.

**SIMYLE.** Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il y a que je suis mort ?

**POLYSTRATE.** Allez gayement contre ton opinion.

**SIMYLE.** Il est vray que je ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjouir ainsi caduque & sans enfans.

**POLYSTRATE.** J'avois toutes choses à souhait.

**SIMYLE.** Mais tu t'épargnois tout de mon temps.

**POLYSTRATE.** Les presens abordoient chez moy de toutes parts, & l'on m'envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur dans les païs étrangers. J'avois plus de crédit tout seul que le reste de la Ville, les plus grands me faisoient la cour, & les Dames s'estimoient heureuses de me posséder.

**SIMYLE.** Es-tu devenu quelque Prince après *Phaon's* ma mort, ou si Vénus t'a changé comme ce vieillard qui la passa dans sa nacelle ? car lors que je mourus tu n'estois qu'un vieux chassieux, qui n'avois que quatre dents à la bouche.

**POLYSTRATE.** On m'aimoit tel que j'estois, & l'on m'eust encore plus aimé, si j'eusse esté plus décrépité.

**SIMYLE.** Tu nous contes des Enigmes.

**POLYSTRATE.** On voit pourtant arriver cela tous les jours aux vieillards qui n'ont point d'enfans.

**SIMYLE.** Ah ! je t'entends; on te cajoloit pour avoir ton bien, tous tes attrait estoient dans ton cofre.

**POLYSTRATE.** Il est vray; mais je ne laissois pas de régner, & pour témoigner mon pouvoir, tantost je fermois la porte à l'un, tantost je faisois bon visage à l'autre; ce qui redoubloit leurs services.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laissé ?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets ; car j'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge ?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Je voy bien pourquoy.

POLYSTRATE. Cen'est pas ce que tu penses ; mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres. Maintenant, on le caresse à son tour, & les plus Grands se trouvent à son lever.

SIMYLE. Qu'on luy donne si l'on veut, le commandement des Armées ; il ne m'importe, pourveu que ceux qui briguoient ta succession ne l'ayent pas eüe.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE CARON ET DE MERCURE ;  
Où plusieurs autres parlent.

CARON. VOYEZ, Messieurs, où nous en sommes ; Nous n'avons que cette méchante nacelle, qui fait eau de tous costez ; cependant vous venez en foule, avec grand équipage, je crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulièrement ceux qui ne sçavent pas nager ; car si le bateau vient une fois à pancher de costé ou d'autre, nous voila tous au fond de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour passer heureusement & sans danger ?

CARON. Je vous le diray ; il faut laisser tout ce bagage à l'autre bord, encor est-ce tout ce que vous pourrez faire, que de passer en cét état.

Affis-toy, Mercure, à l'entrée de la nacelle, & ne laisse entrer personne qui n'ait tout quitté.

MERCURE. C'est bien dit, qui est celuy-cy qui marche le premier.

MENIPE. C'est moy. Tien, voila ma besace & mon bâton; qui est tout mon vaillant; car pour mon manteau, je ne l'ay pas seulement apporté.

*Philosophe  
Général  
Sicilien.*

MERCURE. Entre Menipe, tu es galant-homme, & t'assis au haut bout auprès du Pilote, pour observer la contenance de chacun: Mais qui est ce beau fils?

UN MORT. Charmolée de Mégare, de qui le baiser valoit deux talens.

MERCURE. Quitte-là tous ces baisers, mon amy, & ces jouës vermeilles, & ces cheveux longs, & ce teint vif & éclatant. Entre maintenant que tu es libre. Mais qui est ce fanfaron avec sa pourpre & son diadème, qui nous regarde de travers?

*10004;  
livres.*

UN MORT. Lampique Roy des Gelons.

*Lieu de  
Sicile.*

MERCURE. Que veux-tu faire de tout cet appareil, mon amy?

UN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchast tout nud & sans équipage?

MERCURE. Un Roy: non, mais bien un mort; Quite tout cela.

UN MORT. Laisse-moy pour le moins quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoisse.

MERCURE. Nullement; il faut tout quitter, & ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruautés, & tes violences; Monte à cette heure, que rien ne t'empesche. Mais qui est ce grand paillard que voicy?

UN MORT. Le luteur Damafias.

MERCURE. Tu as raison; car il me souvient de t'avoir veu souvent dans les lieux des exercices,

mais tu as trop d'embonpoint pour un mort; tu enfoncerois la nacelle. Quitte toute cette chaire inutile, & cette adresse, & cette force, & cette vigueur, & ces acclamations, & ces couronnes; car tout cela ne sert de rien en l'autre monde.

UN MORT. Tien, voilà tout; je ne disere plus en rien du reste des morts.

MERCURE. Entre maintenant que tu es léger. Et toy aussi, Craton quitte ces richesses, ce luxe, ces vanitez; & laisse sur le bord tes ancestres, & ta noblesse, & tous ces titres magnifiques, & ces inscriptions, & ces éloges, & ces statues, & ta gloire, & ton sepulcre, & ton epitaphe: Car le souvenir seul de ces choses est si pesant, qu'il seroit capable de nous submerger.

UN MORT. C'est bien malgré moy; mais qu'y feroit-on? il faut obéir.

MERCURE. Qui est celui-cy avec ses armes? hé! mon amy, que veux-tu faire icy bas de ce trophée?

UN MORT. C'est le monument que m'a dressé mon país, pour luy avoir gagné une bataille.

MERCURE. Il falloit laisser tout cela là-haut; car il y a icy une profonde paix, & l'honneur en est banny, aussi bien que les querelles. Mais qui est cet autre, avec sa mine grave? on diroit qu'il rêve profondement, & son sourcil me fait peur.

MENIPPE. C'est quelque Philosophe, Mercure, ou plutôt un imposteur & un charlatan; Fay-le deshabiller, tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau.

MERCURE. Dieux! combien de doutes, d'impertinences, de rêveries, de pensées vaines & frivoles, de questions obscures & embrouillées,

de curiositez inutiles , d'exactitude , & des choses de neant ! Mais qu'est-ce qu'il nous cache icy ? son ambition , son avarice , ses débauches ? Quitte tout cela , & ton arrogance , & ton éfronterie , & ta colere ; car il faudroit une Galere à trente rames pour le porter.

**MENIPE.** Coupe-luy aussi cette grande barbe de bouc , qui pese plus de soixante onces , ainsi elle est large & touffue.

**MERCURE.** Tu-as raison ; mais qui la coupera ? car je n'ay point de ciseaux ?

**MENIPE.** Moy sur le bord du bateau , avec cette coignée , ou plutôt avec une scie , pour rendre la chose plus ridicule.

**MERCURE.** Courage ; tu es plus humain , de la sorte !

**MENIPE.** Veux-tu que je luy oste aussi un peu de la hauteur des sourcils ?

**MERCURE.** Je le veux ; car il les relève par-dessus son front.

**MENIPE.** Il a encore quelque chose de bien puant sous l'aisselle.

**MERCURE.** Et quoy ?

**MENIPE.** La flaterie qui luy donne entrée chez les Grands.

**LE PHILOSOPHE.** Quitte donc aussi , Menipe , ta liberté , ton indifferance , & ta raillerie.

**MERCURE.** Nullement. Cela ne pese pas trop , & sert de divertissement pendant le passage. Mais qui est cet Orateur ? Qu'il quitte aussi ces longs discours qui n'ont point de fin , ces entrées & ces sorties ennuyeuses , ces digressions hors de propos , ces figures pueriles , ces periodes rondes & carrées , ces frequentes antitheses , ces hyperboles excessives , ces termes poetiques & empoulez. Voilà qui va bien ; délie le

bâteau, tire l'eschelle, lève l'ancre, déplie les voiles, dresse le gouvernail. Voguons. Qu'avez-vous a pleurer, sot que vous estes, & particulièrement ce Philosophe.

LE PHILOSOPHE. Je croyois que l'ame fust immortelle.

MENIPE. Tu en as menty, ce n'est pas cela que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc ?

MENIPE. Tes débauchés & tes voluptez. Tu n'iras plus écornister comme tu faisois, à la table des Grands, ni courre le Bordel toute la nuit, la teste entortillée dans ton manteau, pour venir le lendemain prescher la vertu à tes Ecoliers, afin d'attraper leur argent. Voilà ce qui te tuë.

MERCURE. Et toy, Menipe, n'est-tu point Yâché d'estre mort ?

MENIPE. Comment le serois-je, que je suis venu icy sans mander ? Mais tandis que nous parlons, j'entens quelque cris là-haut.

MERCURE. C'est que les uns se réjouissent de la mort du Tyran, les autres aplaudissent à Diophante, qui fait l'oraison funebre de Craton dans Sicyone. Voilà les femmes qui traînent par les cheveux la femme du Tyran, & les enfans qui jettent des pierres à ses enfans. D'autre costé la mere de Damasias le pleure en la compagnie des autres femmes; mais personne ne te regrette, Menipe.

MENIPE. Tu verras bien-tost les chiens & les corbeaux s'entrebattre, à qui me servira de tombeau, & faire un beau charivary à mes funeraillles.

MERCURE. Courage, je te louë d'estre ainsi ferme & resolu. Mais puisque vous voilà passez, allez vous presenter devant vostre Juge, tan-



plus précieux , quoy qu'il ne soit pas si recherché. Car vous ne voyez personne qui nous vienne faire la cour pour ce sujet ; au lieu que chacun court après les grandeurs & les richesses.

DIOGENE. Je ne m'en étonne pas ; car ils ont l'ame corrompé par les délices , & estant vuides d'honneur , ils ne peuvent contenir la vertu ; Semblables au tonneau percé des Danaïdes ; Mais ils ne manquent pas de grifes ni de crochets pour retenir leur or quand on le leur veut arracher.

CRATE'S. Nous avons aussi cette consolation que nous emportons avec nous nos tresors ; au lieu qu'ils laissent les leur là haut , & qu'on leur oste icy jusqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le passage.

\*\*\*

## DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET D'ANNIBAL,  
Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. **A**RESTE, Carthaginois, c'est à moy à passer devant.

ANNIBAL. Je ne te le cederay point.

ALEXANDRE. Veux-tu que Minos soit nostre Juge ?

ANNIBAL. Je le veux.

MINOS. Qui estes-vous ?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

MINOS. Tous deux Grands hommes ; mais quel est vostre différent ?

ALEXANDRE. A qui passera le premier ; Cér Afriquain est si insolent , que de me disputer la préférence , à moy qui ay esté Monarque de

toute l'Asie, & le plus grand Capitaine de l'Univers.

MINOS. Il faut entendre ses raisons, que dis-tu à cela, Annibal ?

ANNIBAL. Que je suis heureux d'avoir à parler devant un Juge qui ne donnera rien à la faveur, & qui n'aura pas tant d'égard à l'apparence, qu'à la vérité. Je dis donc, que celui qui s'est élevé comme moy par ses propres forces, & qui ne doit qu'à luy-même sa fortune, doit estre préféré à celui qui tire sa gloire de ses Ancestres. Car estant passé d'Afrique en Espagne avec une poignée de gens, je me rendis d'abord illustre par ma valeur; & après la mort de mon beau-frere, ayant eu le commandement des Armées, je domtay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident; puis traversant les Alpes, je conquis toute l'Italie jusqu'à Rome, après avoir gagné trois grandes batailles, & tué pour un jour tant d'ennemis, que je mesuray au boisseau les anneaux d'or que portent les Chevaliers, & marchay sur un pont de corps morts. J'ay fait toutes ces choses sans me dire fils de Jupiter, ni vouloir passer pour un Dieu. Mais ce qui est de plus considerable, c'est que je n'ay pas eu à faire à des Armeniens, ni à des Medes, qui fuient avant le combat, & qui abandonnent la victoire à qui a la hardiesse de l'attendre; mais aux nations les plus belliqueuses, & aux Capitaines les plus experimentez de l'Univers. D'ailleurs, je n'ay pas fait toutes ces conquestes avec des troupes aguerries de longue-main; ni avec des soldats de mon país; mais avec une armée de vagabonds & de mercenaires; non pas heritier d'un sceptre; mais simple bourgeois de

Carthage. Alexandre au contraire , ayant reçu de son pere avec un Empire une Armée qui estoit invincible , a eu besoin encore de fortune pour dompter un Prince voluptueux , & des Nations éfeminées ; & depuis corrompu par sa victoire , a degeneré de ses Ancestres , & s'est fait adorer comme un Dieu , après avoir tué de sa main ses meilleurs amis , & envoyé les autres au supplice. Pour moy triomphant & victorieux , ayant esté rapellé en Afrique , pour m'opposer à Scipion , j'ay obeï comme le moindre des Citoyens ; & depuis condamné injustement , j'ay porté patiemment mon exil. Mais j'oubliois une partie de ma gloire , que j'ay fait toutes ces choses sans le secours des Lettres ni des Sciences , & sans avoir eu pour Précepteur Aristote. Que si Alexandre prétend quelque avantage par son Diadème , cela est bon à l'égard des Perses & des Macedoniens ; mais non pas de moy , qui ne suis pas né son sujet , & qui n'ay remporté la gloire de sage & de vaillant Capitaine ; mais de qui la fortune n'a pas secondé toujours la valeur.

MINOS. Voila parlé fortement , & non en Barbare. Que répons-tu à cela Alexandre ?

ALEXANDRE. Que ma renommée suffiroit pour me donner l'avantage , si je ne voulois l'emporter par la force de la raison , aussi bien que par les armes , & triompher par mes paroles , comme par mes actions. Car ayant trouvé le Royaume de mon pere chancelant & ébranlé par sa cheute , j'ay sceu l'afermir par le supplice de ses meurtriers , & faire trembler la Grece par la ruine de Thèbes. En suite , élu General contre les Barbares , j'ay porté mes armes & mes esperances plus loin qu'aucun

autre devant moy ; & traversant l'Hellesponte j'ay défait les Capitaines de Darius en bataille rangée , conquis toutes les Provinces jusqu'en Cilicie , vaincu le Roy de Perse luy-mesme , & moissonné pour un jour tant de lauriers , que la barque de Caron ne fut suffisante pour passer les morts , tant le nombre en estoit grand. En suite , pour ne point parler de Tyr ni d'Arbelles , j'ay assujetty toute l'Asie , jusqu'aux Indes , & les Indes mesmes , & pris l'Ocean pour borne de mon Empire. Non content de ces exploits , j'ay traversé le Tanaïs , & vaincu les Scythes , triomphé de tous les ennemis de la Grece , & laissé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que si après avoir fait tant de choses au dessus d'un mortel , les hommes m'ont pris pour un Dieu , cela leur est pardonnable ; & à moy aussi de l'avoir souffert à l'établissement d'un nouvel Empire. Enfin , tu vois devant toy le Conquerant de la moitié de l'Univers , à qui un banny dispute la préseance , après estre mort esclave d'un petit Roy de Bitbynie. Ajoûtez à cela , que j'ay fait toutes ces conquestes en lion & à force ouverte ; au lieu qu'Annibal n'a jamais agy que par fraude , & a esté dompté à la fin par ses propres armes ; aussi cruel envers les vaincus , que je leur ay esté clement. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches ; après les délices de Capouë , qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. Jamais mes plaisirs n'ont souillé la gloire de mes armes , & j'ay attendu à triompher que je n'eusse plus d'ennemis. Je pourrois dire plusieurs autres choses pour ma défense ; mais je rougirois d'employer plus de paroles , pour une cause si juste. Il ne

reste plus qu'à prononcer sur ce différent.

SCIPION. Arrête ; Minos , j'ay quelque chose à représenter.

MINOS. Qui es-tu ?

SCIPION. Scipion , qui ay vaincu Annibal & domté Carthage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire ?

SCIPION. Que je le cede à Alexandre , & que je le dispute à Annibal.

MINOS. Tu as raison ; tu passeras devant luy , & Alexandre devant tous ; Qu'on ne m'en parle plus.

•••••

## DIALOGUE

DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE.

DIOGENE. **H**E quoy ! Alexandre , tu es mort comme un autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'est pas étrange , estant né mortel.

DIOGENE. Mais Jupiter estoit donc un imposteur de dire , que tu estois son fils , & ta mere nous en faisoit acroire , en disant qu'elle avoit couché avec un dragon.

ALEXANDRE. C'est qu'il n'y a pas trop d'assurance aux femmes , ni aux oracles ; mais je le souffrois , parce que cela imprimoit plus de respect & d'obéissance dans l'esprit des peuples.

DIOGENE. Enfin , à qui as-tu laissé ton Empire ?

ALEXANDRE. Je ne sçay ; car je n'ay pas eue loisir d'en disposer ; Mais en mourant , je donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire ?

**DIOGENE.** C'est qu'il me souvient du temps que la Grece te proclamoit son General , & que ses Orateurs te donnoient rang entre les principaux Dieux. Il y en eut mesme de si insolens que de te sacrifier & de te bastir des Temples comme au fils de Jupiter ; mais où es-tu ensevely ?

**ALEXANDRE.** En Babylone ; car il n'y a que trois jours que je suis mort ; mais Ptolomée me doit emporter en Egypte , pour m'y faire adorer avec les Dieux du païs.

**DIOGENE.** Qui ne riroit , Alexandre , de voir que tu n'és pas encore sage aprés ta mort , & que tu te flates de l'esperance de te voir adoré avec des monstres ! Quitte ces sortes vanitez , il n'y a point de commerce d'icy là-haut , & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en est une fois party. Mais je voudrois bien sçavoir comment tu portes la perte de ton Empire, & ce que tu penses quand il te souvient des Bactres & de Babylone , de ta grandeur & de ta gloire ? Quoy ! tu pleures, pauvre sot, Aristote ne t'a-t'il point appris que tout cela n'estoit que vanité ?

**ALEXANDRE.** Que dis-tu là Diogene du plus lâche de tous mes flatteurs ? ha ! ne m'oblige point , je te prie, à publier ses defauts , & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel , & de la passion extrême que j'avois pour les Lettres ; tantost me cajolant sur ma beauté , & tantost sur mes richesses , qu'il mettoit hardiment au nombre des biens , afin qu'il n'eust point de honte de les demander , ni de les recevoir. Voilà ce que j'ay profité de sa science, de prendre pour bien des choses, qui ne le sont pas, & dont la perte maintenant m'afflige.

**DIOGENE.** Sçais-tu ce que tu feras pour te guerir, puisse-qu'aussi bien il n'y a point d'élebre en l'autre monde ; Va boire cinq ou six grands traits du fleuve Léthé , jusqu'à ce que tu ayes perdu le souvenir de tous tes biens imaginaires. Aussi bien voilà Clite & Callisthene , avec une foule de malcontens , qui s'aprestent à te tourmenter ; Fuy pour le moins après ta mort , & bois tout ton soul ; car c'est le seul moyen de guerir.

\*\*\*

## DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET DE PHILIPPE.

**PHILIPPE.** **I**L faut que tu confesse maintenant que tu-és mon fils ; car tu ne serois pas mort estant fils de Jupiter ?

**ALEXANDRE.** Je le sçavois bien dès la-haut, mais je croyois cette opinion favorable à mes desseins.

**PHILIPPE.** Quoy ! de te laisser ainsi piper aux flateries de tes courtisans ?

**ALEXANDRE.** Non , mais de répandre par tout la gloire de mon nom & de mes armes, afin de ne point trouver de resistance.

**PHILIPPE.** Et à quels peuples as-tu jamais eu affaire qui fussent si redoutables ? Il falloit ataquier comme moy, les Traces, les Illyriens & les Grecs, dont dix mille sous Clearque ont fait fuir des millions de Barbares.

**ALEXANDRE.** Mais les Scythes & les Indiens avec leurs Elephans, estoient-ils à mépriser ? Je ne les ay pas vaincus pourtant en semant

des divisions parmy eux , ni'en corrompant leurs Chefs , & manquant de paroles à tous , mais en bataille rangée. Pour les Grecs , je les ay gagnez par la douceur , après les avoir domptez par la force.

PHILIPPE. J'ay appris tout cela de Clite , & que tu avois pris les coùtumes des vaincus , & t'estoit fait adorer comme un Dieu , sans souffrir qu'on me loüast en ta presence , ce qui fut cause de sa mort. Il ajoûtoit que tu-as exposé Lyfimachus aux Lions , & fait mourir tes autres amis par des crimes suposez , pour ne point parler des amours de Roxane & des caresses d'Ephestion : Je n'ay trouvé qu'une chose digne de moy dans l'histoire de ta vie , c'est de t'estre abstenu de la femme de Darius , & d'avoir eu soin de sa mere & de ses filles.

ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de ma valeur , lors que je sautay tout seul en bas du rampart dans la Ville des Oxydraques ?

PHILIPPE. Cette action est plus digne de blâme que de loüange. Cen'est pas que je n'estime le courage en un Prince , & que je ne sois bien aise de le voir l'épée à la main à la teste de ses troupes ; Mais il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fantassin ; outre que cela nuisoit à la reputation de tes armes , de voir un Dieu sanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu es mort , combien pense-tu qu'il y en a qui se moquent de tes impostures ? D'ailleurs , l'avantage que tu voulois tirer de cette réputation , diminué beaucoup de ta gloire , comme ayant voulu étonner par des prestiges , ceux que tu ne pouvois vaincre par la force ; outre que tout cela , quelque grand qu'il soit

est encore au dessous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bacchus & à Hercule , d'autant plus que j'ay pris des forteresses , qu'ils avoient trouvées imprenables.

PHILIPPE. C'est une chose étrange que tu ne sois pas encore défait de tes sottises , & que tu veuilles faire le fils de Jupiter jusques dans les Enfers. Apprend pour le moins à estre sage après ta mort.

\*\*\*

## DIALOGUE

D'ACHILLE ET D'ANTILOQUE.

ANTILOQUE. **Q**UE disois-tu n'aguere à Ulyffe , Que tu aimerois mieux estre valet de quelque pauvre Laboureur , qui n'auroit pas son soul de pain , que de regner icy parmi les Ombres ? Que cela est indigne du disciple de Phœnix & de Chiron , & que cela sent bien plus son lâche Phrygien , que son Achilla , qui préférera une mort glorieuse à une vie pleine de delices ;

ACHILLE. Ha ! fils de Nestor , C'est que je ne scavois pas alors que toute la gloire du monde n'est que fumée , quoy qu'en dise Homere , & tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ni force , ni beauté , ni industrie ; Je ne voy point que les Troyens m'y redoutent , ni que les Grecs m'y révérent. Tout y est égal & envelopé de mesmes tenebres ; Ce qui me fait souhaiter de revivre , au hazard d'estre petit compagnon.

ANTILOQUE. Il faut obeïr aux loix du monde , & ne pas murmurer contre l'ordre de la Nature.

Nature. Tous les Grands hommes sont morts ,  
aussi bien que toy.

ACHILLE. Tu essayes en vain de me consoler, Antiloque ; Je ne sçay comment le souvenir de la vie me donne des regrets , & à toy aussi. Mais tu es plus sage que moy pour le dissimuler, si ce n'est plutôt lâcheté de ne s'oser plaindre, quand on souffre.

ANTILOQUE. Au contraire, c'est par courage ; Car à quoy servent toutes ces plaintes ? ne vaut-il pas mieux porter son mal en patience , que de se faire moquer de soy par des regrets inutiles ?

## DIALOGUE

D'HERCULE , ET DE DIOGENE.

DIOGENE. N'EST-CE PAS là Hercule ? C'est luy, sans doute. Je le connois à sa peau de lion & à sa massue , sans parler de son arc ni de l'avantage de sa taille. Mais comment est-il mort estant fils de Jupiter ? D'où vient, mon amy, qu'ayant toujours esté triomphant & victorieux , tu as esté à la fin domté par la mort ? Je te sacrifiois là-haut comme à un Dieu.

HERCULE. Avec raison ; Car Hercule est au Ciel en la compagnie des Dieux , & je ne suis que son ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là ? peut-on estre en mesme temps au Ciel & dans les Enfers ?

HERCULE. Je t'ay déjà dit, que ce n'est pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Est-ce que tu as pris sa place , pour jouer icy bas son personnage ?

HERCULE. C'est quelque chose de semblable.

DIOGENE. Mais comment Eaque, qui est si exact, s'a-t'il pû prendre pour un autre ?

HERCULE. Il a esté déçeu par la ressemblance.

DIOGENE. Je le croy : car ce n'est en effet que la mesme chose ; & j'ay peur, au contraire, que ce ne soit icy Hercule, dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCULE. Tu es bien insolent de me contredire. Ne crains-tu point que je te fasse sentir quel personnage je represente ?

DIOGENE. Et que pourrais-tu faire à un mort, & particulièrement n'estant qu'une ombre ? Mais dy-moy, lorsque tu estois là-haut, estois-tu déjà l'ombre d'Hercule, ou si vous n'estiez tous deux qu'une mesme chose, qui s'est partagée après la mort ?

HERCULE. Quoy qu'on ne se pût empescher de répondre à un si impudent Sophiste, je te diray que ce qui estoit né d'Alemene est mort, & c'est cela que je suis ; mais ce qui estoit né de Jupiter est dans le Ciel.

DIOGENE. Je t'entens, c'est qu'Alemene eut deux jumeaux, l'un d'Amphitryon, & l'autre de Jupiter.

HERCULE. Nullement ; ces deux n'estoient qu'un.

DIOGENE. Cela est difficile à comprendre, deux Hercules en un seul, l'un mortel, & l'autre immortel, si ce n'est comme l'on peint les Centaures, moitié chevaux, & moitié hommes.

HERCULE. Ne sommes-nous pas tous composés de l'ame & du corps ? Qui empesche donc que l'une ne monte au Ciel, qui est le lieu de son origine, & que l'autre ne descende icy ?

**DIOGENE.** Cela seroit bon , si tu estois le corps d'Hercule ; mais tu n'es que son ombre , & tu ferois sans y penser , trois Hercules au lieu de deux ; l'un au Ciel , l'autre dans les Enfers ; & le troisieme sur le Mont Oëta , où tu as esté bruslé.

**HERCULE.** Je vois bien que tu es un grand Sophiste ; mais qui es-tu ?

**DIOGENE.** Diogene , & non pas son ombre ; qui ne suis pas dans le Ciel , mais parmy les morts , & qui me moque d'Homere , & de ses Fables.

\*\*\*::\*\*\*

## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TANTALE.

**MENIPE.** **Q**U'AS-tu à pleurer , Tantale : & quel tourment souffres-tu dans ce lac où tu habite.

**TANTALE.** Je meurs de soif , Menipe.

**MENIPE.** Es-tu si paresseux , que de ne te pouvoir baïsser pour boire , ou prendre seulement de l'eau dans le creux de ta main ?

**TANTALE.** L'eau s'enfuit quand je m'en approche , & si j'en pense prendre avec la main , elle est aussi-tost écoulée.

**MENIPE.** Cela est étrange ! Mais qu'as-tu besoin de boire , n'ayant plus de corps ? Car ce qui avoit faim & soif , est enterré en Lydie , & l'ame n'a pas besoin de boire ni de manger.

**TANTALE.** C'est mon supplice , Menipe , que mon ame ait la mesme altération que mon corps.

**MENIPE.** Je le veux croire , puisque tu le

dis : mais encore quelle est ton apprehension ? Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y avoit une autre mort après celle-cy ?

TANTALE. Non; mais cela fait partie de mon supplice, d'avoir soif sans qu'il en soit besoin.

MENIPE. Tu résèves, Tantale, & tu as besoin de boire, c'est de l'ellebore, pour guerir un mal contraire à la rage, d'aprehender la soif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourveu qu'on m'en donne.

MENIPE. Console-toy, Tantale, tu n'es pas le seul des morts, qui ne boit point; car tous tant qu'ils sont, n'ayant point de corps, ne peuvent boire, mais tous n'ont pas comme toy une soif extrême, sans se pouvoir desalterer.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE MERCURE.

MENIPE. **O**U sont toutes ces beautez de l'autre monde ? Montre-moy tout, Mercure; car je ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Menipe; mais regarde de ce costé-là, tu y verras Nirée, Narcisse, Hyacinthe, Achille, Tyro, Leda, Helene; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre sexe.

MENIPE. Je ne vois que des os, & des carcasses toutes semblables.

MERCURE. C'est pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré, quoy qu'il semble que tu n'en fasses point d'estat.

MENIPE. Pour le moins, montre-moy He-

lehe ; car je ne la ſçauois reconnoître.

MERCURE. Cette carcasse que tu vois c'est Helene.

MENIPE. Quoy ? c'est pour cela que toute la Grece s'embarqua sur mille Navires, & que tant de braves gens périrent, & tant de Villes furent ruinées ?

MERCURE. C'est que tu ne l'as pas veüe en ſa beauté ; car je ſuis ſeur que tu n'aurois pas craind d'endurer mille travaux pour cette Belle, comme dit le Poëte. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles ſont paſſées, n'ont plus rien de beau, & lors qu'elles ſont en leur luſtre, tout le monde les admire ?

MENIPE. C'est ce qui m'étonne, Mercure, que tant d'honneſtes gens ne ſe ſoient pas apperçeus qu'ils entreprenoient de ſi grand travaux pour une choſe de ſi peu de durée.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir de philoſopher, Menipe, choiſi un lieu commode pour ta demeure, tandis que j'iray faire paſſer le reſte des ombres.

•••••

## DIALOGUE

D'EAQUE, DE PROTESILAS, DE MENELAÛS,  
ET DE PARIS.

EAQUE. **P**OURQUOY eſt-ce, Proteſilas, que tu te jettes ſur Helene, & que tu t'étrangles ?

PROTESILAS. Parce qu'elle eſt cauſe de ma mort, & de ce que ma femme eſt demeurée veuve, & ma maiſon imparfaite.

EAQUE. Il ſ'en faut prendre à Menelaüs,

qui t'a mené à la guerre de Troye , où tu es mort.

PROTESILAS. Tu as raison ; c'est à toy que j'en veux , miserable.

MENE LAÏUS. Ce n'est pas encore à moy qu'il s'en faut prendre , mais à Paris , qui contre tout droit d'hospitalité m'est venu enlever ma femme , & meritoit d'estre mal-traité , non seulement par les Grecs , mais par tous ceux qui sont morts au siege de Troye.

PROTESILAS. Viens donc , mal-heureux , que je t'étrangle , puisque tu es cause de la mort de tant de gens ; Tu ne m'échaperas point.

PARIS. Tu as tort , Protésilas , de traiter si mal un amoureux oomme toy , & l'esclave d'un mesme Dieu. Ne sçais-tu pas que c'est luy qui nous force d'aimer , & qui fait de nous ce qui luy plaist ?

PROTESILAS. Il est vray que ce petit Dieu d'amour est cause de tout le mal.

EAQUE. Mais on le pourroit excuser aussi en disant , qu'il n'y a que toy proprement qui sois cause de ta mort ; puis qu'oubliant ta maistresse , que tu ne faisois que d'épouser , tu t'allas jeter devant tous les autres pour acquerir de la gloire , & fut le premier tué à la descente du Navire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de sujet de m'en prendre aux Dieux , & d'accuser le destin qui l'avoit ainsi ordonné.

EAQUE. Pren-t'en donc à eux , & laisse ceux-cy en repos après leur mort.

DES MORTS : DES MORTS : DES MORTS : DES MORTS : DES MORTS

## DIALOGUE

DE MENIPE ET D'EAQUE;  
Où plusieurs autres parlent.

**MENIPE.** JE te conjure par le Dieu des Enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

**EAQUE.** Il seroit difficile de te montrer tout; mais voicy le principal, Cerbère, Caron, Phlégéton, & le marais que tu as passé.

**MENIPE.** Je sçay tout cela, & que tu es le portier des Enfers; J'ay vü mesme Pluton & les Furies; mais montre moy ces illustres morts dont on parle tant.

**EAQUE.** Voilà Agamemnon, Achille, Diomede, Ulysse, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

**MENIPE.** Grands Dieux, Homere! en quel état sont les Heros de tes Rapsodies, sans aucune forme ny beauté qui les puisse faire reconnoître. En un mot, rien que cendre & que poussiere. Mais qui est celuy-cy, Eaque?

**EAQUE.** C'est Cyrus & Crésus ensuite; puis Sardanapale; & plus loin, Midas & Xerxes.

**MENIPE.** C'est donc roy, détestable, qui as percé le mont Athos, & enchaîné l'Hellepont, & qui as fait trembler toute la Grece! Est-ce là Crésus! Dieux! comme il est fair! & Sardanapale! je te prie que je luy donne un coup de poin.

**EAQUE.** Tout beau; Tu luy romprois la teste, qu'il a extrêmement délicate, à cause que ce n'étoit qu'un éfeminé. Mais veux-tu que je te montre aussi les Philosophes.

MENIPE. Je le veux.

EAQUE. Tien, voilà Pytagore.

MENIPE. Bon-jour, Euphorbe, Apollon, & tout ce qu'il te plaira.

PYTAGORE. Bon-jour, Menipe.

MENIPE. N'as-tu plus ta cuisse d'or ?

PYTAGORE. Non ; mais que je voye s'il n'y a rien à manger dans ta beface.

MENIPE. Il n'y a que des fèves, mon amy, qui n'est pas un manger pour toy.

PYTAGORE. Donne, donne, on a d'autres sentimens en l'autre monde, & je ne m'aperçois point icy de ce que j'y remarquois là-haut.

EAQUE. Voilà Solon, Thalés, Pittacus, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sept en tout.

MENIPE. Je ne vois que ceux-là qui ne pleurent point, & qui conservent quelque gayeté icy bas ; Mais qui est celuy-cy tout poudreux comme un gasteau cuit dans les cendres, & tout plein d'éleveures ?

EAQUE. C'est Empedocle qu'on a tiré du mont Etna, tout échaudé.

*On luy  
donne  
des pan-  
touffes  
d'Airain.*

MENIPE. Dieu te gard Maistre Pantouffier, qui t'a meu de te jeter tout vif dans cette fournaise ?

EMPEDOCLE. La mélancolie.

MENIPE. Dy plutôt que c'estoit orgueil, vanité, présomption, pour faire croire que tu estois immortel lors qu'on ne te trouveroit plus ; Voilà ce qui t'a consumé toy & tes pantouffes. Mais ta fourbe n'a servy de rien ; car on ta vü après ta mort. Ce n'est pas tout ? Où est Socrate ?

EAQUE. Avec Nestor, Palamede, & les autres grands causeurs du temps passé, qui en conte à son ordinaire.

MENIPE.

**MENIPE.** Je serois bien aise de le voir, si c'est près d'icy.

**EAQUE.** Vois-tu cette teste chauve ?

**MENIPE.** C'est un signe commun à tous les morts.

**EAQUE.** Jete dis ce camus.

**MENIPE.** Ils le sont tous aussi.

**SOCRATE.** Est-ce moy que tu demandes, Menipe ?

**MENIPE.** Ouy, Socrate.

**SOCRATE.** Que fait-on à Athenes ?

**MENIPE.** Force gens font les Philosophes, qui n'en ont que l'habit & la démarche ; Tu sais comme Platon & Aristipe sont venus icy, l'un sortant de la Cour d'un Tyran ; & l'autre tout parfumé.

**SOCRATE.** Et qu'est-ce qu'on dit de moy ?

**MENIPE.** Tu es trop heureux pour ce regard ; car on croit que tu as esté un homme admirable & qui as tout sçû, quoy que pour te dire la verité, je crois que tu ne sçavois rien.

**SOCRATE.** Je leur ay dit cela tant de fois, mais ils n'en vouloient rien croire.

**MENIPE.** Qui sont ceux-là qui sont près de toy ?

**SOCRATE.** Charmide, Rhedre, & Alcibiade.

**MENIPE.** Courage, tu n'as pas oublié tes bonnes coûtumes en l'autre monde, & aimes encore les beaux garçons.

**SOCRATE.** Que voudrois-tu que je fisse icy de plus agréable ? mais assis-toy là près de nous.

**MENIPE.** J'aime mieux aller près de Crésus & de Sardanapale, pour leur ouïr faire leurs regrets ; car cela me fait crever de rire.

**EAQUE.** Et moy, je m'en vais aussi, de peur que

quelque mort ne s'évade pendant mon absence ;  
Adieu ; une autre fois tu verras le reste.



## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE CERBERE.

*C'est que  
Menipe  
estoit un  
Philoso-  
phe Cy-  
nique.*

MENIPE. **D**Y-MOY, Cerbere, puisque nous sommes camarades, En quel état estoit Socrate lors qu'il vint icy ? Car comme tu es Dieu, tu sçais pour le moins aussi bien parler qu'aboyer.

CERBERE. Il sembloit d'abord fort résolu, & vouloit passer pour homme qui n'avoit pas craint la mort ; mais lors qu'il eut mis le pied dans ces tristes lieux, il fut éfrayé de l'épaisseur de leurs ténèbres, & comme je commençay à l'aboyer & à le mordre, il se mit à pleurer comme un enfant, & à se tourmenter en cent façons.

MENIPE. C'estoit donc un imposteur, qui n'étoit pas intrepide, comme il disoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit passer par là, il témoigna de la résolution pour ne point paroistre souffrir à regret une nécessité, & pour se rendre plus admirable. On peut dire cela généralement de tous les Philosophes, qu'ils sont fort vaillans jusqu'à ce passage; mais ils perdent cœur alors comme les autres.

MENIPE. Mais moy ; comment t'ay-je paru en ce moment ?

CERBERE. Digne de ta profession, & Diogene avant toy, car vous n'estes point venu icy par force, ni en rechignant; mais d'une façon libre & gaye, comme s'il n'y eust eu à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.

## DIALOGUE

DE CARON, DE MENIPE ET DE MERCURE.

CARON. **P**AYE le Batelier, maraut.

MENIPE. Cric tant que tu voudras, tu n'auras rien.

CARON. C'a un double pour le passage.

MENIPE. Comment veux-tu que je t'en donne si je n'en ay point?

CARON. Y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas vaillant un double?

MENIPE. Moy.

CARON. Je t'étrangleray malheureux, pour mon argent.

MENIPE. Et moy, je te rompray la teste à coups de baston.

CARON. Je t'auray donc passé pour rien.

MENIPE. Que Mercure te paye s'il veut, puis qu'il m'a amené icy.

MERCURE. Cela seroit bon, que je payasse pour les morts, après avoir eu la peine de les conduire.

CARON. Je ne te laisseray pas aller autrement.

MENIPE. Mets donc ta nacelle à bord; mais comment feras-tu pour me faire payer, si je n'ay point d'argent?

CARON. Ne sçavois-tu pas bien qu'il en falloit apporter?

MENIPE. Et quand je l'aurois sçû, me pouvois-je empêcher de mourir?

CARON. Quoy! tu seras le seul qui te venteras d'avoir passé la barque de Caron pour rien;

MENIPE. Non pas pour rien; car j'ay tiré à la

rame & à la pompe, sans te rompre la teste de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec le passage.

MENIPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire battre par Eaque!

MENIPE. Laisse-moy donc en repos.

Pois plus  
et amer.

CARON. Montre ce que tu as dans ta besace.

MENIPE. Il n'y a que des lupins, & quelque œuf couvé.

CARON. D'où nous as-tu amené ce chien, Mercure, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & se moquer de ceux qui pleurent?

MERCURE. Tu ne sçay qui tu as passé, Caron, c'est un homme parfaitement libre, & qui ne se soucie de rien.

CARON. Que si jete r'attrappe jamais!

MENIPE. On n'y retourne pas deux fois.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE PLUTON, DE PROTE'SILAS ET DE PROSERPINE.

PROTE'SILAS. **H**A! Pluton, & toy fille de Cerés, ne rejetez pas la priere d'un Amant.

PLUTON. Qui es-tu, qui parles ainsi?

PROTE'SILAS. Le premier des Grecs, qui mourut au siege de Troye.

PLUTON. Et que veux-tu?

PROTE'SILAS. Retourner au monde pour quelques heures.

PLUTON. C'est une priere que font tous les morts, & que personne n'obtient.

**PROTÉSILAS.** Ce n'est pas l'amour de la vie qui me fait parler, mais le désir de voir ma maîtresse, que je laissay dans la chambre nuptiale, pour me haïster de partir avec les Grecs; & je fus si malheureux que d'estre tué par Hector à la descente du Navire; L'amour que j'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & je voudrois la pouvoir encore entretenir un moment.

**PLUTON.** N'as-tu pas bû de l'eau du fleuve Léthé comme les autres?

**PROTÉSILAS.** J'en ay bû, mais le mal estoit plus fort que le remede.

**PLUTON.** Elle ne tardera point à venir, & t'épargnera la peine de l'aller trouver.

**PROTÉSILAS.** Mais je ne puis souffrir l'attente; Tu connois l'impatience des Amans, Pluton, car tu as autrefois aimé.

**PLUTON.** Que te servira-t'il de la revoir un moment, pour la reperdre pour toujours?

**PROTÉSILAS.** Peut-estre que je la persuaderay de venir avec moy, & par ce moyen j'acrottray ton Empire d'une Ombre.

**PLUTON.** Cela n'est pas juste Protésilas, & ne s'est jamais fait.

**PROTÉSILAS.** C'est qu'il ne t'en souviens plus; car tu rendis à Orphée son Eurydice, & à Hercule Alceste, qui estoit ma parente.

**PLUTON.** Voudrois-tu paroître devant elle en cet état, où tu la ferois mourir de peur? Et penses-tu qu'elle te voulust regarder, ni qu'elle te pust reconnoître?

**PROSERPINE.** Faisons-luy grace, Pluton, & commandons à Mercure de le remettre là-haut & de le fraper de sa verge lors qu'il sera arrivé au monde, pour luy faire reprendre sa pre-

miere forme, & le rendre tel qu'il estoit au sortir de sa chambre nuptiale.

PLUTON. Puisque Proserpine le veut, j'y consens. Ramene celuy-cy, Mercure; mais qu'il se souviene qu'on ne luy a accordé qu'un jour.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE MAUSOLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **P**ourquoy fais-tu tant le dédaigneux & le méprisant, comme si l'on n'estoit pas digne de te regarder?

MAUSOLE. Parce que j'ay esté Roy, Diogene, & que j'ay commandé un grand païs, sans parler de ma beauté ni de ma valeur. D'ailleurs j'ay un superbe tombeau dans Halicarnasse, enrichy de figures de marbre, de sorte qu'il y a peu de temples qui égalent mon sepulcre; Après cela, n'ay-je pas raison de faire le vain?

DIOGENE. Quoy? pour ta beauté, ta valeur, ton Royaume & ton sepulcre? Mais, mon amy, tu n'as rien icy bas de tout cela; & si tu veux prendre quelqu'un pour Juge, on te dira que ta carcasse n'est pas différente de la mienne. Pour ton sepulcre, c'est à ceux d'Halicarnasse à s'en vanter, & à le montrer aux Etrangers, comme une des merveilles du Monde, & un chef-d'œuvre d'Architecture; mais je ne voy pas à quoy il te peut servir, si ce n'est à t'accabler sous sa pesanteur.

MAUSOLE. Comment? tout cela me seroit inutile; & Mausole ne seroit en rien différent de Diogene?

**DIOGENE.** Si fait bien; car Mausole pleurera sa felicité passée, & Diogene s'en rira. Il parlera de son sepulcre, construit par la belle Artemise, & Diogene ignorera s'il a un sepulcre; car cela luy est indifférent, mais il se souviendra qu'il a laissé une memoire immortelle, pour avoir mené la vie la plus accomp'ie qu'un mortel puisse mener, plus haute mille fois que ton sepulcre, miserable Mausole, & plus durable que luy, quand il seroit bast y sur un roc.

\*\*\* : \*\*\* : \*\*\* : \*\*\*

## DIALOGUE

DE THERSITE, DE NIRE'E, ET DE MENIPE.

**NIRE'E.** **V**Oicy Menipe qui jugera lequel de nous deux est le plus beau.

**MENIPE.** Il faut sçavoir premierement qui vous estes.

**NIRE'E.** Nirée & Therсите.

**MENIPE.** Lequel de vous deux est Nirée, & lequel Therсите? car je ne le sçauois discerner.

**THERSITE.** J'ay déjà cet avantage, qu'avec ma teste pelée & pointuë, nous sommes si semblables, que nostre Juge ne nous a pû reconnoître; Dy maintenant, Menipe, lequel de nous deux te semble devoir remporter le prix de la beauté.

**NIRE'E.** Moy, sans doute, qui suis fils de Carops & d'Aglye, & le plus beau de tous ceux qui furent au siege de Troye.

**MENIPE.** Mais mon ami, tu n'as point apporté ta beauté en l'autre monde; & s'il y a quelque différence en ta carcasse & la sienne, c'est que la tienne est plus fragile, parce que tu n'estois qu'un éfeminé.

NIRÉE. Demande un peu à Homere comme j'estois fait là-haut.

MENIPE. C'est un songe que la vie, Nirée, il ne faut pas regarder ce que tu estois autrefois ; mais ce que tu es maintenant.

NIRÉE. Quoy ? je ne suis pas encore plus beau que luy.

MENIPE. Voulez-vous que je vous die, vous n'estes beaux ni l'un l'un ni l'autre, ni pas un d'entre les morts ; car il n'y a point de distinction.

\*\*\*

## DIALOGUE

### DE MENIPE ET DE CHIRON.

MENIPE. J'AY ouï dire Chiron , que pouvant estre immortel , tu avois souhaité la mort ; Comment as-tu pû avoir de l'amour pour une chose si peu aimable.

CHIRON. C'est que j'estois las de vivre.

MENIPE. Mais n'estois-tu pas bien-aïse de voir la lumiere.

CHIRON. Non ; car je ne faisois tous les jours que la même chose, boire , manger & dormir ; & le plaisir de la vie consiste dans la diversité.

MENIPE. Mais comment suportes-tu la mort , après avoir quitté la vie pour elle ?

CHIRON. Sans déplaisir. Car il y a une certaine égalité parmy les morts qui ne me déplaist pas , comme dans un état populaire , ou l'un n'est pas plus grand Seigneur que son compagnon ; & il ne m'importe qu'il soit jour ou nuit ; outre qu'on a été davantage icy bas , qu'on n'est pas tourmenté de faim ni de soif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

**MENIPE.** Prend garde, Chiron, que tu ne retombe insensiblement dans le défaut que tu as voulu éviter ; Car si tu t'es lassé de la vie, parce que tu faisois tous les jours la même chose, tu te laisseras, à plus forte raison, de la mort, où tout est semblable.

**CHIRON.** Que faut-il donc faire, Menipe.

**MENIPE.** Ce que font les Sages, Se contenter de sa condition, & croire qu'il n'y a rien d'insupportable ni dans la vie ni dans la mort.

## DIALOGUE

DE **DIOGENE**, D'**ANTISTHENE**,  
ET DE **CRATE'S**.

**DIOGENE.** Puisque nous sommes de loisir, allons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils disent.

**ANTISTHENE.** Je le veux ; car c'est un plaisir de voir les uns pleurer, & les autres supplier qu'on les relâche, ou se roidir en descendant contre ce luy qui les mène.

**CRATE'S.** Je vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriva à la descente. Nous estions grand nombre ; mais les plus apparens estoient Artacés Satrape des Médes, Oronte l'Arménien, & le riche Ismenodore. Le dernier avoit esté tué par des voleurs près la montagne de Cithéron, comme il alloit à l'Eusine, & avoit encore les mains routes sanglantes des coups qu'il avoit receus ; Aussi se lamentoit-il étrangement, & regrettoit ses enfans qu'il laissoit encore jeunes, s'accusant d'une extrême imprudence, de ce qu'ayans à passer par des lieux que la

guerre avoit désolé; il n'avoit mené que deux valets avec luy, quoy qu'il eust quantité de vaisselle d'or & d'argent. Arfacés estoit un venerable vieillard, qui se fâchoit fort d'aller à pied contre la coûtume des Parthes, & qui eust bien voulu qu'on luy eust amené son cheval, qui avoit esté tué avec luy. Car comme il courroit à toute bride devant les autres, en une bataille contre le Roy de Capadoce, un soldat Thracien s'avancant, mit un genoux en terre afin de se tenir plus ferme, & détournant de son boucher le coup que luy portoit Arfacés, donna de sa pique dans le poitrail de son cheval, de telle roideur, qu'il perça homme & cheval tout ensemble, l'impetuosité de sa course ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte, il avoit les jambes si foibles, qu'il ne se pouvoit tenir debout, ce qui arrive ordinairement à ces peuples, accoustumez à aller à cheval; de sorte qu'en mettant pied à terre, on diroit qu'ils marchent sur des épines; Il bronchoit donc à chaque passans qu'on le pût faire avancer; si bien que Mercure fut contraint à la fin de le charger sur ses épaules, & de le porter jusqu'au bateau, ce qui me faisoit rire.

ANTISTHENE. Pour moy quand je descendis icy, je ne voulus point me mêler parmy la foule, mais laissant les autres crier & se plaindre, je courus prendre place dans la nacelle, afin de passer plus commodement. Cependant voyant lamenter les uns, & les autres rendre gorge, je ne me pouvois tenir de rire non plus que toy.

DIOGENE. Voilà les aventures de vostre passage; mais les miennes sont bien plus plaisantes; car il m'arriva de passer avec le Banquier Ble-

flas, qui estoit du port de Pirée; Lampis l'Acar-nanien, qui commandoit les troupes étrange-res, & un riche homme de Corinthe nommé Damis, que son fils avoit empoisonné. Le pre-mier s'estoit laissé mourir de faim, à ce qu'on disoit, & paroissoit fort pâle & fort maigre, & le second s'estoit tué pour une Courtisane; Quoy que la cause de leur mort ne me fut pas incon-nuë, je ne laissay pas de la vouloir apprendre d'eux; & comme Damis accusoit son fils, je luy dis qu'il ne s'en devoit prendre qu'à luy-même, puis qu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis que tout vieux & cassé il passoit le temps dans les délices. Je dis à l'Acar-nanien qu'il avoit grand tort de s'estre laissé vaincre par une femme, luy qui avoit toujours paru invincible à ses ennemis; & je gronday fort Blepsias d'avoir épargné son bien, comme s'il eust dû vivre éternellement, pour le lais-ser à des étrangers qui ne le touchoient de rien; mais nous voicy tantost arrivez à la décente. Remarquons de loin ceux qui viennent: Dieux! combien en voilà qui se tourmentent, jusques à ces vieillards tout décrépites, tant ils sont amoureux de la vie! Je ne vois que les en-fans qui ne pleurent point; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy: Qu'as-tu à pleurer, mon amy? est-ce que tu croyois estre immortel, ou que tu regrette quelque grande feli-cité?

UN MORT. Non, j'estois un pauvre pécheur, qui avois bien de la peine à vivre, tout boiteux & presque aveugle, sans aucuns enfans pour me soulager.

DIOGENE. Et avec cela tu regrettes la vie?

UN MORT. C'est qu'elle est agreable; & la

mort hideuse & terrible.

DIOGENE. Tu radotes, bon-homme, & tu retournes en enfance ; Que dirons-nous de ces jeunes gens qui aiment la vie , si celui-cy la regrette lors qu'il devoit souhaiter la mort, comme un azyle à sa vicillesse ? Mais retournons , de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant si près de la porte , que nous voulons nous sauver.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TIRESIAS.

MENIPE. **I**L n'est pas aisé maintenant de savoir si tu as esté aveugle , car tout le monde l'est icy ; mais si tu as esté mâle & femelle , comme on nous le veut faire croire , dis-moy , je te prie , qu'elle est la condition la plus heureuse , celle de l'homme ou de la femme ?

TIRESIAS. Celle de la femme ; car elles sont les maistresses & ne vont point à la guerre , n'ont ni procès ni querelles à démêler , ni aucune autre fâcheuse affaire.

MENIPE. Mais ne te souvient-il point de la Médée d'Euripide , qui déplore leur condition & le mal qu'elles souffrent en accouchant ? A propos , n'as-tu jamais accouché ?

TIRESIAS. Pourquoy me fais-tu cette question ?

MENIPE. Par curiosité , sans aucun dessein de s'offenser.

TIRESIAS. Je n'ay point eu d'enfans , mais je n'estois pas sterile.

MENIPE. Estois-tu homme & femme tout ensemble , ou si un sexe a succédé à l'autre ; &

Cela s'est-il fait peu à peu, ou tout d'un coup ?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes ? Est-ce que tu doutes de la verité ?

MENIPE. Est-il défendu d'en douter ? & faut-il recevoir pour Oracles, tout ce que disent les Poëtes, sans oser s'en enquerir ?

TIRESIAS. Tu n'auras garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en bestes ni en arbres, puisque tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPE. Nous examinerons cela une autre fois ; Mais dy-moy maintenant, quand tu estois femme, si tu sçavois l'avenir, ou si tu-és devenu homme, & Prophete en mesme temps ?

TIRESIAS. Que tu sçais peu de mes nouvelles ! Il semble que tu ignores comme les Dieux me firent Juge de leur différent, & que Junon m'avengla ; Jupiter me donna le don de prophetie pour recompense.

MENIPE. N'és-tu point encore défait de ces fables ? Mais tu-as cela de commun avec tous les autres Devins, de ne rien dire qui vaille.

\*\*\* ; \*\*\* ; \*\*\* ; \*\*\* ; \*\*\* ; \*\*\* ; \*\*\* ; \*\*\*

## DIALOGUE

D'AIAX, ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. **S**I ta fureur t'a cousté la vie, lors que tu faisois le moulinet sur un troupeau de moutons, comme si c'eussent esté des hommes, pourquoy t'en prens-tu à Ulyssé, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre jour qu'il descendit aux Enfers, pour consulter Tirésias ?

AIAX. C'est qu'il est cause de ma mort, pour

m'avoit disputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu devoir estre le maistre par tout, sans qu'on t'osast rien contester.

AIAX. Non ; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naissance ; Toy-mesme me les cedois, qui estois plus grand Seigneur qu'Ulysse, & tous les autres, hormis ce facquin, à qui j'ay sauvé mille fois la vie.

AGAMEMNON. Il s'en faut prendre à Thetis, qui les vint exposer en public, comme si chacun eust eu droit d'y prétendre ; au lieu de te les donner comme à son cousin germain.

AIAX. Je ne devois m'attaquer qu'à celuy qui me les contestoit.

AGAMEMNON. Mais Ulysse est excusable, s'il a eu de la passion pour la gloire, dont tous les honnestes gens sont amoureux ; & tu sçais qu'il remporta la victoire, au jugement mesme de nos ennemis.

AIAX. Je sçay bien qui en fut la cause, mais il ne se faut pas attaquer aux Dieux ; Toutefois, je n'aimerois pas Ulysse, quand mesme ils me le commanderoient.

\*\*\* : \*\*\* : \*\*\* : \*\*\*

## DIALOGUE

DE MINOS ET DE SOSTRATE.

MINOS. **Q**U'ON plonge ce Voleur dans le Plégéron, & qu'on fasse déchirer ce Sacrilege, à la Chimere. Pour ce Tyran, qu'on l'étende tout de son long près de Tycie, pour estre rongé comme luy par des vautours ; Mais vous autres Belles ames, allez aux

champs Elifées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

**SOSTRATE.** Je n'ay que deux mots à dire, s'il plaît à Minos de m'écouter.

**MINOS.** Que je t'écoute, méchant! comme si tu n'estois pas convaincu d'avoir tué & volé sur les grands chemins!

**SOSTRATE.** Il est vray, mais il faut voir si j'ay mérité pour cela d'estre puny.

**MINOS.** Comment? ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuvres?

**SOSTRATE.** Les destins ne l'avoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde?

**MINOS.** Il est certain que nous sommes tous sujets aux loix des Parques, qui prescrivent à chacun ce qu'il doit faire, dès le point de naissance.

**SOSTRATE.** Mais quand on tuë quelqu'un par l'ordre d'un autre, qui est proprement l'auteur du meurtre?

**MINOS.** Celuy qui l'a commandé, car l'autre n'en est que l'instrument, non plus que l'épée, surtout, s'il a esté contraint d'obeir.

**SOSTRATE.** Courage tu fortifies encore mon raisonnement; & lors qu'un valet apporte un present de la part du maistre, à qui a-t-on l'obligation, ou au maistre, ou au valet?

**MINOS.** Au maistre, car l'autre n'en est que le porteur.

**SOSTRATE.** Ne vois-tu donc pas que tu as tort de-me punir & de récompenser ceux-cy, puisque nous n'avons fait les uns & les autres qu'exécuter l'ordre du Destin?

**MINOS.** On trouveroit bien d'autres choses à dire qui voudroit tout éplucher, mais tu meri-

serois d'estre puni non seulement comme un Voleur, mais comme un Sophiste qui controle les actions des Dieux. Toutesfois délie ce pauvre diable, Mercure; à condition qu'il ne l'ira pas dire aux autres, de peur qu'ils ne nous viennent rompre la teste de semblables questions.

~~~~~

LA N'ECROMANCIE.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE PHILONIDE.

Il se rit de l'incertitude des Philosophes, & conclut que la vie la plus commune est la meilleure; mais il se moque, en passant, de la magie & de ses cérémonies ridicules & extravagantes.

MENIPE. *Je te saluë, Portique, superbe entrée de mon Palais, que je te contemple avec plaisir, depuis que je suis de retour à la lumiere!*

PHILONIDE. N'est-ce pas là le Philosophe Menipe? C'est luy sans doute; Mais quel étrange équipage, & que veut dire cette massuë, cette lyre, & cette peau de lion? Il faut que je l'aborde. Bon-jour, Menipe, d'où viens-tu, que l'on a esté si long-temps sans te voir?

MENIPE. *Je sors des portes des Enfers, & de la sombre demeure des morts; où l'on habitent loin des Cieux.*

PHILONIDE. Grands Dieux! nous n'avions pas sceu que Menique estoit mort, & le voilà ressuscité.

MENIPE. Tu te trompes, l'Enfer m'a recen tout vif dans ses entrailles.

PHILONIDE. Hé! mon amy, qui ta meü d'entreprendre un si étrange voyage?

MENIPE.

MENIPE. *Le feu boüillant de la jeunesse.*

PHILONIDE. Quite un peu ce langage tragique, & mettant bas le cothurne, dy-nous d'où vient cét habit extravagant, & quel a esté le sujet d'un voyage si peu agreable.

MENIPE. *Un important secret m'a conduit en ces lieux,*

Pour consulter là-bas l'ombre de Tirésse.

PHILONIDE. Tu rêves de parler ainsi poëti- quement à tes amis, & par Rapsodies.

MENIPE. Ne t'en étonne point, Philonide; Car comme je ne fais que de quitter Euripide & Homere, j'ay l'esprit encore tout plein de leurs termes tragiques & empoulez, & il me semble que les Vers me naissent à la bouche. Mais dy-moy comme va le monde, & ce qu'on y fait?

PHILONIDE. Ce qu'on y faisoit lors que tu es és party, on vole, on se parjure, on preste à usure.

MENIPE. Miserables, qui ne sçavent pas ce qui est ordonné contre les riches dans les Enfers, dont les decrets sont irrevocables.

PHILONIDE. Que dis-tu? y a-t-il quelque chose d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui sont icy?

MENIPE. Ouy certes, & tres-important; mais il n'est pas permis de reveler ces mysteres, de peur qu'on ne nous acuse d'impieté devant le tribunal de Rhadamante.

PHILONIDE. Hé! Menipe, par les Dieux, ne refuse pas ce secret à ton amy, qui le sçaura bien cacher & qui est initié luy-mesme dans les mysteres.

MENIPE. Tu m'impose une charge bien rude, Philonide; mais pour l'amour de toy il faut tacher de s'en acquiter; Il est ordonné que les

riches qui tiennent leurs tresors enfermez comme un autre Danaé.

PHILONIDE. Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit le sujet de ton voyage, & quit'a servy de guide; après tu conteras tout d'un temps ce que tu as veu & ouï dans les Enfers; car comme tu es curieux, tu n'auras sans doute rien oublié de remarquable.

MENIPPE. Il te faut obeïr; car le moyen de refuser quelque chose aux prieres d'un amy. Je commenceray donc par mon voyage, & te diray l'occasion qui me le fit entreprendre. Comme j'estois encore jeune, & que j'entendois les Poëtes parler des guerres & des divisions, non seulement des Heros, mais des Dieux mesmes; & conter leurs larcins, leurs incestes, leurs adulteres, & leurs violences; je m'imaginois que tout cela estoit non seulement veritable, mais juste, comme estant fait par les Dieux, qui ne pouvoient faillir, & en estois sensiblement touché. Mais lorsque je fus devenu grand, & que je vis les loix qui disoient tout le contraire, & qui punissoient les voleurs, les seditieux, & les adulteres, je fus en grand' peine, ne sçachant quel party prendre. Car d'un costé je ne pouvois m'imaginer que les Dieux pussent faire des injustices; & de l'autre, je sçavois que les Legislaturs n'eussent pas défendu ces choses s'ils les eussent trouvées raisonnables. Dans cette incertitude, je crûs qu'il estoit à propos de consulter les Philosophes, comme les Sages du monde, & les Précepteurs du genre humain, pour aprendre d'eux la verité. Mais je m'aperçus bien-tost que j'estois tombé d'un petit mal en un plus grand. Car après avoir bien épluché leur vie & leur doctrine, je trouvay

qu'il y avoit plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que nostre vie estoit sans comparaison plus tranquille & plus réglée que la leur. L'un m'ordonnoit de passer mon temps & de me réjouir, & disoit que le souverain bien consistoit dans la volupté; L'autre crioit que c'estoit la peste de la vie, & qu'il falloit suer, travailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & tâcher de luy déplaire, & avoit toujours dans la bouche ce mot d'Hésiode, Que la vertu ne se peut obtenir sans travail; & qu'il faut grimper sur le costau. Celuy-cy estoit d'avis de mépriser les richesses, & en tenoit la possession non seulement indifferente, mais dangereuse; Cet autre les mettoit hardiment entre les biens. Après, combien de contrariété parmy eux pour les choses de la Nature? L'un pose un vuide; l'autre des atomes; celuy-cy des idées; celuy-là des substances incorporelles, avec une foule de termes barbares & inconnus, dont ils vous assomment. Mais ce qui est de plus étrange, c'est qu'avançant des maximes toutes contraires, ils semblent pourtant avoir tous raison; si bien que vous ne sçavez que répondre à celuy qui dit qu'il est froid, ni à celuy qui dit qu'il est chaud; quoy que vous sçachiez bien qu'il ne peut estre froid & chaud en mesme temps. J'estois donc comme ces dormeurs qui donnent de la teste tantost d'un costé, & tantost d'un autre, sans sçavoir ce qu'ils font. Ce qui est de plus insupportable, c'est que considerant leur vie, vous la trouvez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui disent qu'il faut mépriser les richesses, sont les plus avars, n'enseignent que pour de l'argent, & ont tous les jours des procés pour leurs usures.

Ceux qui rejettent la gloire font tout pour elle. Mais sur tout, ils crient presque tous contre la volupté, & en particulier ils ne s'attachent qu'à elle, & sont plus voluptueux que les autres. Déchû donc de l'esperance de trouver la verité par leur moyen, j'estois plus en peine que jamais, & si quelque chose me consoloit, c'estoit de voir, que ceux qu'on estimoit les plus sages, n'estoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant comme je resvois là-dessus jour & nuit, il me prit envie d'aler en Babylo- ne, consulter quelque Mage des disciples de Zoroastre, parce qu'on disoit que par des charmes & des sortileges, ils ouvroient la porte des Enfers, & faisoient entrer & sortir qui il leur plaisoit. Mon dessein estoit de consulter Tiré- fias, qui estant sage & prophete tout-ensemble; me pourroit enseigner mieux que nul autre; quelle estoit la meilleure vie, & celle qu'un hon- neste homme devoit choisir. Je fis donc mar- ché avec l'un d'eux nommé Mithrobarzanes, qui avoit de longs cheveux & une grande bar- be blanche, & obtins de luy, avec beaucoup de peine, qu'il voulust estre mon guide dans une entreprise si hazardeuse. Il me prit, & me lava dans l'Euphrate un mois entier, selon le cours de la Lune, commençant au lever du Soleil le visage tourné vers l'Orient, & barbotant une longue oraison, comme ces Sergens enroïez qui parlent si viste & si mal qu'on ne les entend point. Je pense toutesfois qu'il invocoit les démons. Apres avoir fait toutes ses conjura- tions, il me cracha au nez par trois fois, & me ramena, sans regarder personne par le chemin. Cependant il ne me donnoit à manger que du gland, & à bbire que du laict & de l'hydromel,

du de l'eau du fleuve Coaspés : Nous avions la terre pour lit, & le ciel pour couverture. Lors que je fus bien préparé de la sorte, il me mena sur le minuit aux bords du Tygre, & m'ayant bien lavé & netoyé, fit quelquesceremonies de purification avec une torche, de l'oignon marin, & plusieurs autres choses, barbotant toujours cette longue oraison. Comme je fus bien enchanté & tournoyé, pour n'estre point endommagé par les fantômes, il me ramena au logis, en me faisant marcher à reculons. Le reste de la nuit fut employé à nous préparer au départ. Il mit donc une longue soutane de Magicien, & m'arma comme tu vois de cette massue, de cette lyre, & de cette peau de lion, avec ordre, si l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire Ménipe, mais Ulyse, Hercule, ou Orphée.

PHILONIDE. Pourquoi cela ? je n'en voy pas la raison.

MENIPE. C'est qu'il croyoit que nous passerions mieux sous le nom de ces Heros, qui est connu dans les Enfers, que sous le nostre. Le jour venu nous descendîmes à la riviere pour nous embarquer ; Car il avoit préparé un bateau & des victimes, avec les autres choses nécessaires pour le sacrifice. Après que nous eûmes chargé nostre petit fait, nous entrâmes tristes & dolens, comme dit le Poëte, quitant à regret le rivage. Nous n'eûmes pas vogué long-temps, que nous descendîmes dans le lac où l'Euphrate se perd, & de-là dans une terre déserte & si couverte de bois qu'on n'y voyoit goutte. Je mis pied à terre sous la conduite du Mage, & après avoir creusé une fosse, nous y égorgeâmes nos victimes & espanchâmes le sang tout autour. Pendant tous ces mysteres, il tenoit une torche

allumée , & invoquoit ensemble tous les démons ; les peines , les furies , la nocturne Hecate , & la haute Proserpine , entremeslant parmy ces discours de grands mots barbares & inconnus , & criant à pleine teste , & non plus entre ses dents , comme auparavant. Tout à coup la forest tremble , par la force de l'enchantement , la terre se fend , & l'on entend de loin les cris de Cerbère. L'Enfer peu à peu se découvre , avec le lac brûlant , le fleuve de feu , & le manoir de Pluton , qui trembloit jusques sur son trône. Nous entrons par cette ouverture , & trouvons Rhadamante à demy-mort de frayeur , Cerbère aboyant , & tout prest à nous dévorer , mais je l'endormis aisément au son de ma lyre. Comme nous fûmes à la barque de Caron , nous faillîmes à ne point passer , tant elle estoit pleine ; Ce n'estoit que gens blesez , l'un à la jambe , l'autre à la teste , comme au retour d'un combat. Mais aussi-tost qu'il nous vit , & qu'il apperçut la peau de lion & la massüe , s'imaginant que j'estois Hercule , il nous fit faire place , & nous passa à l'autre bord. En suite , il nous montra le chemin. Mitrobarzanes marchoit devant , parce qu'on ne voyoit goutte , & je le suivois pas à pas , le tenant par sa robe , tant que nous arrivâmes dans un pré qui estoit tout couvert d'asphodeles , où nous fûmes incontinent environnez d'ombres murmurantes. Nous passons outre , jusqu'au tribunal de Minos , qui avoit à ses costez les démons , les peines , & les furies , avec une longue chaîne de coupables. Ce n'estoit qu'adulteres , maquereaux , maltotiers , flateurs de Cour , hypocrites , & autre semblable vermine qui trouble la tranquillité de nostre vie. On voyoit à

part les usuriers , pâles , goutteux , hydropiques , avec chacun une chaîne au col & un maillet de fer du poids de six-vingts livres. Nous demeurâmes là quelques temps à entendre leurs défenses , mais ils estoient accusez par de plaisans Orateurs.

PHILONIDE. Qui sont-ils ? ne m'envie point ce plaisir.

MENIBE. Te souvient-il de ces ombres que font les corps , lors qu'ils sont exposez au Soleil ? Ce sont là nos accusateurs après nostre mort , & les fideles témoins de tout ce que nous avons fait au monde , comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cour de nostre vie. Minos , après les avoir ouïs & examinez , renvoye les coupables aux lieux destinez aux supplices , pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui se sont enorgueillis de leur grandeur , détestant leur faste & leur vanité de peu de durée , de ne s'estre pas souvenu qu'ils estoient hommes , & mortels comme les autres. Vous les voyez alors nus , honteux & dépouillez , qui osent à peine lever les yeux , & qui regardent leur felicité comme un songe. J'avois une joye incroyable de les voir en cet estat , & m'aprochant doucement de ceux que j'avois connus en ce monde , je les faisois souvenir de leur arrogance , & du plaisir qu'ils prenoient à voir le matin une foule de gens à leur porte , qui les attendoient à la sortie , & qui estoient repoussez par leurs valets , jusqu'à ce qu'il plût à Monsieur de sortir , tout couvert d'or & de pourpre , qui caressoit les uns d'un clin d'œil , & les autres d'un souris , & pensoit bien obliger ceux à qui il donnoit sa main à baiser. Ils enrageoient de se voir reprochez

leurs veritez. Il se plaida là une cause, où Minos sembla donner quelque chose à la faveur. Car comme Denis le Tyran estoit aculé de crimes atroces, par Dion, & convaincu par le témoignage irrefragable des Philosophes Stoïques; Aristipe le Cyrenien vint à la traverse, & comme il est respecté là-bas, & en grande autorité parmy les Ombres, il le délivra, sur le point d'estre dévoré par la Chymere, en disant, qu'il avoit fait du bien aux gens de Lettres. Alors; quitant le Tribunal de Minos, nous vinmes aux lieux destinez aux supplices, où c'estoit une chose éfroyable d'entendre le cry des damnez, parmy le son des fouets & le bruit des chaisnes. Ils estoient tous pêle-mêle, Rois, vassaux, pauvres, riches, libres, esclaves, & tous de diferentes peines; les uns dans le feu ou sur la rouë, les autres déchirez par Cerbere, ou par la Chimere, & tous détestoient leur crime. Nous en remarquâmes quelques-uns de nostre connoissance qui se cachoient, & tournoient la teste de l'autre costé; ou s'ils nous regardoient, c'estoit en tremblant, & avec des respects & des soumissions, qui nous faisoient rire, sur tout, lors que nous nous souvenions de leur orgueil & de leur présomption. On faisoit graces aux pauvres de la moitié de leurs peines. Nous vîmes aussi ces celebres criminels des Fables, Sisyphé, Ixion, Tantale, & cét enfant de la terre, qui couvre neuf arpens de son corps. De-là, nous passâmes aux champs Elysées, qui est le séjour des bien-heureux, où nous vîmes une autre foule de morts, distinguez par Tribus & par Nations. Les uns secs & usez, qui s'en vont presque en fumée, comme dit Homere; D'autres, jeunes & plus entiers, particulièrement les Egyptiens,

Egyptiens , à cause qu'on les embaume. Mais ils sont tous tres-difficiles à connoître ; car on diroit que tous les morts se ressemblent. Toutefois , en y prenant garde de bien près , on y remarquoit quelque difference. Il estoient couchés tous ensemble grands & petits , sans qu'on pût distinguer Agamemnon d'avec son cuisinier Pyrrhias , ny Thersite d'avec Nirée ; car ils n'avoient plus les marques qui les faisoient reconnoître. Ce n'estoient que des carcasses qui guignoient par les trous des yeux , & monstroient de grandes dents décharnées. Considérant donc ces choses , la vie de l'homme me sembloit une Comedie , dont la fortune est le Poëte , qui donne à chacun le personnage qu'elle veut ; à l'un , celuy d'un Monarque , ou d'un faquin ; à l'autre , celuy d'une jeune beauté ou d'une vieille ridicule. Car pour faire que la Comedie soit bonne , il faut qu'il y ait de tout. Quelquefois une même personne change de condition , comme Crésus de Roy devient esclave , & Meandre successeur de Polycrate , passe du rang des valets en celuy des Princes. La fortune les laisse quelque temps sous cét habit , mais à la fin de la Comedie , chacun reprend le sien , & redevient ce qu'il estoit auparavant. Quelques fots & opiniaîtres , après veulent conserver leur habillement , veulent conserver leur dignité , & se faschent quand on les dépouille , comme si la Comedie devoit toujours durer , & que les habits ne fussent pas empruntez. C'est ainsi qu'un Comedien fait tantost Priam & tantost Agamemnon , & devient esclave , après avoir esté Cecrops ou Erecthée. En un mot , lors qu'il a mis bas le Cothurne , ce n'est plus Agamemnon fils d'Arrée , ny

Créon fils de Ménacés; mais Pol fils de Clariclés, de quelque méchant village, ou Satyre fils de Theogiton, qui n'est pas de meilleur lieu. Voilà comme vont les choses du monde.

PHILONIDE. Mais dis-moy, ceux qui ont ces magnifiques tombeaux enrichis de colonnes & de statuës, avec ces superbes inscriptions; ne sont-ils pas plus estimez là-bas que les autres?

MENIPE. Non, mon ami; car si tu avois vü Mausole, avec son Mausolée, tu te creverois de rire; Il est jetté-là en un trou comme les autres, & ne gagne rien à son tombeau si somptueux, que d'estre accablé sous sa pesanteur. Car lors qu'Eaché distribue les places, il ne donne pas plus d'un pied à chacun, & il faut retirer ses jambes, & s'y accommoder comme on peut. Mais tu rirois bien davantage si tu voyois les Satrapes mendiant là-bas, & estant contraints pour vivre, de faire le métier de Harangères ou d'apprendre la Grammaire à des grimaux, basoüez & soufflèez comme de coquins. Pour moy, je ne me pouvois tenir de rire en voyant Philippe de Macedoine refaire des vicilles sayates en un coin; & d'autres demander l'aumône aux carrefours, comme Darius, Xerxés, & Polycrate.

PHILONIDE. Tu nous contes-là d'étranges choses, & presque incroyables; mais les Sages comme Diogene & Socrate, que font-ils?

MENIPE. Celui-cy se promene comme il faisoit à Athenes, & contrôle tout le monde, estant d'ordinaire avec Palamede, Nestor, Ulysse, & les autres grands causeurs du temps passé, qui se plaisent à son entretien. Il semble avoir encore les jambes enflées du poison qu'on luy a donné. Pour Diogene, il s'amuse à persecuter Midas & Sardapale, auprès desquels

il a choisi sa demeure , & s'éclate de rire lors qu'il leur entend regretter leur félicité , demeurant tout le jour couché sur le dos , à chanter , tandis que les autres pleurent ; si bien que ces pauvres misérables , pour n'avoir pas toujours la teste rompue , ont fait résolution d'abandonner le quartier.

PHILONIDE. Dis-moy maintenant ce qu'on a ordonné dans les Enfers contre les riches.

MENIPE. Tu as bien fait de m'en faire souvenir ; car j'ay pensay l'oublier , quoy que ce fust le sujet principal de mon discours. Comme j'estois donc là-bas , le Magistrat fit publier l'Assemblée pour les affaires de la Communauté , & voyant tout le monde y courir , je me mélay parmi la foule. On y traita diverses matieres , dont la dernière fut celle des riches , à qui l'on fit des reproches de leur insolence & de leur présomption. Alors un des principaux de l'Assemblée se levant , leut ce Decret : *Sur ce qui nous a esté représenté, Que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux pauvres, & les basoient & mal-traitent, il a semblé bon au Senat & au peuple, q: après leur mort, leur corps soit condamné aux peines comme les autres; & pour leur ame, qu'elle passe incessamment d'âne en âne, pour estre battue & chassée par les pauvres, comme ils les ont battus & chassés pendant leur vie, jusques à ce que le terme soit accompli de deux cens cinquante mille ans, après lequel il leur sera permis de se retirer. Un tel, fils d'un tel, d'un tel pais, & d'une telle tribu a fait ce Decret.* Cette Ordonnance leuë , le Magistrat l'approuva , le Peuple le ratifia , Cerbère en aboya , & Proserpine en bourdonna , qui sont les formes des verifications dans les Enfers. Voilà ce qui se passa

ce jour-là dans l'Assemblée, après quoy, je conteniay mon chemin, & fus consulter Tiréfius, qui estoit le sujet de mon voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'avoit amené, & le priay de me dire son sentiment. Alors se souvant d'une façon ridicule, comme c'est un petit vieillard aveugle, tout contrefait, il me dit d'une voix gresle, mon fils, je vois bien que tu as fréquenté les Philosophes, & que ce sont eux qui ont causé ton incertitude; car ils ne sont pas d'accord de ce que tu veux sçavoir; mais il n'est pas permis de le reveler, de peur qu'on ne nous accuse d'impiété devant le tribunal de Rhadamanthe. Ha! mon petit bon-homme, luy dis-je, ne me laisse pas languir davantage dans un aveuglement plus grand que le tien. A ces mots, comme s'il eust eu pitié de moy, il me tira à part, & s'approchant de mon oreille, La meilleure vie, dit-il, c'est la plus commune. C'est pourquoy, quittant-là toutes ces chimeres des Philosophes, & ces vaines speculations sur la fin & le principe des choses, & tenant pour certain que tous ces beaux raisonnemens ne sont rien que de subtiles impostures; songe à vivre & à te réjouir. Cela dit, il se déroba, & rentra dans son pré d'Asphodelle; & moy parce qu'il se faisoit tard, je dis au Mage, qu'il estoit temps de se retirer, & de reprendre nostre chemin, ne te mets point en peine, dit-il, j'en sçais un plus court, & me prenant par la main, il me mena en une contrée plus obscure, où me montrant du doigt un foible rayon de lumière qui passoit à travers une fente; C'est-là, dit-il, l'Oracle de Trophonius, & le chemin par où l'on descend de la Beocie dans les Enfers; Remonte par là, & tu seras incontinent en ton pais. Moy tout réjoui, je pris congé du Mage, & grimpart

du mieux que je pûs par ce trou, je me suis trouvé, je ne sçais comment, à Lébadie.

CARON, OÙ LE CONTEMPLATEUR.

D I A L O G U E

DE CARON ET DE MERCURE.

Où plusieurs autres parlent.

Il dépeint icy la vanité des choses du monde, d'une façon tres-agreable.

MERCURE. **D**E quoy ris-tu, Caron, & pourquoy quittant ta nacelle es-tu venu icy haut chercher la lumiere ? Tu n'avois pas accoustumé de te mesler des choses du monde.

CARON. J'ay voulu voir ce qui s'y passe, & ce que les hommes regrettent tant quand ils meurent; car personne n'est entré dans ma nacelle sans larmes. A l'exemple de ce jeune Thessalien, ^{Protesilaus} j'ay demandé de pouvoir estre un jour absent du navire; & en ayant obtenu la permission, je suis monté jusques-icy, tres-heureux de t'avoir rencontré; car je suis sûr que tu me montreras tout.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Caron; car j'ay quelque commission de la part de Jupiter, & tu sçais qu'il est colere, & que si je tardois trop, il me pourroit laisser pour jamais avec vous dans les Enfers; ou me prenant par un pied, comme il fit Vulcain, me précipiter en bas du

Ciel, pour faire rire ensuite les Dieux, lorsque je leur verserois à boire tout cloignant.

CARON. Quoy! tu abandonnerois ainsi ton ancien amy, & ton camarade, errant par le monde sans guide? Souvien-toy que je ne t'ay jamais fait prendre la rame, ni tirer à la pompe, en passant la Barque, quoy que tu sois fort & robuste; mais en arrivant icy bas, tu te couches tout de ton long sur le tillac, & dors tout ton soul, si ce n'est que tu rencontres quelque babillard d'être les morts pour t'entretenir. Cependant tout vieux que je suis, il faut que j'empoigne la rame, & que je vous passe à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point je te prie, mon petit Mercure; car comme les autres chancellent dans les tenebres, je suis tout ébloui à la lumiere.

MERCURE. Tu as envie de me faire battre; mais on ne scauroit éviter son malheur, ni rien refuser à son amy. N'ayens pas, pourtant, que je t'aille montrer tout; il faudroit pour cela un siecle, & Jupiter me feroit crier par les carrefours comme un fugitif. D'ailleurs, les revenus de Pluton en pâtiroient, car personne ne passeroit cependant; & Eaque, qui est le maltôtier des Ethers, demanderoit diminution; mais il faut tâcher de te montrer le principal.

CARON. C'est à toy à voir ce qu'il faut faire; car je suis tout neuf en ce païs-cy.

MERCURE. Il nous faut choisir quelque montagne, d'où l'on puisse tout voir; Si tu pouvois monter au ciel, ce seroit un grand abrégé, car tu contemplois aisément tout de là-haut; mais comme tu converses incessamment parmy les Ombres, tu n'est pas digne d'entrer au palais de la lumiere.

CARON. Tu fçais ce que je dis là-bas à ceux qui passent la Barque, lors qu'ils se veulent mêler de me donner leur avis; car comme ils n'entendent rien à la navigation, s'il arrive quelque tempeste, ils veulent aussi-tôt qu'on baïsse les voiles, ou qu'on les relâche à bord; mais je leur commande de se tenir coy, & de me laisser faire. De même à present, fais tout ce que tu jugeras à propos, sans m'en demander mon avis, comme si tu estois le pilote, & que je fusse le passager; car je t'obéiray en tout & par tout.

MERCURE. Tu-as raison? Je feray ce qu'il faudra; Il ne reste plus qu'à trouver un lieu commode pour tout voir. Le Caucase sera-t-il assez haut, ou si nous prendrons le Parnasse, ou le mont Olympe? mais cela me fait souvenir d'un dessein que je te veux communiquer; car j'auray besoin de ton assistance.

CARON. Commande, c'est-à-moy d'obeïr.

MERCURE. Homere dit, que les fils d'Aloée qui n'estoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirent de déraciner le mont Ossa, & de le mettre sur l'Olympe, & celuy de Pelion par dessus, afin de s'en servir comme d'échelle pour monter aux cieux; mais ces jeunes étourdis furent punis de leur temerité. Pour nous qui ne voulons pas, comme eux, prendre le ciel par escalade, je suis d'avis seulement que nous roulions ces montagnes l'une sur l'autre, pour découvrir de plus loin.

CARON. Et penses-tu que nous soyons assez forts tous deux pour cela?

MERCURE. Pourquoi non? crois-tu que nous ne vallions pas bien des enfans!

CARON. Je ne dis pas cela; mais pour en venir à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'est que tu es grossier, mon amy, & que tu n'as pas lû Homere; car en trois mots, ce galant homme fait une échelle de montagnes, par où l'on peut grimper au ciel aisément; & je m'étonne que tu trouves cela étrange, veu que tu sçay qu'Atlas seul nous porte tous & le ciel même, & qu'Hercule prit un jour sa place, pour le délasser.

CARON. J'ay ouï dire cela aussi bien que toy; mais'il est vray ou non, je m'en rapporte à toy & aux Poëtes.

MERCURE. Il est tres-veritable, Caron; car pourquoy des gens d'honneur voudroient-ils mentir? Travaillons-donc premierement à déraciner le mont Ossa, puis nous mettrons dessus Pelion au sommet feuïllu. Regarde comme nous avons tost fait, & poëtiquement. Je veux monter le premier pour voir s'ils seront assez hauts. Grands Dieux! nous ne sommes encore qu'au bas du ciel; Je découvre à peine à l'Orient, l'Ionie & la Lydie; & à l'Occident l'Italie & la Sicile; l'Isle de Crete au Midy, & le Danube au Septentrion. Il faut aller querir le mont Eta, & mettre encore le Parnasse par dessus.

CARON. Je le veux, mais prend garde en chargeant trop que tout ne vienne à ébouler, & que nous ne nous repentions un peu tard d'avoir ajoûré foy à l'architecture d'Homere.

MERCURE. Ne crains point, mon amy, tout ira bien; Transporte l'Eta, & roule dessus le Parnasse. Voilà qui va le mieux du monde. Je voy tout, tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main, car la montée est un peu haute pour un vieillard comme moy.

MERCURE. C'est ta curiosité, & non pas moy

qui te donne toute cette peine; car on ne peut tout voir & demeurer dans la chambre; çà la main, & prend garde où tu mets le pied, pour n'aller pas faire la calebute. Courage! te voilà en haut, aussi bien que moy, le mont Parnasse est fourchu, tu te mettras sur une des pointes, & moy sur l'autre, pour estre plus à nostre aise, & nous considererons ce que nous voudrons tout à loisir. *Que vois-tu?*

CARON. Je vois une grande plaine, & un grand lac qui l'environne, avec des rivieres plus grosses que le Phégéton & le Cocyte; Je vois aussi des petits animaux qui sortent hors de leurs trous.

MERCURE. Cestrous-là ce sont des Villes, & ces animaux, des hommes, qui te paroissent petits de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait d'entasser montagne sur montagne; car on n'apperçoit pas distinctement de si loin, & mon dessein n'étoit pas de voir des Villes & des forests comme dans la carte; mais de connoître ce qui se passe dans le monde, & comme l'on s'y gouverne; car ce matin, lors que tu m'as rencontré, je riois d'une aventure assez plaisante. Quelqu'un prié à souper chez son voisin, a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver; mais là-dessus, il est tombé une tuile qui luy a cassé la teste: N'y avoit-il pas de quoy rire, de luy voir promettre si hardiment ce qu'il ne pouvoit tenir? Il nous faut donc descendre, pour considerer les choses de plus près.

MERCURE. Demeure, je sçay une recette pour éclaircir la vüe, que j'ay aprise aussi d'Homere; nous verrons s'il est aussi bon Empyrique qu'Architecte. Mais prend garde, quand je l'auray faite, de bien voir, afin qu'il n'y faille plus retourner.

*L'osteray le bandeau qui te couvre les yeux,
Tu verras aisément les hommes & les Dieux.
Qu'est-ce ? ne vois-tu pas bien à present ;*

CARON. A merveilles; Un lynx est aveuglé au prix de moy, Tu n'as plus qu'à te preparer à répondre. Mais veux-tu que je t'interroge aussi en Vers, pour montrer que je ne suis pas si ignorant que tu pense ?

MERCURE. Et où les aurois-tu appris pauvre Batelier ?

CARON. Tu ne scaurois t'empêcher de médire de la vacation. N'ay-je pas ouï Homere là-bas rompre la teste de ses Rapsodies ? Car comme je le passois, il s'émüt une tempeste, excité sans doute par quelques Vers qui estoient contraires à la navigation ; de sorte que Neptune, en colere, jetta son Trident, comme s'il eut voulu pêcher à la ligne, & fit une si grande tourmente, que ma barque faillit à s'enfoncer. Cependant il prit un mal de cœur à Homere qui luy fit vuider tout ce qu'il avoit dans le corps, avec Scylle, Caribde, & Polyphème.

MERCURE. Je ne m'étonne pas qu'il te soit resté quelque chose d'une si grande évacuation ; mais si tu m'en crois, tu parleras en langage plus humain.

CARON. Dis-moy donc sanstant de façon, qui est celuy-cy, qui passe tous les jours tant en force qu'en grandeur ?

MERCURE. C'est Milon Crtoniate, à qui la Grece app'audit dans les spectacles, pour luy avoir vû porter un bœuf d'un bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé ! mon ami, qu'ils auront bien plus de raison de m'applaudir, lors que je le porteray moy-même, après que la Mort, cet Athlete in-

vincible, l'aura terrassé. Il se lamentera alors au souvenir de ces acclamations. Maintenant, tout glorieux, il ne songe pas à nous.

MERCURE. Comment y songeroit-il en un état si vigoureux ?

CARON. Laissons-le là, il nous donnera assez de plaisir, lors que bien loin de porter un bœuf, il ne pourra pas porter un moucheron. Mais qui est cet autre plein de Majesté ? il semble étranger à son habit ?

MERCURE. C'est Cyrus fils de Cambisès, qui a transporté l'Empire des Medes aux Perses. Il vient de dompter les Assyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Crésus Roy de Lydie, afin de se rendre maître de l'Univers.

CARON. Et où est Crésus ?

MERCURE. Regarde cette forteresse à triple mur ; C'est Sardes Capitale de son Empire. Le voilà assis sur un trône d'or, qui parle à Solon. Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils disent ?

CARON. Je le veux.

CRÉSUS. Maintenant, Solon, que j'ay déplié devant toy tous mes trésors, & que tu as vu toute ma gloire, dis-moy, je te prie, quel est à ton avis le plus heureux de sous les hommes ?

CARON. Ecoutons un peu ce qu'il répondra.

MERCURE. Ne crains rien, il ne dira point de sottise.

SOLON. Il y en a bien peu Crésus qui méritent ce nom, mais de tous ceux que j'ay connus, Biton & Cleobis me semblent les plus heureux.

MERCURE. Il veut dire les enfans de cette Prestresse d'Argos, qui moururent tous deux en

même temps, après avoir traîné leur mere sur un char dans le temple.

CRÉSUS. Et bien que ceux-là soient les plus heureux; qui sont les autres?

SOLON. Tellus cét illustre Athenien, qui mourut pour son païs, après avoir bien vécu.

CRÉSUS. Et moy, maraut, ne te semblé-je point heureux?

SOLON. On ne peut juger de la felicité de l'homme, qu'après cette vie, lors qu'il a fourni heureusement sa carrière.

CARON. Courage, Solon, tu es un brave homme de faire ma barque juge de ce different, mais qui sont ceux-là, que Crésus envoie si chargez, & qu'est-ce qu'ils portent sur leurs épaules?

MERCURE. Des lingots d'or qu'il donne en offrande à Apollon, pour recompense de ses oracles trempers qui le feront bien-tost périr; car il est extrêmement superstitieux.

CARON. Quoy! ce jaune rougissant c'est de l'or; Voilà la premiere fois que j'en avois veu, après en avoir tant ouï parler.

MERCURE. Voilà, mon ami, le sujet de tant de querelles, de combats, de trahisons, de larcins, de meurtres, d'empoisonnemens, de parjures, de dangers sur mer & sur terre.

CARON. Quoy! pour cela? il ne ressemble pas mal à du cuivre; car j'en vois, comme tu sçais, dans la monnoye qu'on me donne pour le passage: mais je ne voy point l'avantage qu'à ce métal sur les autres, sinon qu'il est plus pesant, & qu'il fait courber ces crocheteurs sous le faix.

MERCURE. On ne fait pas état du cuivre, parce qu'il est trop commun; mais l'un & l'autre seure des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'étranges folies.

MERCURE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & se moque de la vanité de ce Roy barbare; mais il semble qu'il luy veuille dire quelque chose. Econtons.

SOLON. Dy-moy, Crésus, croy-tu qu'Apollon ait besoin de ces tresors ?

CRÉSUS. Pourquoi non ? il n'a point de pareilles offrandes dans son temple.

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuserie dans le Ciel, qu'on y ait besoin des richesses de la Lydie.

CRÉSUS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire.

SOLON. Dy-moy, y croist-il aussi du fer ?

CRÉSUS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les métaux te manque.

CRÉSUS. Pourquoi ?

SOLON. Si tu veux répondre sans te mettre en colere, tu le sçauras. Quel est le meilleur de ce qui conserve; ou de ce qui est conservé ?

CRÉSUS. Ce qui conserve.

SOLON. Si donc Cyrus t'attaque, comme on le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer ?

CRÉSUS. De fer.

SOLON. Et si tu n'en as point, on transportera tous tes tresors en Babylone.

CRÉSUS. Ne parlons point de cela.

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arrive point; mais tu vois par-là que le fer vaut mieux que l'or.

CRÉSUS. Voudrois-tu que je fisse revenir mes linguots d'or pour en envoyer de fer ?

SOLON. Non; car Apollon n'en a que faire, & ceux-cy seront la proye de quelque Pirate, ou

de quelque Conquerant , qui s'en serviront mieux que luy.

CRÉsus. Tu porte envie à mes richesses , & leur fais toujours la guerre.

MERCURE. Le barbare ne peut souffrir la liberté du Philosophe , & s'étonne de luy voir mépriser son luxe & sa vanité ; mais il regrettera bientôt de ne l'avoir pas cru , lors qu'il se verra prest d'estre conduit au suplice ; car j'entendis n'aguere Cloton , qui repassoit les destins des hommes , & qui disoit que Créfus seroit pris par Cyrus , & Cyrus par la Reine des Massagetes ; La vois-tu montée sur un cheval blanc , toute prest à triompher ; & d'autre costé , Cambyfès le successeur de Cyrus , qui après avoir erré long-temps par la Lybie & l'Ethiopie , mourut enragé pour avoir tué le beuf Apis ?

CARON. Il y aura bien alors de quoy rire ; Mais on n'oseroit les regarder maintenant , au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCURE. Qui croiroit que l'un seroit condamné dans peu à estre bruslé , & l'autre plongé dans un tonneau plein de sang , avec ces reproches , *Soule-toy du sang dont tu-as toujours esté si alteré.*

CARON. Mais qui est celuy-là avec un manteau de pourpre & d'un diadème , à qui son cuisinier donne un anneau d'or , qu'il a trouvé dans le ventre d'un poisson ?

MERCURE. C'est Polycrate Tyran de Samos , qui se croit parfaitement heureux , & qui ne sçait pas qu'il sera trahy par son esclave , & livré au Strape Orétés , qui l'attachera à un gibet ; car j'ay ouï dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage , ma fille , pend les uns , & décapite les autres , pour leur apprendre qu'ils

sont hommes, & ne les élève que pour les précipiter du plus haut ; afin que la chute en soit plus grande. Je riray alors tout mon soul, quand je les verray dans ma nacelle, sans tout cét équipage de grandeur.

MERCURE. Voilà ce qui arrivera ; Mais vois-tu cette foule de gens, dont les uns labourent, les autres navigent ; les uns font la guerre, les autres plaident ; les uns triomphent, les autres mendient ?

CARON. Je voy une grande multitude bien occupée, & une vie bien pleine de trouble & de misère. On diroit de leurs Villes, que ce sont des ruches d'abeilles ; car chacun à son éguillon dont il pique son voisin ; mais j'en voy comme les guêpes & les frélons qui mangent le bien d'autrui sans rien faire. Mais qu'est-ce que cette nuë obscure qui les environne ?

MERCURE. Ce sont les diverses passions qui les agitent, & particulièrement la crainte & l'esperance, dont l'une les menace & les attire, & l'autre les flate & les relève, les laissant à la fin comme de Tantales, qui bâillent après un bien qui s'enfuit. Voy-tu les Parques qui filent d'en-haut leurs destins, où ils tiennent atachez par de petits filers semblables à des toiles d'araignée, & demeurent suspendus pour quelque temps ? Mais lors que le filet vient à rompre, ils tombent avec grand bruit, sur tout quand ils sont montez fort haut. Car cét autre qui n'est gueres eslevé, quand ils viendra à tomber, il n'y aura que son voisin qui l'entende. En vois-tu dont le filet est ataché à celuy de leur compaignon ? C'est signe que leur vie dépend de la sienne, & celuy qui a le plus long fil sera héritier de celuy qui a le plus court.

CARON. Cela est tout à fait plaisant.

MERCURE. Encore plus que tu ne penses, & particulièrement quand on considère leurs occupations, & leurs exercices, & comme la Mort vient trancher leur vie & leurs espérances. Voistu ses bourreaux & ses ministres, la peste, la guerre, la famine, sans conter une infinité d'autres maladies, à quoy ils ne songent point durant la prospérité; mais l'adversité les réveille tous avec des gemissemens & des plaintes. Que s'ils considéroient de bonne-heure qu'ils sont mortels, & qu'après avoir demeuré quelque temps en vie, il la faudra quitter comme un songe, ils seroient beaucoup plus sages, & n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais maintenant qu'il leur semble que le présent durera toujours, lors que l'un de ces ministres de la Mort leur vient signifier l'arrêt du Destin, ils ne sont pas consolables. Que penses-tu que feroit celuy qui bastit un Palais, & qui presse les ouvriers, s'il croyoit mourir avant qu'il fust achevé? Et celuy qui se réjoiit de ce que sa femme luy a fait un fils, & qui veut qu'il porte son nom; s'il estoit averty qu'il ne passera pas l'âge de sept ans, comme se desesperoit-il, au lieu d'en faire des feux de joye? Mais le mal est, qu'il regarde celuy de son voisin, qui a remporté le prix aux jeux Olympiques, & non pas cet autre qu'on porte au bûcher, ou qui a fait mourir son pere de desespoir, par ses débauches. Voistu cette grande troupe de chicaneurs & d'usuriers, qui ne songent qu'à amasser, & qui sont apellez par ces tristes officiers de la mort, avant que d'avoir jouï de leurs biens.

CARON. Je voistout cela, & songe en moy-mesme, quel est ce grand plaisir qu'ils regrettent tant quand ils meurent.

MERCURE.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on estime les plus heureux, & qui semblent hors du pouvoir de la fortune, on trouveroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car sans parler des maladies, qui leur sont communes avec les autres, toute leur vie n'est que trouble & qu'inquietude. Si ceux-là donc sont malheureux, je laisse à juger ce que sont les autres.

CARON. Je te veux dire à quoy je compare les pauvres mortels : à ces bouillons d'écume qui font les torrens, dont les uns plus petits, les autres plus gros, se grossissent encor dans la ruine des autres; jusqu'à ce qu'ils viennent à crever eux-mêmes, par leur excessive grosseur.

MERCURE. Je trouve cette comparaison pour le moins aussi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feuilles; mais je m'étonne qu'étant si fragiles, i's fassent de si grands desseins, & qu'ils se tourmentent si fort pour de vains honneurs & des dignitez passagères

CARON. Veux-tu que je leur crie de toute ma force, qu'ils quittent ces travaux inutiles, & qu'ils songent désormais à vivre, comme des gens qui doivent mourir. O fous que vous estes ! pourquoy courez-vous sans cesse après les vanitez ? vous ne durerez pas éternellement. De tout ce que vous admittez, il n'y a rien d'immortel, ni qui vous doive accompagner après cette vie. Il faut que cet usurier quite ses trésors, cet amoureux sa maistresse, cet ambitieux sa dignité. Si je leur criois cela, & autres choses semblables, crois-tu qu'ils n'en devinssent pas plus sages ?

MERCURE. O mon àmi ! tu ne sçais en quel

état l'erreur & la passion les ont mis. Ils auroient les oreilles sourdes à tes remontrances, plus que les compagnons d'Ulysse ne les avoient au chant des Syrènes. Ils ne t'entendroient pas quand tu te romprois la teste à force de crier. Il est vray qu'il y en a qui entendent un peu plus clair que les autres.

CARON. Veux-tu que nous parlions à ceux-là?

MERCURE. Il seroit superflu; car ils sçavent tout ce que tu leur peux dire; Les vois-tu qui se retirent en un coin pour en rire tout-seuls à leur aïe? car ils sont haïs des fots; autant pour le moins qu'ils les haïssent, & médite de bonne heure leur retraite.

CARON. Courage, Messieurs; Mais le nombre en est bien petit.

MERCURE. Il y en a assez pour pouvoir instruire les autres; Mais il est temps de se retirer.

CARON. Apren-moy une chose auparavant, & je ne te rompray plus la teste; où sont les sepulchres où l'on les met après leur mort?

MERCURE. Vois-tu ces lieux relevez qui sont près des Villes, enrichis de petites colonnes & de pyramydes? ce sont leurs sepulchres.

CARON. Pourquoi s'amusent-ils ainsi à couronner & à parfumer des pierres? J'en voy, ce me semble, qui dreillent leur bûcher, auprès, & qui creusent une fosse où ils brûlent des viandes, & versent du vin & de l'hydromel.

MERCURE. Je ne sçay à quoy cela peut servir; mais ils se persuadent que les ames reviennent des enfers, humer la graisse & la fumée, & boire le vin qui est dans ces fosses.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils n'ont plus de corps? Mais tu le sçais mieux que moy; car comme c'est toy qui les

amenes, tu vois si on les laisse revenir. J'aurois bien des affaires, s'il me les fa'oit repasser à toute heure pour aler boire. O insensé! vous ne sçavez gueres comment vont les choses de-là bas; celui qui a un superbe tombeau, est comme celui qui n'en a point! On n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à son valet, ni à Achille, qu'à Thersite.

Cela est pris d'Homere.

MERCURE. Puis-que tu m'en fais souvenir, je te veux montrer le tombeau d'Achille, Le vois-tu sur le bord de la mer, au Cap de Sigée, vis à vis de celui d'Ajax dans le R heréen?

CARON. Ils ne sont pas fort magnifiques; Mais montre-moy un peu ces Villes dont on parle tant, Ninive, Babylone, Micéne, Cleone, & Troye mesme; car il me souvient d'en avoir bien passé de ce quartier-là en l'espace de dix ans.

MERCURE. Il ya long-temps que Ninive n'est plus, sans qu'on puisse deviner seulement où elle a esté; mais voila la grande Babylone avec ses Tours, que bien-tôt on cherchera aussi dans ses ruines. Pour Micéne, Cleone & Troye, j'ay honte de te les montrer; car je sçay qu'à ton retour tu étrangleras Homere, d'en avoir parlé si hyperboliquement. Il est vray qu'elles ont esté autrefois plus considerables, mais maintenant elles sont toutes ruinées, car les Villes ont leur destin aussi bien que les hommes; & ce qui est de plus étrange; les fleuves mesmes, comme celui d'Inacus, dont on ne voit pas seulement les vestiges dans Argos.

CARON. Grands Dieux, Homere! quelle hyperbole d'avoir apelé Troye, la Grande, & Cleone, la bien bastie! Mais tandis que nous parlons; qui sont ceux-là qui se barent?

MERCURE. Les Argiens & les Lacedemoniens.

niens qui s'entreuënt pour le lieu mesme qui leur fert de champ de batailles. Vois-tu le General Othryadès à demi mort, qui dresse luy-mesme son trofée ?

CARON. O la grande folie, de ne pas sçavoir, que quand chacun d'eux posséderoit le Péloponèse tout entier, il n'obtiendrait pas d'Eaque plus d'un pied de terre après sa mort ; & pour ce champ-là, il sera tantost aux uns & tantost aux autres, qui renverseront souvent ce trofée avec la charuë.

MERCURE. C'est ainsi qu'il en arrivera ; Mais il est temps de descendre, & de remettre ces montagnes en leur place, pour n'embarasser pas les Geographes. Retournons chacun à nos affaires, roy à ta nacelle, & moy à ma commission. Adieu, je t'iray bien-tost revoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaisir, Mercure, & je te mettray toute ma vie au rang de mes bien-faïcteurs. Dieux qu'est-ce des pauvres morte's ! Rois, lingots, sacrifices, combats, & de Caron pas un mot !

*** : *** : *** : *** : *** : *** : *** : ***

DES SACRIFICES.

Il se moque de la Religion des Payens & de leurs mysteres, & particulierement de l'abus des sacrifices.

IL n'y a personne si mélancolique qui rie, en voyant ce que font tous les jours les hommes dans leurs festes, leurs ceremonies, & leurs sacrifices, & qu'elle opinion ils ont des Dieux, sans parler de leurs vœux & de leurs prieres. Mais il faut considerer premierement, s'ils méritent le nom de Devots, plutôt que d'Impies

d'avoir de si lâches sentimens de la Divinité, que de croire qu'elle veuille estre cajolée, & qu'elle se fâche quand on ne luy rend pas de vains honneurs, & des services inutiles. Car on dit que tous les maux qui arriverent autrefois en Eolie, & toutes les calamitez des Calydóniens, avec leur meurtre & la mort de Méleagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'avoit oublié en un sacrifice; Et il me semble que je la voy toute seule dans le Ciel, qui se plaint & se desespere, tandis que les autres font bonne chere chez *Ænée*. Si cela est, les Ethiopiens doivent estre trois fois heureux, comme Homere les appelle, ou Jupiter est bien ingrat, vü qu'ils le traittent quelquefois douze jours entiers avec tous les Dieux à sa suite. Car comme il vend ses faveurs & qu'il ne donne rien pour rien, il y a aparence qu'il recompense b'en ceux qui le servent. L'un achette de luy la santé par le sacrifice d'un beuf; l'autre la Royauté par une hecatombe. Celuy-cy immole quatre victimes pour devenir riche; Cét autre neuf pour pouvoir retourner en son país, où sa fille mesme, comme Agamemnon, pour sortir du sien. Il y en eut un alors, qui rachera pour quelque temps le sac de Troye par un sacrifice de douze beufs, sans conter un voile qu'il donna en offrande à Minerve. Je croy qu'il y a bien des choses à meilleur marché, & qui ne coûtent, comme on dit, que le demander, ou tout au plus qu'un chapeau de fleurs, ou bien quelques grains d'encens. Sur ce fondement, Chryfès Prestre d'Apollon & consommé dans ses mysteres, se plaint à luy de ce que son voyage vers Agamemnon a esté inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il souffre qu'on le méprise, après avoir mis en credit son Temple, &

brûlé le premier sur les Autels, les cuisses des taureaux & des chèvres. Apollon donc, touché au vif de ces reproches, empoigne son arc & les flèches, & se perchant sur les navires, frapè d'un trait pestilenciel non seulement les hommes, mais les bestes mesmes. Puis-que nous sommes sur son sujet, voyons tout d'un temps, ce que la Religion luy attribué; Je laisse à part les amours infortunées, comme le mépris de Daphné & le trépas d'Hyacinthe; mais on dit qu'il fut banni du Ciel pour avoir tué les Cyclopes, & contraint pour vivre de se louer à Admette en Thessalie, & en Phrygie à Laomédon, en la compagnie de Neptune, où gagnant leur miserable vie à faire des briques, ils bastirent les murs de Troyes; & furent si malheureux, que de n'estre pas payez de leurs journées. N'est-ce pas-là une belle histoire, & bien honorable pour un Dieu? Mais ce n'est rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcain & de Prométhée, de Saturne & de Cybelle, & de presque toute la race de Jupiter. Car les Poëtes, après avoir invqué les Muses, pour apprendre d'elles ces beaux mysteres, chantent comme Saturne châtira le Ciel dont il estoit fils, afin de regner en sa place, & dévora les enfans comme Thyeste, pour empêcher qu'ils ne luy en fissent autant qu'il en avoit fait à son pere. Que Jupiter fut dérobé par sa mere, qui suposa pour luy une pierre, & qui l'exposa en Crète, où il fut nourry par une chèvre, comme Téléphe par une biche, Cyrus par une chienne, & Romulus par une louve. Ils ajoûtent, qu'il dépeça aussi son pere, & le mit en prison perpetuelle; qu'après avoir épousé plusieurs, il épousa aussi sa sœur, à la façon des Assyriens & des Perses. Que second amoureux, il remplit le Ciel d'enfans,

tant bâtards que legitimes, se changeant tantost en taureau, tantost en cygne, tantost en aigle, & quelquefois en or, pour jouir de ses amours : enfin, en autant de formes que Protée.

Qu'il en fanta Minerve de son cerveau, comme Bacchus de sa cuisse, où il le mit pour achever son terme, après l'avoir tiré du ventre de sa mere, qu'il n'étoit qu'à demy formé, c'est pourquoy il luy falut faire une incision pour accoucher, lors que les tranchées le prirent. Ils disent presque la mesme chose de Junon, Qu'elle engendra Vulcain toute seule, sans la compagnie de son mary, & que ce malotru forgeron qui ne bouge de sa forge & de l'enclume, parmy le feu & la fumée, fut jetté en bas du Ciel par Jupiter, & tomba dans l'Isle de Lemnos, où il se fust rompu le col sans les habitans du pais qui le receurent entre leurs bras, comme il gambadoit par l'air, & le garentirent du destin d'Astyanax ; Cela n'empescha pas pourtant qu'il ne se rompist une jambe dont il sera boiteux toute sa vie. Encore cela n'est-il rien à l'égard du malheureux Promethée, qui pour avoir esté trop charitable envers les hommes, fut attaché par Jupiter sur le mont Caucase, où une aigle luy rongeoit le foye.

Mais pour Cybelie, car il est deormais temps d'en parler, n'a-t'elle pas bonne grace à son âge, & mere des Dieux comme elle est, de se promener par la Phrygie, avec son Atis, qu'elle a contraint par sa jalousie à se faire Eunuque ? Après cela qui peut condamner les débauches de Venus & les amours d'Endymion & de la Lune ? Mais quitons-là tous ces beaux mysteres pour monter au Ciel, & voir un peu ce qu'on y fait. Homere nous apprend qu'il est d'airain ; mais qu'en y entrant on le voit bilier d'une clarté beaucoup

plus pure & plus vive que la nostre ; Que le plâcher y est d'or , & qu'il n'y fait jamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui tiennent lieu de portiers , & Iris avec Mercure qui servent de valets de pied ; Après vient la forge de Vulcain , qui est p'eine de toute sorte de feux d'artifices , & ensuite le palais des Dieux qu'il a fait de ses propres mains , & celuy de Jupiter qui est son chef-d'œuvre. Or les Deïtes assemblées chez le Monarque des Cieux , car il faut parler poëti- quement des fixions poëtiques , se courbent pour regarder s'ils ne verront point monter que'que part la fumée d'un sacrifice , afin d'en venir humer la graisse , & boire le sang autour des Autels , comme des mouches. Car autrement , ils sont reduits à leur ordinaire , de nectar & d'ambrosie , qui ne doivent pas estre si excellens que chantent les Poëtes , puis qu'ils les quittent pour du sang & de la graisse. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table , comme Tanrale & Ixion , dont l'un fut chassé pour son caquet , & l'autre pour sa lasciveté , & depuis ce temps-là le Ciel a esté comme inaccessible au gerre humain. Voi' à l'histoire des Dieux , qui est assez conforme au culte qu'on leur rend. On leur a consacré d'abord des forests & des montages , & en suite des plantes & des oiseaux , assignant à chacun le sien. Après cela les hommes se les ont partagez , & ont pris chacun le leur ; Ceux de Delphes & de De'os , ont pour leur part Apollon , les Atheniens Minerve , comme le mot Grec le témoigne ; les Mygdoniens Cybelle ; les Ephesiens Diane. Junon est allée demeurer à Argos , & Venus à Paphos & à Cytere. Ceux de Crète reconnoissent Jupiter pour leur citoyen , & de plus montrent son sepulchre ; cependant

nous sommes si fots de croire que c'est luy qui tonne & qui foudroye , vû qu'il y a long-temps qu'il est mort & enterré. On leur a aussi basti des Temples pour leur demeure , & dressé des statües , faites de la main des plus grands Sculpteurs , sans les avoir jamais vüs , que je sçache , ont fait Jupiter barbu , Apollon sans barbe , Mercure en jeune homme , Neptune avec des cheveux noirs , Minerve avec des yeux bleus , & ainsi du reste. Cependant le peuple ignorant qui les adore , ne croit plus que ce soit l'ivoire des Indes , ni l'or de la Thrace, mais le fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a transporté du Ciel en terre , pour garder la solitude de Pise, où il est assez heureux quand on luy fait tous les cinq ans quelque sacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'est pas tout, car après leur avoir construit des Temples & des Autels, avec un lieu pour les Aspersions & les Oracles, ce Laboureur y meine son bœuf, le Berger sa brebis ou sa chèvre , un autre y porte un gâteau ou de l'encens ; mais le pauvre qui n'a rien , en est quitte pour faire la reverence. Lors que la victime est couronnée, on considere bien attentivement si elle n'a point quelque défaut , de peur de perdre son temps & sa peine, & ce qui est de plus fâcheux son argent; puis on l'approche de l'Autel & on l'égorge en la présence de Dieu. Elle jette des cris mourans qui sont comme l'augure du Sacrifice. Cependant il est écrit sur la porte ; Que personne n'entre dans le lieu des Aspersions qu'il n'ait les mains pures. En suite, le Sacrificateur tout sanglant, ouvre l'estomach de la victime , & luy arrachant les entrailles , comme un autre Polyphème en tire le cœur , puis arrose de sang le tour de l'Au-

*Où pour
leur bai-
ser la
main.*

rel, & fait le reste de la ceremonie. Car alumant du feu, il y porte la chèvre avec sa peau, & la brebis avec sa laine? La graisse monte au ciel en un globe de fumée, où elle se perd dans les nuës. Les Seythes méprisant ce culte comme indigne de la Divinité, immolent des hommes à Diane, qui se plaist à répandre le sang humain. Mais cela n'est encore rien, à mon avis, au prix de ce que font les Egyptiens, car c'est là véritablement qu'on voit des choses toutes celestes & toutes divines: Jupiter avec la teste d'un Belier, Mercure avec celle d'un chien, Pan avec un corps de chèvre, un autre en cigogne, en finge, ou en crocodile. Que si vous voulez sçavoir ce que cela signifie, vous trouverez des Prestres ras ou tonsurez, avec des Prophetes & des Scribes, qui vous diront, mais à huit clos, & comme on dit, *hors d'icy prophanes*, Que les Dieux pour se sauver des mains des Geans, se vinrent cacher en Epypte, sous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'image en memoire de cette aventure. Et de peur que vous n'en doutiez, cela est écrit il y a plus de dix mille ans, dans le livre des ceremonies. Les victimes y sont de mesme qu'ailleurs, hormis qu'ils les pleurent avant que de les égorger, & les environnent en se frapant l'estomac. Quelques-uns se contentent pour tout sacrifice de les enterrer après qu'elles sont égorgées. Pour le beuf Apis, qui est leur grand Dieu, personne ne fait tant d'état de sa chevelure, eust-il la peruque de Nifus, qu'il ne la rase en signe de deuil, lorsque ce Dieu vient à mourir. Cependant on le prend comme les autres du milieu du troupeau; maison destine touj ours le plus beau à cét office. Ces choses-là, & autres semblables se font tous les jours, & sont cruës du peuple ignorant; mais elles sont

Et sottes qu'elles n'ont point besoin d'estre réfutées. Il ne faut qu'un Héraclite & un Démocrite, l'un pour en pleurer, l'autre pour en rire.

LES SECTES DES PHILOSOPHES

A L'ENCAN.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE MERCURE.

Où plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie de toutes les Sectes, & de leurs Auteurs.

JUPITER **Q**U'ON range ces Sieges, & qu'on nettoye par tout, tandis qu'on aura soin de parer les Sectes, afin qu'elles donnent dans la vüë, Mercure fais l'office de Sergent, & appelle les marchands à la bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vies, & à l'usage de tout le monde; Si quelqu'un n'a pas son argent comptant, on luy fera credit pour un an, en donnant caution.

MERCURE. Voilà bien des acheteurs, il ne les faut pas laisser morfondre. Par où commencerons nous ?

JUPITER. Par la Secte Italique? Fay descendre ce venerable vieillard aux cheveux longs.

MERCURE. Là ho! Pytagore, descendez, & faite le tour de la place pour vous montrer au peuple.

JUPITER. Crie.

MERCURE. Voicy une vie celeste & divine ; qui l'achetera ? Qui veut estre plus grand que l'homme ? Qui veut connoistre l'harmonie de l'Univers , & revivre après sa mort ?

UN MARCHAND. Voilà de grandes promesses , & le personnage a bonne mine ; mais que sçait-il principalement ?

MERCURE. L'Arithmetique , l'Astronomie , la Geometrie , la Musique , la Magie , la Science des Prodiges ; tu vois un Prophete accompli.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger ?

MERCURE. Pourquoi non ?

LE MARCHAND. D'où es-tu ?

PYTAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu étudié ?

PYTAGORE. En Egypte chez les Sages du païs.

LE MARCHAND. Si je t'achette que m'apprendras-tu ?

PYTAGORE. Je ne t'apprendray rien ; mais je te feray souvenir de ce que tu as sçeu autrefois.

LE MARCHAND. Comment cela ?

PYTAGORE. En purifiant ton ame , & la nettoyant de ses ordures.

LE MARCHAND. Prenons qu'elle soit déjà nette ; comment l'instruiras-tu ?

PYTAGORE. Par le silence ; Tu seras cinq ans sans parler.

LE MARCHAND. Va-t-en instruire le fils de Crésus ; Je veux estre homme & non pas statué : Mais encore , que feras-tu après ce long silence ?

PYTAGORE. Je t'enseigneray la Geometrie , & la Musique.

LE MARCHAND. Cela est plaisant qu'il faille estre Violon , avant que d'estre Philosophe ! Et après cela , que m'apprendras-tu ?

PYTAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Je la sçay déjà.

PYTAGORE. Comment conte-tu ?

LE MARCHAND. Un, deux, trois, quatre.

PYTAGORE. Tu te trompes, ce que tu crois quatre, c'est dix, le triangle parfait ; & nostre sentiment. *C'est que
1. 2. 3. 4.
font dix.*

LE MARCHAND. Par le grand Dieu *Quatre*, je n'ay jamais rien ouï de plus merueilleux, ni de plus divin !

PYTAGORE. Après cela tu sçauras qu'il y a quatre Elemens, la Terre, l'Eau, l'Air, & le Feu, leur forme, leurs qualitez, & leur mouvement.

LE MARCHAND. Comment ! l'air & le feu ont une forme.

PYTAGORE. Oüy, & tres-visible ; car s'ils n'avoient point de forme, ils ne se pourroient mouvoir. Après tu sçauras que Dieu est un nombre, & une harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'étranges choses !

PYTAGORE. Bien plus ; tu es autre que tu ne parois, & il y a en toy plusieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu ? je ne suis pas celui qui te parle ?

PYTAGORE. Tu es le mesme à cette heure, mais tu as esté un autre jadis, & passeras à l'avenir en d'autres personnes, par une révolution perpetuelle.

LE MARCHAND. Je seray donc par ce moyen immortel. Mais c'est assez de ces choses ; dequoy vis-tu ?

PYTAGORE. Je ne mange rien qui ait vie ; mais de tout le reste, hormis des fèves.

LE MARCHAND. Pourquoi ne manges-tu point de fèves ?

PYTAGORE. Parcequ'elles ont quelque chose de divin : Premièrement elles ressemblent aux parties naturelles, ce que tu remarqueras aisément, si tu en prens une verte & que tu luy ostes la coffe ; D'ailleurs estant cuites & exposées à la Lune un certain nombre de nuits, elles se changent en sang : mais ce qui est de plus considerable, c'est qu'ons en sert à Athenes pour élire les Magistrats.

LE MARCHAND. Certes tes discours sont plus qu'humains, mais desbabilles-toy, car je te veux voir tout nud. Grands Dieux ! il a une cuisse d'or, ce n'est pas un homme, mais un Dieu : il faut que je l'achete à quelque prix que ce soit : combien en veut-on ?

MERCURE. Trois cens livres.

LE MARCHAND. Je les donne.

JUPITER. Ecris son nom, & de quel país il est.

MERCURE. C'est un Italien des environs de Crotone & de Tarente ; mais il n'est pas seul, ils sont plus de trois cens qui l'ont acheté en commun.

JUPITER. Qu'ils l'emmenent. Publies-en un autre.

MERCURE. Icy, Diogene : Voicy une vie malle & courageuse, une vie libre, qui l'achetera ?

LE MARCHAND. Tout beau, Sergent, on ne vend point un homme libre : Ne crains-tu point qu'on te fasse un procès criminel dans l'Areopage.

MERCURE. Il ne se soucie point qu'on le vende ; car en quelque état qu'il soit, il est toujours libre.

LE MARCHAND. Que pourroit-on faire d'un si malotru animal, si l'on n'en fait un fossoyeur, ou un porteur d'eau ?

*c'est qu'il
portoit un
méchant*

MERCURE. Non , mais un portier, car il aboye *manteau*
comme un chien , & en porte le nom. *pour va-*

LE MARCHAND. Mais d'où est-il ? & que sçait-
il faire? *perassé,*

MERCURE. Tu luy peux demander. *avec un*

LE MARCHAND. Je crains qu'il ne me morde:
car il grince les dents, & me regarde de travers:
Vois-tu comme il fronce le sourcil, & comme
il leve le baston. *bâton de*

MERCURE. Ne crains point il est aprivoisé. *une beja-*

LE MARCHAND. De quel país es-tu , mon
ami? *ce.*

DIOGENE. De tout país.

LE MARCHAND. Comment cela ?

DIOGENE. Je suis citoyen de l'Univers.

LE MARCHAND. Quel est ton but ?

DIOGENE. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Que n'as-tu donc comme
luy la peau de lion , car ton bâton te peut servir de
massuë ?

DIOGENE. Ce méchant manteau me sert de
peau de lion , & je fais la guerre comme luy à des
monstres qu'on nomme les passions, afin d'en pur-
ger l'Univers.

LE MARCHAND. C'est un beau dessein , mais
quelle est ta profession ?

DIOGENE. Je suis le Medecin de l'ame , & le
Heraut de la liberté & de la verité.

LE MARCHAND. Dieu tegard , maistre He-
raut , si je t'achete; que m'apprendras-tu ?

DIOGENE. Je t'aracheray à tes délices , &
t'enfermeray avec la pauvreté : En suite , je te
feray suër, travailler, coucher sur la dure, &
manger de tout , Que si tu-as de l'argent, tu
le jetteras , si tu m'en crois , dans la riviere.
Du reste , tu ne te souciras ni de parens ni de

patrie, & tout ce qu'on en dit te passera pour une fable. Après, quittant la maison de ton pere, tu habiteras quelque vieille maison, ou quelque sepulcre, ou si tu veux, comme moy un tonneau. Ta besace fera tout ton revenu; Elle sera toujours pleine de bribes & de vieux bouquins, & avec cela, tu feras la nique aux richesses, & disputeras de la felicité avec Jupiter. Que si l'on te fouët, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras que rire.

LE MARCHAND. Il faudroit pour cela avoir la peau d'une huître à l'écaille, ou d'une tortue.

DIOGENE. Tu feras ce que dit Euripide, Tu souffriras sans te plaindre. Du reste, voicy le sommaire de ma doctrine. Il faut estre audacieux, effronté, gronder tout le monde, & trouver à redire à tout; car c'est le moyen de se faire admirer. Avoir la parole rude, le ton de même, le visage renfrogné, la mine barbare; enfin, toute la façon farouche & sauvage: Estre sans douceur, sans pudeur, sans humanité, vivre dans les lieux les plus frequentez, comme s'il n'y avoit personne, & estre tout seul parmy la foule. Choisir toujours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que si tu t'ennuye de vivre avec un grain d'arsenic tu t'envoyeras en l'autre monde. Voila la beatitude que je te presche.

LE MARCHAND. Elle n'est pas humaine, & me fait horreur.

DIOGENE. Mais elle est facile, & l'on n'a besoin pour cela ni de livres ni de préceptes; D'ailleurs c'est le chemin le plus court pour arriver à la gloire, car tu deviendras en moins de

rien tres-celebre , fussies-tu moins qu'un Saverrier ou qu'un Crocheteur.

LE MARCHAND. Il ne faut point de precepteur pour cela , & je ne sçay quel métier tu ferois bien , si ce n'est celui de Batelier ou de Harangere , où l'on est accoutûmé à dire & à recevoir des injures. Toutefois si l'on en veut deux carolus , les voilà.

MERCURE. Donne ; aussi-bien nous tarδοit-il d'en estre défait ; car il ne faisoit que nous rompre la teste , & aboyer tout le monde.

JUPITER. Qu'on en cris un autre.

MERCURE. Qui veux-tu ?

JUPITER. Aristipe , cét illustre débauché.

MERCURE. Voicy un morceau friand & delicat , qui l'achetera ? Qui veut mener une vie douce & oisive , parmy les plaisirs & la bonne chere , qu'il achete ce beau mignon.

UN MARCHAND. Qu'il s'avance , & qu'il nous die ce qu'il sçait faire ; s'il m'acommode je l'acheteray.

MERCURE. Ne le tourmente pas : car il est yvre , & il auroit peine à te répondre : Voy comme il chancelle & comme il begaye ?

LE MARCHAND. Où est l'homme de bon sens qui se voudroit charger d'un tel maraut ? Dieux ! quelle cassollette ! Mais dy-moy , ce qu'il sçait faire , & à quoy il sera propre ?

MERCURE. A faire raison à table , & à danser après boire , c'est le fait de quelque riche débauché ; car il entend la sausse & le ragouust ; en un mot , c'est un grand artisan de la volupté. Il a toujours esté nourry à Athenes ou à la Cour des Rois de Sicile , qui en faisoient grand état.

LE MARCHAND. Mais quel est le sommaire de sa doctrine.

MERCURE. Ne se soucier de rien, se servir de tout, chercher la volupté par tout où elle est.

LE MARCHAND. Qu'il s'adresse à un autre qu'à moy, ma cuisine n'est pas assez bien fondée pour luy.

MERCURE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

JUPITER. Fay-le retirer, & en appelle un autre, ou plutôt ces deux contraires; car il ne les faut pas separer.

MERCURE. Héraclite & Démocrite, descendez; Voicy l'abregé de la sagesse & de la folie du monde.

UN MARCHAND. Dieux quelle antipathie! l'un ne cesse de pleurer, & l'autre de rire; Qu'as-tu à rire, mon ami?

DEMOCRITE. C'est que tout ce que vous faites me semble ridicule, & vous aussi.

LE MARCHAND. Quoy! tu te mocques ainsi des hommes & des choses humaines?

DEMOCRITE. Oüy, car il n'est rien de solide, tout est vanité; l'homme n'est qu'un concours d'atômes, & le jouet du sort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'est toy-même qui es fou & extravagant: mais quelle impudence? Ne cessera-t'il jamais de rire? Il vaut mieux s'adresser à l'autre qui est plus sage. Dis-moy, mon ami, qu'as-tu à pleurer?

HERACLITE. C'est que la condition des hommes me semble tout-à-fait déplorable, rien n'est permanent icy bas, tout est sujet à une vicissitude perpetuelle, le plaisir de l'homme n'est que douleur, son sçavoir qu'ignorance, sa grandeur que bassesse, sa force qu'infirmité. Je regrette le passé, le present m'ennuye, l'avenir m'épou-

vante, je veux dire la fin du monde, & l'embrasement de l'Univers.

LE MARCHAND. Et qu'est-ce que le monde ?

HERACLITE. Un enfant qui joue aux osselets, & qui se tourmente pour neant.

LE MARCHAND. Et les hommes ?

HERACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux ?

HERACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des enigmes, & n'es gueres plus clair que les Oracles.

HERACLITE. C'est que je ne me soucie pas d'estre entendu.

LE MARCHAND. Personne aussi ne voudra t'avoir, & ne se souciera de toy.

HERACLITE. Je vous ordonne à tous de pleurer, soit que vous m'achetiez, ou que vous ne m'achetiez point.

LE MARCHAND. L'un est fou gaillard, & l'autre mélancolique : je ne veux ni l'un ni l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demeureront.

JUPITER. Appelle cét éloquent Athenien.

MERCURE. Icy, Socrate, descendez : Voicy une vie sage & réglée, qui l'achetera ?

LE MARCHAND. Que sçais-tu faire ?

SOCRATE. Aimer.

LE MARCHAND. Tu n'es pas mon fait; car j'ai besoin d'un précepteur pour mon fils; & il est trop beau pour le confier à un amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouverner un bel enfant ? car je ne suis pas amoureux du corps, mais de l'esprit, & quand nous

204 LES SECTES DES
coucherions ensemble, il ne se passeroit rien de
deshonneſte.

LE MARCHAND. Cela eſt un peu ſujet à cau-
tion.

SOCRATE. Je te le jure par le Chien & le Pla-
tane.

LE MARCHAND. Les plaiſans Dieux !

SOCRATE. Quoy ! le Chien ne te ſemble pas
un Dieu ? & ne ſçais-tu pas ce qu'eſt Cerbere
dans les Enfers, & Anubis en Egypte, ſans par-
ler du Chien celeſte ?

LE MARCHAND. Tu as raiſon, je n'y penſois
pas : mais encore quelle eſt ta doctrine.

SOCRATE. J'ay formé une Republique en idée,
& me gouverne ſelon les loix.

LE MARCHAND. D'y m'en quelque'une ?

SOCRATE. Premièrement les femmes y ſont
communes, & il eſt permis à chacun de caſſer
celle de ſon voiſin.

LE MARCHAND. Et que deviendront les loix
contrel'adultere ?

SOCRATE. Cene ſont que des chanſons.

LE MARCHAND. Et pour les garçons, que eſt
ton ſentiment ?

SOCRATE. Que leur baiſer ſoit la récompene
de la vertu.

LE MARCHAND. Voilà une belle récom-
penſe ! mais encore quels ſont tes principaux
dogmes.

SOCRATE. Les idées, qui ſont les exemplaires
éternels de tout ce qui eſt au monde ; car de tout
ce que tu vois, il y a des modeles & des patrons
hors de la Nature.

LE MARCHAND. Et où ſont-ils ?

C'eſt que SOCRATE. Nulle part ; car ſ'ils eſtoient quel-
des natu- que part ils ne ſeroient point.

LE MARCHAND. Je ne vois point ces exemplaires éternels, dont tu me parles.

SOCRATE. C'est que tu es aveugle des yeux de l'esprit, mais moy je voy des idées de toutes choses, & toy & moy invisibles: En un mot, je voy tout double.

LE MARCHAND. Tu dois estre habile, puis que tu es si clairvoyant: Il faut que je t'achete. Combien me coustera-t-il?

MERCURE. Mille écus.

LE MARCHAND. Je les payeray au premier jour.

MERCURE. Ton nom?

LE MARCHAND. Dion de Syracuse.

MERCURE. Emmene-le à la bonne heure.

JUPITER. Un autre.

MERCURE. Epicure, c'est à toy qu'on en veut: Voicy le disciple de ce grand rieux, & de ce grand débauché, sinon qu'il est un peu plus impie que tous deux ensemble; Du reste, homme de bonne compagnie, & qui aime la bonne chere.

UN MARCHAND. Combien en veut-on?

MERCURE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voilà; mais que je sçache auparavant ce qu'il aime.

MERCURE. Les choses douces & sucrées.

LE MARCHAND. Voila qui va bien; je luy acheteray des figues.

MERCURE. C'est ce qu'il luy faut.

JUPITER. Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheveux courts.

MERCURE. Tu as raison, car toute la place l'attend. Icy Chrysipe. Voicy une vertu consommée, ou plutôt la Vertu mesme; Le censeur & le grand critique des actions humaines, qui est luy seul toutes choses.

UN MARCHAND. Comment l'entens-tu?

*res uni-
verselles
comme
l'homme.
le chien,
&c.
ne subsi-
stent point
séparé-
ment, &
en se sin-
gulari-
sant se
détrui-
sent, c'est
à dire
perdent
leur uni-
versalité.*

*Dénocti-
ce.
Aristipe.*

MERCURE. C'est qu'il est luy seul sage, riche, éloquent, beau, juste, & ainsi du reste.

LE MARCHAND. Il est donc aussi de tous métiers ?

MERCURE. Il le semble.

LE MARCHAND. Dy-moy, mon ami, ne seras-tu point fâché de servir ?

CHRYSIPE. Non ; car cela n'est pas en nostre pouvoir, & ce qui n'est pas en nostre pouvoir, est indifférent.

LE MARCHAND. Je ne t'entens point.

CHRYSIPE. Quoy ! tu ne sçais pas qu'il y a des choses principales, & moins principales ?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPE. C'est que tu n'as pas la faculté compréhensive, & que tu n'es pas acouûtumé à nos termes ; Mais quand tu auras appris la Philosophie, tu ne sçauras pas seulement cela, mais ce que c'est qu'accident, & accident d'accident.

LE MARCHAND. Apren-moy ce que cela signifie ; car ces mots m'étonnent.

CHRYSIPE. Rien n'empêche que tu ne le fâche ; si quelqu'un venoit à estre blessé à une jambe, dont il fut déjà estropié, la première blessure seroit un accident, & la seconde un accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande subtilité ; mais ne sçais-tu rien davantage ?

CHRYSIPE. Je sçay faire des filets à prendre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'appellent-ils ?

CHRYSIPE. Des sylogismes,

LE MARCHAND. Il faut que ce soit un ouvrage soit subtil.

CHRYSIPE. Voicy quel il est ; As-tu un fils ?

LE MARCHAND. Pourquoi ?

CHRYSIPE. Si un crocodile l'avoit pris, & qu'il eust promis de le rendre, pourvû qu'on luy pûst dire ce qu'il a resolu d'en faire, Que répondrois-tu ?

LE MARCHAND. Je ne sçay. Répon pour moy, je te prie, de peur qu'il ne le devore.

CHRYSIPE. Ne crain rien ; je t'apprendray d'autres choses bien plus subtiles, & de plus fins argumens, comme *le Moissonneur, le Dominant, l'Electra, & le Masqué.*

LE MARCHAND. Quelle est cette Electra ?

CHRYSIPE. La fille d'Agamemnon si celebre, qui fait en mesme temps une chose, & ne la sçait pas : Car elle sçait qu'Oreste est son frere, mais elle ne sçait pas, que celuy qui est present, est Oreste. Pour le Masqué il est tout à fait incomprehensible. Répon-moy : Tu connois ton pere.

LE MARCHAND. Qui en doute ?

CHRYSIPE. Qui te le presenteroit masqué, que répondrois-tu ?

LE MARCHAND. Que je ne le connois point.

CHRYSIPE. Tu connois donc ton pere, & si tu ne le connois pas ?

LE MARCHAND. Nullement ; car qu'on le démasque je le connoistray : Mais encore quel est le but d'une Science si admirable ? Et lors que tu y seras arrivé comment vivras-tu.

CHRYSIPE. Selon Nature ; Mais il faut bien travailler auparavant, & s'user les yeux sur de vieux manuscrits tout grifonnez ; lire de gros commentaires, & apprendre des termes barbares & inconnus. Avec tout cela, on ne sçauroit estre sage sans'estre purgé le cerveau trois fois avec de l'élébore.

LE MARCHAND. Cela est grand & genereux ;

mais d'estre un passe usurier comme tu es, cela est-il d'un homme qui a pris trois fois de l'élébore, & qui a une vertu consommée ?

CHRYSIPE. Oüy ; car il n'appartient qu'au sage de faire profiter son argent.

LE MARCHAND. Pourquoi ?

CHRYSIPE. Parce qu'il n'appartient qu'à luy de tirer des conséquences, & que l'intérêt est une conséquence du principal. Par mesme raison, il peut tirer l'intérêt de l'intérêt, comme d'une conséquence on en tire une autre ; Et cela se prouve par ce Sylogisme hypotetique. Si le premier luy appartient, aussi fait le second. Or le premier luy appartient, Ergo le second.

LE MARCHAND. Il faut dire la mesme chose de l'argent que tu prens pour instruire la jeunesse ; Que le sage peut faire profiter de tout, & mesme de la vertu ?

CHRYSIPE. Tu l'entens ; mais ce n'est pas à cause de moy que je le prens, c'est à cause de mon disciple ; Car comme il est plus honneste de donner que de recevoir, je ne refuse pas d'estre le preneur, afin qu'il soit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire, Que le disciple est le preneur, & le maître le donneur en l'instruisant ?

CHRYSIPE. Tu fais le railleur, mais pren garde que je ne te perce à jour d'une démonstration.

LE MARCHAND. Et qu'en arrivera-t-il ?

CHRYSIPE. Honte, silence, confusion ; car si je veux presentement, je te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela ; es-tu un Persée.

CHRYSIPE. Voicy comment la pierre est un corps.

LE MARCHAND. Il est vray.

CHRYSIPE. Un animal est un corps ?

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPE. Tu es animal ?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPE. Ergo tu es pierre ?

LE MARCHAND. Nulement ; mais je te prie, rend moy ma premiere forme.

CHRYSIPE. Il est aisé, Nulle pierre n'est animal, Tu es animal, Ergo tu n'es pas pierre.

UN MARCHAND. Grand mercy, je commençois déjà à sentir du froid aux jambes, & aurois peur d'estre petrifié comme Niobe ; Cela sera cause que je t'acheteray. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cent quatre livres.

LE MARCHAND. Les voila.

MERCURE. Es-tu seul ?

LE MARCHAND. Non ; tous les Banquiers y ont part.

MERCURE. Ils sont en grand nombre, & bien capables du Moissonneur ; car ils sont fors & robustes.

*Argu-
mēt dont
il a parlē.*

JUPITER. Ne t'amuse point, Publics-en un autre.

MERCURE. Là ho : Peripateticien, décendez ; Voicy le beau, le riche, le sçavant, le doux, le sage, le moderé ; en un mot, convenable à la vie humaine, & qui plus est, double.

UN MARCHAND. Comment cela ?

MERCURE. Il semble autre dedans que dehors, c'est pourquoy si tu l'achettes souviens-toy de distinguer entre l'homme exterieur & l'interieur.

LE MARCHAND. Quels sont ses printipaux dogmes ?

MERCURE. Qu'il y a trois sortes de biens,

210 LES SECTES DES
ceux du corps, de l'esprit, & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela est humain. Combien me coutera-t-il?

MERCURE. Cinq cens livres.

LE MARCHAND. C'est beaucoup.

MERCURE. Ce n'est pas trop; car il semble avoir de l'argent caché, & tu ne te saurois trop haster de l'emmenner, parce qu'il y aura bien des encherisseurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'apprendra combien vit un moucheron; jusqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil penetrent la mer; quelle est l'ame des huîtres, & mille autres curiositez.

LE MARCHAND. Dieux! qu'il est subtil.

MERCURE. Il sçait bien encores d'autres choses plus curieuses, Comment se forme l'enfant dans le ventre de la mere; Que l'homme est un animal risible, & non pas l'asne, qui ne sçait ni rire, ni bastir, ni naviger.

LE MARCHAND. Voila un sçavoir admirable, & sur tout bien necessaire. Tien, voila ton argent.

JUPITER. Que reste-t-il?

MERCURE. Le Sceptique. Aprochez, Pyrrhon, il se faut haster; car les Marchands se retirent. Qui veut celui-cy?

UN MARCHAND. Moy: Mais dy auparavant, que sçais-tu Pyrrhon?

PYRRHON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien?

PYRRHON. Parce que je ne sçay pas seulement s'il y a quelque chose au monde.

LE MARCHAND. Et ne suis-je pas?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Et toy?

PYRRHON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux ! la plaisante incertitude ! Et que veulent dire ces balances ?

PYRRHON. C'est pour peser les raisons de part & d'autre ; & après avoir bien pesé & considéré tout , je trouve que je ne sçay rien.

UN MARCHAND. Es-tu aussi extravagant dans les mœurs , que dans la doctrine , & ne fais-tu rien avec ordre ?

PYRRHON. Tout ; hormis que je ne poursuis point un fugitif.

La Vérité qui s'enfuit.

LE MARCHAND. Pourquoi ?

PYRRHON. Parce que je ne sçauois apprehender.

Il joue sur le mot d'ap-prehen-

LE MARCHAND. Je le croy ; car tu es assez pesant ; mais encore quel est le but de ton sçavoir.

PYRRHON. Ne voir , ni n'ouïr , ni n'entendre.

der, qui signifie

LE MARCHAND. Quoy ! estre sourd & aveugle.

concevoir & pren-

PYRRHON. Et avec cela , perdre le sens & la raison , & n'estre en rien différent d'un vermillon.

dre en termes de chicane.

LE MARCHAND. Tu mérites que l'on t'achette pour ta rareté , comme une piece de cabinet ; Combien en veut-on ?

MERCURE. Trente livres.

LE MARCHAND. Les voila. Hé bien ! que dis-tu maintenant ? n'es-tu pas à moy ?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Cela est pourtant vray , l'argent est compté , & la marchandise livrée.

PYRRHON. Je ne me détermine point , & tient toujours la balance égale.

LE MARCHAND. Cependant , il me faut suivre ; car je t'ay acheté.

PYRRHON. Qui le sçait.

LE MARCHAND. Le Sergent & les assistans.

PYRRHON. Y a-t-il quelqu'un icy ?

LE MARCHAND. Je te le feray tantost bien sçavoir en te faisant travailler à coups de bâton.

MERCURE. Suy-le, sans tant contester; A demain, Messieurs, que nous vendrons la vie des bourgeois & des artisans, & autres de moindre étoffe.

LE PÉCHEUR OU LA VENGEANCE.

DIALOGUE

DE LUCIEN ET DES PHILOSOPHES.

Où plusieurs autres parlent.

Il s'excuse de ce qu'il a dit contre les Philosophes, comme n'ayant eu dessein que de parler de ceux qui abusent de ce nom.

SOCRATE. **D**ONNE, donne à bons coups de mottes & de pierres, sur cét imposteur: Prenons garde qu'il ne nous échappe; Boute Platon, Boute Chrysipe; Fraçons nous ensemble; Que le bâton & la besace se joignent contre leur commun ennemy; car il n'a épargné personne. Quoy Aristipe, tu languis. Que le souvenir de l'injure qu'il t'a faite, serve à t'animer à la vengeance. C'est à ce coup, Diogene, qu'il faut mettre le bâton en œuvre, & montrer ce que tu sçais faire. Courage, Aristote, doublons le pas. Bon, le voila pris, Nous te tenons, méchant, tu ne nous échapperas pas, On te fera voir tout à cette heure qu'il

les gens tu as ofensez? De quelle mort le ferons-nous mourir? mais ce n'est pas assez d'une mort, il faut qu'il en souffre plusieurs, pour reparation de son crime; autrement la Justice qui proportionne la peine au delit, ne seroit pas satisfaire.

PLATON. Je suis d'avis qu'on luy arache les yeux, & qu'on luy coupe la langue, puis qu'on le mette en croix, après l'avoir bien foueté; Que t'en semble, Empedocle?

EMPEDOCLE. Qu'il le faut jeter tout vif dans la fournaise du mont Ethna, pour luy apprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plutôt en pieces, comme Penthée ou Orphée, afin que chacun en ait sa part.

LUCIEN. Hé! pardon, Messieurs: je vous en conjure au nom de la Philosophie.

SOCRATE. Point de pardon, mon ami, il n'y a point de société entre l'homme & les bestes farouches.

LUCIEN. Suivez plutôt le conseil d'Homere: Prenez la rançon du captif, & le laissez aller.

PLATON. Tu as beau dire; tu ne nous échappera pas.

LUCIEN. Si Homere me manque, j'auray recours à Euripide; Ne rejetez point les prieres du miserable, qui implore vostre assistance.

PLATON. Mais il dit en un autre endroit; Que celui qui a fait le mal, se doit résoudre à le souffrir, & que la fin de la calomnie est l'infelicité.

LUCIEN. Puis qu'il n'y a point moyen d'échapper, dites-moy pour le moins ce que j'ay fait?

PLATON. Tu le demande, méchant, après nous avoir vendus comme esclaves; nous qui ne som-

mes pas seulement libres, mais qui a franchissons les autres : Tu nous vois donc assemblez pour tirer vengeance de cette injure, après avoir obtenu de Pluton un jour de répit pour te venir persécuter. Il n'est pas jusqu'à Pythagore qui n'en ait voulu estre, le vois-tu en ce coin qui ne dit mot ?

LUCIEN. Je commence à reprendre haleine, car je suis assuré que vous ne me ferez point de mal pourvû que vous me vouliez écouter. Jetez ces pierres que vous avez amassées, ou les gardez plutôt pour en lapider ceux qui le méritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain pour essayer de te sauver. Il faut que tu vestes un pourpoint de pierre, comme dit Homere, pour réparation des crimes que tu as commis.

LUCIEN. Moy, Messieurs. Ha ! ne traitez pas si mal vostre bien-faicteur, qu'on ne vous accuse d'ingratitude comme les Philosophes d'aujourd'huy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a jamais ouï parler d'une si grande insolence ? A la fin il nous fera croire que nous luy sommes fort obligez, pour nous avoir vendus à l'encan.

LUCIEN. Quelle aparence ya-t-il que je vous aye voulu ofenser, moy qui vous dois tout ce que je sçais & ce que je vauz, puis que c'est dans vos livres que j'ay puisé ma doctrine, & dans ce divin parler que j'ay cueilly toutes ces fleurs ? Il faudroit que je fusse plus brutal que ces barbares qui s'ataquerent à Apollon & aux Muses, après avoir appris d'eux l'art de chanter & celuy de tirer de l'arc.

Thamyris & Euryste. Ou, de lancer le javelot.

PLATON. C'est-là un trait de ta Rhetorique ; car on dit que tu es grand Orateur. Mais tu es d'autant plus coupable, que tu te fers de nos

armes contre nous-mêmes, & que tu jettes des pierres dans un jardin où tu as cueilly des fleurs.

LUCIEN. Je n'eusse jamais crû que de si Grands hommes se fussent laissez transporter à la colere sur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas sans m'ouïr, & faites qu'on juge nostre procez par les formes de la Justice. Convenons du Juge, du temps, & du lieu; & puis vous parlerez l'un ou l'autre, ou tous ensemble, & je répondray à tous les chefs de vostre accusation & aquiesceray au jugement quel qu'il puisse estre. Que si je gagne ma cause, je ne veux point d'autre recompense, sinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

PLATON. Encore que ce soit donner moyen d'échaper à un imposteur, nous voulons bien te permettre de te défendre, pourveu que ce soit devant un Juge qui ne nous soit point suspect. Qui prendrons-nous.

LUCIEN. La Philosophie.

PLATON. Mais elle ne peut estre Juge & partie tout ensemble; car c'est elle que tu as offensée en nostre personne.

LUCIEN. J'ay tant de confiance en la bonté de ma cause, que je ne craindrois pas de prendre pour Juge mes ennemis.

PLATON. Que ferons-nous, Messieurs? nous ne pouvons refuser des offres si raisonnables.

SOCRATE. Il le faut prendre au mot, & luy donner audience; Car si nous le condamnons sans l'ouïr, nous ouvrons une large porte à la calomnie, & je ne sçauois que répondre à mes acufateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

PLATON. Tu as raison ; Alons trouver la Philosophie, & luy demander justice.

LUCIEN. Courage, Messieurs, voilà qui est bien plus raisonnable que ce que vous vouliez tantost faire. Mais où est-elle ? car je ne vous cele point qu'il y a long-temps que je la cherche inutilement. J'ay bien trouvé des gens qui se van- toient de sçavoir le lieu de sa demeure, & qui s'ofroient de m'y mener ; mais j'ay reconnu à la fin qu'ils ne le sçavoient pas mieux que moy. Quelquefois j'ay esté en des lieux, où l'on disoit qu'elle estoit, & j'en voyois sortir des Person- nages fort venerables ; Mais en entrant je n'ay trouvé au lieu d'elle qu'une coarsifanne plâtrée & fardée, qui cachoit son assemblée sous une feinte negligence ; mais ses actions la faisoient assez connoître & démentoient ses paroles ; car elle aimoit les cajoleries & les presens, & faisoit plus d'état des Grands Seigneurs que des autres. D'ailleurs quoy qu'elle parust fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens sous sa robe. Je me retiray donc de bonne heure, de peur d'é- tre pris en ses filets, & j'eus pitié de ceux, qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantôme.

PLATON. Il est vray que sa demeure n'est pas connue de tout le monde, mais elle doit passer icy au retour de l'Academie, pour s'aler prom- ener au Pécile. La vois-tu qui en vient avec une façon douce & modeste ? on diroit qu'elle medite par le chemin, tant elle marche grave- ment.

LUCIEN. J'en voy plusieurs qui ont la dé- marche & la contenance ; mais nous la recon- noissons bien à ses discours, & encore mieux à ses actions.

LA PHILOSOPHIE. Qu'est-ce-cy, mesamis, vousa-t-on fait quelque affront la bas que vous estes venus icy ? Qui est cét homme que vous traînez ? Est-ce quelque voleur, ou quelque assassin ?

PLATON. Non, mais un monstre, qui n'est pas digne de vivre, pour s'estre attaqué à toy, que tout l'Univers respecte, & pour nous avoir dit des injures à nous qui sommes tes disciples ?

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas prendre garde aux paroles, mais aux actions ? Ne voyez-vous pas que je souffre tous les jours que la Comedie me déchire en plein Theatre ; car comme les vents allument un flambeau au lieu de l'éteindre ; les faux rapports redoublent l'éclat de la vertu, & font briller davantage sa lumiere. Comment estes-vous devenus si chagrins & si coleres en l'autre monde, vous qui criiez tant contre les passions en celuy-cy ?

PLATON. La Renommée nous a aporté jusqu'aux enfers, l'affront que celuy-cy nous a fait, & nous en a tirez pour venir venger cette injure.

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas le condamner sans l'ouïr ; Que répons-tu à cela, mon ami ?

LUCIEN. Que j'ay eu bien de la peine, divine Fille du Ciel, à les faire consentir à te vouloir prendre pour Juge, quoy qu'il n'y ait que toy capable de découvrir la verité, & de convaincre le mensonge.

PLATON. Tu la cajoles maintenant, detestable, après l'avoir venduë au plus ofrant pour deux carolus ?

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne soit pas à moy qu'il en veuille, mais à ceux qui abusent de mon nom.

LUCIEN. Tu le sçauras tantost, après nous

avoir ouïs : Allons seulement à l'Aréopage , où plütoft à la forteresse , pour découvrir de plus haut ce qui se passe dans la Ville.

LA PHILOSOPHIE. Attendez-moy au Pécile , mes Compagnes , je reviendray bien-toft vous trouver.

LUCIEN. Qui sont-elles ?

LA PHILOSOPHIE. Celle que tu vois si robuste , c'est la Vertu , la Science marche devant , & la Verité la suit.

LUCIEN. Où est la Verité ? je ne la vois point.

LA PHILOSOPHIE. C'est qu'elle ne veut pas qu'on la voye , parce qu'elle est nuë & sans ornement ; mais regarde de ce costé-là tu la verras à demy.

LUCIEN. Je la découvre à toute peine. Mais pourquoy ne les meines-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus complete ? outre qu'il est difficile sans elles de nous bien juger , & que je veux prendre la Verité pour mon Avocate.

LA PHILOSOPHIE. Suivez-moy , mes cheres sœurs ; car vous avez quelque interest à la cause.

LA VERITE'. Allez-y vous autres ; car pour moy il y a long-temps que je sçais ce qui en est , & que je ne me mesle plus des choses du monde.

LUCIEN. Mais tu es necessaire à la justification d'un innocent.

LA VERITE'. Que la liberté donc vienne avec moy , pour m'assister au jugement d'une personne qui est en peine pour l'amour d'elle , & que la Raison demeure.

LUCIEN. Nous en avons besoin aussi ; car nous avons affaire à des gens qu'il est difficile de con-

vaincre , parce qu'il trouve troujours quelque échapatoire.

LA VERITE'. Qu'elle vienne-donc & qu'elle amene avec soy la Demonstration. Suivez-moy toutes , puisque vous estes necessaires au jugement.

ARISTOTE. Quoy ! nostre adverfaire se veut servir contre nous de la verité ?

LA PHILOSOPHIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe ?

PLATON. Non, mais il est fort artificieux.

LA PHILOSOPHIE. Il ne scauroit rien faire en presence de la Vertu qui tient la balance , mais comment est-ce qu'il s'appelle ?

LUCIEN. Parrhésiade , fils d'Aléthion , & d'Enlenciée.

LA PHILOSOPHIE. Quel est son païs ?

LUCIEN. La Syrie près de l'Euphrate: Quoy tu t'en étonnes. Il ya plusieurs de ceux qui m'en veulent dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure , pourveu que la doctrine le soit.

LA PHILOSOPHIE. Il est vray , mais quelle est ta profession ; car il est besoin de le scavoir.

LUCIEN. C'est de dire la verité librement , & de convaincre l'orgueil & l'imposture.

LA PHILOSOPHIE. Tu fais un métier bien dangereux , & qui a beaucoup d'ennemis.

LUCIEN. Il le paroist bien ; car je suis en danger pour ce sujet , & comme j'aime la simplicité & la verité , autant que je hay le mensonge & l'arrogance , je trouve bien plus d'objets de ma haine que de mon amour.

C'est à peu près ce que son nom signifie.

LA PHILOSOPHIE. Aussi ces deux choses ne sont-elles qu'une , quoy qu'elles paroissent

doubles; c'est pourquoy elles ne doivent point estre séparées.

LUCIEN. Tu le sçais mieux que personne, divine Filie; mais il est vray que j'abhorre les méchans autant que j'aime les gens de bien.

LA PHILOSOPHIE. Puisque nous voicy devant le Temple de Minerve, que la Prestresse range les sièges, tandis que nous entrerons pour faire nostre priere.

LUCIEN. Je te prie, grande Deesse, comme tu découvres tout du haut de ton Temple, de m'aider à découvrir la fourbe & l'imposture. Tu sçais combien tu en vois tous les jours qui se parjurent, il est temps que tu les châties. Que si tu vois que le mensonge l'emporte sur la vérité, donne-moy pour le moins ton suffrage pour contrebalancer celuy des autres.

LA PHILOSOPHIE. Nous voila assis, commençons; Que les Philosophes choisissent quelqu'un pour porter la parole, car ils ne sçauroient parler tous ensemble? Et quand il aura achevé, l'accusé parlera à son tour.

LES PHILOSOPHES. Qui prendrons-nous? C'est à toy Platon à nous défendre, car tu as l'esprit sublime; & les raisons fortes & pressantes; accompagnées de délicatesse & des autres graces de ton païs. Rassemble donc tout ce que tu as jamais dit contre tes ennemis, & tes ennemis, car celuy-cy est pire que tous les autres. Déploye toutes les forces de ton éloquence, & mets en œuvre toutes les figures de ta Rhétorique, & particulièrement l'Ironie qui t'est si familiere, avec ces interrogations fréquentes & agreables. Dy, si tu veux, que Jupiter monte sur son Char ailé pour prendre vengeance des coupables.

Gorgias.
Polus,
Prodicus
Hippias.

PLATON. Je ne suis pas assez fort pour une si grande accusation. 2. Prenez plutôt Diogene, ou quelqu'autre Philosophe accoutumé à dire des injures ; car il n'est pas tant question icy d'élegance que de vehemence & de force.

DIOGENE. C'est moy qui seray l'accusateur, puisque c'est moy, aussi bien, qu'il a traité le plus mal, & qu'il n'est pas besoin de grand discours où la chose parle de soy-mesme.

PLATON. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des diferens qui sont entre nous, mais d'un affront qui nous est fait en commun ; c'est pourquoy n'abandonne point nostre cause, pour plaider la tienne. Il n'est question que de sçavoir si nous sommes tels que celui-cy nous a dépeins. Parle fortement, comme le merite la grandeur de l'injure, & l'estime qu'on a de toy.

DIOGENE. Ne craignez point, Messieurs, je n'oubliera rien qui serve à nostre défense, & ne trahira point vostre cause. Si la Philosophie mesme, comme elle est d'une nature douce & paisible, qui n'aime pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, je ferois voir à ce galand, que je ne porte pas en vain un baston.

LA PHILOSOPHIE. Il le faut vaincre par la raison & non par la force. Mais ne tarde pas davantage, Voila l'eau versée, & toute la compagnie attentive à ouïr ce que tu diras.

LUCIEN. Puis qu'il n'y a que Diogene qui parle, que les autres prennent place parmy les Juges.

LA PHILOSOPHIE. Mais ne crains-tu point de faire tes Juges de tes parties ?

LUCIEN. Non ; Cela ne servira qu'à faire éclater davantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

*Colonne
ancienne
à l'horloge
d'eau.*

LA PHILOSOPHIE. Je te trouve bien généreux : Prenez place, puisqu'il le veut, & que Diogene parle.

DIOGENE. Je ne m'amuseray point à décrire icy les avantages de la Philosophie, ni à représenter les services que tous ces grands personnages que voicy ont rendu au genre humain. Il n'y a point d'apparence de perdre en loüanges superflües, le temps qu'on nous a donné pour faire nos plaintes, puis qu'il n'y en a pas trop pour une si grande accusation. Ce Sophiste que vous voyez, ayant quitté le bareau pour nous venir attaquer, a transporté contre nous tout ce qu'il avoit de force & de vehemence, & ne cesse de nous dire des injures, & de nous exposer aux mépris & à la haine publique : Car il veut faire passer nos plus hautes meditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par l'approbation du Peuple, qui n'aime rien tant que la médifance, & qui est bien-aîsé de voir déchirer la reputation des plus grands hommes, comme si leur abaisement contribuoit quelque chose à sa gloire. C'est ainsi qu'on se plaisoit autrefois à voir exposer Socrate en risée dans les Comedies d'Eupolis & d'Aristophane ; mais ce n'estoit pas un si grand crime de railler un particulier, en un jour de réjouissance, où la bouffonnerie faisoit partie de la feste, que d'assembler toute une compagnie d'honnestes gens, comme fait celuy-cy, pour reciter un volume d'invectives contre les Philosophes les plus celebres, sans qu'on luy en ait jamais donné aucun sujet : ce qui le rend sans excuse. Mais ce qui est insupportable, c'est qu'il emprunte le sacré nom de la Philosophie pour maltraiter ses disciples, & qu'il se sert

Feste de Bacchus.

du Dialogue de nostre favori contre nous-mêmes, ayant corrompu jusqu'à Menipe l'un de mes sectateurs, pour se moquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire un châtiment exemplaire, si nous ne voulons devenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire des injures. Car de se taire en cette rencontre, ce ne seroit pas modestie, mais lâcheté, après avoir souffert le plus grand affront qu'on puisse faire à des gens libres, qui est de les vendre pour esclaves, & moy particulièrement qu'il a livré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puisse estre, je ne sçay ce qu'il pourra dire, d'avoir ainsi prophané ce qu'il y a de plus saint parmy les hommes. C'est-là le sujet pourquoy nous nous sommes assemblez, & nous nous adressons à toy pour tirer vengeance de cét injure, afin d'empêcher qu'à l'avenir on ne nous méprise, & qu'aucun ne soit si osé que de rien entreprendre de semblable.

LES PHILOSOPHES. Courage, Diogene: Voilà parler fortement, & dire beaucoup de choses en peu de paroles.

LA PHILOSOPHIE. Cessez ces vaines acclamations, & qu'on verse de l'eau à l'accusé pour se défendre.

LES PHILOSOPHES. Que dira-t'il?

LUCIEN. Que Diognene n'a pas dit tout ce qui faisoit contre moy, & qu'il a oublié ce qu'il y avoit de plus atroce, dont j'ay pourtant si peu de honte, que je le veux dire moy-même, parce que cela servira à l'éclaircissement de la verité, & fera voir qui sont ceux que j'ay voulu piquer dans cette satyre. Que si ma réponse a quelque chose de rude, qu'on ne s'en prenne

pas à moy , mais à ceux qui en sont cause par leurs vices. Pour reprendre la chose de plus haut , dès que j'eus remarqué le mensonge , l'imprudencè , & les criailleries du barreau , avec les autres vices de la chicane , Je la quitay promptement , pour me jeter entre les bras de la Philosophie comme en un port salutaire : Car elle meine une vie tranquille éloignée du trouble & de la discorde , & ses preceptes sont tres-saints , pourveu qu'on les veuille pratiquer , ce que peu de gens font. Lors que j'eus donc reconnu que plusieurs n'aimoient pas tant la Philosophie pour elle-même , que pour la gloire & pour le profit , & qu'ils se contentoient d'avoir la mine & l'apparence de Philosophes , sans en avoir l'effet ; j'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom , & ne pûs souffrir que des singes contrefissent les hommes , ni qu'un âne couvert de la peau d'un lion voulût passer pour ce qu'il n'estoit pas. Mais ce qui me faisoit le plus , c'est qu'on vouloit rendre la Philosophie complice de leurs défauts , & accuser de leurs vices ces Grands hommes dont ils empruntoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on avoit perdu l'idée de leur vie , & qu'on ne sçavoit plus de quelle façon ils avoient vescu , cela rendoit la calomnie plus plausible. Je voulus donc faire quelque piece de raillerie , conforme à l'humeur du Peuple , pour luy apprendre à vous distinguer de ces infames ; mais vous ne le pouvez souffrir , & vous me traînez en Justice pour ce sujet. Dites-moy , Messieurs , si je voyois quelqu'un qui revelast les mysteres , serois-je impie de le reprendre ? Ne voyez-vous pas que les Intendans des jeux font fouetter souvent en leur présence les Ac-

teurs qui representent mal Jupiter , Minerve , ou Neptune ; sans que ces Dieux trouvent mauvais qu'on châtie ceux qui ne joiënt pas bien leurs personnages : Car de faire mal celuy d'un meffager ou d'un esclave , il n'y a pas grand danger ; mais il n'est pas pardonnable de deshonorer un Heros ou un Dieu par des gestes lascifs & des contenances deshonestes : Ce qu'il y a de plus étrange , c'est qu'il y en a qui semblent n'apprendre vos maximes , que pour vivre tout au contraire ; car ils ne cessent de crier , qu'il faut mépriser la gloire & les richesses , vivre sans passion , n'estimer Bien que ce qui est honneste ; & cependant , ils courent après les grandeurs & les vanitez , n'enseignent que pour de l'argent , sont plus mutins que de petits chiens , plus coleres que des coqs , plus timides que des lièvres , plus flatteurs que des singes , plus lascifs que des moineaux , & plus larrons que des choüettes. Ils font rire tout le monde , lors qu'on les voit parmy la foule à la suite des Grands , & se presser à leur porte ou à leur table , où ils sont insupportables mesmes aux Courtisâns , par leurs lâches flateries , & contraints par la violence du vin , ils font & disent cent extravagances , & exposent en risée la Philosophie. Mais ce qui est de plus honteux , c'est que disant que le sage n'a besoin de rien , & qu'il possède tout en soy-même , ils ne cessent de demander , & se fâchent quand on les refuse , qui est une chose aussi plaisante , que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre & le diadème. Cependant , lors qu'ils vous importunent de leurs demandes , ils vous font un grand sermon sur la liberalité , & disent , que les richesses sont indifferentes : Mais si quel-

qu'un de leurs amis a besoin de quelque chose, ou qu'il les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muets comme des poissons, & tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée. En un mot leur amitié ne dure qu'autant qu'on ne touche point à leur bourse; le moindre interest est capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui se jouent ensemble, mais si quelqu'un vient à jeter un os au milieu d'eux, aussi-tost ils s'entremordent. On dit à ce propos, qu'autrefois un Roy d'Egypte apprit des singes à danser, à quoy ils réussirent admirablement, parce que cét animal aime à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura long-temps, jusqu'à ce qu'un Bourgeois qui vouloit rire, s'avisâ de jeter des noix dans la sale où ils dansoient; car alors oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils se ruèrent dessus pêle-mêle, sans avoir égard à leurs beaux habits ni à leurs masques, & oublièrent le personnage qu'ils representoient, pour jouer celuy qu'ils estoient en effet. C'est ce que font ces mauvais Philosophes dont je parle; car je n'ay garde de toucher aux autres. Mais, dites-moy, Messieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous que la mine & l'apparence? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaisoient bien; mais ils en sont plus éloignez que le ciel ne l'est de la terre. Voila ce que j'avois à dire pour ma défense, & je prend à témoin la Verité, si j'ay rien dit que ce qu'elle sçait elle-même.

LA PHILOSOPHIE. Retirez-vous, qu'on aille aux opinions. Que vous en semble, mes Compagnes?

LA VERITE. Pour moy, tandis qu'il a parlé

je baïssois le veü de honte, & eusse voulu estre bien loin, parce que j'en reconnoissois plusieurs à ses discours, tant il les a bien dépeint, & pensois voir ce qu'il rapportoit.

LA VERTU. Il m'est arrivé la même chose.

LA PHILOSOPHIE. Qu'en dites-vous mes Disciples ?

LES PHILOSOPHES. Que bien loin d'estre nostre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bien-faiteurs, puis qu'il a soin de nostre reputation, & qu'il veut conserver l'estime que nous avons aquisée durant nostre vie. Nous avons fait justement comme ceux de Troye, qui presserent tant des Comediens qui passioient par leur país, de leur joüer quelque Tragedie, qu'ils leurs représenterent leurs propres malheurs. Qu'il raille désormais tant qu'il luy plaira des défauts de ceux qui contrefont les Philosophes, nous l'avouïerons plutôt que de contredire.

DIOGENE. Pour moy je luy en sçay bon gré, & non seulement je me repens de ce que j'ay dit contre luy; mais je veux estre son amy à l'avenir.

LA PHILOSOPHIE. Je le déclare absous tout d'une voix, & le repute pour mien.

LUCIEN. Il reste encore quelque chose à faire après ma justification, c'est de châtier les coupables; car je veux estre leur accusateur.

LA PHILOSOPHIE. Que le Syllogisme les appelle.

LE SYLLOGISME. Paix, Ecoutez: Que tous les Philosophes viennent au Palais pour se défendre, en présence de la Philosophie, accompagné de la Verité & de la Vertu.

LUCIEN. Il y en a peu qui se presentent; car ils redoutent la Vertu, & apprehendent que la Verité ne découvre leurs défauts; outre qu'ils

sont répandus à cette heure par la Ville pour chercher quelque lipée franche ; mais je sçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profession de la Philosophie viennent recevoir chacun une piece d'argent & un pain ; Et ceux qui auront la plus grande barbe , auront de surcroist un cabat de figues. Il n'est point besoin de science ni de vertu , pourveu qu'on sçache faire des argumens en toutes les formes ; mais celuy qui remportera le prix de la dispute , aura pour récompense un talent. Grands Dieux ! comme ils accourent en foule , & comme ils se pressent de tous costez pour entrer. On diroit d'un essain d'abeilles ; le Printemps n'a pas tant de fleurs , l'Esté de moissons , ni l'Automne de raisins , pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en est plein , & l'on ne voit partout que barbes , bastons & besaces , pour ne rien dire des autres marques qui font pire que celles-là. Ce peu qui estoit monté à la premiere publication est disparu , ou confondu dans la foule : mais certes il y devoit avoir quelque signe pour les reconnoistre ; car ceux qui ne valent rien , ont quelquefois meilleure mine que les autres , & parlent mieux de la Vertu ; quoy qu'ils la pratiquent plus mal.

LES PHILOSOPHES. Nous y donnerons ordre une autre fois ; Ecoutons ce qu'ils veulent dire.

PLATONICIENS. C'est à nous à recevoir les premiers.

PYTAGORIENS. Nullement ; C'est à nous qui sommes plus anciens.

PERIPATETICIENS. C'est plütoft au Peripateticiens , puis qu'il s'agist de recevoir de l'argent , qui fait partie de leur felicité.

STOÏCIENS. Sicela est , les Stoïciens sont

préférables ; parce qu'ils le sçavent mieux faire profiter que les autres .

EPICURIENS. Le cabat de figes pour le moins nous appartient ; car nous mettons le souverain bien dans la volupté.

ACADEMICIENS. Et à nous le prix de la dispute ; car il n'y en a point qui sçachent mieux disputer que les Academiciens.

STOÏCIENS. Il faudroit que les Stoïciens n'y fussent pas ; car ils ne le cedent à personne en opiniâtreté.

ACADEMICIENS. Mais vous estes attachez à de certaines maximes , que vous estes obligez de défendre , au lieu que n'en ayant point , nous pouvons disputer contre les autres & contre nous-mesmes.

LA PHILOSOPHIE. Cessez de vous entrebatre ; & vous autres Cynique , quittez ce bâton , ou ne vous en servez qu'à marcher. Ce n'est pas de cela dont il s'agit ; mais de discerner les bons & les mauvais Philosophes , pour recompenser les uns & punir les autres. Qu'est-ce là ? ils s'écoulent tous & craignent la touche. Qu'on amasse cette besace que ce Cynique a jettée pour mieux fuir , & qu'on voye ce qui est dedans ; sans doute que se sont des bribes , ou de vieux bouquins.

LUCIEN. Nullement ; mais de l'argent , des dez , un miroir & des parfums , avec un petit couteau pour les sacrifices.

LA PHILOSOPHIE. Et avec cela , il a la hardiesse de crier contre le luxe ?

LUCIEN. Voila comme ils sont faits presque tous ; mais comment ferons-nous pour faire connoître les méchans ? C'est à la Verité d'y travailler , pour empêcher que le mensonge ne triomphe d'elle.

LA VERITE'. Puis que tu témoignes tant de passion pour moy, pren avec toy la Raison, & allez ensemble faire une revue generale. Vous amènerez tous les Philosophes dans le Prytanée, où l'on couronnera les uns, & l'on marquera les autres au front d'un fer chaud, qui portera l'empreinte d'un renard ou bien d'un singe.

C'est un quartier a' Athenes qu'on met dans la fortresse.

LA PHILOSOPHIE. C'est bien dit; mais pour les reconnoître, il les faudroit éprouver non pas au Soleil, comme l'Aigle fait ses petits; mais à la gloire, aux plaisirs & aux richesses. Ceux qui pourront les regarder fixement, sans estre éblouïs de leur éclat, seront déclarez legitimes, & les autres jetez en bas comme des bâtards.

LUCIEN. Mais comment les pourrons-nous attraper? Je suis d'avis que la Pretresse du Temple nous preste cette ligne que quelque pescheur a consacré à la Déesse, & nous mettrons au bout un peu d'or ou quelque friandise pour les surprendre.

LA PRETRESSE. La voila.

LA PHILOSOPHIE. Que veut-il faire de cette ligne? Il la jette du costé de la ville, a-t-il envie de pescher des pierres dans le Pelagique?

LUCIEN. Taisez-vous, que vous n'épouvantiez le gibier. Je voy venir une grande dorade; mais non, c'est un chat de mer, qui est en embuscade au tour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous estre favorables; le voila qui bâille après l'hameçon, il sent l'or, il le suit, il l'avale, il est pris; Tirons-le en haut; Que le Sylogisme nous aime; Je le tiens. Grands Dieu! quelles dents! pendons-le par les ouïes, & retirons l'or de sa gueule! Quoy! ill'a déjà avalé? faisons-luy rejeter pour en prendre d'autres; Que dis-tu, Diogene, connois-tu

le compagnon ? Il est de ton vivier.

DIOGENE. Je le renie pour mien.

LUCIEN. Combien pense-tu qu'il vaille ? Il se plaignoit hier que nous l'avions livré pour deux carolus.

DIOGENE. Encore est-ce trop, car il ne vaut rien du tout ; Rejettons-le, & essayons d'en avoir quelqu'autre ; mais prenons garde qu'il ne soit si pesant qu'il rompe la ligne.

LUCIEN. Ne crain point, ils sont legers comme du vent ; mais qui est celuy-cy, large & plat ? C'est un Turbot. Le voila qui mord à l'hameçon, il est pris, tirons-le ; Demande à Platon s'il le connoist, car il est des siens.

PLATON. Quoy ! maraut, tu donnes sur l'or.

LUCIEN. Que veux-tu qu'on en fasse ?

PLATON. Qu'on le rejette comme l'autre, il ne vaut pas mieux queluy.

DIOGENE. Peschons encore.

LUCIEN. J'en voy approcher un tout rayé d'or qui court à la proye ; mais il a découvert l'hameçon, il tourne queuë ; Toutefois, le voila qui revient tant il est gourmand ; il mord ; il est pris.

DIOGENE. De quelle espeece est-il ?

LUCIEN. Demande-le à Aristote.

ARISTOTE. Je ne le connois point.

LUCIEN. Je suis donc d'avis qu'on le rejette.

DIOGENE. J'en voy plusieurs qui vont en foule ; prenons un filet ; car ils sont difficiles à atraper, & piquent de tous costez ; mais ce sera assez d'en prendre un, aussi bien ne valent-ils rien, & sont pleins d'arrestres. Jette la ligne, mais garny - là de plomb par en bas, de peur qu'ils ne la coupent, & qu'ils s'en aillent avec la proye.

*Il vaille
des épi-
nes de la
Philoso-
phie Scis-
que.*

2;2 LE PECHEUR OU LA VENGE.

*C'est que
Chryson
au Grec
signifie
or.*

LUCIEN. Grands Dieux ! comme ils s'entrebatent pour la prendre , les uns rongent la figue , les autres s'attachent à l'or. Mais en voila un de pris ; Dy-nous qui tu es ? Je suis plaisant d'interroger un poisson qui est muet , il le faut demander à Chrysipe ; car il y a de l'or en son nom.

CHRYSIPE. Il est trop gourmand , je ne le connois point.

LUCIEN. Tu as raison , il ne vaut pas mieux que les autres , n'en mençons point , que quelque arrete ne nous étrangle.

LA PHILOSOPHIE. C'est assez , aussi-bien nostre amorce est trop précieuse , pour la hazarder davantage , & le proverbe ne veut pas qu'on pèche avec un améçon d'or , de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Prestresse , & renvoyons les Philosophes , puisque voila tantost le jour écoulé ; cependant la Raison & Parrhesiade feront la reveuë que j'ay dit.

LUCIEN. Alons ; mais où irons-nous premierement ? sera-ce à l'Academie ou au Portique , ou si nous commencerons par le Lycée ?

LA RAISON. Il n'importe ; mais en quel lieu que nous allions , nous aurons plus besoin de fer chaud , que de couronnes.



LE TYRAN, OU LE PASSAGE

DE LA BARQUE.

DIALOGUE

DE CARON, DE CLOTHON, ET DE MERCURE,
Où plusieurs autres parlent.*C'est une raillerie des Tyrans & de leurs Vicos.*

CARON. CLOTHON., tout est prest, la santine est vuïdée, le mast dressé, les voiles tenduës, les rames atachées, il n'y a plus qu'à lever l'ancre; mais Mercure n'est pas encore venu. Cependant il se fait tard, & nous n'avons rien gagné, quoy que nous düssions avoir déjà fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantost de s'en prendre à moy, & de dire que je n'ay jamais haïte; mais tu vois que ce n'est pas ma faute, & que c'est nostre beau conducteur qui a oublié de revenir. Je croy qu'il a bû de l'eau du fleuve d'oubly, ou qu'il s'amuse à luter en quelque lieu, ou à joïer des instrumens, ou à haranguer, ou à dérober; car c'est aussi un de ses métiers. Après cela, il vient faire le galand, comme si nous n'estions pas dignes de le regarder, & qu'il ne fût pas à nous pour moitié.

CLOTHON. Vous verrez qu'il est empesché là-haut, & qu'il ya quelque amourette en campagne, ou quelque commission de Jupiter.

CARON. C'est mal user d'un bien qui est en commun, nous n'avons pas acoütrumé de le retenir icy au delà de son terme. Mais je voy bien ce que c'est, il n'y a parmy nous que de l'Asphodelle & de la viande pour les morts, le reste n'est rien que tenebres; au lieu que tout est

beau & riant là-haut, & qu'on y a tout son soul de nectar & d'ambrosie. Aussi diroit-on quand il sort d'icy, que c'est un prisonnier qui se sauve; & quand il faut revenir, c'est le Diable, on ne le sauroit ravoit.

CLOTHON. Ne te mets point encolere; le voila de retour avec bonne compagnie. Voy comme il les chasse devant luy ainsi qu'un troupeau de moutons; mais il me semble que j'en voy un qui est lié, & un autre qui se creve de rire, & qui aide à les chasser. Qu'as-tu Mercure, d'estre ainsi tout en eau, & hors d'haleine, avec les pieds poudreux?

MERCURE. Qu'aurois-je? sinon qu'il m'a fallu courir tout le jour après ce misérable qui s'enfuyoit, & qui est cause que j'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

CLOTHON. Qui l'obligeoit à fuir.

MERCURE. Il vouloit retourner au monde; il faut que ce soit quelque Prince, car il regrette une grande felicité.

CLOTHON. Et pensoit-il pouvoir vivre, ayant achevé sa fusée?

MERCURE. S'il le pensoit? Voy-tu ce galand homme, avec son bâton & sa besace, je croy que sans luy il en fut venu à bout; car depuis que ta soeurs Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que se débattre, & roidir des jambes pour s'empescher d'avancer. Quelquefois il tâchoit de me fléchir par ses prieres, & par ses larmes, & me faisoit de grandes promesses; mais je sçay trop bien mon métier. Cependant, il a si bien fait qu'il s'est dérobé de nous, tellement qu'étant à la porte, comme j'ay voulu rendre mon compte, il s'est trouvé un mort à dire. Alors Eaque fronçant le sourcil, & me regardant de

travers ? Ne saurois-tu, m'a-t-il dit, t'empêcher de dérober mesme les morts ? Say-tu pas bien que ce n'est pas icy le lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous sauroit, ni corrompre, ni surprendre ? Alors, tout confus, comme tu peux penser, je me suis souvenu de ce qui estoit arrivé par le chemin, & retournant sur mes pas, j'ay rencontré ce galand, qui n'estoit qu'à deux doigts de la lumiere.

CLOTHON. Cependant, nous t'acusions de paresse, sans considérer que le messager des Dieux doit avoir appris à cheminer.

CARON. Qu'attendons-nous à partir ? Est-ce que nous n'avons pas esté assez long-temps sans rien faire ?

CLOTHON. Tu as raison, embarque ton monde, cependant que je prendray mon registre, & me mettant à la descente, je demanderay à chacun son nom, sa maison & son village. Mercure aura soin de les ranger à mesure qu'ils entreront. Commençons par les petits enfans qui n'ont rien à me répondre, comme je n'ay rien à leur demander.

MERCURE. Tien, Caron, en voila trois cens, en contant ceux qui ont esté exposez.

CARON. Voila une belle marchandise, & bien capable de nous enrichir ! Ceux-cy ont esté bien pris sur le Vert ? Je voudrois bien savoir pourquoy ils sont venus au monde, pour en partir aussi-tost.

MERCURE. Tay-toy ? Que veux-tu après cela, Clothon ? Pendrons-nous ceux qui n'ont point esté pleurez à leur mort ?

CLOTHON. Tu veux dire ces vieillars ? Charge-les, aussi-bien ne sauroient-ils marcher ? & je ne les veux point interroger, car je

n'ay que faire de sçavoir ce qui s'est fait, il y a cent ans. La ho! bonnes gens? Ils ne répondent rien: Je pense qu'ils sont sourds de vieillesse.

MERCURE, Ils sont tout flétris & ridez comme ces fruits que l'on a cueillis trop tard, & qui sont seichez sur la branche. En voila quatre cens moins deux.

CLOTHON. On diroit de raisins secs; Amène en suite les blesez? Qui est-ce qui vous a ainsi acoustrez, mes amis? Mais j'auray plütoft fait de le regarder sur mon livre: Il en devoit mourir hier quatre-vingts-quatre, en un combat chez les Medes, & parmy eux Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCURE. Les voila.

CLOTHON. Et ces sept amoureux qui se sont tuez par desespoir, avec le Philosophe Théage-ne pour une Courtisane de Megare?

MERCURE. Les voicy tout contre.

CLOTHON. Ceux qui se sont entretüez pour regner, y sont-ils? Et ce Cocu qui a esté empoisonné par sa femme, & par son galand?

MERCURE. Les voila aussi.

CLOTHON. Amène en suite les pendus & les rouiez, avec ces seize, qui ont esté tuez par des voleurs sur le grand chemin.

MERCURE. Les voila tout percez de coups, Veux-tu aussi les femmes?

CLOTHON. Oüy, & ceux qui sont peris sur mer, & les malades avec le Medecin Agathoclés: Mais où est ce Philosophe Cynique, qui devoit s'empoisonner pour venir en poste en l'autre monde?

UN CYNIQUE. Me voicy, Clothon, que t'a-vois-je fait pour me laisser si long-temps en vie? Ma fusée n'estoit-elle pas encore achevée?

Car j'ay tâché plusieurs fois de la rompre sans en pouvoir venir à bout.

CLOTHON. Nous t'avions laissé en vie pour instruire les autres, & pour les guerir de leurs vices; mais entre à la bonne-heure.

UN CYNIQUE. Non pas, s'il te plaist, que celuy-cy ne soit entré, car j'ay peur qu'il ne nous échape, & qu'il ne t'émeuve à compassion par ses prieres & par ses larmes.

CLOTHON. Tu ne me connois pas bien; Je suis une mau-piteuse, avec qui il n'y a rien à gagner: Mais qui est-il?

LE TYRAN. Le Tyran Megapenthés.

CLOTHON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Je te prie, Clothon, que je puisse retourner en vie pour quelques heures, je reviendray après sans mander.

CLOTHON. Que veux-tu aler faire là-haut?

LE TYRAN. Achever mon Palais, qui est demeuré imparfait.

CLOTHON. Ne t'en mets point en peine, un autre l'achevera.

LE TYRAN. Que j'aïlle pour le moins dire à ma femme où j'ay caché mon tresor?

CLOTHON. Il est déjà trouvé, Megaclés s'en est saisi.

LE TYRAN. Quoy! cét infame, que j'ay épargné par mépris!

CLOTHON. Luy-mesme, il vivra encore quarante ans, & jouïra de tes Concubines, & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort, Clothon, de livrer ce que j'ay de plus precieux, à mon plus grand ennemy.

CLOTHON. Hé maraut! n'estoit-ce pas le bien de Cydimaque que tu fis mourir, après

avoir égorgé ses enfans en sa présence?

LE TYRAN. Mais il estoit maintenant à moy.

CLOTHON. Il est vray; mais le temps de le posséder estoit passé.

LE TYRAN. Escoute un mot à l'oreille, je te donneray mille talens d'or.

CLOTHON. Où sont-ils? tu n'as plus rien, mon amy; Qu'on emporte ce galand: car je voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de son plein gré.

LE TYRAN. Que n'entendois-tu que j'eusse achevé de dompter les Pisidiens, & de mettre sous contribution toute la Lydie, pour graver sur mon tombeau mes grandes & immortelles actions.

CLOTHON. Ce n'estoit pas-là l'ouvrage d'un jour, il t'eut falu plus de vingt années.

LE TYRAN. Je te donneray caution du retour: Veux-tu au lieu de moy mon favory?

CLOTHON. On nemeurt point par Procureur: Mais n'estoit-ce pas luy, méchant, que tu souhaitois tant de laisser en vie?

LE TYRAN. Cela estoit bon alors, mais on a d'autres maximes en l'autre monde.

CLOTHON. Il sera bien-tost icy, ne t'en mets point en peine, car ton successeur le fera mourir.

LE TYRAN. Acheve de redoubler mon supplice, & me dis le reste de ce qui arrivera après ma mort.

CLOTHON. L'un de tes valets épousera ta femme, qu'il y a long-temps qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui! ce perfide, qu'elle m'a fait mettre en liberté?

CLOTHON. Luy-mesme. Pour ta fille, on la conte déjà entre les Concubines du nouveau Prince: D'ailleurs on a brisé toutes tes statues.

& ton nom est en oprobre, & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t-il pas un de mes amis qui entreprenne ma défense, & qui témoigne quelque ressentiment de ces injures ?

CLOTHON. Et avois-tu des amis ? ou as-tu mérité jamais d'en avoir ? Toutes les caresses qu'on te faisoit, c'estoit ou par crainte ou par esperance ; & ce n'estoit pas toy qu'on aimoit, c'estoit ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'estoit que vœux & que souhaits pour ma prospérité, lors que je tombois malade : Chacun desiroit de mourir, & de me laisser en vie ; ils ne juroient tous que pour moy.

CLOTHON. C'est pourtant l'un d'eux qui t'a empoisonné. Te souvient-il du dernier coup que tu bûs hier chez Hippias ?

LE TYRAN. Quoy ! ce coup qui estoit un peu amer ? je m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait.

CLOTHON. Tu perds le temps en des questions inutiles, il faut partir.

LE TYRAN. Une chose me tuë, Clothon, & me fait souhaiter de revivre pour m'en venger. Comme j'avois la mort entre les dents, un de mes valets monta sur le soir dans ma chambre, & ne voyant qu'une de mes concubines près de moy, la jetta par terre, & la deshónora à ma veüe, après avoir fermé la porte sur luy. En suite, se tournant vers mon lit : Ha ! méchant, dit-il, combien de fois m'as-tu batu injustement ? Là-dessus il me cracha au nez, & se mit à me souffleter, & à m'arracher la barbe. Sur ces entrefaites on oüit monter quelqu'un, & ma concubine fit la pleureuse. Que si je les pouvois tenir ?

CLOTHON. Cesse de les menacer, & vien rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'un assez hardy pour vouloir condamner un Roy ?

CLOTHON. Un Roy non, mais bien un mort : Tu auras tantost à faire à un Juge qui ne t'épargnera pas.

LE TYRAN. Que je retourne donc en vie, quand ce seroit pour estre esclave.

CLOTHON. Où est ce Philosophe Cynique avec son bâton, & toy, Mercure, tirez-le ensemble par les pieds & par la teste.

MERCURE. Suy-moy, coquin ; Tien Caron, je t'en charge, atache-le bien au mast du navire, qu'il ne puisse échaper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puisque j'ay esté Roy ?

LE CYNIQUE. Je ne m'étonne pas que ton valet t'ait mal-traité, glorieux comme tu es. Si tu n'es plus sage, je traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy ! un Cynique aura la hardiesse de me braver ; un coquin, que j'ay failly à faire perdre, parce qu'il se mesloit de contrôler mes actions !

CLOTHON. Qu'on l'atache pour punition au mast du vaisseau.

MICYLE. Et moy ; Ne songe-t'on point à me passer, ou si l'on méprise ma pauvreté ?

CLOTHON. Qui es-tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

CLOTHON. Quoy ? tu te fâches de demeurer, & ce Tyran veut donner des millions pour le laisser encore sur terre ? Est-ce que tu estois las de vivre.

MICYLE. Ecoute, la plus venerable de toutes les Deesses : Jamais la promesse du Cyclope

ne m'a plû d'estre mangé le dernier, puis qu'enfin il faut estre mangé : D'ailleurs, il y a bien de la différence entre la vie de ce Tyran & la mienne. Il vivoit dans la gloire & dans l'opulence ; parmi les jeux , les plaisirs & la bonne chere ; & il a de la peine à quitter toutes ces délices. Car ces choses sont si glüantes , qu'on ne s'en sçauroit détacher. Ceux qui sont par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir-là , & ne se peuvent empescher de tourner la teste vers le monde, comme un amant passionné vers sa maitresse. Ce Tyran donc n'a cessé de contester par le chemin , & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy , qui n'ay rien qui m'arreste , ny trésors, ny grandeurs, ny voluptez , j'estois toujours prest à partir , & ta sœur ne m'a plütoft fait signe, que j'ay jeté-là mon tranchet & mes savates, pour accourir icy pieds nuds, sans songer seulement à me décrasser, ny à oster la poix de mes mains. Je marchois devant ; comme tu as veu, & en arrivant, j'ay esté ravy de voir que nul n'est icy plus grand que son compagnon , & que je ne cours point fortune de mourir de chaud ni de froid, de soif ni de faim , ni d'estre battu par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en prison par un importun creancier. Au contraire, je voy que les pauvres rient icy, & que les riches y pleurent, bien-loin de ce qui se fait là-haut.

CLOTHON. Il est vray qu'il y a long-temps que jete vois rire, Dis-m'en le sujet.

MICYLE. Je te le diray : Comme je demourois près du Tyran, & que je contemplois de plus près sa gloire, il me paroïssoit comme un Dieu, tant il estoit au dessus de la condition

humaine. Mais lorsque je l'ay veu icy, sans la pourpre & son diadème, il m'a semblé ridicule ; & je me suis ry de moy-même d'avoir jugé de sa félicité par l'odeur de sa cuisine, & par une vaine pompe. Quand je considère aussi cet usurier qui se plaint & le tourmente, de ce qu'il est mort sans avoir jouï de ses richesses, & qui les a laissées en proie à un jeune débauché, qui s'en donne par les jouïes : Je ne puis m'empêcher de rire, sur tout, lors qu'il me souvient comme je l'ay veu passé & défait, qui n'estoit heureux que par le bout des doigts, dont il contoit ses écus : Mais que ne partons-nous, réservant cet entretien pour le passage.

CLOTHON. Monte, que l'on leve l'ancre.

CARON. Où veux-tu aller, que tout est plein, atten à passer une autrefois.

MICYLE. Tu me fais tort, Caron, de me laisser ainsi transir sur le bord, & je m'en plaindray à Rhadamante. Mal-heureux que je suis, ils partent sans moy ! je les suivray à la nage ; aussi-bien n'ay-je pas peur de me noyer estant mort, & d'ailleurs je n'ay pas dequoy payer le barelier.

CLOTHON. Arreste, il n'est pas permis de passer de la sorte.

MICYLE. J'iray encore plus viste que vous.

CLOTHON. Approchons-nous plutôt pour le prendre. Ten-ly la main, Mercure, & l'aide à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il se mette ?

MERCURE. Sur les épaules de ce Tyran.

CLOTHON. Tu-as raison : Monte & foule aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

LE CYNIQUE. Te peut-on dire la vérité, Caron, je n'ay rien pour te donner ; car je n'ay apporté que mon baston & ma besace, mais je m'offre de ramer ou de tirer à la pompe, & pourveu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de sujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'une mauvaise paye ce qu'on peut.

LE CYNIQUE. Diray-je en passant quelque chanson pour nous desennuyer.

CARON. Je le veux ? Si tu en sçais quelque bonne.

LE CYNIQUE. Fais donc taire ceux-cy, qui me rompent la teste de leurs cris ?

LES MORTS. Ah ma vigne ! ah ma maison ! ah ma femme ! ah mes enfans ! ah mes grandeurs ! ah mes richesses.

MERCURE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle ; mais il n'est pas permis de passer la barque de Caron sans larmes.

MICYLE. Que veux-tu que j'y fasse : Je n'ay rien à regretter.

MERCURE. Encore faut-il donner quelque chose à la coûtume.

MICYLE. Ah, mes vieux souliers ! Je ne vous verray plus ! Je ne seray plus tout le jour à me morfondre dans une rue, exposé à toutes les injures du temps & des laquais, sans manger depuis le matin jusqu'au soir ! Qui est-ce qui héritera de ma poix & de mes aieines ? Mais je suis las de crier, nous voila tantost à bord.

CARON. C'à, que chacun mette la main à la bourse. Tu ne tires rien, Micyle ?

MICYLE. Que veux-tu que je tire, si je n'ay rien ? A peine sçay-je de quelle couleur est l'argent, ni si la monnoye est ronde ou carrée.

CARON. O l'heureuse journée, & le grand gain que nous avons fait ! Encore ay-je peur que celui-cy n'amene la mode de ne rien payer : Descendez viste, que j'aïlle passer les ânes, & le reste des animaux.

CLOTHON Conduy-les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui se sont entre-tuez pour les bornes de leurs Estats.

MERCURE. Allons mes amis, marchez devant, si vous n'aimez mieux me suivre.

MICYLE. Grands Dieux, quelle obscurité ! Où est maintenant le beau Pâris ? On ne sçauroit discernier icy la brune d'avec la blonde ; car tout y est de même couleur, & je ne vois point de différence entre les haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique ?

LE CYNIQUE. Icy, Micyle, nous irons si tu veux de compagnie.

MICYLE. J'en suis content, donne-moy la main ? Te souvient-il des mysteres d'Eleusine ? il me semble que cecy ya beaucoup de rapport.

*C'est
qu'on y
repre-
sente
Ceres
de la s.
se.*

LE CYNIQUE. Tu as raison, en voicy une qui s'avance la torche au poin, avec un regard furieux : sans doute, c'est quelqu'une des Furies.

MERCURE. Reçoy ceux-cy, Tisiphone, il y en a mille, & quatre pardessus le marché.

TISIPHONE. Il ya long-temps que Rhadamante vous attend.

RHADAMANTE. Fais-les approcher, & toy, Mercure, fais l'office d'Huissier, aussi-bien icy-bas que là-haut.

LE CYNIQUE. Je te prie, Rhadamante, que ma cause soit appellée la premiere, car je veux accuser ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on sçaura comme j'ay vécu.

RHADAMANTE. Qui es-tu ?

LE CYNIQUE. Un Philosophe Cynique.

RHADAMANTE. Avance-toy : Crie, Mercure, si quelqu'un a des reproches à faire contre luy. Personne ne parle; deshaille-toy, pour voir si tu n'as point quelque tache de peché.

LE CYNIQUE. Regarde, me voila tout nud.

RHADAMANTE. Je n'en vois que trois ou quatre encore à demy effacées : mais voila quelque marque de brûlure, on diroit que tu y as mis le feu.

LE CYNIQUE. Ce sont les restes des pechez que j'ay faits, avant que d'avoir embrassé la Philosophie : mais je les ay effacez depuis peu à peu.

RHADAMANTE. Tu as usé d'excellens remedes, car il n'y paroist presque plus : Va dans les champs Elystes, jouïr du repos des bienheureux : Mais qu'on appelle auparavant la cause de ce Tyran, puis qu'il en veut estre l'accusateur.

MICYLE. Hé ! Seigneur Rhadamante, il n'y a qu'un mot à la mienne; me voila déjà deshaille.

RHADAMANTE. Qui es-tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

RHADAMANTE. Il est vray que tu n'as pas la moindre tache, non pas mesme les marques de brûlure de ce Philosophe, va-t'en avec luy; Qu'on appelle la cause de ce Tyran.

MERCURE. Megapenthés fils de Lacydas, où es-tu; c'est à toy qu'on en veut ? Il tourne la teste de l'autre costé, & ne fait pas semblant de nous entendre : Tisiphone, traîne-le par les cheveux. Que l'accusateur parle.

LE CYNIQUE. Il n'est pas besoin de grands

246 LE TYRAN, OU LE PASSAGE
discours pour le convaincre, il ne faut que le deshabiller comme les autres, on verra de belles taches : Toutefois, si tu veux pour la forme, je diray une partie de ce qu'il a fait. Je ne parleray point des crimes qu'il a commis, pour parvenir à l'Empire, ni avant que d'y estre parvenu ; Mais après qu'il s'en fut rendu maistre, avec une bande de voleurs & d'assassins, il fit mourir plus de dix mille Citoyens sans aucune forme de procès ; & s'estant enrichy de leurs dépouilles, s'abandonna à toutes sortes de vices & de dissolution. Car il violoit les filles, enlevoit les femmes à leurs maris, & les enfans à leurs peres, & triomphoit hautement de la pudeur, & de la liberté publique. Pour son orgueil & son insolence, ils ont esté à un si haut point, qu'il seroit plus aisé de regarder le Soleil en plein midy, que de le contempler en sa gloire. Quant à la cruauté, il a inventé de nouveaux supplices pour tourmenter les miserables, & n'a pas épargné ses propres amis, les uns à cause de leur vertu, les autres pour avoir leur bien. Qu'on les appelle, ils témoigneroient contre luy ; mais les voila tous venus.

RHADAMANTE. Que répons-tu à cela ?

LE TYRAN. Que les meurtres sont véritables, mais ce qu'il a dit des voluptez est faux.

LE CYNIQUE. Je ne veux point d'autres témoins que la lampe qui a éclairé ses débauches, & le lit où il les a commises.

MERCURE. La Lampe & le Lit de Megapenthes, approchez ?

RHADAMANTE. Qu'a-t'il fait en vostre présence.

LE LIT. Toutes les saletez imaginables que j'ay honte de publier.

RHADAMANTE. Ton silence le dit assez. Que la lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de jour me sont inconnues, mais la nuit, j'ay voulu quelque-fois m'éteindre pour ne les point voir; car il a souillé en cent façons ma lumière.

RHADAMANTE. C'est assez: Qu'on le deshabile? Dieux! il est tout couvert de vice: Quel supplice trouverons-nous assez grand pour le punir?

LE CYNIQUE. J'en sçay un dont personne ne s'est encore avisé.

RHADAMANTE. Dy-le, tu obligeras tout l'Enfer.

LE CYNIQUE. Qu'il ne boive point de l'eau du fleuve d'Oubly, comme les autres.

RHADAMANTE. Pourquoi?

LE CYNIQUE. Parce que le souvenir de ses crimes luy sera un bourreau perpetuel.

RHADAMANTE. Tu as raison, qu'on l'attache près de Tantale, & que la consideration de sa félicité passée serve encore à le tourmenter.



DE CEUX QUI ENTRENT

AU SERVICE DES GRANS.

*Il décrit les incommoditez qu'on y souffre,
& particulièrement celles qu'endurent
les gens de Lettres.*

JE ne sçay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on est contraint de faire & de souffrir chez les Grans, quand même on y entreroit comme ami, si l'on peut appeller amitié une si dure servitude. Car je sçay une partie de ce qu'on y souffre, non pas pour l'avoir éprouvé moy-mesme; mais pour l'avoir appris de ceux qui avoient passé par cette épreuve, dont les uns languissoient encore dans les fers, les autres en estoient délivrez, & consoient avec plaisir l'histoire de leurs mal-heurs, & celle de leur délivrance. Ceux-cy me sembloient les plus croyables, & les mieux instruits, pour avoir fondé pleinement, s'il faut ainsi dire, la profondeur de ces mystères. Je les écoutois donc attentivement, comme on fait ceux qu'on voit échapez du naufrage, conter, la teste raie dans les temples, la fureur des vagues émuës, la rage des vents, la hauteur des rochers, les cris lamentables des matelots, lorsque le gouvernail emporté, le mast rompu, les voiles déchirées, ostent toute esperance de salut; & là-dessus l'apparition favorable des étoiles de Castor & de Polux, qui viennent tout à propos comme un Dieu

de Comedie , lors que le Poëte ne peut plus démesler son intrigue. C'est ainsi que ses Courtisans me représentoient les tempestes de la Cour , où tout leur rioit d'abord ; mais ils disoient que le calme fut bien-tost suivy de la tourmente , & qu'ils eurent beaucoup à souffrir tout le temps de leur navigation , jusques à ce que leur vaisseau s'alla briser contre un écueil qui estoit caché sous les ondes , ou contre quelque roc escarpé , d'où ils se sauverent à peine tout nuds , après avoir tout perdu. Pendant ce triste récit , il me semble que de honte , ils raisoient encore plusieurs choses , que je devois aisément , & que je te veux raconter avec le reste , parce que je te vois brûler d'envie il y a long-temps de t'embarquer sur cette mer. Car comme l'on fut tombé un jour sur ce discours , dans une compagnie où nous estions , l'un de ceux qui estoient présens ayant commencé à louer cette condition comme la plus heureuse , parce que non seulement on faisoit bonne chere sans qu'il en coustât rien , on estoit logé magnifiquement , traîné en carrosse , aimé des plus grands de Rome : mais qu'on estoit payé pour cela comme pour un grand service : Je te vis alors ouvrir l'oreille à ce discours , & tout prest à mordre à l'hameçon. Pour empêcher donc que tu ne sois pris , & que tu ne te puisse plaindre qu'on t'ait veu tomber dans le precipice , sans t'en avertir , je te veux représenter une partie des maux qui sont attachez à cette profession , & te découvrir les filets qui sont tendus sous ces fleurs. Après , tu t'y jetteras si tu veux à corps perdu , sans que je m'en soucie beaucoup , puisque je me seray acquité de mon devoir , & que j'auray déchargé ma

conscience. Mais quoy que ce discours soit entrepris particulièrement pour toy, il ne regarde pas seulement les Philosophes, mais toutes les personnes de Lettres qui s'attachent au service des Grands, pour estre à leurs gages, puisque les maux qu'on y souffre sont communs à tous, mais doivent estre d'autant plus insupportables aux Philosophes, qu'ils ne sont pas mieux traittez que les autres. Et en cela je ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal, mais ceux qui sont si lâches que de l'endurer : ce que tu ne dois point trouver mauvais, si ce n'est un crime de dire la verité trop librement ; puisque ce n'est pas moy qui suis cause de leur malheur, mais eux-mêmes. Je ne prétends pas pourtant comprendre en ce rang les Courtisâns, ny les autres âmes lâches qui ne sçauroient faire autre chose, & qui sans cela seroient inutiles : car outre qu'ils ne sont pas dignes d'un meilleur traitement, ils ne m'écouteront pas quand je leur dirois la verité, & ne croiroient pas recevoir un affront, quand mesme on leur verseroit, comme on dit, le pot de chambre sur la teste. C'est donc seulement pour les personnes de Lettres que j'écris, afin de les affranchir s'il se peut. Pour cela j'examineray toutes les raisons qui les peuvent porter à ce dessein, & feray voir qu'elles ne sont ni pressantes, ni necessaires, afin de leur oster toute sorte de pretexte & d'excuse. La premiere qu'ils aleguent, c'est la pauvreté, comme le pire de tous les maux, & que pour l'éviter on peut tout faire, & tout souffrir. Ils ont donc toujours à la bouche le mot de Theognis, *Quelle domte les plus fiers courage,* & aleguent tout ce que les Poëtes & les plus lâches esprits ont pu

inventer contre elle , pour en faire peur aux hommes. Il est certain que s'ils se pouvoient par là mettre à couvert de la nécessité pour toute leur vie , ils seroient excusables de chercher un azyle pour se défendre contre un si grand ennemy : mais le remede est pire que le mal , & au lieu de le guerir , il ne fait que l'empirer. Car la pauvreté dure toujours , & la cruele nécessité de servir , parce qu'on dépense chez les Grans tout ce qu'on gagne à leur service , encore souvent ne suffit-il pas. L'autre raison est , qu'ils n'embrasseroient pas cette profession , s'ils en avoient d'autres ; mais comme ils ne sont plus en âge d'apprendre , ils sont contraints de subir le joug de la servitude Voyons-donc , s'ils n'ont point d'autre moyen de subsister , & si ce qu'ils gagnent ne leur coûte gueres , & qu'ils ne travaillent pas plus que les artisans pour l'avoir : Car ce seroit le comble de la félicité , de pouvoir vivre à son aise sans rien faire. Mais le contraire se trouvera véritable , puis qu'il leur naist tous les jours de nouveaux maux , à quoy toutes les forces du corps & de l'esprit ne sont pas capables de résister. Nous en parlerons lorsque nous représenterons le reste de ce qu'ils endurent ; il suffira présentement de montrer , que ce n'est pas là la véritable cause du mal : mais l'éclat trompeur des richesses qui leur donne dans la veüe , & les ébloüit. Ils croient que la félicité consiste dans le luxe , & se promettent des montagnes d'or , qu'ils ne posséderont jamais qu'en songe. Ce n'est donc pas tant la nécessité qui les presse , que le desir des choses vaines & superflues , qui les rend esclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui sçavent que l'amour s'éteint par la jouissance ,

entretiennent d'esperance leurs galans, & promettent toujours ce qu'elles n'accordent jamais ; les Grans recompensent le plus tard qu'ils peuvent ceux qui les servent, pour faire durer leur servitude. Or il est ridicule de toujours souffrir pour l'esperance toute seule, sur tout lors qu'elle est incertaine ; & le mal certain & indubitable : Car je ne les blâmerois pas trop de travailler pour la volupté, s'ils ne l'achetoient point au prix de la liberté qui vaut mieux qu'elle, & au lieu de la felicité, n'embrassoient que son idole. Les compagnons d'Ulysse, charmez d'une volupté présente, firent banqueroute à l'honneur & en oublier le retour en leur patrie : C'est à peu près ce que font ceux qui voient leur servitude du nom d'un honneste amitié. Mais pour moy je renoncerois mesme à celle de l'Empereur, si elle me coutoit ma liberté, sans en tirer aucun avantage, & qu'il possedast tout seul toutes ses grandeurs & ses richesses sans m'en faire part. Voila donc le sujet véritable de leur esclavage, & le peu d'utilité qui leur en revient. Voyons maintenant ce qu'ils sont obligez de faire pour en venir-là ; nous examinerons ensuite ce qu'ils sont contraints de souffrir dans cette condition, & quelle est la catastrophe de la tragédie. Premièrement, on ne peut dire qu'il est facile d'entrer chez les Grans, & qu'il n'y a qu'à le vouloir : Il faut bien s'cier & travailler auparavant ; s'habiller au dessus de sa condition ; & de la façon qu'ils aiment le mieux, pour ne leur pas mettre devant les yeux des objets qui leur soient desagreables ; les suivre par tout, avec mille incommoditez ; se trouver le matin à leur lever, souffrir la mauvaise humeur de leurs

*Il y a au
Grec de
la con-
leur.*

valets , & les rebufades de leurs portiers , à qui il faut meſme donner de l'argent pour retenir voſtre nom. Avec tout cela , Monſieur ſera pluſieurs jours ſans vous regarder ; **Que** ſi vous eſtes ſi heureux qu'après un long-temps il vienne à jeter les yeux ſur vous , & à ſ'abaiffer juſqu'à vous parler , alors vous croyez que voſtre fortune eſt faite. Cependant , vous faites rire ceux qui ſont-preſens , qui vous voyent tout interdit , dire quelque mot de travers , & qui vous prennent pour un lourdaut , ou pour un faquin , qui n'a pas coûtume de parler à des perſonnes de condition : car ce que vous apellez pudeur , un Courtiſan l'apelle lâcheté & foibleſſe. Vous vous retirez donc tout confus , & vous blâmez vous-meſme de trop de timidité. Enfin , après beaucoup de travaux , non pas pour Helene ni pour Troye , comme dit le Poëte , mais pour devenir eſclaves ; Si la fortune vous rit , & que quelque Dieu vous ſoit favorable , ou vous reçoit à faire preuve de voſtre eſprit. Vous ne manquez pas de prendre pour voſtre ſujet le Panegyrique de celuy à qui vous parlez ; Car les Grans ſont bien aiſés d'entendre publier leurs loüanges. Alors comme ſ'il ſ'agiſſoit de la vie ou de l'honneur , il vous faut donner la geſne , pour faire quelque choſe de grand & d'achevé , de peur de tromper ſon attente , outre qu'eſtant rebuté une fois , perſonne après cela ne vous voudroit plus recevoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour ſurpaſſer vos rivaux , & tremblez lors que ce Seigneur ſemble ne pas aprouver ce que vous avez fait , ou le louer foiblement & l'écouter avec negligence. Mais vous eſtes tout

transporté, lors qu'il souffrit & qu'il fait mine de l'entendre avec plaisir. Considérez cependant, quel creve-cœur c'est à un honnête-homme, qui est quelquefois déjà sur l'âge, de subir l'examen d'un sot ou d'un ignorant. Ajoutez à cela, qu'on recherche toute vostre vie, & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vostre jeunesse; car vous ne manquez pas d'envieux qui les publient, ou par la malice, ou pour se mettre en vostre place, & l'on croit plus aisément le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces difficultez; Que personne ne vous traverse; Que le maistre vous gouste; Que la femme y consente; Que vous ayez l'approbation des amis & des domestiques: Alors vous pensez estre au dessus de la fortune, mais vous n'estes encore qu'au bas de la rouë, car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en éfet. Or il eust esté à propos, pour tant de peine que vous aviez prise, que vous n'eussiez pas remporté seulement une couronne de laurier, mais du profit aussi bien que de l'honneur. Car pour commencer par le festin de vostre reception, permettez-moy d'appeler ainsi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouverez plus de sujet de mécontentement, que de satisfaction. Il viendra d'abord un valet assez bien fait vous convier, à qui il faudra donner quelque chose, qu'il refusera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en soy-mesme de ce que vous estes obligé de luy faire des presens pour estre compagnon de sa servitude. Vous vous parez, cependant, & mettez vos beaux habits, pour assister à un festin où vous devez perdre vostre

liberté. Il faut bien prendre vos mesures, pour n'arriver ni trop tost ni trop tard; car l'un est incivil & l'autre importun. Le maître, après vous avoir bien receu, vous prendra par la main & vous fera asseoir au dessus de luy, pour vous faire plus d'honneur, & vous serez contraint de vous y mettre après plusieurs contestations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura apellez pour ce sujet. Alors, comme si vous estiez à la table de Jupiter, vous repaissez plus vos yeux que vostre estomac, à contempler tout ce qui se passe. Les autres ne sont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord; quelquefois par ordre du maître, pour remarquer si vous ne jetterez point quelques regards à la dérobee sur sa femme, ou sur les enfans. Que si vous paroissez un peu surpris, & deconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour un pédant qui n'avez pas accoustumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas seulement la hardiesse de demander à boire, ni de toucher aux viandes, & attendez qu'on vous serve, ou avez l'œil sur vostre voisin, pour faire comme luy, de peur de commettre quelque incivilité. Cependant, vous estes agité de cent diverses pensées, & tantost admirez la magnificence de ce Seigneur, & aviez pitié de vostre condition en la comparant à la sienne; tantost vous benissez vostre fortune d'estre prest à jouir de cette felicité, & à faire des jours gras toute vostre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les travaux que vous avez pris pour y parvenir. Là-dessus, on se met à boire des santez, & quelqu'un prenant un grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la vostre, en vous doi-

*Ou, quel-
lieu de
luy.*

nant que que titre qu'il croira vous estre agreable. Mais quand c'est à vostre tour, vous ne sçavez que répondre, & passez pour un sot ou pour un pedant. Vous ne laissez pas de donner de la jalousie aux anciens serviteurs de la maison, qui voyent traiter avec tant de civilité un nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à nostre servitude, disent-ils; il n'y a plus rien à faire à Rome que pour ces gens-là, parlant des Grecs, & je ne voy pas pourquoy l'on en fait tant d'état pour sçavoir parler une autre langue que la nostre. Atten, dit l'un, cela ne durera pas long-temps, c'est un balay neuf, qu'on jettera bien-tost derriere la porte; Je ne luy donne que quatre ou cinq jours, après quoy je le verray aussi-bien que nous, regretter sa condition. L'autre ajoute, n'avez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulument, & qu'il ronge ses viandes jusqu'aux os. On voit bien qu'il n'a pas acoutumé de faire bonne chere; Je croy qu'il n'avoit pas son soul de pain. En un mot, vous faites ce jour-là tout l'entretien de la famille, & c'est proprement vostre festin, car on n'y parle que de vous; & l'on se prépare déjà à vous faire pièce. D'autre costé, comme vous avez plus bû & mangé que de coûtume, le ventre vous presse & vous voudriez estre dehors; mais il vaudroit mieux crever que de faire quelque action mal seante.

Consu-
me an-
sième. Cependant, comme le festin continuë, & qu'il arrive toujours mets sur mets, & spectacles sur spectacles; car le maistre du logis est bien aise d'étaler devant vous toute sa magnificence: Vous maudissez mille fois & le festin & les conviez, & l'heure que vous avez jamais pensé à venir là, & voudriez à un

besoin,

besoin , que le feu prist à la maison , ou qu'il survint quelqu'autre accident , qui obligest la compagnie à se retirer. Vous ne prenez donc plaisir à rien , & ne voyez pas , s'il faut ainsi dire , ce qui se passe , ni n'entendez la douceur des voix & des instrumens , quoy que vous soyez contraint par bien-seance , de faire de temps en temps des exclamations , quand ce ne seroit que pour ne point passer pour stupide. Voila quel est ce premier festin tant souhaitté , qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez soy. Car ce n'est pas dans la multitude ni dans la diversité des viandes que consiste la bonne chere , mais dans la franchise & la gayerié. Ajoutez à cela , le dégoust qui suit vostre débauche , & les maux de teste & d'estomac que vous avez toute la nuit , avec des inquietudes qui vous empeschent de reposer. Cependant , il faut convenir le lendemain du prix de vostre servitude , en presence de deux ou trois de ces Messieurs qui ont souppé le soir avec vous , & lors que vous avez pris un siège , car on ne parlera pas à vous autrement , ce Seigneur commence ainsi : Vous voyez , Monsieur , l'état de ma maison , & comme tout y est sans fard & sans artifice ; vous en devez user de mesme , & croire que tout est à vous. Car il n'y auroit point d'aparence que j'eusse quelque chose de réservé pour une personne à qui j'ouvre mon cœur & mon ame , & à qui je donne la conduite de mes enfans & de moy-mesme. Mais puis qu'il faut quelque chose de certain pour vostre entretènement , quoy que je sçache bien que ce n'est pas ce qui vous meine , & qu'il ne faut

*Estrem-
mes etc.*

pas grand chose à un homme de Lettres ; je vous prie de le dire franchement , & de ménager la bourse d'une personne qui vous aime , & qui a beaucoup d'autres dépenses à faire , comme vous voyez. Je ne parle point des presens que vous recevrez icy qui seront pourtant assez considerables pour les mettre en ligne de compte , ni des faveurs que vous pouvez justement attendre. Ces paroles démontent toutes vos esperances , & vous précipitent du faiste de la gloire où vous pensiez estre monté , dans l'abîme du neant. Vous demeurez donc quelque temps sans repartir , tant que flaté de l'espoir d'une recompense incertaine , & de ce qu'il a dit en entrant que tout estoit à vous , quoy que ce ne fust qu'un compliment , vous luy répondez tout confus , que vous n'avez garde de luy rien prescrire , & que vous ne voulez que ce qu'il luy plaira. Mais il ne l'entend pas ainsi , & vous presse de le dire ; & sur vostre refus , il prie un de ses amis de le faire , après luy avoir fait encore quelque préambule sur la grandeur & la nécessité de sa dépense. Alors ce galand-homme , nourry toute sa vie dans les flatteries de la Cour , commence par le bon-heur que ce vous est d'avoir obtenu une place si enviée , & d'estre dans la maison & dans l'amitié d'un des plus grands de Rome. Il dit que vous estes trop heureux , pourveu que vous le sçachiez connoître ; Qu'il sçait plusieurs personnes de Lettres tres-célebres qui donneroient beaucoup pour cela , bien loin de demander quelque chose , à cause de l'honneur & du profit qui leur en pouroit revenir. Là-dessus il propose que que apointement fort leger , particulièrement si l'on à égard à vostre esperance , & vous estes

obligé de vous en contenter, pour ne point
 contester honteusement sur des gages comme
 un valet; outre qu'il n'est plus temps de recu-
 ler, & que vous estes pris. Vous passez donc
 sous le joug, qui est assez doux d'abord; car on
 ne vous peut pas desespérer, & l'on n'est pas
 encore las de vous, joint qu'on a quelque res-
 pect pour un nouveau venu. D'ailleurs, vous
 estes felicité de ceux de vostre connoissance,
 comme si vous aviez fait une grande fortune,
 & admiré des sots qui vous voyent entrer li-
 brement dans le balustre, quoy que vous soyez
 bien-tost las de cét honneur, & que vous nesça-
 chiez pas ce qu'on peut tant admirer dans vô-
 tre condition. Vous ne laissez pas pourtant de
 vous plaire à ces petits aplaudissemens, & de
 juger de vostre bon-heur par l'opinion d'au-
 truy. Vous aydez mesme à vous tromper, &
 vous flatez d'esperance que vostre fortune au-
 gmentera tous les jours, encore que tout le
 contraire arrive, & que vous reconnoissiez à la
 fin ce que j'ay dit, que tous vos biens ne sont
 qu'en imagination, & tous vos maux en éfet.
 Vous demanderez, peut-estre, quels sont ces
 maux, & ce qu'il y peut avoir de si insupportable
 en cette condition? Premièrement, il faut re-
 noncer à toute la gloire de vos Ancestres si
 vous en avez quelqu'une, & contre ce jour-là
 pour le derrier de vostre liberté, & le premier
 de vostre servitude. Ne vous offensez pas du
 mot, puis que vous souffrez bien la chose, & te-
 nez pour assuré que vos services ne seront pas
 encore si agreables que ceux des autres, parce
 que vous vous y prendrez de mauvaise grace,
 n'y estant pas accoutumé. Cependant, le sou-
 venir de vostre liberté vous reviendra dans

l'esprit , & vous fera regimber quelquefois & porter plus impatiemment vostre esclavage. Si ce n'est que vous ne croyez pas estre esclave pour n'estre pas né en Bithynie , & n'avoir pas esté vendu à son de trompe sur la place publique. Car il n'en estoit point de besoin , puisque vous vous estes vendus vous-mesme , & que vous avez couru toute la ville pour chercher un maistre. Ajoutez à cela , qu'il faut rendre la main de temps en temps parmy les autres valets , pour recevoir vos gages quels qu'ils puissent estre. Mais dites-moy , miserable ; Car je dois parler ainsi à un homme qui se dit Philosophe , & qui ne l'est pas ; si vous aviez esté pris sur mer , & vendus par les Pirâtes , ne crieriez-vous pas contre la Fortune : & si quelqu'un vous vouloit entraîner dans la servitude , n'imploreriez-vous pas le secours des Loix ? & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes , pour montrer que vous estes né libre ? Cependant , pour peu de chose vous renoncez volontairement à la liberté , & encore à un âge où vous devriez songer à vous afranchir , si vous estiez né esclave. Que sont devenus tous ces beaux discours de la Philosophie qui mettent la liberté à un si haut prix ? Vous la rendez esclave elle-mesme , avec la Vertu & la Sagesse , & n'avez point de honte de les mesler parmy la canaille , & de leur apprendre à begayer une langue étrangere pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les jours avec une foule de gens ramassés , où vous estes contraint de boire plus que vostre soul , quand il leur plaist , & de louer ce qui ne vous plaist pas , pour vous lever le lendemain dès le point du jour , au son d'une cloche , & perdre la plus douce heure du repos .

pour aller courir toute la ville avec vos bas cro-
 tez du soir. Estiez-vous réduit à une si grande
 nécessité, que d'estre contraint pour vivre, de
 trahir ainsi vostre liberté & vostre honneur, ou
 si vous avez esté éblouy de l'éclat de trompeur
 des Richesses, & charmé par l'odeur de la Cui-
 sine? Vous portez donc maintenant tout à loi-
 sir la peine de vostre intemperance, & comme
 un singe ataché à un billot, vous servez de
 jouët aux autres, tandis que vous vous esti-
 mez heureux, pour manger tout vostre soul de
 signes? Où sont tous ces beaux discours de Sa-
 gesse & de Vertu? vous les avez mis en oubly,
 aussi bien que vostre patrie & vostre race. En-
 core seroit-ce peu, si vostre servitude n'estoit
 que honteuse, & que la peine n'y fut pas jointe
 à l'infamie. Mais considérons un peu, si vos tra-
 vaux sont supportables, & s'ils diferent beau-
 coup de ceux des autres valets. Premièrement,
 la passion que ce Seigneur avoit témoignée
 d'abord pour les Lettres, n'estoit qu'une pas-
 sion feinte, car comme dit le Proverbe, *Qu'a de
 commun l'asne avec la Lyre?* Pensez-vous qu'il se
 soit jamais rompu la teste pour découvrir la sa-
 gesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthe-
 ne? Qui auroit banny du cœur des Grans l'a-
 varice & l'ambition, il n'y resteroit que le luxe,
 l'ignorance, la molesse & la brutalité. Pour-
 quoy donc a-t-il voulu avoir un Philosophe à
 sa suite? parce que cela faisoit à sa vanité, &
 qu'il en aquerroit la reputation d'habile-hom-
 me. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il
 t'a pris, plutôt que pour ta doctrine. Il veut
 passer pour sçavant, ou du moins pour hom-
 me qui aime les belles Lettres, & qui se con-
 noist aux bonnes choses, c'est pourquoy il te

ou, vos
 jambes,

fait suivre par tout, sans te donner un seul moment de relâche. Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne sçauroit, mais de tout ce qui luy vient à la fantaisie, pour faire voir qu'il donne tout son temps à l'étude, & à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu sçais comme la Ville de Rome est faite, & trotter après luy pour le suivre, jusqu'à ce qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu es dehors à t'entretenir tout seul, & prens un livre à la main, que tu lis debout, faute de siège. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ni bû ni mangé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour souper sur le minuit, le reste des autres. Car on ne te fait plus le mesme honneur qu'auparavant, & l'on entretiendra en ta place un nouveau venu, selon la coûtume des Grans, qui méprisent ceux qui sont à eux, & qui caressent ceux qui n'y sont pas. Tu te mets donc à table en un coin pour estre témoin de ce qui se passe, comme si tu n'estois pas de la compagnie : Car tu ne bois plus du mesme vin, ni tu ne manges plus des mesmes viandes, mais on servira au haut bout le gibier & la venaison, & devant toy quelque pigeon maigre & sec, encore quelquefois te le prend-on pour le donner à un autre, & l'on te dit à l'oreille, pour te consoler, que tu es de la maison. Que s'il y a quelque morceau délicat, n'aten pas quel'on t'en serve, si tu n'es bien des amis de celuy qui tranche, où l'on te donnera quelques os couverts de graisse, comme Prométhée fit à Jupiter. N'est-ce pas encore une chose insupportable, & qui fait enrager, quand on a tant soit peu de sentiment,

de voir que ceux qui sont au dessus de vous à table, laissent par mépris des viandes où vous n'oseriez toucher, & avalent le vin délicieux tandis que vous ne beuvez que du ginguet; Encore n'en avez-vous pas tout vostre soul; car souvent les valets ne font pas semblant de vous entendre, & tournent la teste de l'autre costé, quand vous demandez à boire. Mais en récompense, ils vous servent toujours dans quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la difference du vin. Ajoûtez à cela plusieurs autres déplaisirs, sur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Maquereau ou d'un Violon, que de vous; si bien que vous vous retirez à part tout triste, & maudissez le Destin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous avoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne sçavez pas seulement faire un bon contre, & estes mesme à charge lors qu'on se veut réjouir. En un mot, si vous voulez tenir vostre gravité, vous estes insupportable; & si vous voulez faire le plaisant, vous devenez ridicule, comme un Comédien, qui voudroit faire rire dans un personnage de Tragédie. Vous en venez donc jusqu'à souhaiter d'estre Poëte au lieu de Philosophe, & à un besoin d'estre Astrologue ou Magicien, à cause de l'estime que vous voyez faire de ces gens-là chez les Grans, à qui ils composent des chansons d'amour, & promettent des grandeurs & des richesses. Au défaut de cela, vous estes contraint de plier & de baisser la teste, parce qu'il ne faut qu'un valet envieux ou mécontent pour vous perdre, & pour vous acuser de ne trouver pas que le page *90, dans* de Madame chante bien, ou joué bien de la *10.* Lyre, qui est un crime irremissible. Il faut donc,

en dépit que vous en ayez vous répandre en loüanges excessives & affectées, & crier avec un gosier sec comme les grenouilles des champs. Car on avertit toujours de vous quelque flatterie délicate, qui témoigne v^otre esprit & v^otre complaisance. Mais ce que je tiens de plus étrange, c'est de vous voir air si à jeun, couronné & parfumé comme ces sepulchres autour desquels on fait bonne chere, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre costé, quand le maître de la maison est un peu jaloux, vous n'estes pas en seureté, si vous n'estes tout à fait desagréable, & estes contraint de baisser les yeux à table comme les Courtisans du Roy de Perse, de peur d'estre percé d'un coup de flèche tout en buvant. Car les Grans ont une infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non seulement ce qui se passe, mais ce qui ne se passe pas. Quand donc le matin, ou lors que vous ne pouvez dormir, vous faites reflection là-dessus, vous dites en vous-mesmes, Miserable que je suis, quelle felicité ay-je quittée pour me plonger dans un goufre de mal-heurs? Que sont devenues toutes ces belles esperances dont j'entretenois ma rêverie? Au lieu de la liberté, je rencontre la servitude, & pour le repos, je trouve le tracas & le tumulte. Quand vivray-je pour moy, après avoir tant vescu pour autrui? On me traîne par tout emmuselé comme un Ours, & je sers de jouet à tout le monde, & de suplice à moy-mesme. Là-dessus l'heure sonne, il faut retourner à son travail ordinaire, après s'estre graissé les jointures, afin de les avoir plus souples. Cependant, cette vie si contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à

peu,

peu, & entraîne après soy plusieurs maladies; mais il ne faut pas laisser de faire bon visage, & de tâcher à vaincre son mal. Car si vous venez à vous relâcher tant soit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exempter de vostre devoir; de sorte que vous devenez à la fin pâle & transi comme un mort. Voila les maux de la ville: Que s'il faut aller à la campagne, ce sont de nouvelles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il se trouve souvent que vous venez des derniers, ou à cause du mauvais temps, ou pour avoir attendu trop long-temps le chariot; si bien qu'en arrivant à l'hostellerie, vous ne sçavez où coucher, si ce n'est avec le cuisinier ou le coëffeur de Madame, qui vous donnent la moitié de leur lit, encore est-ce par une grace particuliere. Je te veux conter, à ce propos, ce qui arriva à un Philosophe Stoïque qui demouroit chez une Dame de condition, & des plus galantes de Rome, laquelle allant aux chams, le fit asseoir près de son Mignon. Premièrement, l'assemblée estoit ridicule d'un Muguet & d'un Philosophe: Et il les faisoit beau voir tous deux à une portiere, l'un avec sa mine grave, & l'autre paré & ajusté en Courtisane, qui à un besoin eust porté une coëffe pour se garder du hassle, & l'on dit qu'il le vouloit faire si l'on ne l'en eust empesché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & chanter, à peine qu'il ne dansast en carosse. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria nostre Philosophe, comme le plus sage de la compagnie, de porter sa petite chienne, à qui elle craignoit qu'il n'arrivast quelque accident, à cause qu'elle estoit pleine, ce qui fit dire assez plaisamment à ce Muguet, que de Philosophe

*Thefmoë
polin.*

Stoïque il estoit devenu Philosophe Cynique, & il falut boire la raillerie de peur de l'acroistre en se défendant, & de se faire moquer de soy. Cependant, cela augmentoit la beauté du spectacle, de voir un Philosophe déjà sur l'âge, avec sa grande barbe, porter entre ses bras un petit chien qui passoit la teste par l'ouverture de son manteau, & s'amusoit à lescher sa barbe où il estoit resté peut-estre quelque goutte de sauce du soir précédent. On dit qu'il pissait mesme quelquefois sur luy, & que la pauvre beste fit ses petis dans son manteau. Voila les afronts que les gens de Lettres sont contraints d'endurer chez les Grands, où l'on les accoutume peu à peu à tout souffrir. J'en ay veu un qu'on obligea de declamer en pleine table pour divertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne haranguoit pas à l'eau, mais au vin; toutefois pour le consoler en quelque sorte, on luy donna cinquante franc. Que si le maître de la maison se mesle d'écrire en prose ou en vers, ce vous est un nouveau supplice. Car il ne manquera pas de vous lire ses ouvrages, mesme pendant le repas, & il les faudra admirer quand ils seroient pleins de solecismes, & prendre ses fautes pour des figures de Rhetorique; si l'on ne veut courir la fortune des Courtisans de Denis le Tyran, qu'il envoyoit aux Carrieres lors qu'ils ne le louoient pas assez à son gré, & les faisoit passer pour des envieux, ou pour destraittes. D'autres veulent passer pour beaux; qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils seroient les plus desagreables du monde. Mais c'est bien pis quand les femmes sont les sçavantes, & veulent avoir des Doctes auprès d'e les pour les entretenir tandis qu'on les coëffe, ou qu'elles dinent. Car s'il

Il a esgard à la coutume ancienne des horloges à'eau, dont on se serroit dans le barreau.

L'estoit comme les Galeres parmi nous.

arrive alors quelque poulet de leur Galand, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quitter tous ces beaux discours de Vertu & de doctrine, tandis que Madame fait une lettre d'amour. Que si elles vous font quelque miserable présent aux estrennes, il faudra pour action de grâces leur faire un Panegyrique, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illustre dans toute l'antiquité. Mais il ne faut pas oublier de donner quelque chose au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoy qu'il en vienne encore une douzaine d'autres le lendemain se faire de feste, à qui il faudra témoigner d'en avoir l'obligation, bien qu'ils n'y ayent rien contribué, & leur faire quelque present, encore ne sont-ils pas contents. Ajoûtez à cela que pour estre payé de ses apointemens, qui sont moins que rien, il faut faire la Cour au Tresorier ou à l'Intendant, sans parler de ceux qui ont l'oreille de Monsieur ou de Madame, & qui les gouvernent; car s'il vous arrive de les demander, vous estes insupportable. Cependant, vous ne recevez rien que vous ne le deviez long-temps auparavant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apoticaire; si bien que vous ne mettez rien en bourse. Pour comb'le de mal-heur, vous estes exposé à l'envie & à la médisance: Car comme le maître commence à se lasser de vous, qui vieillissez, & devenez un peu pesant, il voudroit en estre déjà défait; outre que vous luy estes à charge, parce que vous atendez de luy quelque recompense de vos longs services. Il ne faut donc que le moindre faux raport pour vous perdre & pour vous faire chasser mesme en plein minuit; & alors de tous vos services il ne vous reste que la goutte, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant,

non seulement vous n'avez rien amassé, mais vous avez mangé tout ce que vous aviez, & oublié tout ce que vous sçaviez; si bien qu'il ne faut plus parler pour vous ny d'employ ny de fortune: joint que vous estes déjà sur l'âge, & ressemblez à ces vieux chevaux usez de travail, dont la peau même ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chassé, vous imputera quelque crime pour se justifier, fust-ce celuy de magie, & on le croira aisément, pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres, outre que la pluspart ne pouvant se rendre recommandables par de bonnes qualitez, font semblant, pour se faire estimer, d'avoir quelques secrets défendus, & l'on croit facilement les mêmes defaux de ceux qui ont la même flâteric & la même lâcheté. Ajoutez à cela, que le maistre de la maison a interest de vous perdre, de peur que vous ne révéliez les secrets de sa famille, comme chez les Grans il y a toujours quelque chose qu'il importe de cacher. Il ne vous reste donc de tous vos travaux que la Gourmandise, qui est un monstre insatiable, qui à la fin vous dévorera lorsque vous n'aurez plus de quoy luy donner. Pour achever le portrait de cette vie à l'exemple de Cébes, je voudrois pouvoir emprunter le pinceau d'Apelle, ou de quelque autre fameux Peintre de l'Antiquité; mais à leur défaut je tâcheray de m'en acquiter. Figure-toy la Fortune sur un trône élevé, environné de rochers & de précipices, & à l'entour d'elle une infinité de gens qui s'efforcent d'y monter; tant ils sont éblouis de son éclat & de ses lumieres. L'Espérance richement parée se présente à eux pour guide, ayant à ses costez la Tromperie & la Servitude, & derriere elle, le Travail & la Peine, qui les exercent rudement, & après les avoir bien tour-

mentez, les abandonnent à la Vieillesse. Alors la Calomnie les empoignant les traîne en bas, nus, honteux & dépouillez, tenant d'une main un licou, & de l'autre couvrant leur honte, suivis du Repentir qui les livre au Désespoir : & c'est la fin du Tableau. Voila la peinture des Ambitieux ; Considere si tu veux suivre leur route, & entrer par la porte de la Gloire, pour sortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu fasses, souvien-toy du Sage quidit, *Qu'à tort nous accusons le Destin de nos malheurs, dont nous sommes causes nous-mêmes.*

DEFENSE DU DISCOURS
PRECEDENT.

C'est une Apologie pour soy-même, sur ce qu'ayant pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelque autre semblable, il semble avoir contrevenu à ses maximes.

IL y a long-temps que je considere, illustre Sabinus, ce que tu peux penser de me voir entrer au service de l'Empereur, après avoir tant crié contre ceux qui entrent au service des Grans. Car je m'imagine que tu ne t'es pû empêcher de rire, & de dire ainsi en toy-mesme, Quoy ! après avoir tant blâmé la servitude, s'y jeter volontairement ! A-t-il perdu le jugement ou la memoire, de démentir ainsi ses paroles pas ses actions ? Il faut qu'il ait esté bien ébloui de l'éclat de l'or, pour prendre des chaînes à cause qu'elles estoient dorées ; & qu'on luy ait fait de grandes promesses, pour le faire changer

d'avis à son âge, & renoncer à la liberté qui luy estoit si naturelle. Voilà à peu près ce que tu-as dit, à quoy tu ajouteras peut-estre un conseil d'amy. Tu sçais, me diras-tu, que ton Discours a esté publié il y a long-temps, & estimé de tous ceux qui l'ont veu, & particulièrement des personnes doctes. Car outre qu'il est bien écrit, il explique clairement & agréablement la plus grande partie des défauts qui se rencontrent dans cette profession, & contient des préceptes tres-salutaires pour empescher les gens de Lettres de tomber en un endroit assez glissant, & dans un piéce capable d'attraper les plus habiles. Mais puis que tu y es tombé toy-mesme, songe à suprimér de bonne heure ton Ouvrage, & prie Mercure de donner, s'il se peut, à boire de l'eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l'ont veu & ouï, de peur qu'on ne te reproche la mesme chose qu'à Bellérophon, d'avoir esté toy-mesme l'instrument de ton malheur. Car, pour te dire la verité, je ne voy point de couleur pour te défendre, & je te trouve bien empesché de répondre à ceux qui diront, Que tu parles comme un Cesar, mais que tu n'agis pas de mesme, & que tu n'es libre qu'en paroles, mais que tu es esclave en effet. Ou bien l'on dira que ce n'est pas ton ouvrage que tu as lû, & que tu t'es paré des plumes d'autruy comme la Corneille d'Esoppe; ou que tu as fait comme ce Législateur des Crotoniates, qui après avoir fait des loix sanglante contre l'adultère, fut trouvé couché avec sa belle-sœur, & se lança hardiment dans le feu, quoy qu'on voulust changer son supplice en un exil, & qu'il eut l'amour pour excuse, qui est une passion qui triomphe des plus sages. Ainsi, après avoir décrit les services des Grans,

*Bellérophon pour
sa les lettres
qui
conten-
noient
qu'on le
fist mal-
rir.*

Salatbo.

tu y entres en ta vieillesse, & es d'autant moins excusable que ta servitude est volontaire & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie, *Je hais le sage qui n'est pas sage pour luy-mesme*, & de te comparer à ces Auteurs qui se font admirer en la représentation des personnages des Dieux & des Heros, & ne sont pourtant que des faquins; ou au Singe de Cleopatre, qui après avoir dansé avec aplaudissement au son de la flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces acclamations pour courir après des noix qu'on luy jetta. Ainsi ayant voulu faire le Législateur, & donner des Loix aux plus Grans hommes, tu as montré que tu n'estois rien moins que cela, & que tu n'avois goûté la Philosophie que du bout des lèvres. Tu portes donc justement la peine de ton inconstance, d'entrer volontairement en servitude, après avoir insulté si hautement aux malheureux que la pauvreté contraint de servir; Semblable à ce Charlatan, qui débitoit un remede indubitable contre la toux, & en estoit tourmenté luy-même. Voila à peu près ce que l'on peut dire contre moy; à quoy il est temps que je réponde, après avoir fait des vœux à Mercure qui est le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preste des paroles & des raisons pour me justifier; sinon je te supplieray comme un grand Orateur, de suppléer à ce qui manquera à ma défense. Mais par où commenceray-je d'abord? rejetteray-je ma faute sur le Destin ou sur la Fortune, qui sont les Arbitres du monde, & qui nous entraînent par force où il leur plaist; ou si quittant cette défense, comme trop foible & trop commune, je nieray que ce soit pour la récompense que je me sois mis au service de l'Empereur, mais pour l'af-

sifier en la conduite de son Estat, & n'estre pas inutile au public, ou par l'admiration que j'avois de sa vertu. Mais j'ay peur, si je dis cela, qu'on ne m'accuse d'ajouter la flaterie à l'inconstance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuer, si bien qu'il ne reste plus que de rejeter ma faute sur la nécessité qui n'a point de loy, & de dire avec la Medée d'Euripide, Que je voy bien que je fais mal, mais que j'y suis contraint par la pauvreté, dont les éguillons sont si poignans, que Theognis pardonne à celuy qui se noye ou se précipite pour les éviter. Voila, à mon avis, ce qu'on peut dire en ma faveur : Mais ne crains pas que j'employe de si foibles armes pour me défendre. La Famine ne sera jamais si grande dans Argos, qu'on y soit contraint d'aller cultiver les déserts de l'Arabie, ny moy si mauvais Orateur, que d'avoir recours à une si lâche défense. Prenons donc une autre route, & considerons ensemble, s'il n'y a point quelque difference entre le service des Grans & celuy du Prince. Certes ces choses sont aussi éloignées que le ciel l'est de la terre: Car encore qu'il y ait par tout du service & de la récompense, la chose n'est pas semblable. L'un est un triste esclavage, l'autre un commandement honorable, que l'on ne peut condamner, sans blâmer tous les Magistrats & les Gouverneurs des Provinces, aussi bien que les Generaux d'Armée, qui reçoivent comme moy des appointemens du Prince pour le service qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choses toutes diverses, sous prétexte qu'on se sert d'un même terme pour les exprimer, ny mettre en mesme classe tous ceux qui tirent quelque récompense du Public pour leurs travaux & leurs veilles, autrement

on en viendroit jusques à s'attaquer à la personne mesme de l'Empereur, comme je diray tantost. Aussi n'ay-je compris dans ma censure que les gens de Lettres; car encore qu'ils soient aux Grans comme nous sommes aux Princes, & réputez de leur maison comme nous de celle de l'Empereur; ils n'ont pas pour cela part au Gouvernement. Si je voulois donc relever ma condition autant que tu la ravale, je dirois, que bien loin de servir, je fais la charge du Prince en Egypte, & suis l'arbitre de la Province en composant & décidant les différens des particuliers, & veillant à l'observation des Loix dont j'ay en main l'interpretation. D'ailleurs, je ne reçois pas mes appointemens d'un particulier, mais de l'Empereur; non pas des gages de valet, comme ceux dont j'ay parlé, mais des appointemens tres-considérables. Ajoutez à cela, qu'en m'acquittant bien de ma charge, je pourray passer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent esclaves toute leur vie. Mais je passe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a personne qui ne travaille en quelque sorte pour la récompense, & que le Prince mesme n'en est pas exempt. Car sans parler des tributs qu'on luy paye, qui sont comme les appointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dresse, avec les louanges & les benedictions qu'on luy donne, sont le salaire & la récompense de ses soins & de ses veilles; de sorte qu'on pourroit dire, si ce n'estoit trop entreprendre, que son employ & le mien ne diffèrent que du plus & du moins, & qu'il y a la mesme proportion que du petit au grand. Veritablement si j'avois posé pour fondement, comme quelques Philosophes, que le sage ne doit rien faire, on auroit sujet de m'accuser

d'avoir contrevenu à mes Loix , & peché contre mes maximes ; mais si l'on doit s'employer à quelque chose , comme personne n'en peut douter , à quoy peut-on mieux s'occuper qu'à rendre service à son Prince & à son païs ? Ajoûtez à cela , que je ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques rêveurs font consister en la seule contemplation , mais d'une sagesse humaine , conforme à nostre nature & à nostre besoin , qui veut qu'on soit utile aux autres & à soy-mesme , sans estre un inutile faix de la terre , comme dit Homere. J'ay choisi donc un employ qui eust quelque proportion à ma capacité , & à l'étude que j'avois faite toute ma vie , & où je puis dire que j'avois acquis quelque reputation. Et veritablement , je ne croy pas que tu me puisses condamner , veu que tu sçais ce que je faisois en Gaule lors que tu y arrivas en visitant les Provinces de l'Occident ; & comme j'y tenois rang parmy les plus celebres Rhéteurs , & recevois de grandes recompenses de mon travail. Je t'ay écrit cecy au milieu de mes occupations , pour me justifier auprès de toy , à cause de l'estime que je fais de ton merite & de ton aprobation. Pour les autres , qu'ils me condamnent tant qu'il leur plaira , c'est dequoy Hippoclide ne se soucie point , comme dit le Proverbe Grec.

Il y a icy un traité, sur ce que Lucien s'estoit mépris en saluant quelqu'un, & avoit dit le matin ce qu'on a coustume de dire le soir, comme qui diroit bon soir ou Adieu, pour bon jour, ou Dieu vous garde. Mais il ne se peut traduire à cause de diverses allégations, qui sont renfermées dans la propriété des termes Grecs, & qui n'ont point de raport à nostre façon.

HERMOTIME , OU DES SECTES.

*Il se rit des promesses magnifiques des Philosophes ,
& montre que toute leur felicité n'est qu'une
chimere , & que personne n'y est parvenu.*

D I A L O G U E

D E LYCINUS ET D'HERMOTIME.

LYCINUS. **A** Te voir aller si viste, Hermo-
time , avec ton livre sous le
bras , tu vas sans doute chez ton Philosophe ;
Car tu remuës les lèvres & fais des gestes de
la main , comme si tu recitois ta leçon. N'est-
ce point que tu repasses dans ton esprit quel-
que question épineuse , ou quelque argument
captieux , pour n'estre pas mesme inutile pen-
dant le chemin , & faire toujours quelque pro-
grés dans la Vertu ?

HERMOTIME. Il est vray que je songeois à
la leçon d'hier , pour ne point perdre le temps
qui nous est si précieux. Car , comme dit Hip-
pocrate , la vie est courte & l'art long & diffi-
cile , Que si cela est vray dans la Medecine ,
il l'est à plus forte raison dans la Philosophie ;
qui est beaucoup plus considerable , & où il
ne s'agit pas de la santé , mais de la felicité de
l'homme.

LYCINUS. C'est une chose de grand prix ,
Hermotime ; mais tu ne dois pas , à mon avis ,
en estre fort éloigné , si l'on en peut juger par
le long-temps qu'il y a que tu t'y appliques , &
par la peine que tu prens depuis vingt ans , à

fréquenter les écoles, & à transcrire des Leçons, toujours courbé sur un livre avec un visage pâle & défait, & ne reposant pas même durant la nuit. Car je croy que tu ne rêves à autre chose en dormant, ce qui me fait juger, comme j'ay dit, que tu n'és pas bien loin du but, si tu n'y és déjà arrivé.

HERMOTIME. Je ne fais que commencer Lycinus, & tu sçais que la Vertu demeure en un lieu haut & reculé, comme dit Hésiode, & qu'on a beaucoup de peine à y monter par un sentier rude & épineux.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas assez sué & travaillé en l'espace de vingtannées ?

HERMOTIME. Je ne suis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINUS. Mais qui a bien commencé, comme dit le même Poëte, a fait la moitié de l'ouvrage : si bien qu'on peut dire que tu és déjà vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flates, Lycinus, je n'avance guere, parce que la montée est rude, & difficile, & que je n'ay personne qui me tende la main d'en haut.

LYCINUS. Ton maître n'est-il pas capable de t'enlever jusques-là par ses discours, comme par la chaîne d'or de Jupiter ; car il ya long-temps qu'il est au sommet ?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy je l'aurois déjà atteint ; mais comme je veux m'élever, ma nature basse & terrestre me ramene contre le bas.

LYCINUS. Il faut prendre courage, Hermotime, sans perdre jamais de veüe son objet, pour s'animer davantage, sur tout ayant un si bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il

esperance d'y arriver ? sera-ce après les prochains mysteres , ou du moins après la grande feste de Minerve ?

HERMOTIME. Tu prens un terme bien court , Lycinus.

LYCINUS. Quoy donc ! à la premiere Olympiade ?

HERMOTIME. C'est bien peu encore , tant pour s'exercer dans la Vertu , que pour obtenir le souverain bien.

LYCINUS. Pour le moins à la seconde , ou tu aurois bien peu de courage , de n'y pouvoir parvenir en autant de temps qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du Monde , quand on s'amuseroit encore par le chemin. Le roc sur lequel elle habite est-il plus haut que celuy d'Aorne , qu'Alexandre emporta en bien moins de temps ?

HERMOTIME. Ces choses n'ont point de rapport , Lycinus ; car quand dix mille Alexandres joindroient leurs forces , ils n'en viendroient jamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement , dont les uns sont demeurez au bas de la montagne , les autres ayant commencé à grimper se sont lassez aussi-tost ; Quelques-uns estant montez jusqu'au milieu , sont retombez en bas par leur pesanteur naturelle ; Mais ceux qui ont assez d'heur & de courage pour vaincre les difficultez qui se rencontrent dans une si longue carriere , jouissent après d'une souveraine beatitude , & regardent le reste des hommes comme des fourmis , tant ils sont élevez au dessus d'eux.

LYCINUS. Grands Dieux ! Hermotime , comme tu nous ravales ! tu nous fais plus petis que des Pygmées ; Il semble que tu triomphes

déjà dans le Ciel, tandis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plût à Dieu que je fusse assez heureux pour arriver à la Beatitude où j'aspire ; mais il y a encore bien du chemin.

LYCINUS. Ne sçaurois-tu juger à peu près le temps qu'il faut pour cela ?

HERMOTIME. Non, mais peut-être que dans vingt ans.....

LYCINUS. Vingt ans ! c'est beaucoup.

HERMOTIME. La recompense aussi n'en est pas petite.

LYCINUS. Je le croy ; mais as-tu lettres de vivre jusques-là , déjà vieux & cassé comme tu es ? & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle ? où si ton Docteur est Prophete aussi-bien que Philosophe , pour t'assurer que tu arriveras à bon port après de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'aparence , de prendre tant de peine , & de hazarder son repos sur un peut-être.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela , & prions seulement les Dieux que nous puissions vivre un moment dans la felicité.

LYCINUS. Tu bornes tes souhaits à bien peu de chose , pour tant de travaux & de veilles. Comment sçais-tu qu'on soit si heureux en ce pays-là , veu que tu n'y as jamais esté ?

HERMOTIME. Je croy mon Maistre , qui le sçait.

LYCINUS. Et que dit-il encore ? la Beatitude est-ce un tresor , ou quelque chose de semblable ?

HERMOTIME. Tes pensées sont bien basses, Lycinus , & bien indignes d'un Philosophe !

LYCINUS. Mais quel plaisir est-ce donc , si ce n'est la Gloire ou la Volupté ?

HERMOTIME. C'est la Force, la Justice, la Sagesse, la Temperance; avec une Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut sçavoir. Pour les richesses, les honneurs, & les plaisirs, il s'en faut dépouïller, comme fit Hercule sur le mont Eta de sa dépouïlle mortelle, n'emportant avec soy que la parcelle de la divinité, toute pure & sans mélange, après avoir esté purifiée par le feu. Ainsi épuré par la Philosophie, & dépouïllé de tout ce qu'on avoit de terrestre, on monte dans le ciel de la Vertu, pour y jouïr d'une felicité éternelle, sans se soucier des choses du monde; non plus que de la bouë, & méprisant ceux qui les estiment.

LYCINUS. Par-Hercule Etéen, Hermotime; tu as de hauts sentimens de la Vertu: Mais dy-moy, ceux qui y sont arrivez ne descendent-ils jamais du sommet où elle habite, pour converser icy bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent toujours perchez là-haut, sans se soucier du reste?

HERMOTIME. Oüy, rien ne les touche plus, ni gloire, ni grandeur, ni richesses, ni voluptez; car ils sont afranchis de la tyrannie des passions.

LYCINUS. S'il m'estoit permis de dire la vérité; Mais je ne croy pas qu'il soit honeste de rechercher trop curieusement la vie de ces grands Hommes.

HERMOTIME. Pourquoi? dy hardiment ce qu'il t'en semble. . .

LYCINUS. Avec toute ta permission, je n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crain rien, nous sommes seuls.

LYCINUS. Tandis que tu as parlé d'autre

chose, je t'ay laissé dire ; Mais lors que tu as dit que les Philosophes ne se soucioient plus des choses du monde, & estoient afranchis de la tyrannie des passions, Alors, certes ; mais n'y a-t-il point de danger de le dire ? je me suis souvenu de ce qui est arrivé tout nouvellement à l'un d'eux ; Veux-tu que je te le nomme ?

HERMOTIME. Pourquoi non ?

LYCINUS. C'est ton maître qui est si haut élevé dans la Vertu, & dans une vieillesse si vénérable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait ?

LYCINUS. Tu connois ce jeune étranger aux cheveux blonds, qui aime tant à disputer.

HERMOTIME. C'est Dion.

LYCINUS. Luy-mesme ; Pour ne l'avoir pas payé à point nommé, il l'a pris au collet, & l'a traîné en Justice ; & si on ne luy eust osté des mains ce pauvre garçon, je croy qu'il luy eust arraché le nez, tant il estoit en colere.

HERMOTIME. Pourquoi ne le paye t-il pas aussi ?

LYCINUS. Et quand il ne l'auroit pas payé, est-il d'un homme consommé dans la Vertu, & qui a dépouillé sur le mont Eta tout ce qu'il avoit de terrestre, d'en venir à cette extrémité ?

HERMOTIME. C'est qu'il a de petis enfans, à qui il faut trouver du pain.

LYCINUS. Et que ne les entraîne-t-il après soy là-haut, pour jouir ensemble de la Beatitude ?

HERMOTIME. Adieu, Jen'ay pas le loisir de t'entretenir plus long-temps ; il faut que je me haste, de peur de perdre la leçon.

LYCINUS. Demeure, il y a congé aujourd'huy,

d'huy, si l'on en doit croire l'afiche qui est sur la porte.

HERMOTIME. D'où vient cela ?

LYCINUS. C'est que ton Philosophe fit hier *Escrate.* la débauche chez un de ses amis, qui celebrait le jour de la naissance de sa fille, & après avoir bien bû & philosophé, il se prit de parole avec le Peripareticien Euthydème, qui soutenait opiniâtrément les choses qui sont contestées entre vous; de sorte qu'il cria jusqu'à minuit, ce qui luy fit mal à la teste, outre qu'il avoit trop mangé pour un vicillard. Il se mit donc au lit au retour, après avoir serré les viandes, qu'il avoit données à garder à son valet, qui estoit derriere luy à table, & pris garde s'il n'en avoit rien escroqué. On dit que depuis il n'a fait que dormir & ronfler, après avoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne sçais-tu point qui a remporté la victoire ?

LYCINUS. Ton maistre, quoy que ce n'ait pas esté, comme l'on dit, sans coup férir. Car comme l'autre est querelleux & opiniastre, & qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons, il luy a jetté à la teste une coupe grande comme celle dont Nestor faisoit raison, & luy a fait un grand abruvoir à mouche, & par ce moyen est demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voila comme il faut traiter les opiniâtres.

LYCINUS. Il est vray; car potirquoy iriter un sage qui est roy de ses passions, & principalement ayant un si grand verre à la main: Mais puisque tu es de loisir, Hermotime, je te conjure de me dire qui t'a meü d'embrasser la Philosophie; car tu me persuaderas peut-estre d'en faire autant.

HERMOTIME. Ha ! si tu voulois, Lycinus, tu passerois en moins de rien tous les autres ?

LYCINUS. Tu me flates. Ce seroit beaucoup si en l'espace de vingt années je pouvois arriver où tu es. Mais à quel âge as-tu commencé ?

HERMOTIME. A quarante ans, qui est à peu près celui que tu as.

LYCINUS. Il est vray ; si bien que tu n'as qu'à me donner des préceptes ; mais dy-moy auparavant, s'il me sera permis de faire mes difficultés ?

HERMOTIME. Pourquoi non ? dès à présent si tu as quelque doute tu n'as qu'à le proposer ; car c'est le moyen d'apprendre.

LYCINUS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure, dont tu portes le nom ; s'il n'y a qu'un chemin pour ariver à la vertu, ou s'il y en a plusieurs ?

HERMOTIME. Plusieurs ; car il y a diverses Sectes.

LYCINUS. Et disent-elles toutes la mesme chose ?

HERMOTIME. Nullement ; elles sont toutes contraires.

LYCINUS. Mais la Verité ce me semble est une ?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Comment as-tu donc fait pour la trouver, & pour découvrir le droit chemin parmi tant d'autres qui égardoient. Apillon t'a-t-il servy de guide comme il fit autrefois à Chéréphon, car il a coûtume de répondre à chacun ce qui luy est propre ?

HERMOTIME. Je ne l'ay point consulté sur ce sujet.

LYCINUS. Est-ce que tu n'as pas crû la chose

digne de consolation , ou que tu as pensé pouvoir bien choisir tout seul ? Car il n'est pas question de sçavoir ce que tu es maintenant , sage à demy, ou tout à fait ; mais ce que tu estois alors, c'est à dire un ignorant comme moy.

HERMOTIME. J'ay crû estre assez habile pour cela.

LYCINUS. Mais comment as-tu fait pour découvrir la verité qui est si cachée ? enseigne-moy ton secret , afin que j'en puisse faire autant.

HERMOTIME. J'ay suivy l'opinion commune.

LYCINUS. As-tu compté les voix , comme on fait dans les Elections , pour sçavoir qui en avoit le plus ?

HERMOTIME. Non ; mais tout le monde dit que les Epicuriens sont voluptueux ; les Peripateticiens pointilleux & avarés ; les Platoniciens vains & glorieux ; les Pythagoriciens superstitieux ; les Cyniques sales & éfrontés ; il n'y a que les Stoïciens qui fassent profession d'une vertu mâle & solide , & qui soient seuls sages , riches , justes , & tout ce qui leur plaist.

LYCINUS. Mais sont-ce les autres qui disent cela d'eux , ou eux-mesmes ; car il n'y a point d'apparence de les prendre pour Juges en leur propre cause ?

HERMOTIME. Ce sont les autres.

LYCINUS. Qui ? les Peripateticiens , les Platoniciens , & les autres Philosophes ?

HERMOTIME. Non , mais le peuple.

LYCINUS. Pren garde que tu ne me trompes , & ne me veuilles pas enseigner la verité , car quelle apparence y a-t-il de prendre le peuple pour Juge en des choses où il ne connoist rien ?

HERMOTIME. Je ne l'ay pas pris pour Juge, mais moy-mesme; car voyant la gravité & la modestie des Stoïciens, tant en leur habit qu'en leur contenance, j'ay crû leur Secte la meilleure.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas remarqué aussi leur orgueil, leur opiniâreté, leur avarice, & crois-tu que pour estre vertueux ce soit assez d'aller vestu simplement, & de porter les cheveux courts, & la barbe longue? Veux-tu que nous prenions desormais ces marques pour celles de la sagesse, & que si l'on n'est comme eux réveur & mélancolique, on ne soit pas raisonnable? Tu dis cela, sans doute, pour m'éprouver, & pour voir si je seray assez sot pour te croire.

HERMOTIME. Pourquoi?

LYCINUS. Parce que ce sont les statuës qu'on juge par l'exterieur, & selon les diverses manieres, on reconnoist celles de Myron, d'Alcamene, ou de Phidias, mais s'il falloit juger des Philosophes par-là, que feroit un pauvre aveugle qui ne connoist rien à la mine?

HERMOTIME. Nous n'avons pas à faire à des aveugles.

LYCINUS. Non; mais il est question de trouver une marque certaine & indubitable, qui soit commune à tous, & par cù l'on puisse discerner le pretexte & l'aparence, d'avec la verité. Toutefois puisque tu le veux, Queles aveugles soient exclus de la Philosophie, quoy que cela leur dût servir de consolation pour la perte de leurs yeux: Mais pour les autres, quand ils seroient les plus clairs-voyans du monde, comment pouront-ils juger de l'interieur par la mine? Car la sagesse n'est pas une chose qui paroisse au dehors, mais qui est renfermée au

dedans , & qui se met en évidence par le discours , & par des éfets semblables aux paroles. Je te veux dire à ce propos ce que Momus reprit dans l'ouvrage de Vulcain. Les Poëtes disent que ce Dieu eut un jour contestation avec Neptune & Minerve touchant l'excellence de leur art. Neptune , pour son chef-d'œuvre , fit un taureau , Minerve une maison , & Vulcain un homme. Lors qu'ils furent devant Momus qu'ils avoient pris pour Juge , il n'est pas besoin de dire ce qu'il reprit dans les ouvrages des autres , mais il blâma Vulcain de n'avoir pas fait une fenestre au cœur de l'homme , pour voir si ce qu'il dit , s'accorde avec ce qu'il pense. Mais il en parloit en Aveugle ; tu vois bien plus clair queluy , & tu n'aperçois pas seulement les pensées & les desseins , mais la bonté & la malice des hommes.

HERMOTIME. Tu railles ; J'ay choisi à ta bonne-heure , & ne me repens point de mon choix.

LYCINUS. Mais ne me veux-tu pas communiquer ton secret pour m'empescher de perir comme les autres ?

HERMOTIME. Rien ne t'agrera de tout ce que je te diray.

LYCINUS. C'en est pas cela , mais tu ne veux rien dire qui m'agrée. Toutefois , puis que tu dissimule , & que tu m'envies ce bon-heur , de crainte peut-estre que je ne devienne plus habile que toy ; je tâcheray de trouver tout seul la vérité , & de faire le choix le plus juste & le plus équitable qui me sera possible.

HERMOTIME. J'en suis content ; car ce sera sans doute quelque chose digne d'estre Teu.

LYCINUS. Ne te moque point de moy , si mon invention est un peu grossiere , puisque tu ne me veux pas dire la tienne. Posons que la Vertu soit une ville dont les habitans sont parfaitement heureux ; & comme ton maistre , douiez de force , de justice , de sagesse , de temperance , en un mot semblables à Dieu. Qu'il n'y ait là dedans ni haine , ni envie , ni rancure , ni violence ; rien que douceur , qu'amitié , que concorde , qu'union. Car ce qui fait les querelles & les divisions parmy les hommes , en est banny ; l'orgueil , l'ambition , l'avarice , qui sont les pestes de la société humaine ; de sorte qu'on y meine une vie heureuse & tranquille , dans l'égalité , la liberté , l'équité , & les autres vertus qui font la félicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien Lycinus , tout le monde ne doit-il pas souhaiter d'estre citoyen d'une si divine Republique , sans se soucier de la peine qu'il faut prendre pour y parvenir , ni perdre courage pour la longueur du chemin , pourveu qu'on en puisse venir à bout ?

LYCINUS. Par Jupiter , Hermotime , ce doit estre là le but de tous nos desseins , pour lequel il faut négliger tous les autres , & ne se soucier ni de femmes , ni d'enfans , ni de patrie ; mais essayer par un genereux effort de les entraîner après nous , & s'ils nous retiennent , leur abandonner plutôt le manteau pour estre plus libres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuse la porte pour estre nus , & sans équipage. J'ay oüy autrefois un vieillart discourir de cette contrée , & me convier à le suivre , avec promesse de m'y faire recevoir pour Citoyen ; mais je ne le vculus pas croire , ou par jeunesse , ou par ignorance , dont je ne suis pas à me repen-

tir; car je serois déjà pour le moins aux faux-
 bourgs. Il disoit entr'autres choses, s'il m'en
 souvient bien, que tous les habitans de cette
 ville estoient étrangers, & qu'il n'y avoit point
 de naturel du pais; mais que chacun y estoit
 bien venu sans distinction de richesse, de nais-
 sance, ou de dignité, pourveu qu'on fût adroit,
 laborieux, vigilant, pour pouvoir surmonter
 toutes les dificultez qui se rencontrent dans une
 si longue carrière, car si-tost qu'on est arrivé,
 on est égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que je ne
 me peine pas en vain pour y arriver.

LYCINUS. J'ay le mesme desir, Hermotime,
 & il n'y a rien que je ne fisse pour cela; mais
 comme elle est invisible, & reculée des yeux des
 hommes, ainsi que tu dis après Hesiodé, on a
 besoin d'un bon guide pour la trouver, de peur
 de s'égarer par le chemin. On ne manque pas
 de gens qui se vantent de le sçavoir, & qui pro-
 mettent d'y mener; mais ils tiennent des routes
 toutes contraires. Les uns vous conduisent par
 des lieux agreables, où vous trouvez du frais &
 de l'ombre; les autres par des deserts & des
 rochers, où vous estes brûlé des ardeurs du
 Soleil, & à demy mort de soif & de lassitude.
 Chacun crie neantmoins, que son chemin est le
 meilleur, & qu'il meine droit à la felicité; quoy
 qu'ils aboutissent à des lieux diferens: Et quel-
 que route que vous teniez, vous trouvez toujours
 à l'entrée un homme de bonne mine qui vous
 tend les bras, & qui vous convie d'y entrer, &
 dit que c'est le droit chemin, & que tous les au-
 tres vous égalent. C'est ce qui donne de la peine
 que cette multitude & cette diversité de che-
 mins; car on ne sçait lequel suivre.

HERMOTIME. Je te veux tirer de doute, Lycinus; car tu ne peux manquer de croire ceux qui y ont esté.

LYCINUS. Qui? mon amy, & par quel endroit? Les guides sont aussi incertains que les voyes; car celuy qui suit Platon, dit que le sien est le meilleur; l'Epicurien & le Peripateticien tout de mesme; tu en diras autant des Stoïques; chacun louë celuy qu'il a suivy, mais je ne puis sçavoir qui a raison. Je voy bien qu'ils sont tous arivez quelque part; mais si c'est à la ville que nous cherchons, c'est ce que je ne sçay point; & peut-estre qu'au lieu d'aller à Corinthe ou à Athènes, ils me meneront en Babylone. D'ailleurs, comme il n'y peut avoir qu'un droit chemin, il ne faut pas peu d'esprit ou de bon-heur, pour bien adresser, & il est dangereux de laisser aller ses pas à l'avanture, & de mettre au hazard une chose d'où dépend nostre felicité; outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quitter le droit chemin; car depuis qu'on est une fois embarqué dans un Vaisseau, on est contraint de suivre sa route.

HERMOTIME. Quoy que tu puisses faire, tu ne trouveras point de meilleurs guides, ni de de plus assurez que les Stoïques, & tu n'as qu'à suivre la piste de Zenon & de Chrysipe, pour ariver à Corinthe.

LYCINUS. Celuy qui suit Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime; si bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui seroit ridicule, ou n'en croire pas un, ce qui est plus seur, jusqu'à ce qu'on ait découvert la verité. Car posé qu'ignorant le meilleur chemin, je suive le vostre, Platon & Pythagore n'auroit-ils pas sujet de me dire, Que t'avons-nous fait, Lycinus,

nus, pour nous condamner sans nous ouïr, & pour embrasser à nostre préjudice le party d'un nouveau venu ? Que leur répondray-je à ton avis ? sera-ce assez de dire, J'ay crû Hermotime qui estoit mon ami ? Ne diront-ils pas qu'ils ne connoissent point éet Hermotime, & ne savent qui il est, mais qu'il ne falloit pas ainsi ajouter foy à un homme qui ne connoissoit qu'une Secte, encore peut-estre ne la sçavoit-il pas trop bien, ny condamner toutes les autres, sans avoir examiné leur doctrine. Que les Législateurs veulent qu'on entendent les deux parties, avant que de prononcer sur leur différent, & quand on ne le fait pas la Sentence est nulle, & il est permis d'en appeller. Si quelque Ethiopien, ajouteront-ils, n'estant jamais sorty de son país, disoit que tous les hommes sont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'assurer ce qu'il ne sçait point ? Pren donc garde qu'on ne te condamne, d'afiner qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tienne, sans avoir éprouvé les autres, & de faire une règle generale pour tous les hommes sans estre jamais sorty d'Ethiopie.

HERMOTIME. Mais pour avoir suivy la doctrine des Stoïques, je n'ignore pas celle des autres Philosophes ; car la règle du bien apprend à connoistre le mal, & au mesme temps que mon Docteur me dictoit son opinion, il me réfutois celle de Platon & d'Epicure.

LYCINUS. Mais Platon & Epicure ne se tairont pas, & diront ; Tu as un étrange ami, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choses qui nous concernent, sans considerer que par erreur ou par malice ils peuvent déguiser la vérité, & qu'il n'y a personne qui sçache

mieux nos opinions que nous-mêmes. Si quelqu'un voyoit un Athlète s'exercer tout seul avant le combat, & donner en l'air des coups de poing, le prononceroit-il pour cela victorieux; & ne luy diroit-il pas que pour remporter la victoire, il faut avoir terrassé son ennemy? Voila ce que diront les Philosophes; mais Platon qui a esté en Sicile, y ajoütera peut-estre l'exemple de Gélon & de Syracuse, qui fut long-temps sans sçavoir qu'il avoit l'haleine mauvaise, jusqu'à ce qu'une Courtisane le luy apprit. Alors il alla trouver sa femme, tout en colere, & luy dit des injures de ce qu'elle luy avoit celé si long-temps un défaut, où il eust pû apporter quelque remede. Mais elle s'excusa sur ce qu'elle croyoit tous les hommes faits de la sorte, n'ayant jamais pratiqué que son mary. Ainsi, Hermotime, celuy qui n'a veu que les Stoïques, ignore avec raison comme sont faits tous les autres.

HERMOTIME. Laissons-là, je te prie, l'Ethiopien & la femme de ce Tyran, & considérons ensemble si la chose n'est point comme je dis. N'est-il pas vray que si je disois que deux fois deux sont quatre, il ne seroit pas besoin d'assembler tous les Arithmeticiens du monde, pour sçavoir si j'aurois raison, puis qu'il ne se pourroit faire autrement, quand tous les Mathematiciens diroient le contraire?

LYCINUS. La chose n'est pas semblable, Hermotime, car tu confonds des choses qui n'ont point de rapport, & compare ce qui est certain & indubitable avec ce qui ne l'est pas. As-tu jamais veu quelqu'un qui doutast que deux fois deux fussent quatre, au lieu que les Philosophes ne s'accordent ny de la fin ny des principes? Prends donc garde que tu n'argumentes mal; car tan-

dis qu'on est en dispute quelle Secte est la meilleure, tu vas l'attribuer tout d'un plein saut à la tienne.

HERMOTIME. C'est que tu ne prens pas bien ce que je dis : Posons que deux hommes soient entrez dans un Temple, & qu'on ait perdu quelque vaisseau sacré, les faudra-t'il fouiller tous deux si on le trouve sur le premier? je croy que non. Ainsi il n'est pas besoin de chercher ailleurs, ce qu'on rencontre chez les Stoïques.

LYCINUS. La chose n'est pas encore semblable. Car premierement, deux hommes ne sont pas seulement entrez dans le Temple, mais plusieurs: si bien qu'il n'est pas nécessaire que l'un d'eux l'ait absolument. D'ailleurs il n'est pas bien certain quelle est la chose qu'on a prise; car tous les Prêtres du Temple n'en sont pas d'accord. Ils ne s'accordent pas seulement de la matiere, les uns disent qu'elle est d'or, les autres d'argent ou de cuivre; c'est pourquoy il est nécessaire de les fouiller tous pour le sçavoir, & quand on auroit trouvé quelque piece sur le premier, il ne faudroit pas laisser de deshabiller les autres, parce qu'on ne sçait pas assurément si c'est celle-là qu'on a perduë, & que le vaisseau sacré n'a aucune marque pour le faire reconnoistre. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que tous ont quelque chose de divers prix: Mais il te faut éclaircir cela par un autre exemple: As-tu jamais assisté aux jeux de la Grece?

HERMOTIME. Oüy, & en divers lieux. Tout nouvellement aux Jeux Olympiques, j'estois à la gauche des Juges, pour voir de plus près ce qui se passoit.

LYCINUS, Sçais-tu comme on fait pour apparier les combattans?

HERMOTIME. Autrefois quand Hercule y présidoit, on prenoit des feuilles de laurier.

LYCINUS. Je ne demande pas ce qui se faisoit autrefois, mais ce qui se fait maintenant.

*Quand
le nombre
des com-
batans
est pair.*

HERMOTIME. On prend une urne, dans laquelle on met des balotes de la grosseur d'une fève, où il y a écrit un A, ou un B, ou quelque autre lettre semblable, & toujours deux de chacune. Alors, les champions s'avancent l'un après l'autre, & font leur priere à Jupiter, puis mettent la main dans l'urne; mais le Heraut étendant sa verge les empeschent de lire, jusqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Aussi-tost l'un des Juges, ou quelque autre, car il ne m'en souvient pas bien, prend la balote de chacun, & apercit ceux qui ont les lettres semblables: Que si le nombre des Athlettes est impair, celui qui a la lettre unique se bat contre le vainqueur, qui n'est pas un petit avantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre un qui est déjà lassé.

LYCINUS. Areste; Voila ce que je voulois. N'est-il pas vray qu'on ne sçauroit reconnoistre celui qui a la lettre unique que l'on n'ait veu toutes les autres? Pour reprendre donc tous nos exemples; comme on ne peut deviner celui qui doit combattre le dernier, ou qui a dérobé le vase; ou quel est le chemin qui va à Corinthe qu'on ne les ait examinez tous: On ne peut connoistre quelle est la meilleure de toute les Sectes, sans les avoir toutes épluchées; puisque si l'on en a oublié quelqu'une, ce sera peut-estre celle-là qui aura trouvé la verité. C'est ainsi que pour dire quel est le plus beau de tous les hommes, il faut les avoir tous veus; or c'est la beauté souveraine que nous cherchons.

HERMOTIME. J'en tombe d'accord.

LYCINUS. Et sçais-tu quelqu'un qui ait courü toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine ? car si cela estoit , tu nous délivrerois d'une grande peine ?

HERMOTIME. Il seroit difficile d'en trouver.

LYCINUS. Que ferons-nous donc , Hermotime , perdrons-nous pour cela courage , ou si nous tâcherons de faire nous-mêmes ce que personne n'a encore fait , de tout voir & examiner ? Si ce n'est que ce que nous avons dit y repugne , que depuis qu'on s'est une fois embarqué dans un vaisseau , il faut , en dépit qu'on en ait , suivre la route , & qu'on n'arrive nulle part , quand on change à toute heure de chemin.

HERMOTIME. Il nous faudroit , comme à Thésée , le fil d'Ariadne , pour nous démesler de ce labyrinthe.

LYCINUS. Suivons le conseil de cet Ancien , de demeurer sur la défiance , sans ajoüter foy à tout ce qu'on dit ; & comme un bon Juge , donnons audience à toutes les parties l'une après l'autre.

HERMOTIME. C'est bien-fait.

LYCINUS. A qui nous adresserons-nous le premier ? Veux-tu que ce soit à Pythagore ? Combien penses-tu qu'il faille de temps pour apprendre sa doctrine ? sera-ce assez de dix ans , sans y comprendre les cinq années du silence ; mais il en faudra donner autant à Platon , à Aristote , à Diogene , à Pyrrhon & à Epicure ; sans parler des Stoïques , puisque tu-as tantost dit qu'à peine quarante ans suffiroient. Et pour montrer que je n'en prens pas trop , il ne faut que te ressouvenir combien tu connois de Philosophes de toutes Sectes , qui ont plus de quatre-vingts ans , qui publient tout haut qu'ils ne sont encore que des novices. Si tu n'en veux

croire Socrate , qui ne faisoit pas profession de tout sçavoir, mais de ne sçavoir rien. Cependant , cela fait cent ans , en prenant seulement dix Sectes.

HERMOTIME. Je voy bien déjà qu'il est impossible de les apprendre toutes.

LYCINUS. Que ferons-nous-donc? faudra-t-il renoncer à nostre maxime, de ne se point déterminer qu'on ne les ait toutes épluchées? Car si nous faisons autrement, nous marcherons en ténèbres, & broncherons à chaque pas prenant la premiere chose qui se présentera, pour la verité, faute de la bien connoître; & quand nous l'aurons rencontrée, nous ne sçaurons pas assurément si c'est elle, parce qu'il y a plusieurs mensonges qui luy ressemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peire, Lycinus, & je croy que je suis fortuy aujourd'huy de chez-moy à la male-heure, veu que je pensois estre déjà bien-avant dans la recherche de la Verité, & je voy qu'il est impossible de la trouver.

LYCINUS. Ce n'est pas à moy qu'il s'en faut prendre, mais à ceux qui t'ont mis au monde ou plutôt à la Nature, qui ne t'a pas donnez d'assez bons yeux, ny une assez longue vie pour la découvrir. Je té diray seulement qu'elle n'a pas tant d'éclat que le mensonge, mais qu'elle parle plus librement; ce qui la rend souvent importune. Considere que tu t'és voulu mettre en colere contre moy, pour avoir levé un peu le voile qui la couvroit. Mais si tu aimois une statue, & que je t'eusse fait voir que tu n'en sçauris jouïr, faudroit-il pour cela me prendre à partie, au lieu de me rendre graces pour t'avoir dérompé!

HERMOTIME. Que ferons-nous-donc, renoncrons-nous à la Philosophie.

LYCINUS. Je ne dis pas cela ; mais seulement que pour bien faire il faut reconnoître & examiner toutes les Sectes, avant que de s'embarquer en pas une, de peur de s'égarer en voulant prendre party. N'es-tu pas de cette opinion ?

HERMOTIME. Je ne sçay que répondre, puis qu'il faudroit pour cela vivre autant que le Phénix ; & qu'on ne se peut fier à des gens qui ne sont pas d'accord entr'eux, & qui se déchirent les uns les autres, ou par malice, ou par envie, ou par ignorance. Mais si cela est, tu-es donc le seul qui ait découvert la vérité ?

LYCINUS. Je ne dis pas cela, mais que je l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pourroit dire, ce me semble, qu'encore qu'il fut nécessaire d'examiner toutes les Sectes, pour sçavoir quelle est la meilleure, il ne faudroit pas tant de temps pour cela ; puisque, comme dit le Proverbe, on peut juger par un échantillon de toute la piece, comme Phidias jugea de la grandeur du lion à voir sa griffe. Ainsi, en courant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, on verroit bien à peu près ceux qui ont raison, sans une recherche si curieuse.

LYCINUS. J'ay bien ouï dire, qu'on pouvoit juger d'une partie par le tout, mais non pas du tout par une partie ; & ton exemple ne conclut rien : Car Phidias n'eust pas jugé de la grandeur du lion par sa griffe, s'il n'eust jamais veu de lion, comme à voir sa main d'un homme on ne jugeroit pas de qui il est, si l'on n'avoit jamais veu d'homme. Ainsi, tu ne peux bien sçavoir ce qui est honneste, où consiste la félicité

des Stoïques, que tu ne sçaches le reste de leur doctrine. Car encore que tu puisses apprendre en peu de temps leurs sentimens touchant la fin & les principes des choses, tu ne peux sçavoir s'ils ont raison, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuves, ce qui n'est pas l'ouvrage d'un jour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes, pour prouver ce peu de chose qui te semble si facile: Il vaudroit mieux, & ce seroit le plus court, de consulter quelque Devin à chaque proposition, pour sçavoir si elle est vraie, ou bien égorger des victimes, pour essayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans son esprit. Mais si tu veux je te donneray une invention plus facile & de moindre dépence, qui est de faire des marques qui portent empreint le nom de chaque Secte, & de tirer au sort la premiere qui viendra?

HERMOTIME. Cela seroit ridicule; mais comme ceux qui veulent achepter du vin, ne vont pas fureter tous les cabarets de la ville, mais quand ils en trouvent un bon ils s'y tiennent, & ne boivent pas tout le tonneau pour en juger, mais se contentent de quelques gouttes; Qui empesche de faire la mesme chose dans la Philosophie.

LYCINUS. Que tu es glissant, Hermotime, quand on te pense tenir tu échapes; mais tu n'as rien fait, parce que tu compares encores des choses qui n'ont point de raport, & que l'une est un Tour dont les parties sont semblables, & l'autre nom. Je ne voy pas ce que peut avoir de commun le vin avec la Philosophie, si ce n'est que les Philosophes, comme les Cabaretiers, alterent & brouillent leur marchandise, & vendent à faux poids & à fausse mesure.

Prenez garde que la Philosophie ne soit plutôt comme un doux poison, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en goûter, mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre, parce que la raison humaine est un abyme, où l'on se perd, quand on le veut sonder trop avant. Mais prenons que pour examiner ces choses, il ne falust pas tant d'années, il faudroit toujours pour cela un jugement tres-exquis, que peu de gens ont; parce que les choses sont tellement broüillées & confuses, qu'on prend souvent le mensonge pour la verité, à cause qu'il luy ressemble. D'ailleurs, s'il faut arriver à la félicité par la connoissance, voila premièrement tous les enfans qui en sont bannis, puis, toutes les femmes, qui sont plus de la moitié du monde; car la façon dont elles se gouvernent, occupées après les soins du ménage, ne leur permet pas de pénétrer dans ces mystères. Il en faudroit encore bannir tous les villageois & les artisans, qui ne sont pas capables d'une si haute recherche; sans parler d'une infinité de peuples, qui n'ont aucune connoissance des Lettres ni de la Philosophie. Il ne resteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne sont-ils jamais bien d'accord. Cependant, la félicité humaine doit estre une chose facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajoutez à cela, que les plus habiles se trompent toute heure dans la recherche de la Verité, semblables à des pêcheurs, qui après avoir jetté leur filet, sentant quelque chose de pesant, pensent avoir pris bien du poisson, & trouvent que ce ne sont que des pierres. Je dis davantage, qu'après avoir couru toutes les Sectes, on ne peut sçavoir encore si la Verité n'est point quel-

qu'autre chose que tout cela.

HERMOTIME. Comment ?

LYCINUS. Si quelqu'un, par exemple, prenoit vingt jettons dans sa main, & donnoit à deviner combien il y en a, ne se peut-il pas faire que tous se trompassent au compte : De mesme en la Philosophie, l'un dit que la felicité consiste dans la Vertu; l'autre dans la Volupté; celui-cy dans le Sçavoir, celui-là dans les Honneurs ou les richesses, ne se peut-il pas faire, comme j'ay dit, que ce ne soit rien de tout cela? Mais nous nous hastons de courir, sans sçavoir si nous sommes dans le chemin. Il falloit s'enquerir auparavant, si la Verité estoit le partage des hommes, & s'il y avoit quelqu'un qui l'eust trouvée?

HERMOTIME. Tu veux donc dire, que quand nous sçaurions tout ce qui a jamais esté dit sur ce sujet, nous ne serions pas assuré de l'avoir!

LYCINUS. C'est une consequence necessaire de ce raisonnement.

HERMOTIME. C'est donc peine perduë d'étudier en Philosophie?

LYCINUS. Il le semble? Car nous trouvons premierement, qu'il faut choisir quelle Secte est la meilleure, mais que pour cela il faudroit un temps qui surpasse la vie de l'homme; sans parler des affaires & des maladies, qui l'occupent ou qui la traversent: Après, qu'il faut un jugement tres-exquis; enfin, qu'il est mesme incertain si l'on peut trouver la Verité. Il seroit-donc besoin d'abord, de trouver quelqu'un qui nous apprist à la connoistre; autrement, le premier imposteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau répandue sur une table, que l'on conduit du doigt

où l'on veut, ou comme une giroüette qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu-as raison ; il faut trouver quelqu'un qui nous l'enseigne. Je t'ay beaucoup d'obligation , de m'avoir abrégé le chemin.

LYCINUS. Tu en es plus éloigné que jamais ; car après avoir trouvé quelqu'un qui fasse profession de discerner le vray d'avec le faux , il faut pour luy ajoüter foy , estre assuré qu'il ne se trompe point. Et que prendrons-nous pour cela ? car pour juger d'un habile homme , il faut estre aussi habile que luy ; & celui-là aura besoin encore du témoignage d'un autre , ce qui iroit à l'infiny. D'ailleurs , toutes les démonstrations qu'on publie , ne sont ny certaines ny évidentes , & prouvent souvent des choses douteuses par d'autres qui le sont encore plus ; si bien qu'à l'exemple de ceux qui courent en rond , on se retrouve toujôurs au lieu d'où l'on est party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que j'ay prise jusqu'à cette heure est inutile ?

LYCINUS. J'en suis bien fâché , mais tu as bien des compagnons , ce qui te doit servir de quelque consolation ; car tous les Philosophes se tourmentent de ce qu'ils n'entendent point , & ont des désirs & des desseins au dessus de leur portée. Tu fais donc comme un homme qui se plaindrait de ce qu'on l'auroit éveillé au milieu d'un songe agreable. Car lors que les Philosophes se promettent des montagnes d'or , & qu'ils font les Rois & les Dieux sur le papier ; si leur valet leur vient demander quelque chose des necessitez de la vie , ils se mettent en colere , comme si on les tiroit du ciel en terre,

& de l'opulence à la pauvreté. En un mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantost, n'est guère différente des Chimères & des Hippogrifes, & autres fictions Poétiques, qui plaisent à l'esprit par la nouveauté. Comme donc Medée devint amoureuxse de Jason, sans l'avoir vü, tu t'es passionné pour une chose que tu ne connoissois pas, & que tu ne pouvois obtenir. Et la cause de cela, vient, à mon avis, de ce que le premier qui se l'est imaginé, a esté assez adroit pour le persuader aux autres, & personne ne s'est avisé de tourner la teste, pour voir s'il estoit dans le chemin, mais il a suivy aveuglément la trace de ceux qui l'ont devancé, outre que chacun s'ennuye de sa condition, & croit toujours trouver la felicité en ce qui luy manque. Car nous sommes si prompts, que sans nous enquerir davantage si ce qu'on nous dit est véritable, nous nous laissons aller inconsidérément à la premiere opinion qui se presente, & sommes emportez après par la consequence des choses, comme si nous avions accordé une fois que deux fois deux sont cinq, on concludroit en suite que quatre fois deux sont dix, & cent autres absurditez. C'est ainsi que fait la Mathematique, qui après avoir basty sur des fondemens qui ne sont point, une longueur sans largeur, un point qui ne se peut diviser, croit que le reste qu'elle enseigne sont des veritez infailibles. Ainsi, après avoir accordé les principes de chaque Secte, nous sommes contrains de croire les consequences qu'on en tire, encore qu'elles soient fausses. Cependant, nous vieillissons dans nostre erreur, sans obtenir ce que nous cherchons, ny découvrir l'imposture, & ceux qui la reconnoissent ont honte

de se dédire en leur vieillesse, & de confesser qu'ils se sont trompez, & ocupez toute leur vie à des fadaïses. Car s'ils avoïoient leurs fautes, ils ne seroient plus respectez comme auparavant. Que si nous en trouvons quelqu'un qui ait la hardiesse de l'avouer, celuy-là merite véritablement le titre de Philosophe; les autres sont des Charlatans, qui ignorent la verité ou qui la déguisent. Mais posons que la Philosophie Stoïque soit la meilleure, encore faudra-t-il considerer si nous pouvons arriver au but qu'elle nous propose, & si ce n'est point en vain qu'on y travaille. Véritablement, elle promet beaucoup. Qu'on sera seul riche, sage, sçavant, roy de ses passions; mais nous l'appren-drons micux, si nous pouvons trouver quel-qu'un qui y soit parvenu. En connois-tu de la sorte?

HERMOTIME. Non.

LYCINUS. Pourquoi donc se donner tant de peine pour arriver en un lieu, où, ni toy, ni ton maistre, ni le sien, ni pas un de leurs devan-ciers ne sont arivez? Tu ne sçaurois dire qu'il suffit d'en aprocher; car celuy qui est à la por-te, n'est pas plus dedans, que celuy qui en est à cent lieuës; mais il a seulement plus d'inque-tude, parce qu'il voit de plus près ce qui luy manque. D'ailleurs, je veux que tu sois fort proche, il y a déjà tant de temps que tu tra-vailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années: As-tu lettres de vivres jusques-là, à l'âge où tu es? Mais posons le cas que tu y arives, & que tu trouves ce que tu chetches, combien en jouïras-tu? C'est comme si quel-qu'un se laissoit mourir de faim, en travaillant toujours à aquerir de l'appetit. On dit que la

Vertu consiste dans l'action, c'est à dire, à vivre justement, sagement, fortement; mais vous autres Stoiciens, & quand je dis vous, je pense dire les plus grans de tous les Philosophes; laissant-là les choses essentielles qui ne sont point contestées, vous travaillez à apprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus; & celuy qui est le plus sçavant, est estimé le plus habile. Ainsi quitant le fruit qu'on peut tirer de la Philosophie, vous vous atachez à l'écorce. N'est-ce pas ce que vous faites dans vos écoles, depuis le matin jusqu'au soir?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit, que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute vostre vie après un fantosme, quoy que vous pensiez faire un choix fort utile? Dy-moy, je te prie, voudrois-tu estre semblable à ton Pedant, à la reserve de la science; aussi colere, aussi quereleux, aussi avare, aussi gourmand, aussi voluptueux, encore qu'il ne le semble pas? Veux-tu que je te die à ce propos ce que répondit l'autre jour un simple Bourgeois à un Philosophe qui est suivy de toute la jeunesse? Car comme il se vouloit faire payer d'un de ses écoliers, & luy reprochoit en colere, que le mois estoit échü, son oncle prenant la parole: Cesse, luy dit-il, de croire que mon neveu t'ait fait une grande injure, si n'ayant acheté de toy que des paroles, il ne t'a pas si-tost donné de l'argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout ce que tu luy as appris: ce que nous desirions le plus sa mere & moy, lors que nous le mîmes entre tes mains, c'estoit de le rendre plus vertueux; & il n'est rien moins que cela. Car il a violé la fille

de nostre voisin, & couroit fortune de la vie, si l'on n'eust accomodé l'afaire pour de l'argent. En suite, il a batu sa mere, qui l'avoit surpris comme il emportoit quelque chose de la maison, pour friponner avec ses camarades. Il n'y a que le mensonge & l'éfronterie, & autres vertus semblables où il a fait grand progrès, car il estoit beaucoup plus sage & plus modeste, quand nous te l'avons donné; Cependant, j'aimerois mieux qu'il eut appris à se corriger de quelques-uns de ses défauts, que cent sottises, dont il nous rompt la teste tous les jours, *Qu'un Crocodile a pris un enfant qu'il a promis de rendre, pourveu qu'on luy die ce qu'il a resolu d'en faire; Que s'il estoit jour, il n'est pas nuit; & autres semblables fadaïse.* Enfin, il ne dit rien que ce qu'on sçait, ou qu'on ne veut pas sçavoir, & croit quand il sçaura tout cela, que rien n'empeschera qu'il ne soit parfaitement sage, & qu'il ne considere le reste des hommes que comme des fourmis ou des mouches. Comme on reprochoit donc cela à ce Philosophe, il répondit, que la Philosophie luy avoit servy de bride, & que s'il ne l'eût aprise, au lieu qu'il n'a fait que battre sa mere, il l'eût peut-estre tuée; *Qu'il faut dire de luy ce que disent les nourrices, quand elles envoient leurs enfans à l'école, Que s'ils n'y font point de bien, ils n'y feront point de mal;* *Que pour luy, il avoit fait ce qui estoit de son devoir, & qu'on le fist interroger par un Philosophe de leur Secte, qu'il le satisferoit sur tout.* Voila ce que dit ce Docteur; mais pour toy, tu n'as pas apris la Philosophie pour t'empeschier de devenir pire, mais pour en devenir meilleur.

HERMOTIME. *Que veux-tu que je te die? je*

luis si touché de tes raisons, que je regrette mille fois la peine que j'ay prise pour ne rien sçavoir. Maintenant, que tu m'as dessilé les yeux, je voy clairement la vanité des choses que j'ay admirées, & pleure le temps que j'ay perdu en des curiositez fâcheuses & inutiles.

LYCINUS. Il n'est pas question de pleurer; mais de prendre pour soy la consolation que donna le renard des fables, à celuy qui s'amusoit à conter les vagues; & qui s'estoit mépris au conte. Car il luy dit, qu'il n'avoit qu'à conter celles qui restoient, sans se mettre en peine de celles qui estoient écoulées, veu qu'aussi-bien il en estoit passé une infinité de semblables avant qu'il se mist à conter. Contente-toy donc desormais de vivre comme les autres, sans faire des desseins au dessus de ta portée, ni avoir honte d'estre devenu sage un peu tard. Du reste, ce que j'ay dit, n'est point par une haine particuliere que j'aye contre les Stoïques; au contraire, j'ay choisi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non seulement de vie, mais d'habit & de contenance, & d'en prendre une plus reglée & plus humaines, pour faire voir que j'ay renoncé à toutes ces sottises, & plût à Dieu que je peusse oublier tout ce que j'en ay appris. Je prendrois volontiers pour cela de l'élébore comme fit Chrysepe, quoy que pour un diferent sujet. Cependant, je t'ay beaucoup d'obligation de m'avoir détrompé; il me semble que tu m'és aparû comme les étoiles de Castor & de Pollux, pendant la tempeste. A peine que je ne me fasse couper les cheveux, comme ceux qui sont échapez du naufrage; je fuiray à l'ave-

HERODOTE, OU AETION. 305
nir sa rencontre d'un Philosophe, comme celle
d'un furieux ou d'un chien enragé.

HERODOTE, OU AETION.

*Il se sert des exemples d'Herodote & d'Aetion, pour
justifier sa conduite.*

QU'ON seroit heureux de pouvoir imiter
Herodote, je ne dis pas en toutes ses per-
fections, car ce seroit un trop grand souhait;
mais ou en la beauté du discours, ou en la gra-
vité des Sentences, ou en la delicatesse de sa
langue Jonique, ou enfin en mille autres avan-
tages, qui font tomber la plume des mains de
tous ceux qui le voudroient entreprendre. Mais
ce qu'il fit lorsqu'il sortit de son país, peut-estre
imité aisément. Car après avoir deliberé en
soy-mesme des moyens qu'il tiendrait pour se
rendre illustre, il crût qu'il seroit trop long de
courir par toutes les villes, & se presentant aux
jeux Olympiques où toute la Grece estoit as-
semblée, il recita son histoire avec tant d'aplau-
dissement, qu'on donna le nom de Muses à ses
livres. Il devint donc, en moins de rien, plus
celebre que ceux qui avoient gagné le prix des
jeux, & l'on crioit par tout, lors qu'il passoit,
Voila celuy qui a si dignement chanté nos vi-
ctoires, & célébré les avantages que nous avons
remportez sur les Barbares. Par cet artifice il
obtint l'approbation generale dans une seule
assemblée, & au lieu d'un Héraut qu'ont les
autres victorieux, il eut toute la Grece pour
Trompette de ses louanges. Son exemple fut

*Prodigious
Guns.*

*Auxi-
menes
Chus,
Polus A-
griginsi-
mus;*

*Proxeu-
des.*

Grec, & en suite par plusieurs autres, qui se font signalez de mesmes par des harangues publiques. Mais il n'est point besoin d'aleguer les Anciens, puisque de nostre temps Aëtion exposa publiquement aux jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandrè, ce qui luy aquit tant de réputation, que celuy qui presidoit aux jeux luy donna sa fille en mariage. Ce devoit estre un merueilleux tableau, direz-vous, pour élever un Peintre à un si haut degré d'honneur. Je vous en veux faire la description pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point esté en Italie, où est maintenant une si excellente piece. C'est une chambre magnifique où l'on voit assise sur son lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillante encore par sa beauté, quoy qu'elle baïsse les yeux de honte, pour la présence d'Alexandre qui est debout devant elle. Mille petis amours soûriens voltigent autour, dont les uns lèvent son voile par derrière, comme pour la montrer au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-uns tirent Alexandre par le manteau comme un jeune Epoux plein de pudeur, & le présentent à sa maîtresse. Il met à ses pieds sa couronne, en la compagnie d'Ephestion, qui tient un flambeau à la main, & qui s'apuye sur un beau garçon qui représente l'Hyménée. Voila le principal dessein du tableau. A costé sont d'autres petis Amours qui folâtroient avec ses armes. Les uns portent sa lance, tout courbez comme des porte-faix sous un fardeau trop pesant; les autres son bouclier, sur lequel il y en a un d'assis, qu'ils meinent comme en triomphe, tandis qu'un autre est en embuscade dans sa cuirasse, qui les attend au passage pour leur faire peur. Et

Cette galanterie n'est pas inutile, mais elle sert à faire voir l'humeur belliqueuse d'Alexandre, qui au milieu des plaisirs n'abandonnoit pas le soin de la guerre. Voila la description de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte représentation d'un mariage, en produisit un véritable. Maintenant, pour en faire l'application, je diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion, voulant me faire connoître à mon entrée dans la Macedoine, sans courre par tout en une saison fâcheuse, j'ay choisi cette illustre Compagnie, qui n'est pas composée d'une vile populace, comme celuy qui se trouve à des jeux, mais des plus Grands personnages de toute la Grece; & n'est pas assemblée dans les deserts de Pise sous des hutes & des cabanes, mais dans une ville magnifique, où elle represente comme les Etats de la Province, si bien qu'elle ne cede en rien à la solemnité des jeux Olympiques. A la verité, si vous me comparez à ces deux Heros, je seray fort peu de chose; mais en me considérant séparément, je meriteray peut-estre quelque estime.

Philosop
hes, O-
rateurs,
Histo-
riens.

ZEUXIS, OU ANTIOCUS.

C'est comme une Apologie de sa façon d'écrire, dont il y a déjà quelque chose dans le Traité contre celui qui l'avoit apellé Promethée.

Comme je me retirois l'autre jour, après vous avoir lû mon courage, plusieurs de ceux qui l'avoient oüi m'aborderent, & m'ayant salué fort civilement, me reconduisirent chez-moy, avec des louanges qui me faisoient rougir, & que j'aurois honte de rapporter à d'autres

qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient d'avantage dans ma façon d'écrire, c'estoit la nouveauté de l'invention, dont chacun rapportoit quelque exemple qui l'avoit le plus touché; Car ils n'avoient point de sujet de vouloir flater un étranger comme moy, de qu'ils n'avoient rien à esperer ni à craindre. Ces louanges, quoy qu'elles me chatouillassent l'oreille, me laissoient neantmoins quelque regret; en ce qu'ils sembloient n'admirer en mes ouvrages que la nouveauté, comme on dit qu'une chanson, quelque mauvaise qu'elle soit, est bonne quand elle est nouvelle. Je disois donc en moy-mesme, Quoy! n'ay-je aucun avantage par dessus les autres, que de ne pas suivre leur route? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles; de la force & de la délicatesse dans mes pensées; de la vigueur dans mon expression; de l'ordre & de la conduite dans tout mon discours? Voila ce qui est digne de louange, & non pas la nouveauté, qui ne doit estre estimée que comme la bordure du tableau. Je vous veux conter, à ce propos, l'histoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui fut jamais, & qui ne s'amusoit point à représenter des choses ordinaires comme les autres, mais tâchoit toujours de montrer l'excellence de son Art sur de nouveaux sujets. Entre tous ses grands desseins, celuy qui m'a le plus touché c'est la Centaure, dont j'ay veu une copie à Athènes; car l'original fut emporté par Sylla, & perit sur mer avec plusieurs autres raretez de la Grèce. Je vous la vais donc dépeindre, au moins mal qu'il me sera possible, non pas pour pretendre la gloire d'exceller dans les descriptions, mais parce que l'étonnement qu'elle

me donna a servi à me la mieux imprimer dans l'esprit. C'est une Centaure couchée sur l'herbe, dont la partie animale est étendue par terre, & celle qu'elle a de femme est relevée à demy & apuyée sur le coude. Elle alonge les pieds de derrière, & trouffe ceux de devant, en recourbant l'un, & pinçant la terre de l'autre, comme font les chevaux quand ils se veulent redresser. Elle se panche un peu sur le costé pour donner à teter à ses petits, dont elle tient l'un entre ses bras, qu'elle alaire avec ses mamelles de femmes, & l'autre est pendu à celles qu'elle a de cavale. Au haut du tableau, est le Centaure comme en sentinelle, qui ne paroist qu'à demy, & leur montre un fâon de lionne, qu'il a pris. Quoy qu'il semble sourire, il a neantmoins la mine farouche & la perruque afreuse, outre qu'il est presque tout velu. Mais sa femme, aussi mignonne qu'il est sauvage, a la moitié du corps de ces belles cavales de Thesalie, qui n'ont point encore esté domtées, & l'autre moitié de la plus belle femme du monde, hormis qu'elle a les oreilles droites & pointues comme on les peint aux Satyres. Des deux enfans, l'un est sauvage & velu comme le pere, l'autre plus doux & plus humain; & tous deux regardent, en alaitant, le lionceau, que leur pere éleve par dessus sa teste, comme pour leur faire peur. Je laisse aux Peintres à admirer le docte mélange des couleurs aussi bien que leur application, la justesse des proportions, la délicatesse des ombres, & la hardiesse du dessein, mais ce qui me toucha le plus, fut l'industrie de l'ouvrier, d'avoir seu mêler si adroitement deux natures toutes contraires, que le passage de l'une à l'autre est imperceptible. Ce

170 ZEÛXIS, OU ANTIQUS.

chef-d'œuvre ravit d'abord tous ceux qui le virent ; mais comme Zeuxis aperceut qu'ils en admiroient l'invention , sans prendre garde à ce qui estoit de plus considerable , il l'osta en colere du lieu où il l'avoit mis pour le faire voir. Avant que d'aproprier cét exemple à mon sujet , j'en veux encore rapporter un autre d'Antioqus Soter à la bataille qu'il donna contre les Galates. Comme ce Prince vit le grand nombre & le bel ordre des ennemis , il desespéra de la victoire , & se preparoit déjà à la retraite , ou à faire quelque méchant accommodement , lors que l'un de ses Capitaines le rassura. Voyant donc la Cavalerie ennemie qui venoit fondre sur luy , & l'infanterie qui s'ouvroit pour donner passage aux chariots , il lâcha si à propos les Elephans qu'il avoit cachez exprés derriere les bataillons pour donner plus de terreur , que la Cavalerie & les chariots épouvantez , se renverserent sur leurs gens de pied ; si bien que donnant là-dessus on en fit un carnage éfroyable. Mais comme les Macedoniens vouloient féliciter Antioqus de sa victoire , & pouissoient en l'air des cris de joye : N'avez-vous point de honte , leur dit-il , de faire les vains pour le gain d'une bataille , que vous devez plutôt à la fortune qu'à vostre valeur ? de sorte qu'il ne fit peindre pour trophée qu'un Elephant. Il seroit temps de faire l'aplication de ces deux Histoires , si elle n'estoit assez visible. Car vous voyez que ce qui me donne l'avantage , c'est ce dont je faisois le moins de cas , & qu'on est surpris de la venue des Elephans & de la femelle du Centaure , sans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Je ne le dis pas pour vous qui sçavez connoistre parfaitement ce qu'il y a de plus

*Theodoras le
Kbedien.*

beau & de plus accompli dans un ouvrage ; mais pour ceux qui n'estiment que la nouveauté, sans se soucier du reste.

HARMONIDE.

Il se justifie par l'exemple d'Armonide de ce qu'il s'adresse au plus grand personnage du pais pour avoir son aprobation.

UN grand joüeur de flûte demandoit un jour à son maistre, après avoir appris de luy tous les secrets de son Art, comment il feroit pour se rendre illustre : Car je ne desirerois pas, luy dit-il, joüier aussi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marsyas, s'il n'y avoit point de gloire à aquerir ; & je dis des Musiciens ce qu'on dit de la Musique, *Que celle qu'on n'entend point est inutile.* Timothée répondit à Harmonide, car c'est ainsi que s'apelloient le maistre & le disciple, *Qu'il ne luy faisoit pas une petite demande, & qu'estant impossible de joüer devant tout le monde, il falloit tâcher de gagner l'estime de ceux qui estoient capables d'en donner.* Car les ignorans, dit-il, ont accoutumé de s'en fier aux autres, comme dans les spectacles chacun applaudit aux Acteurs, mais peu ajustent la victoire. Harmonide ne sceut profiter de cét avis ; car la premiere fois qu'il monta sur le Theatre public, il expira pour l'avoir voulu prendre d'un ton trop haut, & mourut sans estre couronné. Mais cela ne s'adresse pas seulement à luy, c'est à tous ceux qui se veulent rendre illustres dans quelque profession

que ce soit. Je me suis donc présenté à vous, pour me faire connoître, comme à celuy qui a l'aprobation générale, & de qui les sentimens sont la regle de tous les autres. Les Rois de Lacedemone n'avoient que deux voix dans le Conseil, mais vous les avez toutes, & vos réponses sont autant d'oracles, qu'on révère d'autant plus, qu'ils sont toujours clairs & salutaires. C'est ce qui me rassure dans la grandeur de mon dessein, outre, que je pense estre à vous en quelque sorte, puisque je suis d'une ville dont vous avez pris la protection, & que vous avez comblée de vos faveurs tant publiques que particulieres. S'il arrive donc que je n'aye pas assez de voix pour remporter le prix, Ajoutez-y votre suffrage, comme celuy de Minerve; Aussi bien, si je n'avois vostre aprobation, celle des autres ne me suffiroit pas; & sans elle, je compte pour rien toute ma gloire. C'est vous qui devez apprendre à la posterité ce qu'elle doit croire de mes ouvrages, & je m'adresse à vous comme aux Dieux, pour confirmer la reputation que les hommes m'ont donnée, afin que j'aye plus d'assurance de paroistre desormais en public; car il n'y a plus d'assemblée à redouter à celuy qui a triomphé aux Jeux Olympiques.



LE SCYTE, OU L'ESTRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du precedent; car par l'exemple de Toxaris qui mena Anacarsis chez Solon comme à l'abregé de toute la Grace, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour avoir le suffrage public.

ANACARSIS n'est pas le premier qui vint de Scythie pour apprendre les Sciences à Athènes, car Toxaris y avoit esté avant luy; mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ny de ceux qui portent des chapeaux, qui est parmi eux une marque de grandeur; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux bœufs à leur chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son pays, mais il s'habituait à Athènes; & quelque temps après sa mort, on luy sacrifia comme à un Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouvoir de deifier, aussi bien que les Scythes, qui dépêchent tous les ans un Ambassadeur vers leur Dieu Zamolxis. Car comme la contagion estoit grande à Athènes, la femme d'un Sénateur de l'Aréopage vit en songe Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Athéniens, que pour faire cesser la peste il falloit arroser de vin l'entrée des maisons; ce qu'on fit, & la peste cessa: Soit que la vertu de cette divine liqueur eust la force de purifier l'air, ou que Toxaris qui estoit sçavant dans la Medecine, eust quelque secret là-dessus qui n'est pas connu de tout le monde: Tant y a que par forme de reconnoissance,

*C'est
qu'ils l'y
sacri-
fioient
tous les
ans un
homme.*

on immole depuis, tous les ans, un cheval blanc sur son sepulchre, d'où cette femme le vit monter, car son nom fut reconnu par l'Épithaphe, quoy qu'à demy éfacée. Mais on voyoit un Scythe gravé sur la colonne, avec un arc tendu en une main, & un livre en l'autre, & le livre & l'arc se voyent encore avec plus de la moitié du corps; le reste a esté consumé par le temps. Ce tombeau est assez près du Dypile à main gauche en allant à l'Académie, & n'est pas fort magnifique, mais du reste ne manque jamais ni de fleurs ni de couronnes; Car on dit que ce Heros guerit encore la fièvre, ce qui n'est pas étrange, après avoir guery toute une ville de la peste. Mais pour venir au sujet pour lequel je l'ay alegué, Toxaris vivoit encore lors qu'Anacarsis vint à Athènes, & le rencontra un jour par la rue tout interdit, comme un étranger qui ne sçait pas les mœurs du païs, & n'en entend pas la langue; de sorte qu'il se repentait d'estre venu, & se preparoit déjà au retour. Il ne luy fut pas difficile de le reconnoistre, tant à son habit, que parce que c'estoit un des grands Seigneurs d'entre les Scythes; si bien qu'il l'aborda, & luy demanda s'il n'estoit pas Anacarsis, ce qui le surprit tellement, qu'il laissa couler des larmes de joye, de trouver un homme de connoissance en un païs étranger. Il luy demanda donc son nom ne le pouvant reconnoistre à cause de sa longue absence, outre qu'il estoit vestu à la Grecque, la barbe rase, & sans épée, & qu'à son discours & à sa façon, on l'eust pris pour un Athénien, tant il estoit changé depuis son départ. Comme il se fut nommé, Anacarsis s'enquist si ce n'estoit pas luy qui avoit quitté son païs & sa famille, pour se venir

établir en Grece, où l'on disoit qu'il estoit
 maintenant en grande estime; & sur sa répon-
 se, sçache, luy dit-il, que je suis l'un de tes
 adoreurs, & que l'amour de la Grece m'a por-
 té comme toy en cette Province, où j'ay beau-
 coup souffert depuis ma venue, servant de jouët
 aux petits enfans par la nouveauté de mon ha-
 bit; sans parler des travaux que j'ay endurez
 par le chemin. Je te conjure donc par les Dieux,
 de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable
 icy, & de m'apprendre les loix & les coûtumes
 du païs; & me donner la connoissance des
 grands hommes, qui est le sujet de mon voya-
 ge, aussi bien que du tien. C'est avoir bien peu
 de courage, luy dit Toxaris, de vouloir si-tost
 quitter la Grece, après avoir tant pris de peine
 pour y venir; mais elle n'a que trop de charmes
 pour te retenir lors que tu viendras à la con-
 noistre; Je te donneray seulement un secret
 pour apprendre en peu de temps ce que tu desi-
 res sçavoir. Il y a un illustre vieillard en cette vil-
 le qui a voyagé long-temps en Asie & en Egy-
 pte, & conversé avec les Sages du païs; si bien
 que les Athéniens l'ont choisi pour leur Legis-
 lateur, quoy qu'il ne soit pas fort riche. Si tu
 peux avoir sa connoissance, tu verras en luy
 toute la Grece, puisqu'il est comme un abrégé
 de tout ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc
 pas davantage; dit Anacarsis, à me le faire con-
 noistre, & me meine de ce pas chezluy; mais
 je crains qu'il ne soit difficile à aborder, & qu'il
 ne me rebute sur mon nom. Ne crains point,
 dit Toxaris, je t'assure du contraire, & qu'il
 sera bien aise d'obliger un étranger comme
 toy; sui-moy, seulement, & vien faire preuve
 en sa personne, de la courtoisie & de la gene-

rosité des Grecs. Mais le voila tout à propos qui s'avance tout réveur, abordons-le. Reçoy ce présent de ma main, Solon, Voicy l'un des plus grands Seigneurs de mon païs, qui l'aquitte pour te venir voir, & pour apprendre de toy les loix & les coûtumes de la Grece. Si je te connois bien, tu ne tromperas point son attente ny la mienne, & d'un honneste Scythe tu en feras un honneste Athénien. Sçache, Anacarsis, que tu as en Solon Athènes & toute la Grece, & que si tu peux obtenir son amitié, tu ne seras plus étranger, mais connu & cheri de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce seul homme. Sa conversation te fera oublier ta patrie, & si tu cherches un ami comme tu dis, tu trouveras icy le but & l'accomplissement de ton dessein; car c'est un modèle de vertu, & l'image vivante de la Philosophie. Ren graces aux Dieux de ce que tu as trouvé un si grand trésor, & ne te plains plus de la fortune, ni ne regrettes les maux que tu as enduré en ton voyage. Il seroit long de dire combien ce présent plust à Solon, & ce qu'il répondit à des offres si courtoises. C'est assez de dire qu'ils vécutent depuis dans une parfaite intelligence, & qu'il apprit à Anacarsis tout ce qu'il sçavoit, & luy donna la connoissance des plus grands personnages de la Grece. D'autre costé, Anacarsis ne le pouvoit quitter un moment, tant il estoit charmé de son sçavoir & de sa vertu; de sorte qu'il apprit en peu de temps tout ce qu'il desiroit, & se rendit tres-illustre, chacun croyant que s'il n'eust eu quelque ressemblance aux mœurs de Solon, il n'en eust pas fait son amy. Il est donc le seul des Barbares qui a esté initié dans les mysteres, & fait citoyen

d'Athènes , si l'on en veut croire Theoxène. Aussi ne retourna-t-il en son païs , comme je croy , qu'après la mort de Solon. Maintenant pour dire ce qui m'a fait tirer Anacarsis de la Scythie , pour venir en Macedoine avec Toxaris & Solon , c'est qu'il m'est arrivé la mesme chose qu'à luy , & ne croyez pas que je die par vanité. Car les Syriens ne sont pas moins honnestes gens que les Scythes , & ce n'est pas en noblesse ny en grandeur que je me veux comparer à Anacarsis ; mais en ce que je me trouvoy tout surpris , en arrivant icy ; tant de la beauté & de la grandeur de la Ville , que de la multitude & de la splendeur de ses habitans , de mesme que Telemaque fut remply d'étonnement & d'admiration en voyant le Palais de Menelaüs. Car comme j'avois envie de me faire connoistre par quelque ouvrage ; puisque je ne pouvois mieux faire paroistre mon esprit qu'en ce lieu , & que je m'enquerois de ceux qui estoient les plus en estime , pour m'adresser à eux & pour implorer leur protection ; je ne trouvoy pas seulement un Toxaris , mais plusieurs , qui après m'avoir dit le grand nombre d'honnestes gens dont cette Ville estoit remplie , ajoüterent , qu'il y en avoit deux principaux tant en noblesse qu'en credit , qui pouvoient disputer de sçavoir & d'éloquence avec les plus grands personnages de la Grece , & estoient également chers & estimez de tout le monde. Pour leur courtoisie & le reste de leurs vertus , il n'est point besoin , dirent-ils , de vous en parler ; car vous les reconnoistrez assez vous-mesme. Il suffit de vous dire que l'un est le pere & l'autre le fils , & que le premier peut estre comparé legitimement à Solon , à Periclés ou

18 LE SCYTHE, OU L'ESTRANGER.

à Aristide , & l'autre à Alcibiade ; puisqu'il est comme luy les façons aimables & attrayantes, sans parler des avantages de sa taille & de sa bonne mine. Toute la différence qu'il ya , c'est que la Grece se repentit d'avoir aimé l'autre , & que l'amour qu'on a pour celuy-cy augmente tous les jours avec son estime. Enfin, c'est l'honneur de son païs , & les délices de tout le monde. Sirost qu'il ouvre la bouche pour parler , il ravit chacun en admiration ; si bien que vous n'avez rien à désirer si son pere & luy viennent une fois à vous recevoir dans leur amitié. J'ateste les Dieux que voila quel estoit le sentiment general ; mais je n'ay plus que faire du témoignage des autres, après l'avoir reconnu moy-mesme , & jетrouve seulement qu'on n'en a pas assez dit. Il ne faut donc point tarder davantage à gagner leurs bonnes graces , puisque leur amitié nous doit servir d'abry contre la tempeste , comme les étoiles de Castor & de Pollux si favorables aux Nautoniers.

Fin du premier Tome.

REMARQUES SUR LA TRADUCTION
DE LUCIEN.

Lucien; J'ay mieux aimé prendre ce titre que Page. 1.
celuy de *Dialogues*, parce qu'il y a icy plu-
sieurs Traitez qui ne sont pas des Dialogues.
D'autre costé celuy d'*Oeuvres* eust esté trop vaste;
car je ne mets pas icy les Vers, ny quelques au-
tres Ouvrages qu'on attribué à Lucien. Au reste
je dis *Lucien*, & non pas *Lucian*, pour suivre
la prononciation commune, puis que dans les
Langues aussi bien que dans la Jurisprudence
Communis error facit jus.

De la Traduction, J'ay dit dans la Préface que
c'estoit icy une Traduction libre, parce que les
galanteries & les gentilleses ne se pouvoient pas
traduire autrement. C'est pourquoy je m'y suis
proposé l'agrément plütoft que la fidelité, ou
plütoft j'ay crü que la fidelité en cét endroit con-
sistoit en l'agrément, sans m'éloigner pourtant
du but & du dessein de mon Auteur.

Le Songe de Lucien, je ne mets pas, *ou sa Vie*,
parce que ce n'en est icy qu'une idée, comme je
le marque dans l'argument.

Beaucoup de temps & de dépence, le mot, lig. 7.
de temps, emporte en quelque sorte de travail, &
celuy de *dépence*, dit qu'il faut estre riche pour
cela. C'est pourquoy j'ay expliqué ce qui suit,
de la fortune, plütoft que des Richesses ou de la
Condition.

Ils consideroient que je n'estois pas riche, je passe lig. 107.
doucement sur chaque chose, sans m'attacher à
toutes les paroles.

- Page 2. *Sculpteur*, on voit plus bas que c'estoit en
 lig. 7. pierre.
- lig. 9. *Des petits Ouvrages de cire*, il est plus délicat
 de la sorte, que de dire, des hommes, des che-
 vaux, & des bœufs. En un mot toutes les choses
 exprimées en general, sont plus belles qu'en par-
 ticulier, si le particulier n'est tres-agreable, &
 dans les graces du païs, ce qui ne peut pas estre
 dans la traduction d'un ancien.
- lig. 17. *Cela fut donc resolu avec quelque esperance de
 succès*, Cecy est transposé, comme je suis d'or-
 dinaire, pour la clarté & la netteté du raisonne-
 ment.
- lig. 24. *Sur cette pierre, je ne dis pas une table de pierre,*
 de peur que cela ne fasse quelque difficulté; mais
 j'exprime dans la suite ce que c'estoit.
- lig. 30. *Criant qu'il l'avoit fait par envie*, cela dit assez
 la chose sans la repeter.
- lig. 34. *Et me tournay de tous costez*, j'ajoute cela
 comme une marque d'inquietude.
- Page 3. *D'un songe que j'eus en suite*, je n'alegue point
 lig. 2. des Vers d'Homère, parce qu'il ne dit rien de
 nouveau, & j'en use ainsi presque par tout: Car
 souvent une beauté de ce temps-là est une pédan-
 terie de ce temps-cy.
- lig. 5. *Il me sembla de voir deux Dames*, je marque plus
 bas qu'elles railloient, & tranche court pour
 estre plus net.
- lig. 7. *Qui avoient les mains crasseuses, &c.* J'omet
 des particularitez & en change d'autres, parce
 que les choses n'ont pas mesme grace dans tou-
 tes les langues. Il y a au Grec, *les mains pleines
 de durillons, & la robe troussée*; mais *les mains
 crasseuses, & les bras retroussés*, viennent aussi
 bien au sujet, & l'expression en est plus belle;
 cela servira d'exemple pour plusieurs autres

endroits, où je prens la mesme liberté pour la mesme raison, j'exprimeray plus bas, qu'elle estoit robuste & vigoureuse.

L'autre d'une façon honeste, son habit sera expliqu^é en suite. lig. 10.

Et tes deux Oncles, ou plûtoſt, *tes Oncles des deux costez*, mais je me donne la liberté de changer ou retrancher les particularitez inutiles ou indifferentes; outre qu'il n'est pas icy question d'un Contract, ny de la Genealogie d'un Grand; c'est pourquoy je n'ay pas exprimé plus haut, que l'Oncle dont il parloit, estoit Oncle maternel. En voulant tout mettre, on obscurcit ou affoiblit des choses qui ne sont faites que pour plaire. lig. 18.

Robuste & vigoureux. Voila les qualitez que j'avois manqué à mettre plus haut, j'en use souvent ainsi: Du reste il vaut mieux dire, *robuste & vigoureux*, que *les épaules fortes*, qui est une qualité de Crocheteur, ce qui montre que les graces des langues n'ont point de raport. lig. 22.

Ni cause un jour de ta perte, j'exprime en general ce que l'Auteur dit en détail, ce que je fais presque par tout; parce que le détail de ce temps-cy ne se rapporte pas à celuy de ce temps-là, pour ce qui concerne l'agrément. lig. 24.

Phidias, & Polycléte. Je ne mets que ces deux noms, parce que cela suffit. lig. 28.

Je suis l'Eloquence, ce mot y vient mieux que celuy d'*Erudition*, ou quelqu'autre semblable, outre que tout ce qu'il dit, se rapporte presque à l'Eloquence. Pag. 4. lig. 2.

Qui ne t'est pas inconnuë, &c. Il a falu mettre ainsi parlant de l'Eloquence.

Exposé au mépris, &c. Je ne dis pas comme l'Auteur, *Menant une vie de lièvre*, parce que lig. 6.

cela n'est pas à nostre air ; ce qui doit servir d'exemple pour plusieurs autres endroits, où je suis obligé de changer, ou de phrase, ou de proverbe, & quelquefois mesme d'exemple, ou de comparaison, parce qu'ils ne sont pas à nôtre usage ; Du reste j'exprime plus bas, *Pauvre, Inconnuë, & contrainte de travailler de ses mains.*

- lig. 14. *Ce qu'il y a de beau & de rare, &c.* Cela vient mieux au sujet que de dire ; *Toutes les choses divines & humaines*, ce qui est trop vaste.
- lig. 16. *Vertu, & Sçavoir*, Je comprends en deux mots à mon ordinaire ; ce que l'Auteur dit plus au long.
- lig. 29. *Adoré & respecté de tout le monde*, le Grec dit *montré au doigt* ; ce que je n'alegue que pour faire voir combien on est obligé de changer de choses, quand on veut traduire avec agrément.
- Page 5. *De songer plutôt à polir un marbre que soy-mes-*
 lig. 9. *me*, j'omets des termes de l'Art dont on le peut passer.
- lig. 13. *Transformé en statue* ; j'ay trouvé cela plus à propos que de dire *en rocher comme Niobé*.
- lig. 20. *Répandre par tout je ne sçay quoy de céleste & de divin*, je ne dis pas *comme Triptoleme*, parce que cela n'y revient pas entierement, outre que, comme j'ay déjà dit, ce qui faisoit une beauté de ce temps-là, seroit desagrèable en ce temps-cy, & feroit perdre la grace à son Auteur.
- Page 6. *Contre un qui l'avoit apelé Promethée*, il n'est pas nécessaire de dire *un Promethée en paroles*, parce qu'on verra par la lecture ce qu'il entend par-là.
- lig. 18. *J'ay peur que ce ne soit une raillerie*, je marque en suite que les Athéniens sont grand railleurs.

De ce feu celeste & divin, je n'exprime que cette particularité, parce qu'il n'y a que celle-là qui s'ajuste à l'histoire de Prométhée. Page 7. lig. 2.

Qu'il manquoit de prévoyance, &c. J'ay pris ce sens-là, parce qu'autrement ce ne seroit que la mesme chose que ce qu'il a dit d'abord. lig. 13.

Et que je n'ay point eu de modèle, &c. Il n'y a que cela nécessaire au sujet. lig. 22.

Une douzaine de Vautours, il y a au Grec 16. mais je suy les proprietéz de malangue. lig. 32.

Un Chameau tout noir, je n'ajoute pas de la *Bastriane*; car si c'est qu'ils viennent de la sorte en ce païs-là, cela en diminue la rareté, & s'ils n'y viennent point, cela n'est pas nécessaire. Page 8.

Au lieu de l'admiration. Je n'ajoute point, que ce Chameau estoit tout couvert d'or & de pourpre; car cela ne sert de rien au sujet pour lequel il s'alegue; & toutes les circonstances inutiles obscurcissent la raison plus qu'elles n'embellissent le discours. lig. 5.

Un joueur de flûte, je retranche par tout les mots propres qui ne font qu'embarasser, & qui sont inutiles au conte; parce que cela charge inutilement la memoire & empesche de retenir les choses nécessaires. lig. 15.

Les Centaures, je ne parle point de leurs meurtres, & de leur yvrognerie; car ce n'est pas de cela dont il s'agit. lig. 22.

Deux bonnes choses par leur mélange, cela est assez clair, sans avoir besoin d'exemple; car de dire avec l'Auteur, *comme on fait un breuvage excellent avec du vin & du miel*, cela sent trop l'Apoticaire pour une comparaïson qui n'est mise que par forme d'ornement. Voila comme les graces d'à cette-heure ne sont pas celles de ce temps-là. lig. 26.

- lig. 27. *Car le Dialogue aime à s'entretenir, &c.* Je réunis icy ce qui est plus bas chez l'Auteur, & tranche la chose en deux lignes, n'en gardant que le suc, & ce qui est nécessaire au raisonnement.
- Page 9.
lig. 3. *J'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier, &c.* Il y a icy une comparaison tirée de la Musique qui n'est pas à nostre usage, parce qu'il faut que les comparaisons soient des choses connues, & que tout le monde sçait, je l'aurois bien renduë par équivalent; mais il n'en estoit pas de besoin; car j'ay touché d'abord en deux lignes toute la force de l'opposition.
- lig. 9. *Pource qui concerne le larcin, je n'ajoute pas parce qu'il est Dieu du larcin: car cela vient mieux à Mercure qu'à luy, & n'est pas nécessaire au sujet.*
- lig. 11. *Où aurois-je derobé ces chimeres & ces hypogryphes, j'ay rendu la chose à nostre air; car les mots qui sont au Grec, ne feroient point d'effet maintenant, n'estant pas connus comme de ce temps-là.*
- lig. 27. *Ce seroit porter des Choïettes à Athenes, ce Proverbe estoit trop connu pour avoir besoin d'explication; car il n'y a rien qui fasse tant languir un discours que de vouloir tout dire; c'est pourquoy les anciens Latins ne s'expliquoient d'ordinaire qu'à demy.*
- Page 10.
lig. 13. *De pauvre, je suis devenu riche, pour estre plus vis, j'ay mis d'abord ce que l'Auteur ne dit icy qu'après quelque circonlocution.*
- lig. 14. *Mal d'yeux, il y a au Grec mal d'œil, mais cela n'est pas important.*
- lig. 27. *Je le trouway dans son Cabinet, &c.* J'ometts plusieurs petites circonstances qui ne sont plus à nostre usage.
Charme de la douceur de son éloquence, j'oublis

les Sirenes, les Rossignols, & le Loté d'Homère pour la mesme raison.

Semblables à ces Amoureux, je change la comparaison tirée de l'Amour des Garçons en celle des femmes, ce que j'observe par tout, tant pour ne point corrompre nos mœurs, que parce que cela feroit un effet contraire à son dessein, qui est de plaire. P. 12.
lig. 8.

Comme un flambeau qui m'éclaire parmy les ténèbres, l'Auteur le dit de ceux qu'on alumoit au haut d'une tour pour éclairer de nuit les Navires; mais il est bon en general. lig. 17.

Je crains de faire comme ces mauvais Comédiens, j'abrege ce qui est plus étendu chez l'Auteur, pour les raisons que j'ay dites. lig. 26.

Mais si je manque, souviens-toy, &c. Je mets cela de suite sans interruption, ce que je fais par tout ailleurs, où l'on s'en peut passer, pour estre plus cour & plus net. lig. 25.

Dans la pauvreté de la Philosophie, il y a au Grec, *dans la pauvreté, & la Philosophie*, mais la pauvreté de la Philosophie est plus louable, parce qu'elle est volontaire. P. 13.
lig. 23.

Assez plaisamment; je dis en suite, qu'on ne parloit ni si haut ni si aigrement qu'on s'en pût fâcher. P. 14.
lig. 1.

Le Printemps, dit-il, n'a pas encore paru, d'où nous viennent ces fleurs? il y a au Grec, *le Printemps est déjà, d'où nous vient ce Paon?* peut-estre qu'il est de sa mere, ce qui seroit obscur & ridicule. lig. 4.

Embrassant leurs genoux, il y a au Grec *l'estomac*; mais ce n'est pas une si grande marque d'humilité, & l'un & l'autre est une coutume ancienne. P. 16.
lig. 23.

- Pag. 18. *Sont les plus insolens dans la débauche*, je dis la chose en general, parce qu'une partie du détail n'est pas à nos mœurs.
- lig. 17.
- lig. 31. *Qu'il negligeroit mesme son bien*, ce n'est que trop que cela, pour un homme qu'il veut louer, & qu'il propose pour exemple; c'est pourquoy j'ay omis le reste.
- Pag. 19. *La fureur des spectacles*, je n'ay pas descendu dans le particulier, qui n'est plus à nostre usage.
- lig. 23.
- lig. 29. *Que ce qu'ils diroient, ne leur pust nuire, ny préjudicier*, j'ay agencé cela le mieux que j'ay pû à la maniere d'une formule de Testament, le Grec est obscur, surquoy on peut voir les notes de Bourdelot, qui ne me satisfont point. Mr Patru croit qu'au lieu d'*ἀληθείαι*, qu'il y a au Grec, il faut mettre *ἀλιτείας*, qui signifie *peccatum*, & dit que l'Auteur apparemment a voulu joüer, sur ce que les Romains dans leurs Testamens, *sapè deprecabantur veniam, si quid contra juris formulas peccassent*, comme il se voit en la loy *Lucius Titius*, 88. §. 17. de *legat.* & *fideicom.* Mais comme cette conjecture qui me semble belle, n'est appuyée d'aucun manuscrit, & que d'ailleurs elle auroit besoin de quelque éclaircissement que le temps pourra peut-estre apporter, je ne l'ay pas voulu suivre.
- P. 20. *Répandent du vin dans les Festins*. Il y a au
- lig. 2. Grec avec bruit, ce qui se faisoit par forme de jeu, en secotiant le verre; mais cela eût fait icy une obscurité.
- lig. 7. *Il apeloit cela faire un solecisme dans la volupté*. Il y a icy un Proverbe Grec que j'omets, parce qu'il n'a point de raport aux nostres, & qu'on s'en peut passer.
- Pag. 21. *Je demeuerois attaché à son discours*, les larmes
- lig. 4. sont touchées ensuite, & l'exemple des Phéa-

ques n'est plus à nostre usage.

Nectar, Je l'ay mis au lieu de *Lote*, parce qu'il est plus connu parmy nous, & plus beau. lig. 32.

En me racontant ton mal, tu me l'as communiqué. J'ay passé delicatement l'exemple du chien enragé, qui est dur & extravagant, parce qu'il fait semblant de vouloir louer icy la Philosophie; quoy qu'à vray dire il y ait de la raillerie par tout. lig. dec.

Il faut avoir recours pour cela. Je fais dire quelquefois à l'un ce que l'autre dit, parce que cela est indiferent, & que l'agrément que ce changement produit, ne l'est pas; qui est ce à quoy il faut avoir égard. P. 22. lig. 3.

Timon ou le Misanthrope. J'ay retranché ou alteré icy plusieurs choses, pour trouver ce je ne sçay quoy que je cherche; mais je demeure toujours dans le but, & dans le dessein de l'Auteur; & ne mets point mes rêveries pour les siennes.

Protecteur de l'Hospitalité, &c. Les autres Epithetes sont touchez en suite, ou ne se pouvoient exprimer commodément. lig. 34.

Qu'est devenu ton foudre? Je dis à la fin que ce n'est que fable & que fiction Poëtique. Pag. 23. lig. 4.

Comme si tu estois sourd, &c. Le Proverbe de la Mandragore n'est pas à nostre usage. lig. 12.

En abyssmois les uns, &c. J'ay mis les deux principaux exemples de la vengeance divine, les autres sont peu de chose; ou sont déjà exprimés. lig. 17.

Que tu sauvas dans une petite nacelle, Je ne dis point qu'elle aborda sur la Montagne de Lycoris, parce que cela ne sert de rien icy. lig. 20.

Les ingrats qui m'ont abandonné, ses biens-faits seront touchez à la fin. P. 24. lig. 9.

Comme un oiseau de mauvais augure. Il y a au Grec, comme un sepulcre, mais je cherche les plus lig. 14.

belles expressions, & celles qui sont le plus à notre usage.

lig. 15. *Maintenant donc*, J'exprime les haillons plus bas.

lig. 29. *Du Mont Hymette*, On verra en suite, que c'est au pied du Mont.

lig. 32. *Ne connois-tu pas Timon?* le nom de son Pere, &c. sera expliqué ailleurs, aussi bien que le miserable estat où il est.

P. 25. *En faisant du bien à des Ingrats*, J'ay abrégé cet endroit, parce que le reste est assez expliqué dans tout le Dialogue.

lig. 15. *La Terre*, je dis en general, parce qu'il convient à tout dans le dessein de l'Auteur, qui veut choquer la Providence.

lig. 21. *Prends avec toy le Dieu des Richesses*; je ne dis pas qu'il amene avec luy le Tresor, parce que cela n'auroit point de grace maintenant, & que je ne m'engage pas à une Traduction reguliere. Le Dieu des Richesses est assez suffisant pour enrichir, sans avoir besoin d'autre.

P. 26. *Je croy que cela ne luy servira de rien*. Je le fais dire à Mercure, plutôt qu'à Plutus, parce qu'il est mieux de la sorte, comme il paroitra dans la lecture de l'ouvrage.

lig. 26. *Tu meriterois donc, &c.* Je tourne cela d'une autre façon quel'Auteur, comme je fais souvent pour agencer les choses à nostre air.

lig. der. *Du soin*, Il y a au Grec *del'orge*, mais cela fait le mesme effet, & revient mieux à nostre façon.

P. 27. *Qu'un homme aime sa Maistresse*, les comparaisons les plus courtes sont les plus claires.

P. 28. *Je vais toujours de la sorte, &c.* La suite l'explique.

lig. 13. *On m'emporte sur des crochets*, j'acommode les choses

SUR LA TRADUCTION DE LUCIEN. 329
choses à nos mœurs quand rien ne l'empesche, &
qu'on ne veut pas entrer dans le particulier. Car
le general est de tout païs.

Mais tout en riant, j'ometts ce qui est du Tre- P. 30.
sor pour la raison touchée plus haut. lig. 14.

Vien Tresor, j'oste le reste pour le mesme sujet. P. 34.

A la pauvreté, Elle y vient mieux que *Pan*,
outre que le mot Grec y a du rapport, & peut
avoir esté pris l'un pour l'autre; puis je ne re-
garde pas tant ce qu'il a mis, que ce qu'il faut
mettre maintenant, pour faire que la chose aille
bien; pourveu que cela ne choque point les
mœurs anciennes, comme il ne les choque point
icy.

Gnathon, il y a au Grec *Gnathonide*, mais ce P. 35.
mot est plus commun. lig. 27.

Le Fortuné, Le terme Grec ne se pouvoit ex-
pliquer en un mot, & j'en prens un propre au
sujet. lig. 28.

Le plus méchant, &c. Je me sers plus bas du
mot de Vautour. lig. 31.

L'Orateur Démea, L'Eloquence de Timon est P. 38.
déja exprimée; du reste, je dis *Démea*, plutôt
que *Démeas*, parce que nous sommes plus acou-
tumez à l'entendre ainsi. lig. 19.

Il donne eschec & mat à tous les plats, Quoy que
le Jeu des eschecs fust connu des anciens, je ne
me sert pas de ce terme, comme d'une autorité,
mais comme d'une phrase Françoisé qui exprime
bien ce que je veux dire; & en use ainsi ailleurs
de la sorte. P. 39.
lig. 29.

Mais de jour, Je l'opose à la nuit, qui est le
temps de la débauche. P. 40.
lig. 1.

Tu jetteras ton argent dans la riviere, L'Au-
theur ajoûte des particularitez un peu trop gros-
sieres à mon avis. lig. 17.

- P. 43. *Entrettenir l'amitié conjugale*, Je finis-là, pour
 lig. 1. ne rien mettre d'inutile.
- P. 45. *Vautour*, L'Auteur se sert indifféremment de
 lig. 8. ce mot, & de celui d'*Aigle*, lors qu'il parle du
 supplice de Prométhée; c'est pourquoy j'ay pris
 celui-cy plutôt que l'autre, parce qu'il sonne
 mieux.
- P. 46. *Ton boureau*, J'ajoute cela pour donner plus
 lig. 9. de force.
- lig. 14. *Aussi bien le Dieu des Larrons*, Cela est plus bas
 chez l'Auteur.
- lig. 20. *Le larcin*, Il y a icy une période au Grec dont
 j'ay déjà exprimé ce qu'il y avoit de plus impor-
 tant.
- lig. 22. *Car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous
 les chefs*, il ne font que d'estre dits, & seront en-
 core touchés en suite, c'est pourquoy il ne les fa-
 loit point repeter icy.
- P. 48. *Un grand & vaste desert*, Je n'ay pas mis un
 lig. 17. *Cahos*, parce que dans le Cahos il n'y avoit point
 de forests.
- lig. 26. *Fen fis un homme à nostre Image*, &c. J'ay reü-
 ny icy ce qui estoit plus bas, pour ne point rebatre
 deux fois une même chose.
- P. 51. *Un Heros de tes amis*, Cela est contraire à ce
 lig. 22. qu'il dit après, & qui est confirmé par la suite,
 car c'est Jupiter qui le délivre; mais on peut dire
 que c'est par l'entremise d'Hercule, toutefois il
 met Vulcain dans le Dialogue suivant, qui est
 une contradiction.
- P. 52. *Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre?* il
 lig. 16. ne le faloit pas expliquer davantage, après l'a-
 voir esté au Dialogue précédent, le reste est tou-
 ché plus bas.
- P. 53. *Nereïde*, son nom est exprimé au Dialogue
 lig. 6. cy-dessus, quelques-uns ne croyent pas que

Thétis la Deesse de la mer, soit la mesme que la Nereïde, mais Lucien les confond.

Junon la transformée, je conte l'histoire tout d'un temps sans interruption parce que cela est plus clair & plus court. P. 54.
lig. 25.

Je n'ay plus ny bec, ny ongles, cela dit assez, sans ajouter ailes. P. 55.
lig. 6.

Tu vivras de Nectar, je dis plus bas qu'il en fera l'Echanson. P. 56.
lig. 20.

Est-il meilleur que le lait? je trancheicy quelque chose de puerile, parce qu'il n'y en a que trop. P. 57.
lig. 33.

Dix baisers, il n'y a que deux au Grec, mais cela fait plus de force. P. 59.
lig. 22.

Il a fait un instrument avec la Coquille d'une Tortue, cela suffit, sans descendre dans le particulier, pour les raisons que j'ay touchées d'abord. P. 62.
lig. 30.

Et te soufletoit, il y a au Grec, *fessoit avec un patin d'or*; mais cette phrase est déjà employée, & la repetition n'en seroit pas agréable. P. 70.
lig. 5.

Je l'ay poursuivy vainement, je le trouve plus joly de la sorte, que de dire qu'il s'en est vengé. P. 71.
lig. 2.

Caressera Venus & les Graces, le Grec dit la Grace, mais on ne diroit pas en François *caresser la grace*, puis que les Graces ne se separoient point. P. 72.
lig. 33.

Qu'il leur dresse quelque piège, je fais dire cela à Apollon, afin que Mercure die le reste, qui luy vient mieux, comme il se voit dans le Dialogue suivant. P. 72.
lig. 19.

Toujours en la Compagnie, &c. Le reste est touché en suite. P. 75.
lig. 20.

La Thrace & la Lydie, le T mole est trop peu de chose pour estre exprimé, c'est une montagne de l'Asie. P. 75.
lig. 25.

- P. 77. *Amoureux*, je diray plus bas, *ſcavant dans les*
 lig. 34 *choſes de l'amour*, & exprimeray à quoy ſert la
 pomme.
- P. 79. *Grondeuſes*, le mot de *Plantives* n'y vient pas
 ſi bien.
- lig. 17. *Des Brebis*, il y a au Grec *des Geniſſes*, mais il
 lig. 30. eſt plus beau de le faire Berger, que Bouvier,
 outre que les Brebis ſont mieux ſur des rochers
 que les vaches.
- P. 81. *N'en accuſent que leur mal-heur*, ou n'en accu-
 ſent que mes yeux, mais l'autre eſt plus fort.
- lig. 23. *Je ne ſuis point ambitieux*, je touche en ſuite
 P. 83. les promeſſes & les preſens.
- lig. 2. *J'en mettray l'un dans tes yeux*, & l'autre en
 P. 84. ſon cœur, ce ſont les principales parties qui don-
 lig. 26. nent de l'amour, & qui en reçoivent. *Latofque*
oculis aſſarat honores, pour rendre Enée plus
 aimable.
- P. 85. *Car on ſait qu'il eut bien de la peine*, j'ay réüny
 lig. 34. cela pour eſtre plus cour.
- P. 86. *Dialogue de Pan*, & de *Mercur*, j'ay agencé
 & transporté diverſes choſes en ce Dialogue pour
 eſtre plus agreable.
- P. 89. *La fille d'Agenor à Sidon*, il y a au Grec la fille
 lig. 32. de *Cadmus*, qui eſt *Semel*; mais il faut mettre
 la ſœur; car *Semel* eſtoit de *Thebes*, comme il
 ſe voit au Dialogue de *Neptune*, & de *Mercur*;
 d'ailleurs il ſeroit ridicule de mettre déjà ſon fils
 dans le Ciel, comme on fait icy, & d'y parler du
 commencement des amours de ſa mere, qui
 mourut eſtant groſſe de luy. Du reſte la fille d'A-
 genor eſt *Europe* ſœur de *Cadmus*, & quoy qu'elle
 ſoit pour le moins auſſi ancienne que *Semele*,
 cela ne touche pas tant; puis ce n'eſt pas moy
 qui fais la faute, mais l'Auteur.
- P. 90. *Et travailler tandis qu'on eſt jeune*, j'ajoute ce-

SUR LA TRADUCTION DE LUCIEN. 333
la, parce qu'on peint toujours Mercure en jeune homme.

Mais il est assez puni, Le reste n'a pas besoin lig. 33.
d'estre exprimé, outre qu'il ne faut pas trop insister sur les fables ridicules.

D'où découlera l'Ambre, C'est ainsi que l'Auteur le dit au traité qu'il en a fait exprès. P. 91.
lig. 7.

A la Lute, je me suis servi du terme general, parce que le particulier n'est pas bien François. lig. 27.

Je ne les pouvois pas tenir toujours renfermées, je n'ajoute point ce qu'il dit du Belier, car cela est plat. P. 95.
lig. 13.

Dansoient, cela vient mieux qu'*aplaudir*, ou écouter. P. 98.
lig. 6.

Les renvoya à Paris, C'est assez de cela icy, le reste est expliqué tout au long dans le Dialogue du Jugement de Paris. lig. 25.

N'abandonne point l'étrier, je me sers de cecy, comme d'une frase Françoisise, qui signifie *demeurer toujours près du Cheval*, sans me mettre en peine s'il y avoit des étriers de ce temps-là, car je parle François, & non pas Grec, & mesme la langue Françoisise n'estoit pas encore au monde du temps de Lucien, si bien que je le fais parler une langue qui n'est née que plus de cinq cens ans après sa mort; il ne faut pas examiner les choses à la rigueur, dans tout ce qui tient lieu de representation, comme Comedie, Traduction, Cartes, &c. P. 99.
lig. 12.

Vers le genre humain, Le reste est touché plus bas. P. 101.

De Neptune & d'Amphitrite, il n'estoit point besoin de mettre icy les Néréïdes, puis qu'il n'y a qu'Amphitrite qui parle. lig. 5.
P. 102.
P. 104.

Pourquoy te prenois-tu aussi à Achille? C'est assez de cela pour le sujet. lig. 18.
P. 106.

Non, mais Persée l'a tué, je ne repete pas ce lig. 30.

qui est imprimé au Dialogue précédent, parce que cela languiroit.

- fig. 31. *C'est mal reconnoître, je passe ce qui n'est pas nécessaire.*
- P. 17. *Avec des ailes que Minerve luy avoit prestées,*
 lig. 4. On le peint ordinairement sur un cheval ailé.
- lig. 7. *Qui estoit mortelle, Le Grec dit, qui aveugloit,*
 maison a coûtume de le dire de la sorte.
- lig. 8. *A la faveur du Bouclier, &c.* Il n'est point nécessaire de dire d'où il le fait.
- P. 108.
 lig. 5. *Las-tu ven Zéphire?* Je fais dire à *Notus*, ce que l'Auteur fait dire au Zéphire, parce que cela est indifferant, & que l'un est plus agréable à prononcer que l'autre; or dans ces Dialogues, il faut avoir égard à l'agrément, & ne point choquer l'oreille par un terme barbare.
- lig. 6. *Non, je soufflois, Cecy est plus bas chez l'Auteur.*
Est-ce là tout ce beau spectacle? il est plus joly de la façon, qu'affirmativement.
- P. 100.
 lig. 14. *S'il n'a assez ry, il y a au Grec; s'il a assez ry, l'un*
 & l'autre peut faire un bon sens, mais celuy de l'original faisoit quelque difficulté que j'ay voulu ôter.
- lig. 31. *A Athènes ou à Corinthe, il y a au Grec, au*
Cranée, & au Lycée, qui sont des lieux de ces
Villes-là où les Philosophes s'assembloient.
- lig. der. *Mais veux-tu que je die?* je le fais dire à *Pol-*
lux, parce qu'il y vient mieux & est plus court.
- P. 112.
 lig. 12. *Dialogue de Crésus, &c.* Un si petit Dialogue n'a point besoin de titre particulier.
- P. 116.
 lig. 2. *Luy-mesme, il y a au Grec qu'il y a vécu 90.*
 ans, & qu'on le laisse vivre encore autant, mais cela n'a pas besoin d'estre exprimé.
- P. 118.
 lig. 33. *Courage Theocryte, j'ay mis Theocryte pour*
Ihoucrite. Philon, pour Phidon. Cariclés, pour
Cariadés, parce que ces mots sonnent mieux en

SUR LA TRADUCTION DE LUCIEN. 355
nostre langue, & que s'il eût écrit en François,
il eût eu égard à cela; puis qu'il est indifferant
comme on les nomme.

De la Chèvre qui prit le Loup, On dit ainsi ce P. 120.
Proverbe en nostre langue, & l'on feint qu'une lig. 4.
Chèvre poursuivie d'un Loup, se sauva dans
une maison deserte, dont elle ferma la porte par
hazard avec ses cornes, après que le Loup fut en-
tré, qui fut pris par ce moyen.

Je cajolois Hermolaüs, je ne dis pas qu'il n'a- lig. 12.
voit point d'enfans, parce que cela n'est que trop
exprimé dans ces Dialogues.

Ce n'est pas ce que tu penses, La pensée de l'Au- P. 122.
teur aloit au faïe; mais je l'ay changée, pour ne lig. 8.
point blesser les oreilles délicates, ce qui m'a
obligé à alterer la suite.

Aclamations, Le mot de *Proclamations* n'eût P. 124.
pas esté entendu là. lig. 4.

Tu as raison, L'Auteur fait dire cela au Philo- P. 125.
sophe, mais cela vient mieux à Mercure. lig. 10.

Qui sont tous deux morts en mesme temps, il P. 127.
n'est point nécessaire de dire de quelle mort. lig. 23.

Que je suis heureux, j'ay changé la pensée de P. 139.
l'Auteur que je trouve ridicule. lig. 5.

Aprés la mort de mon beau-frere, j'ay mis cela lig. 14.
selon la verité de l'histoire.

Jamais mes plaisirs, il n'est pas nécessaire de P. 131.
faire aleguer de faux exploits à Alexandre, qui lig. 31.
en a assez fait de veritables.

Je le soufrais, je le fais dire à Alexandre plutôt P. 132.
qu'à l'autre qui l'acuse, parce que cela va à sa lig. 30.
justification.

Courtisans, il y a au Grec *Devins*, mais c'é- P. 134.
toient les Courtisans qui estoient les premieres lig. 25.
causes du mal, & je puis prendre lequel il me
plaît, celuy-cy vient mieux icy.

- P. 137. *Tous les grands hommes sont morts*, l'Auteur dit
 fig. 1. icy qu'Ulysse viendra bien-tost; mais il ne considère pas qu'il le fait déjà mort au commencement du Dialogue.
- P. 139. *Diogène, & non pas son ombre*, Cela est mieux
 fig. 10. que de dire *l'ombre de Diogène*, puisqu'il se rit de cette opinion.
- P. 151. *Sa belle Artemise*, il ne sert de rien de dire icy
 fig. 3. qu'elle estoit sa sœur, aussi bien que sa femme.
- P. 152. *Car il n'y a point de distinction*, j'aime mieux
 fig. 10. finir là, que d'ajouter des paroles inutiles.
- P. 135. *Oronte*, il y a au Grec *Oroetés*, mais l'autre
 fig. 28. mot est plus beau en nostre langue.
- P. 159. *Ne vois-tu donc pas?* Les Chrestiens ne croient
 fig. 31. point d'autre destin que la volonté de Dieu? Quelques-uns mesme ne veulent pas qu'il y ait des Decrets des actions humaines, de peur que cela ne blesse leur liberté, & croient que Dieu les sçait, à cause qu'elles doivent arriver, mais qu'elles n'arivent pas à cause qu'il les sçait.
- P. 160. *Fete saluë Portique*, nostre Prose a plus de ra-
 fig. 13. port aux jambes des Poëtes tragiques que nos vers, c'est pourquoy je ne me suis point mis en peine d'en faire.
- P. 161. *Un important secret*, Ce sont deux vers d'Ho-
 lig. 6. mère, c'est pourquoy il les exprime en vers.
- P. 164. *De longs cheveux, & une grande barbe blanche*,
 fig. 22. il y a au Grec des cheveux blancs, & une grande barbe; mais il est mieux comme je l'ay exprimé, & ces gens portoient aussi des cheveux longs.
- fig. der. *Hydromel*, nous n'avons point d'autre mot pour exprimer le Mélicrate, quoy qu'il se fist avec du miel & du vin.
- P. 166. *Plante d'Aphodelles*, C'est une plante, bien
 fig. 28. qu'il en fasse un arbre dans son histoire véritable.

Pyrrhus ny Thersite, c'est assez de ces deux exemples, sans en ajouter un troisième. Les Grecs ne peuvent finir, & particulièrement les déclamateurs qui disent toujours ce qu'ils savent, & s'épaisent sur un sujet; c'est un défaut de cet Auteur que j'ay touché dans la Préface.

Comédie, Il ya au Grec *Pompe*, qui estoit une espece de Procession à l'honneur des Dieux; mais il faut que les comparaisons soient de choses connues, & celle-là n'a point de rapport à nostre façon.

Colonnes & statues, je l'ay expliqué des tombeaux, parce que l'exemple ne va que de là.

C'est la plus commune, je l'ay mis ainsi, parce que le dessein de l'Auteur n'est pas d'opposer cette vie à celle des Grans, mais à celle des Philosophes comme la suite le fait voir.

Ce jeune Thessalien, C'est Protefilas, dont il est parlé plus haut.

Ou si nous prendrons le Parnasse, ou le Mont Olympe, cela dit assez qu'ils sont plus haut que le Caucase; & pour estre délicat, il ne faut pas trop marquer ce qu'on veut dire.

Tu parleras en langage plus humain, dy moy donc sans tant de façon, j'ay mis cela pour m'exempter de faire des méchans vers.

Il veut dire, je fais dire cela à Mercure, à qui il convient mieux qu'à Caron.

A ces boüillons d'écume, la comparaison est trop claire pour avoir besoin de reddition.

Ils versent du vin & del'hydromel, il ne faut point ajouter à ce que je puis voir, car il luy a éclaircy la veuë.

Romulus par une Louve, cela estoit comme nécessaire à l'énumération.

- P. 194. *Cigogne*, ibis, est une espece de Cigogne, & il
lig. 13. ne se fût pas entendu en gardant le mot.
- P. 195. *Secte Italique*, quoy que Pytagore fût d'Ionie,
lig. 32. sa secte s'apelloit Italique, à cause qu'elle com-
mença en Italie.
- P. 197. *Pytagore*. Il a au Grec, Pytagoricien; mais ce
lig. 1. qu'il dit ne peut convenir qu'à Pytagore: l'Au-
teur à tâché par-là de trouver un échapatoire,
mais il ne vaut rien; car ce sont les chefs de secte
qu'il attaque icy, comme il fait en assez d'autres
lieux.
- P. 198. *Icy Diogène*, pour estre plus court & plus vif,
lig. 25. je retranche tout ce dont on se peut passer.
- P. 199. *Les Passions*, elles s'ajustent mieux à *Monstres*,
fig. 23. que la volupté, & estoient exprimées en
suite.
- P. 200. *Huitre à l'écaille*, je ne traduis pas de mot à
lig. 12. mot.
- fig. 28. *Un grain d'arsenic*, il ya au Grec, un Polype
cru, & une Seiche, pour faire allusion à sa
mort; mais cela n'eût point eu de grace.
- P. 201. *Savetier, Crocheteur, Arangere*, j'agence les
lig. 1. choses à nostre façon.
- lig. 17. *Quelle cassolette*, le terme Grec se raporte plus
au parfum, qu'à l'yvrognerie; mais comme il le
fait yvre, il valoit mieux aller à l'yvrognerie
qu'au parfum.
- P. 203. *Aymer*, j'évite le sale autant que je puis.
lig. 3. *Fay venir ce Stoicien à la barbe longue, & aux*
- P. 205. *cheveux courts*, c'est ainsi qu'ils sont dépeints
lig. 29. ailleurs.
- P. 206. *Des Sylogismes*, la suite fait voir que ce mot
lig. 32. se prend icy pour toutes sortes d'argumens, &
le pluriel y venoit mieux que le singulier; je de-
meure en suite dans la métaphore que l'Auteur a
quitée.

Selon Nature, c'est à dire en un mot & clairement, ce que l'Auteur dit obscurément, & en plus de paroles. P. 207. lig. 29.

Une Démonstration, il y a au Grec un *sylogisme* indémonstrable; mais je croy qu'il n'entend autre chose par-là qu'un argument convainquant, & où l'on ne peut répondre. P. 208. lig. 28.

Nulle pierre, &c. j'ay remis le *sylogisme* en forme pour estre plus clair. P. 209. lig. 9.

Pyrrhon, il y a au Grec *Pyrrhias*, mais ayant fait parler les autres Chefs de Sectes, il falloit que Pyrrhon parlât icy; car pour Chrysipe, il l'a mis au lieu de Zénon, pour ne point offenser l'Empereur, qui estoit Stoïcien. P. 210. lig. 24.

Y a-t-il quelqu'un icy? c'est assez de cela, sans s'étendre davantage. P. 212. lig. 2.

La vengeance, ce mot vient mieux au sujet, & est plus beau pour titre, que *Revivant*, ou *Resuscité*. lig. 10.

Tu as beau dire, &c. Je retranche icy d'autres vers d'Homère, qui ne disent rien de nouveau. P. 213. lig. 24.

Que celuy qui a fait le mal. J'ay réüny deux alegations en une. lig. 30.

Mais où est-elle? je ne repete point ce qui a déjà esté dit. P. 216. lig. 5.

Qui au lieu de la Philosophie, n'embrasse que son fantôme, il eût esté trop bas de dire, qu'ils se laissent mener par la barbe, & non par le nez. lig. 24.

Passer icy, je ne dis pas au *Ceramique*, car il y auroit trop de mots propres, & maintenant inconnus, du reste c'estoient des lieux d'Athènes. lig. 27.

Comme les vents alument un flambeau au lieu de l'éteindre, cette comparaison vient mieux au lieu. P. 217. lig. 13.

faux rapport, & celle dont l'Auteur s'est servie, est plus propre aux calamitez.

- P. 218. *La Vertu*, j'ometts *la Modestie & la justice*, &c.
 lig. 9. qui sont comprises sous ce nom, & qui ne peuvent faire icy de personnages séparés; mais j'ay ajouté la science.
- lig. 23. *Cheres Sœurs*, ce titre y vient mieux que celui de servantes.
- lig. 34. *La raison*, il y a au Grec *Elenchus*, mais cela n'eust point eu de grace, & la raison fait le mesme effet parmy nous, selon nostre façon de parler.
- P. 219. *Fils d'Aléthion, & d'Elinxiclée*, j'en fais le pere & la mere, parce que cela est mieux de la sorte.
 lig. 15.
- P. 224. *J'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom*, la comparaison tirée des Comédiens est touchée ensuite, outre qu'il n'y en a que trop icy.
 lig. 16.
- lig. 18. *Ny qu'un asne*, cette fable est trop commune, & trop souvent repetée pour estre expliquée davantage.
- P. 225. *Plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des choïettes*, j'ay mis la chose à nostre air, il y a au Grec, *plus lascifs que des asnes, & plus larrons que des chats*, mais on ne parle point parmy nous de la façon.
 lig. 19.
- P. 226. *Ils en sont plus éloignés que le Ciel ne l'est de la Terre*; j'ay mis une façon de parler Françoisse, au lieu de deux Proverbes qui ne sont pas à nostre usage.
 lig. 29.
- lig. der. *Pour moy, &c.* Je fais dire cela à la verité plutôt qu'à la Vertu; parce que c'est à elle particulièrement à découvrir l'imposture, & je fais que la Vertu y consent.
- P. 227. *C'est de châtier les impostures*; il vaut mieux qu'il
 lig. 26.

die cela, que quelques vanitez qui font au Grec.

Une piece d'argent & un pain, j'ay exprimé ces P. 228.
choses-là de la façon dont on a coûtume de les lig. 5.
dire; on ne donne point de gasteau en aumône.

Un talent, il y a au Grec *deux talens d'or*, mais lig. 11.
c'est une somme excessive, après avoir dit une pie-
ce d'argent & un pain; un talent commun n'est
déjà que trop.

Où l'on couronnera, il vaut mieux le faire là, P. 230.
qu'ailleurs. lig. 5.

Mais comment les pourrons-nous atraper? ce qui lig. 5.
est icy au Grec, est exprimé plus bas. lig. 15.

A-t-il envie de pescher des pierres dans le Pela- lig. 24.
gique? il dit cela par raillerie, & peut-estre estoit-
ce une raillerie ou un Proverbe.

Que le Syllogisme, je fais faire par le Syllogisme, lig. 31.
qui est comme le valet de la Raison, ce qu'il fait
faire par l'Elenchus.

Ils sont legers comme du vent, j'ay accommodé la P. 231.
comparaison à nostre usage. lig. 10.

Un autre qui se creve de rire, son baston, & sa P. 234.
bésace seront exprimez ensuite. lig. 10.

Ameine ensuite les pendus & les roüez, il y a un P. 236.
autre suplice au Grec, mais il en falloit un icy qui lig. 24.
fust connu.

Megaclés s'en est saisi, il est plus fort au passé P. 237.
qu'au futur. lig. 25.

Mille talens d'or, c'est assez de ces offres, sans P. 238.
en faire de nouvelles. lig. 6.

Acheve de redoubler mon suplice, il est plus fort lig. 27.
de luy faire dire cela qu'à Cloton.

Lorsque je tombay malade, il y a au Grec, lors P. 239.
qu'ils faisoient des effusions dans les festins; mais lig. 12.
cela y vient assez bien, & est plus à nos mœurs.

Hippias, je luy donne un nom pour estre plus lig. 17.
clair.

- P. 243. *Quelque chanson*, j'exprime la chose à nostre
lig. 9. air.
- lig. 25. *Ah! mes vieux souliers*, je ne repete pas les
mots dont je me suis servy.
- P. 244. *Le beau Pâris*, il y a au Grec *Megile*, mais Pâ-
lig. 12. ris est plus connu, & fait le mesme éfet.
- P. 245. *Un Philosophe Cynique*, l'Auteur fait de ce
lig. 2. mot comme un nom propre; mais il n'est pas
nécessaire.
- lig. 6. *Quelque tache de peché*, la chose n'a point be-
soin parmy nous d'explication; car c'est ainsi que
nous avons acoûtumé de le dire.
- P. 246. *Les uns à cause de leur vertu*, je ne repete point
lig. 22. ce qui a déjà esté dit.
- P. 247. *Il a soüillé en cent façons ma lumiere*, le Grec
lig. 6. ajoute, qu'il vouloit qu'elle fust presente à tout,
mais cela fait une image sale.
- P. 248. *De ceux qui entrent au service des Grands*, il
n'est pas nécessaire d'ajouter, pour de l'argent,
ou pour la récompence, car la suite l'expli-
quera.
- P. 249. *Lors que le Poëte ne peut plus démesler son intri-
lig. 1. gue*, c'est assez de cela, sans rien ajouter.
- lig. 28. *Pour empêcher donc que tu ne sois pris*, j'ay chan-
gé la métaphore pour éviter une longue alégorie
que fait l'Auteur.
- P. 250. *Pot de chambre sur la teste*, je mets la chose à
lig. 23. nostre façon.
- P. 251. *L'autre raison est*, je retranche des choses qui
lig. 11. sont déjà touchées ou inutiles.
- P. 252. *Je renoncerois à celle de l'Empereur*, c'est ce qu'il
lig. 18. entend par *le grand Roy*, comme il se voit dans le
P. 254. Dialogue de Toxaris.
- lig. 16. *Alors vous pensez estre*, il y a au Grec au lieu
de cela, des choses qui ne sont pas à nostre
usage.

Car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en éfet, ce a comprend en trois mots ce qui est touché en suite plus long chez l'Auteur. lig. 19.

Aux anciens Serviteurs de la maison, il y a au Grec, *Amis*; mais cecy vient mieux à la suite. P. 256. lig. 4.

Un balay neuf, il y a au Grec, *soulier neuf*, mais l'autre est mieux à nostre air. lig. 13.

La sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthène, il a au Grec, *la sagesse d'Homère, ou la subtilité de Platon*, mais je ne traduits pas de mot à mot. P. 267. lig. 24.

Si vous voulez tenir vostre gravité, j'ay transféré cecy de plus bas. P. 263. lig. 20.

Dans un personnage Tragédie, ou sous un masque de Tragédie, mais cela fait le mesme éfet. lig. 24.

La dessus l'heure sonne, il y a icy une pensèe que j'exprime plus haut. P. 264. lig. 32.

Près de son mignon, il le faloit mettre ainsi, veu la chose dont il s'agit; car une femme n'a que faire de Bardache. P. 265. lig. 24.

Tu sçais, me diras-tu, j'ay rejetté plus bas quelques paroles qui sont icy, car cela est embrouillé, & je marqueray en suite la vieille. P. 270. lig. 4.

Semblable à ce Charlatan, il y a icy un exemple d'Eschirés contre Timarque, mais cela ne feroit plus d'éfet maintenant, parce que cela n'est pas assez connu. P. 271. lig. 20.

Le service des Grands, & celui du Prince, le reste est déjà dit. P. 272. lig. 21.

Hermotime, ou des sectes, j'ay donné jour à ce qui estoit trop embrouillé dans ce Dialogue par la multitude des comparaisons & des exemples, qui obscurcissoient ce qu'ils devoient éclaircir. P. 275.

Je n'ay rien pourtant osté du raisonnement, au contraire j'y ay ajoûté, si bien que je puis dire que ce Dialogue est pour le moins aussi fort icy que chez l'Auteur.

P. 280. *Pourquoy ne le paye-t-il pas aussi?* je ne dis que ce
lig. 21. qui est essentiel, pour abreger ce Dialogue qui n'est que trop long.

P. 282. *Apollon t'a-t-il servi de guide?* j'ay transporté
lig. 30. cela de plus bas, & j'ay mis au lieu une chose qui estoit icy, mais j'en ay osté l'explication, parce qu'il n'en estoit pas besoin.

P. 284. *L'Interieur, par la mine,* il y a une periode au
lig. 34. Grec, que j'ay rejetée ailleurs, parce qu'elle interrompoit le fil du discours.

P. 289. *Mais pour avoir suivy, &c.* je fais dire cela
lig. 25. à Hermotime pour rompre un trop long discours, outre qu'il luy vient mieux qu'à Lycinus.

P. 290. *Si quelqu'un voyoit un Athlète,* il y a icy un
lig. 1. exemple des Areopagites qui jugeoient de nuit & non pas de jour, pour avoir égard aux choses, & non pas aux personnes; & d'autres encore que j'ay retranché, parce que cela estoit trop long; outre que celui des Areopagites est allégué ailleurs. Voy la remarque sur la page 351.

P. 292. *Areste,* l'Auteur s'estend icy hors de propos
lig. 21. en une chose trop claire, ce qui ne fait que l'embrouiller.

P. 293. *Sera-ce assez de dix ans?* il suffit de mettre ce
lig. 26. nombre, parce qu'il est plus vray-semblable, & qu'il fait le même effet, qui est de montrer que la vie de l'homme ne suffiroit pas.

P. 296. *Je ne vois pas ce que peut avoir de commun le vin*
lig. 32. *avec la Philosophie,* l'Auteur s'estend encore icy

trop au long, qui est le vice general de Lucien en ce Dialogue.

S'il faut arriver à la felicité par la connoissance, P. 297.
j'ajoute tout ce raisonnement, pour suppléer lig. 13.
en quelque sorte aux choses que j'ay retranchées.

Si nous pouvons trouver quelqu'un qui y soit parvenu, P. 301.
il n'est point necessaire de repeter ce qui lig. 16.
est dit d'abord.

Qu'un Crocodile a pris, c'est assez d'un exemple P. 303.
ou deux de ces fadaïses; & ce qu'il dit de Dieu n'a lig. 12.
que faire icy, & est vray.

Comme les Etoiles de Castor & de Pollux, je ne P. 304.
suy pas la comparaisn de mon Auteur, parce que lig. 33.
celle-cys'ajuste mieux.

Qui estoit de son país, ou simplement Grec. P. 305.
C'est une Chambre magnifique, j'ay déjà dit que lig. der.
c'est le mariage de Roxane, & la suite l'explique P. 306.
encore. lig. 14.

Comparez à ces deux Héros, j'ay trouvé plus à P. 307.
propos de rapporter cela à ceux dont il parle, qu'à lig. 20.
des Athlètes.

Là mon Ouvrage, ce qu'il dit icy, se rapporte lig. 32.
mieux à ses Dialogues, qu'à autre chose.

Quoy qu'il semble saürire, ce qui est icy, est re- P. 309.
jetté plus bas. lig. 16.

Comme ce Prince vit, je n'ay pris de cét exemple P. 310.
que ce qui servoit au sujet. lig. 9.

Aprés avoir appris de luy tous les secrets de son art, P. 311.
je change cecy en trois mots, tant parce qu'il n'y lig. 10.
a que cela qui sërve au raisonnement, que parce
que le particulier n'est pas de ce temps-cy.

Sans elle je conte pour rien toute ma gloire, j'ay P. 312.
déjà dit que son jugement estoit la regle des au- lig. 18.
tres.

446 REMARQUES SUR LA TRADUCTION, &c.

- P. 315. *Servant de jouët aux petits enfans*, le reste est
lig. 6. déjà exprimé.
lig. 24. *L'on choisit pour Legistateur*, ces louanges sont
touchées en suite.
P. 316. *Reçoy ce present de ma main*, je touche plus bas,
lig. 2. qu'il cherche un amy.
P. 317. *Les plus grands personnages de la Grèce*, le Grec
lig. 29. dit, *les dix d'Athènes*, qui estoient des Orateurs
illustres.

Fin des Remarques.





T A B L E

DES MATIÈRES PLUS CONSIDÉRABLES DE LA I. PARTIE des Dialogues de Lucien.

A

- A** *Chilles.* Quels estoient ses regrets pour sa gloire perduë. Page 137.
- Accusateurs.* Des hommes après leur mort, quels. 167
- Adonis.* Par qui ravy à Venus. 67
- Comment il luy fut rendu pour moitié. *là-mesme.*
- Aëtion.* Pourquoy particulièrement honoré aux jeux Olympiques. 206
- Ajax.* Comment mourut, & comment Ulysse fut cause de sa mort. *là-mesme.*
- Alcyon.* Quel oyseau, & l'histoire de sa metamorphose. 40. 41
- Alexandre.* Sa harangue en présence de Minos, avec le dénombrement de ses victoires. 130. 131
- Avec quel succès. 132
- Pourquoy souffroit qu'on l'appellast fils de Jupiter. 133
- Alphée.* Fleuve, de quelle fontaine amoureux, 95. 96
- Ambre.* Quelle production. 93

T A B L E

<i>Ambrosie.</i> D'où on peut conjecturer qu'elle n'est pas si excellente.	192
<i>Amour.</i> Combien c'est une chose libre.	55
<i>Amymone.</i> Comment & par qui changée en fontaine.	99
<i>Andromède.</i> Par qui & comment délivrée du monstre qui la devoit dévorer.	107
Pourquoy elle avoit esté attachée au rocher. <i>là-mesme.</i>	
<i>Annibal.</i> Contestation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui passera le premier en l'autre monde.	128. 129
<i>Antisthenés.</i> Combien peu d'estat il faisoit de la mort.	154
<i>Antiochus Soter.</i> Sa modestie après la victoire	310
<i>Apis.</i> Quel Dieu, & quels sont les sacrifices que l'on luy fait.	194
<i>Apollon.</i> Pourquoy ne peut estre aimé de Daphné.	53
Ce que la Religion attribué à Apollon, & où adoré.	189. 193
<i>Apparence.</i> Comment se doit distinguer d'avec la verité.	184
<i>Apprehender.</i> Ce que c'est proprement.	210
<i>Arethuse.</i> Quelle fontaine, & par qui recherchée.	96
<i>Argent.</i> Remede à tous maux.	36
<i>Arien.</i> Quel, & son aventure.	101
<i>Aristippe.</i> Quel personnage, & ce qu'il sçavoit faire.	201
Quel estoit le sommaire de sa doctrine.	202
<i>Aristote.</i> Comment abusa de la bonté du naturel d'Alexandre.	133
<i>Arfaces.</i> Quel personnage, & de quoy se faisoit particulièrement au passage de l'autre	

DES MATIERES.

monde.	154
<i>Astalaphé</i> . Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Mars.	là-mesme.
<i>Athéniens</i> . Combien grands railleurs & grands Philosophes.	13. 14
<i>Athlètes</i> . Comment s'aparioient aux jeux Olympiques.	292

B

B <i>Acchus</i> . Comment enfanté.	191
<i>Bellerophon</i> . Comment il fut luy-même l'instrument de son malheur.	270
<i>Biens</i> . Quels, & ce qu'il en faut penser.	11
De combien de sortes.	210
<i>Bithon</i> . Quel, & combien heureux.	129

C

C <i>Alidoniens</i> . Pourquoi affligez.	119
<i>Cambyfes</i> . Quel, & comment mourut.	197
<i>Caron</i> . Pourquoi fait tout quitter dans sa barque.	199. 200
<i>Castor & Pollux</i> . Combien semblables, & le moyen de les reconnoistre.	91. 92
Pourquoy ils ne paroissent pastous deux en même temps dans le Ciel.	là-mesme.
De quel mestier ils se meslent.	là-mesme.
<i>Ceres</i> . Comment représentée.	244
<i>Chaires</i> . Comparées à des bieres, pourquoy.	20
<i>Chiron</i> . Pourquoi souhaita la mort.	152. 153
<i>Chryssippe</i> . Pourquoi ne se fâche point de servir.	205. 206
Quelle estoit sa science.	207. 208.
<i>Ciel</i> . Sa description selon Homère.	191. 192.
<i>Cleobis</i> . Quel, & pourquoy estimé heureux.	172

T A B L E

<i>Cleon.</i> En quel sens appellée Prométhée.	9
<i>Cœur de l'homme</i> , pourquoy comparé à un but.	
21.	
<i>Comédie.</i> Combien & en quoy différente du Dialogue, & s'ils se peuvent alier ensemble.	
8. 9.	
Vie de l'homme, & qui en est le Poëte.	169
Ce qu'il faut pour faire que la Comédie soit bonne.	<i>là-mesme.</i>
<i>Connoissance.</i> Desoy-mesme combien nécessaire.	
113	
<i>Consequence.</i> A qui il appartient de tirer des consequences, & ce que c'est.	208
<i>Corybantes.</i> Quelles, & leurs folies.	68. 69
<i>Cour.</i> Quelles sont les tourmentes de la Cour, & combien déplorable est le sort des Courtisans.	
253. & suiv.	
<i>Createur.</i> Avantages du Createur sur la creature, selon la Doctrine de nostre Auteur.	42. 43
<i>Creation.</i> Del'homme par Prométhée.	47. 48
Son utilité.	49
<i>Crésus.</i> Quel, & le propos qu'il tenoit à Solon.	
179. 180.	
<i>Cupidon.</i> Dénombrement des desordres qu'il cause dans le monde.	68. 69
Pourquoy craint Pallas.	76. 77.
<i>Cybelle.</i> Que fit à son Athys.	191. 192
Où adorée.	<i>là-mesme, & suiv.</i>
<i>Cynique.</i> Pourquoi absous par Rhadamante.	
249	
Quels Philosophes selon le sentiment commun.	
283. 284	
<i>Cyrus.</i> Quel, & les prédictions de sa mort.	179.
180	

DES MATIERES.

D

D <i>Anne</i> . Par qui condamnée à estre mise dans un coffre avec Persée son fils, & jettée dans la mer.	121
Et par qui sauvée.	105
<i>Danaus</i> . Comment traitoit ses cinquante filles.	96.
<i>Dauphins</i> . Pourquoi ils ont tant d'amour pour les hommes.	101
<i>Delicats</i> . Comment punis.	20
<i>Déméa</i> l'Orateur, pourquoi mal-traité par Timon.	37. 38
<i>Denys</i> le Tyran, pourquoi délivré de ses peines, & de la chimère.	169
<i>Devin</i> . Ce que les Devins ont ensemble de commun, est montré au sujet du Devin Tirelias.	151
<i>Dialogue</i> . Quelle est l'essence du Dialogue.	8
Si l'on le peut unir avec la Comédie, & quelles sont leurs différences.	<i>là-mesme.</i>
<i>Diane</i> . Par quels peuples adorée.	192
<i>Dieux</i> . Pourquoi adorez sous diverses figures d'animaux.	194
<i>Diogene</i> . Jugement de sa vie, & combien différent de Mausole.	150. 151
Son occupation en l'autre monde.	171
Comment representoit Hercule.	199
Sommaire de sa doctrine.	200
Et quelle beatitude il preschoit.	<i>là-mesme</i> &
	201
<i>Dionysus</i> . Quel, & comment nâquit.	63
<i>Discorde</i> . Que fit aux noces de Thétis, & de Pelée.	98

T A B L E

E

E <i>Leusine</i> . Et ses mysteres, quels.	244. 245
E <i>Eloquence</i> . Quels sont les avantages par dessus les autres connoissances, & son idée.	27. & suiv.
E <i>Elisées</i> . Champs de l'Enfer par qui habitez.	176
E <i>Empedocle</i> . Pourquoi appellé Pantouffier, & pourquoy il se précipita dans les flâmes du Mont Etna.	144
E <i>Enfers</i> . Quel est le chemin par où l'on descend aux enfers.	270
E <i>Epicure</i> . Quel personnage & ce qu'il aime.	205
E <i>Epicuriens</i> . Quels, selon le sentiment commun.	283
E <i>Epiméthée</i> . Et Prométhée en quoy différens.	9
E <i>Eschines</i> . Quel personnage, & pourquoy particulièrement recherché par Philippe Roy de Macedoine.	4. & 5
E <i>Escrivains</i> . Advis aux Escrivains de l'Histoire.	321.
	322. & suiv.
E <i>Esculape</i> . En debat contre Hercule, & pourquoy	69. 70
E <i>Ethiopiens</i> . Comment surnommez par Homère.	50
E <i>Etolie</i> . Pourquoi affligée.	189
E <i>Europe</i> . De qui fille, & comment aimée de Jupiter.	108
S <i>pectacle</i> de son ravissement.	109
E <i>Exords</i> . Quel doit estre selon les régles des bons Orâteurs.	13

F

F <i>Elicité</i> . Sans témoins, ce que c'est.	49
D <i>es Philosophes</i> , pourquoy chimerique.	175
	Comment

DES MATIERES.

Comment est un trésor.	278
<i>Felicité.</i> En quoy consiste, & par où il y faut ariver.	295. 296. 297. & suivantes.
<i>Femmes.</i> Combien peu d'assurance il y a aux paroles des femmes.	132
<i>Fer.</i> Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or.	181. 182
<i>Festins.</i> Combien grande est la liberté dans les Festins, & quelles gens sont ceux qui s'en formalisent.	47
<i>Fèves.</i> Pourquoi Pythagore ne mangeoit point de Fèves.	121
<i>Flatteurs.</i> Pourquoi pires que ceux qu'ils flatent.	28

G

G <i>Alatée.</i> D'où ainsi appelée, & combien amoureuxse de Poliphème.	172
<i>Ganymède.</i> Comment ravi par Jupiter, & fait Dieu.	55
<i>Gélons.</i> Quels peuples, & en quels païs.	123
<i>Gloire.</i> Ce que c'est que la gloire du monde.	136
<i>Gnathon.</i> Parasite. Pourquoi mal-traité par Timon.	35. 36
<i>Graces.</i> Comment passoient leur temps avec Vulcain dans l'Isle de Lemnos.	72
<i>Grans.</i> Comment étalent leur folie & leur vanité	16.
Quels maux sont contraints de souffrir ceux qui entrent au service des Grans.	248. 249. & suivantes.
<i>Grecs.</i> De quoy particulièrement louiez.	13
<i>Grecs</i> comment gagnez par Alexandre.	134

T A B L E

H

H <i>Eléne.</i> Quelle, & de qui elle fut fille.	83
Pourquoy mal-traitée par Protefilas aux enfers.	141
<i>Hellepont.</i> D'où ainsi appellé.	102
<i>Hercule.</i> En debat contre Esculape.	69. 70
Comment au Ciel & aux enfers.	137. 138
<i>Herodote.</i> En quoy particulièrement imitable.	305
<i>Heros.</i> Ce que c'est proprement qu'un Héros.	114
<i>Heureux.</i> Quels personnages ont particulièrement mérité ce nom.	176. 180
<i>Homère.</i> Architecture d'Homere, quelle.	177
<i>Homme.</i> De la création de l'homme par Prométhée, & s'il est plus avantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes.	48
Combien grande est l'invention des hommes. <i>là-mesme & suiv.</i>	
Ce que les Passions font en l'homme, & quelles sont leurs folies.	183. 184
Et combien misérable leur condition. <i>là-mesme, & suivantes.</i>	
A quoy comparé.	<i>là-mesme.</i>
<i>Horloges</i> d'eau, à quoy anciennement employées.	223. 266.
<i>Hyacinthe.</i> Comment tué par Mercure & le Zéphire.	70

I

J <i>Eux Olympiques</i> quels, & comment on y aparie les combatans.	291. 292
<i>Indiens.</i> Pourquoy enyvrez dès qu'ils eurent goûté du vin.	11

DES MATIERES.

En quoy redoutables , & comment vaincus par
Alexandre. 133. 134

Incertitude. Par qui ordinairement causée. 172

Ino. Pourquoi se jette en bas du Mont Cithéron,
avec son fils Mélicerte. 102

Interest. Ce que c'est proprement. 208

Io. Quelle , & pourquoi transformée en genisse.
54

Comment faite Isis , & la Patronne des Nauton-
niers. là-mesme.

Isménodore. Quel personnage , & comment tué.
154

Junon. Reproche à Jupiter son peu d'affection ,
au sujet de Ganymède. 58

Querelle Latone , & pourquoi. 52. 53

Ce qui se dit d'elle par les Poëtes. 190. 191

Jupiter. Comment délivré par Vulcan de sa fille
qu'il portoit en sa teste. 63. 64

Combien eut de peine à se sauver des mains de
Neptune , de Junon , & de Minerve , & à l'ai-
de de qui il s'en tira lors qu'ils le vouloient lier.
65. 66.

Comment déposa son Père. 190. 191

Ses diverses métamorphoses , & ses dissolutions.
là-mesme.

Ixion. Quel au jugement de Jupiter , & quel à
celuy de Junon. 59. & 60

Sa punition concertée entre-eux deux , quelle,
60

Mais non pas si-tost executée. 61

Pourquoy chassé de la table des Dieux. 152

L

L *Atone.* Et Junon en querelle. 72. 73

Litrex. Quels afrons reçoivent dans les

T A B L E

Cours des Grans.	265. 266
<i>Liberté.</i> Combien grande dans les Festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent.	47
<i>Lucien.</i> Idée de sa vie.	1. & 2
Ses voyages.	5
Quel personnage, & comment plaide sa cause pardevant la verité, contre les Philosophes.	219. 220.
Et Relation plus ample de sa vie. <i>là-mesme & suivantes.</i>	
<i>Lycanthrope.</i> Ce que c'est.	35
<i>Lydie.</i> Comment conquise par Bacchus.	75. 76

M

Mars. Comment pris couché avec Venus.	74. 75
<i>Mausole.</i> Quel, & combien remply de vanité, mesme après sa mort.	150. 151
<i>Megapenthés.</i> Tyran, pourquoy vouloit retourner en la vie.	237
Accusé & condamné.	238. 239
<i>Méléagre.</i> Quelle fut la cause de sa mort.	189
<i>Mélicerte.</i> Quel, & son aventure.	101
<i>Ménippe.</i> Quel personnage, & où il vivoit.	110
<i>Mercur.</i> Voleur dès le maillot.	62
Ses autres qualitez.	<i>là-mesme.</i>
Pourquoy le plus miserable des Dieux.	89
<i>Merveilles.</i> De la Nature combien considérables.	43
<i>Milon.</i> Crotoniate, quel, & en quoy recommandable.	177. 178
<i>Minerve.</i> Où particulièrement adorée.	192. 193
Differend entre elle, Neptune, & Vulcain,	

DES MATIERES.

- touchant l'excellence de leur art. 285
- Misanthrope.* Pourquoi Timon appelé Misanthrope. 35
- Momus.* Pourquoi il trouvoit à redire qu'un Taureau eust les cornes au dessus des yeux. 19. 20
- Monde.* Comment vont les choses du Monde. 169. 170
- Mort.* Si la Mort peut estre souhaitable, pourquoy, & quel sentiment il en faut avoir. 152
- Muses.* Pourquoi exemptes des traits de Cupidon. 76. 77
- Musique.* Quelle est celle qui est inutile. 311

N

- N**ature. Combien de contrariété entre les Philosophes pour les choses de la nature. 163
- Nectar.* D'où l'on peut conjecturer qu'il n'est pas si excellent. 192
- Neptune.* Differend entre Neptune, Minerve, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art. 285
- Philosophe Platonicien, quel personnage. 10. 11. & suiv.
- Nirée.* Quelle personne, & l'estime de sa beauté. 151. 152

O

- O**mbres. Comment accusateurs des hommes après leur mort. 167
- Opiniastres.* Comment doivent estre traittez. 281
- Or.* Ce que c'est, & ses effets. 180
- Quelle Fer est meilleur que l'Or, Paradoxe. 12.

T A B L E

mesme, & 181.

Oronte. Quel personnage, & pourquoy il bronchoit encore en passant en l'autre monde.
153. 154.

P

- P***Allas*. Comment donne de la crainte à Cupidon. 76
- Pan*. Pourquoy cornu, avec une barbe, une queue, & des pieds de chèvre. 86. 87
- Pâris*. Par qui élu Juge entre les trois Déeses. 77. 78.
- Passions*. Que font en l'homme. 183
- Pauvres*. Comment se doivent consoler. 111
- Pauvreté*. Combien ses aiguillons sont poignans. 272
- Pélée*. Comment ses noces furent troublées par la discorde. 97. 98
- Péripateticien*. Quelle est la doctrine Péripateticienne. 209
- Selon le sentiment commun. 283
- Persée*. Comment se garentit de la veüe des Gorgones, & les tua. 106. 107
- Philiade*. Quel, & pourquoy mal-traité par Timon. 36. 37
- Philippe*. L'occupation de Philippe de Macédoine en l'autre monde, quelle. 170
- Phinées*. Combien incommodé par les harpies. 27
- Philosophes*. Combien vains & orgueilleux. 110.
- III
- Et ce qu'ils regrettent souvent. 126
- Philosophes anciens, quels à la mort. 146
- Philosophes vaincus par Lucien, difference de leurs sectes, & leurs débats pour la primauté. 228. 229.

DES MATIERES.

Comment ils sont presque tous faits. *là-mesme*
& *suiv.*

Si les Philosophes sont affranchis de toute la tyrannie des Passions. 280

Philosophie. Ses louanges, & de la liberté qu'elle nous donne. 10. 11

Ancienne, combien incertaine. 162. 163

Où il la faut aller chercher, & comment déchirée. 216. 217

Pourquoy elle n'est pas toujours accompagnée de la verité. *là-mesme.*

Philosophie pourquoy comparée au vin, & si c'est peine perduë d'estudier en Philosophie. 296. 297. & *suiv.*

Qui est-ce qui merite mieux le nom de Philosophe, & quelle est la meilleure Philosophie. 300. 301

Platoniciens. Quels personnages, & quel estoit leur plus grands défaut. 283. & *suiv.* 288

Plutus. Le Dieu des Richesses, à quelles gens s'adonne plus volontiers. 27

Invective de Jupiter contrøluy, & ses reparties. Va lentement. *là-mesme* & 27

Et s'égare aisément. 28

Poëtes. Combien estimez des Grans. 263

Policrate. Combien heureux, & quelle fut sa fin. 182

Polyphème. De qui fut fils, & comment receu de Galatée. 92. 93

Par qui son œil fut crevé, & pourquoy. 94

Pomme d'or avec son inscription, par qui jettée, & où. 80

Potiers de terre, par qui appelez des Prométhées. 7

Priape. Quel, & comment traita Bacchus. 87.

T A B L E

<i>Promethée.</i> Quel personnage, & en quel sens les Orateurs font des Prométhées.	6. & 7.
Et quelques autres.	là-même & suiv.
Pourquoy attaché sur le Caucafé.	44. 45
<i>Proserpine.</i> Comment possedale bel Adonis.	67
<i>Protée.</i> Comment se peut changer en feu & en eau.	96. 97
<i>Protéfilas.</i> Comment tué à la guerre de Troye.	141
	142
<i>Protéfilas,</i> pourquoy renvoyé au monde.	148.
	149
<i>Pyrrhon.</i> Combien extravagant, & sa doctrine.	210. 211
<i>Pythagore.</i> Philosophie de Pythagore, quelle.	197. 198.
<i>Pythagoriciens.</i> Quel estoit le vice de ces Philosophes.	283. & suiv. 288. 289

R

R <i>Epublique.</i> Divine, & de laquelle tout le monde devroit souhaiter d'estre Citoyen, quelle.	286
<i>Riches.</i> Comment devient quelquefois pauvre.	24. 25
Riches combien miserables pour la plupart.	27
Ordonnance contre les riches, quelle.	171
E comment se verifie dans les enfers.	172

S

S <i>Acrifces.</i> Quels & combien divers.	193. 194
<i>Sage.</i> Quel sentiment il doit avoir de la vie & de la mort.	152. 153
Que fait en l'autre monde.	170
Quel doit estre le veritable sage	282. 283
	<i>Sageſſe.</i>

DES MATIERES.

<i>Sagesse.</i> En quoy consiste.	284
<i>Salerno.</i> Quel personnage, & comment mourut.	170
<i>Satrapes.</i> Quelle est l'occupation des Satrapes en l'autre monde.	170
<i>Saturne.</i> Quel & comment se rendit maistre du Ciel.	190
<i>Sceptique.</i> Quelle est cette doctrine.	202
<i>Scipion.</i> Pourquoi passe devant Annibal en l'autre monde.	132
<i>Sculpture.</i> Plùtost un divertissement honneste qu'un art.	2
Son idée.	3
<i>Scythes.</i> Comment domptez par Alexandre.	134. 135
<i>Secte.</i> Recherche pour sçavoir quelle Secte est la meilleure.	283. & suiv.
<i>Semel.</i> Pourquoi consumée par le feu.	65
<i>Sepulchre.</i> Vanité des Sepulchres parmy les anciens.	186
<i>Socrate.</i> Raillerie contre ce Philosophe.	45
Quel personnage, & quelle opinion les Athéniens eurent de luy après sa mort.	145
Quelle est son occupation en l'autre monde.	170
Quelle estoit sa doctrine.	222
<i>Solon.</i> Quel personnage, & comment il recut Anacarsis.	316
<i>Songe.</i> S'il est à propos de conter des Songes.	56
<i>Softrate.</i> Sophiste, comment & pourquoy delivré par le jugement de Minos.	159. 160
<i>Stoïciens.</i> Quels Philosophes selon le sentiment commun.	283. 288
<i>Sylogisme.</i> Combien subtil ouvrage.	206

T A B L E

T

T Antale. Comment meurt de soif au milieu d'un lac.	139
Et pourquoy n'estant qu'un ombre, il avoit soif.	140
Pourquoy chassé de la table des Dieux.	192
Taurean. Pourquoy Momus trouvoit à redire qu'un Taureau eut les cornes au dessus des yeux.	20
Tellus. Quel personnage, & pourquoy estimé heureux.	180
Thetis. Comment ses nopces furent troublées par la discorde.	97. 98
Thrace. Comment conquise par Bacchus.	75
Thrasycles. Philosophe, pourquoy comparé au Triton & au Borée de Zeuxis.	39
Pourquoy mal-traité par Timon.	40
Timon. Quel personnage & comment devenu pauvre.	24. 25
De qui receut le don de Prophétie.	157
Toxaris. Comment fit cesser la peste à Athenes.	313
Trophonius. Quelles singeries on faisoit en entrant dans son antre.	113
En quel endroit est son Oracle.	172
Tyran. Combien de difference entre la vie d'un Tyran, & celle d'un pauvre.	240. 241

V

Venus. Comment surprise avec Mars par l'industrie de son mary Vulcain.	74. 75
Verification. Des ordonnances comment se fait dans les Esfers.	171. 172

DES MATIERES.

<i>Verité.</i> Recherchée par Ménippe & chez qui 162 & suiv.	
Pourquoy n'accompagne pas toûjours la Phi- losophie	218.
• Et desire toûjours la liberté.	<i>là-mesme.</i>
Qu'elle est une, & combien difficile à découvrir.	283
<i>Verse-eau.</i> Signe du Zodiaque.	58
<i>Vertu.</i> Combien difficile à obtenir.	163
Où elle habite, & si l'on ne descend jamais, quand on est parvenu à elle.	279
Combien elle a de chemins.	282
En quoy elle consiste.	230
<i>Vie.</i> Combien aimée, mesmes des pauvres & des vieillards.	155. 156
Quelle est la meilleur, & celle qu'un honneste homme doit choisir.	164. jusqu'à 172
<i>Vin.</i> Comparaison du vin avec la Philosophie.	296
<i>Ulyffe.</i> Pourquoy se fit attacher au maists de son Vaisseau.	15. 16
Comment s'échapa des embusches de Polyphème & luy creva son œil.	94. 95
Comment fut cause de la mort d'Ajax.	157. 158
<i>Universels.</i> Pourquoy ne subsistent point.	205
<i>Vulcain.</i> Fils de Junon.	59
Comment aimé des plus belles Déeses, & des Graces.	71. 72
Et comment il surprit Mars.	74
Comment devenu boiteux.	191
De quoy fut blâmé par Momus, qu'il avoit élu Juge de son differend contre Neptune & Mi- nerve.	285

T A B L E D E S M A T I E R E S .

X

X *Anthe.* Fleuve , pouquoy mal traité par
Vulcain. 104

Z

Z *Amolxis.* Dieu des Scythes , & quels sacri-
fices on luy faisoit. 313

Z *Zeuxis.* Quelle gloire a remporté de ses Ouvra-
ges , & lesquels en estoient les principaux.
307

*Fin de la Table des Matieres du premier Tome des
Dialogues de Lucien.*

LIVRES IN OCTAVO.

- P** Arfait Notaire, 8.
 Traitez des Aydes Tailles & Gabelles, 8.
O euvres d'Ovide, 8. traduits par Maroles 8. vol.
G uidon Alemand, 8. de Ducz.
D ictionnaire Alemand, 2. vol. 8. de Ducz.
G uide des Pecheurs, 8.
C yrus, 8. 10. vol.
C assandre, 8. 10. vol.
C lelie, 8. 10. vol.
C leopatre, 8. 12. vol.
F aramond, 8. 12. vol.
A lmaide, 8. 8. vol.
T arfis & Zelig, 8. 6. vol.
I mitation de Jesus, 8. 12. 24. & 18.
J ob du Pere Morillon, 8. d'Envers.

LIVRES IN DOUZE.

- O** euvres de Molier, 12. 8. vol.
O euvres de Corneille, 12. 9. vol.
O euvres de Racine, 12. 2. vol.
O euvres de Boileau, 12. 1. vol.
O uvres de Poisson, 12. 2. vol.
O euvres de Pradon, 12. 1. vol.
O euvres de Capiftron, 12. 1. vol.
O euvres de Scaron, 12. 10. vol.
N ouveau Estat de la France, 12. 2. vol.
S trada des Guerres de Flandre, 12. 4. vol.
J ournée de François, 2. vol.
H ommes Illustres, 2. vol.
H istoire Romaine, 3. vol.
H istoire d'Alemagne, 2. vol.
H istoire de France, 5. vol.
H istoire Sainte du Pere Gauthruche, 4. vol.

Histoire Poëtique du Pere Gautruche,
Histoire des Religions du Monde, 3. vol.
Lucien d'Ablancourt, 3. vol.
Tacite d'Ablancourt, 3. vol.
Commentaire de Cesar d'Ablancourt, 2. vol.
Trucidide d'Ablancourt, 3. vol.
Retraite des dix milles, d'Ablancourt.
Les Guerres Darian, d'Ablancourt.
Octavius de Minucius Felix.
Quincursè de Vaugelas, 12. vol.
Metamorphose d'Ovide, 3. vol.
Livres de Lettres de plusieurs Auteurs.
Livres de Memoires de plusieurs Auteurs.
Livres de Poësies de plusieurs Auteurs.
Toutes sortes de Romans.
Plusieurs Comedies séparées, de divers Auteurs.
Plusieurs Voyages de diferens Auteurs.
Toutes sortes de Livres de Devotion.
Des Heures de toutes manieres, chagrin &
autres.
Sermons de plusieurs Auteurs.
Des Breviers & Diurnaux de toutes manieres.
Des Missels de toutes grandeurs.
Toutes sortes de Livres de Jardinages.
Diferens Livres de Medecine.
Philosophie de divers Auteurs.
Toutes sortes d'Histoires de diferens Auteurs.
Recüeil des Curiositez d'Hermy.
Secret de réver, 8.
Secret d'Alexis, 8.
Secret du Chevalier Digby.
Secret de Madame Fouquet.
Poudre de Simpatie de Digby.
Descriptions des Pays-Bas.
Paraphrase sur Job du Pere Senault.
Usage des Passions du Pere Senault.

Le Monarque du Pere Senault.
Histoire d'Henry IV.
La Vie des sept Sages de Grece, avec figures.
Femmes Illustres de Scudery, 2. vol.
Tableau des Passions de Coifeteau.
Dion Cassins, traduit de Grec en François, 2. vol.
Epistres Evangiles, 12.
Busée de tous les Auteurs, en 1. & 2. vol.
Honneste Homme, 12.
Entretiens de Petrarque, 2. vol.
Cronologie du Pere l'Abbe, 5. vol.
Estat des Pays-Bas du Chevalier de Temple.
Esprit de Seneque, 2. vol.
Josephe en vers du Pere Morillon.
Tobie en vers du Pere Morillon.
Eclesiaste en vers du Pere Morillon.
Estat d'Angleterre, 12.
Escole du Sage, 12.
Clovis ou la France Chrestienne.
Contes en vers.
Introductions à la Confessions, 18.

*Et dans la mesme Boutique se vend toutes sortes
d'autres Livres.*